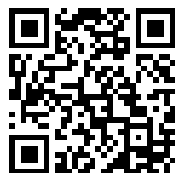

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376692



REVUE DU MIDI.

JUILLET. — AOUT. — SEPTEMBRE.

1854.

TOME VII.

1

IMPRIMERIE DE LAVRACQUE, succ. DE VIEUSSEUX
rue St-Rome, n. 46, à Toulouse.

REVUE
DU MIDI.

TOME SEPTIÈME.

JUILLET. — AOUT. — SEPTEMBRE.

1834.



TOULOUSE.

J.-B. PAYA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CROIX-BARAGNON, N.º 14.

M DCCC XXXIV.

10

Dunning
Nijhoff
2-8-37
32961

JUILLET 1834.

A MADAME *****.

Je vous aime , parce que vous êtes triste.
LETTRE D'AMOUR.



VOYAGEUR fatigué , j'avais aux pieux du port
Attaché tristement ma nacelle craintive,
Et j'écoutais , assis sur le sable du bord ,
La mer , à mes soupirs s'harmoniant plaintive.

Qu'un beau reflet du soir sur mon front vint errer ,
Que le flot en grondant rejaillit sur ma voile ;

Peu m'importait à moi la tempête ou l'étoile ;
Je ne savais , hélas ! ni frémir ni pleurer.

En vain ma poésie , ouvrant une aile humide ,
Sentait se ranimer le désert de mon cœur ;
Pour chanter il faut croire , et , comme dans le vide
Une flamme , la foi s'éteint dans le malheur.

Mais aux penses d'amour mon ame s'est rouverte ;
Votre aspect a doré mon astre pâissant ,
Comme un rayon de Mai , de l'arbre languissant
Fait la sève plus riche et la feuille plus verte.

Une sainte colombe , augure de bonheur ,
Qu'en son vol éloigné du regard j'ai suivie ,
Du haut du ciel serein a chanté sur ma vie
Un chant , qui m'a semblé d'amour par sa douceur.

J'ai reconnu sa voix ; mais elle était flatteuse
Celle que mon oreille autrefois entendit !

Et ces biens qu'à mes jours alors elle promit
Ont-ils fait mon cœur pur, et ma route joyeuse?

Quel soleil sur mon front sans nuage a passé ?
De mes plus belles nuits quel ineffable songe
Sous un morne réveil ne s'est point effacé ?
Au fond de tout plaisir j'ai trouvé le mensonge.

Pourquoi livrer, mon ame, aux chances du hasard
Cette paix que l'amour si long-temps m'a ravie ?
Par pitié, ne va pas, sur la foi d'un regard
Jouer les seules fleurs qui restent à ma vie.

Avant de la nommer du nom sacré de sœur,
Cette ame dont j'aspire avec crainte les charmes,
Parle-lui, fais vibrer la corde de douleur,
Vois ce qu'elle sent mieux du sourire ou des larmes.

Avec elle dis-lui que tu veux t'isoler,
— Car il faut s'isoler pour comprendre qu'on aime —

Dis que plus tard aussi , dans un soupir suprême ,
Avec elle tu veux vers le ciel t'envoler.

.
.

Et vous , mon seul espoir , ma joie !
Est-ce un ange qui vous envoie
Sur mon chemin , pour l'enchanter ?
Est-ce vous , lorsque l'oiseau ploie
Les lis sous son aile de soie ,
Qui , pour charmer mon cœur , lui dites de chanter.

Est-ce le vent , quand il se joue
Dans les orangers , et secoue
Les fleurs sur le sol diapré ,
Qui dans mes cheveux qu'il dénoue ,

Répand les parfums sur ma joue ?
Ou bien , est-ce dans l'air votre soufle égaré ?

Est-ce la nuit , lorsqu'elle est pure ,
Qui d'un chaste reflet azure
Votre œil humide et radieux ?
Est-ce votre ame qui murmure ,
Quand vient le jour dans la verdure
Dont chaque brin fléchit sous les larmes des cieux ?

Sur vos lèvres , où se repose
Un sourire , si beau qu'il cause
Une ivresse à faire souffrir ,
Si je prenais la moindre chose ,
Un peu d'une feuille de rose ,
De l'excès du bonheur je craindrais de mourir.

Moi , craindre ? Non , qu'importe
De mourir , si j'emporte

Votre baiser si doux
Dans cette autre demeure
Où mon ame , à toute heure ,
Saura veiller sur vous ?

CHARLES CASTELLAN.

PHILIPPE II.

FRAGMENT SEMI-HISTORIQUE.

I.

Ciel bleu sur la tête. Orage dans le cœur.

... Une nuit d'Espagne , avec son beau ciel bleu , ses brillantes étoiles ; avec sa chaleur douce et tiède , avec ses parfums dans l'air , ses parfums si suaves , si pénétrants , légèrement portés par la brise du soir qui les promène , les resserre , les étend , les disperse au loin sur la terre comme une rosée bienfaisante... Une nuit d'Espagne , avec son silence mélancolique et qui fait rêver , à peine troublé de temps en temps par le frémissement timide de quelques feuilles que soulève la brise ; avec ses quelques notes d'une mandoline qu'on entend à peine , et qu'on comprend si bien ; — douces modulations qui viennent bercer votre rêverie ; — bonheur indicible , enivrant , que cette voix mâle et

jeune d'un cavalier dont le chant amoureux poursuit dans l'air chaque accord de la mandoline... Une nuit d'Espagne, avec ses vapeurs blanches et mates qui s'élèvent de terre, entourent chaque fleur, chaque plante, et semblent alors une corbeille aux ailes blanches, portant un bouquet chargé des diamans de la rosée : puis, tout fuit, tout disparaît, et rien ne distrait plus votre rêverie : sur votre tête, le ciel bleu, le beau ciel d'Espagne, tout parsemé d'étoiles brillantes ; et par-dessus tout cela, la lune avec des rayons argentés qui jettent tant de mystérieux sur tout ce qu'elle éclaire.

.... Oh ! nuit d'Espagne, avec sa douce chaleur, ses parfums, sa légère brise, ses chants d'amour, son ciel bleu et serein, sa blanche lune, ses pâles vapeurs si poétiques, qui prêtent tant à la rêverie !

.... Oh ! rêver la nuit, quand de molles vapeurs vous entourent : rêver sous le beau ciel d'Espagne, — voilà bien le bonheur, en voilà bien pour vous faire oublier vos chagrins, vos peines, vos tourmens, vos malheurs, et pour vous rendre heureux !

Que l'Escorial est beau, la nuit, quand la pâle clarté de la lune se joue faible et mystérieuse parmi ses arabesques, ses trèfles, ses murs ciselés, tailladés à jour, avec ses mille colonnes, ses voûtes ogivées et ses statues sculptées dans le mur ! que l'Escorial est beau, la nuit, quand de blanches vapeurs l'entourent, glissent légères, s'insinuent sous les galeries, les colonnades qui le supportent, mangent insensiblement toutes ses frises : et qu'il ressemble bien alors à une grande dentelle que les vapeurs promènent dans les airs.

Que l'Escorial est beau alors ! sur-tout ce petit pavillon

qui semble se détacher du corps du bâtiment. Il est tout couvert de ciselures, il a pour ceinture de petits anges avec des guirlandes de fleurs aux mains. Sa forme est svelte, élancée; il semble ne tenir en rien au palais, sa seule base est une faible colonne qu'on aperçoit à peine : on dirait une frêle fleur balancée mollement sur sa tige.

Mais laissez là ce pavillon enchanteur; il est bien élégant, bien joli, bien gracieux, sans doute : il y a même de la coquetterie, de la témérité dans la manière dont il se penche hors du palais qui le soutient. Mais détournEZ-vous, et regardez dans l'embrasure de cette croisée. Elle est belle, n'est-ce pas, cette femme, avec son laisser-aller, son regard mélancolique et rêveur; avec ses beaux cheveux noirs ramassés sur sa tête et négligemment rejetés derrière elle; avec cette larme arrêtée sur sa joue, et qui semble un diamant? Et puis, elle est faiblement éclairée par la lune dont les rayons d'argent, traversant les vapeurs de l'air, couvrent ce beau visage d'un blanc d'opale mélangé de rose:

.... « Oh! quelle nuit!... quelle nuit douce et tranquille! quelle chaleur tempérée et tiède! et cependant j'étouffe, je respire à peine, suffoquée par je ne sais quoi de triste et de lugubre, » murmura la jeune femme, en passant sa main blanche et veloutée sur son front brûlant. Tristes paroles, reflet de ce pauvre cœur brisé, sans croyance aucune, et sans espoir sur la terre. Oui, sans espoir. Car elle avait perdu le seul bien qu'elle eût toujours envié et cherché, le seul bien qui fût tout pour elle, une vie toute de poésie et d'amour!

« Rêve, rêve, mon cœur. Fais que l'illusion soit complète : fais que ces vapeurs tempèrent la chaleur de mon front,

et calment la fièvre qui me consume ! fais que ces vapeurs se changent en brouillards épais et humides comme ceux de mon pays ! fais que ce beau ciel bleu se couvre de nuages gris et sombres comme ceux de mon pays ! fais que les tendres accords de cette mandoline et cette voix douce reproduisent le chant d'amour de celui qui n'est plus.... Oh ! maintenant , voilà bien la brume épaisse et humide , voilà bien le ciel gris , voilà bien mon chant d'amour. Mais tout cela n'est pas *lui* ! O cruelle déception ! pourquoi viens-tu troubler ma rêverie ? »

Et la larme qui s'était arrêtée sur la joue rose de la jeune femme , glissa rapide , et tomba sur son sein palpitant. Puis , le regard tourné vers le ciel , elle ajouta avec l'accent d'une douloureuse tristesse :

« Tu n'es plus , et c'est moi qui t'ai tué. Oh , moi , j'étais folle alors ! Il y avait en moi quelque chose d'une fatalité malheureuse. » Puis elle reprit , après un moment de silence :

« Lui , toujours lui. Il pèse sur moi , il m'accable , il m'écrase de tout son poids , cet homme , avec son air de protection. Je suis cependant au-dessus de lui , le misérable ! c'est mon valet ! »

Et sa figure prit alors une expression terrible , son œil devint sec , ses lèvres pourpres , et son regard étrange.

« Oui , qu'il me souvienne de ce temps de bonheur , de félicité et d'amour ! oui , qu'il m'en souvienne , parce que l'échafaud sanglant est là , dressé dans le vieux Londres , au milieu du marché , et que le peuple l'entoure , tout ricanant , hurlant , tout ivre , tout dégoûtant d'orgie. Ce peuple de Londres , quelle boue !... Oui , qu'il m'en souvienne , parce que la ville est encore là , tout illuminée ,

toute flamboyante comme pour un jour de fête, parce que cette femme, cette Jeanne sera là à côté de moi, muette et froide comme un marbre ; parce qu'elle sourira d'amour pendant mon agonie ; parce qu'elle sera encore là tombant mourante et pâmée dans les bras de son Gilbert qui est du peuple lui aussi ; et qu'il y aura auprès d'eux un homme pour me cracher à la figure et me mettre sous les pieds, moi qui suis une femme, moi Marie Tudor, reine d'Angleterre!... »

Et elle tomba comme accablée par l'effort quelle venait de faire ; puis peu à peu son regard reprit sa sérénité première, et erra incertain dans les allées ombragées qui menaient à un grand bâtiment de forme mauresque. Toutes les croisées en étaient fermées, excepté une seule que la lumière de l'appartement éclairait faiblement. De temps en temps, l'on voyait deux grandes ombres paraître, puis s'éloigner lentement.

Cependant la lumière, s'affaiblit peu à peu dans l'appartement, et finit par disparaître tout à fait. On entendit un bruit d'armes à la porte du bâtiment, et l'on vit deux hommes s'avancer : ces deux hommes, c'étaient Philippe II, et Simon Renard, son premier ministre et son confident. On aurait pu, à voir la manière dont ces deux hommes causaient et marchaient, deviner ce qu'ils avaient été dans le passé, ce qu'ils étaient au présent, ce qu'ils seraient dans l'avenir.

Le roi marchait avec un air de dignité remarquable : Simon Renard avec une soumission affectée : on aurait dit un dogue suivant un faible enfant. L'un marchait, l'autre rampait. L'un passait dans les endroits les plus éclairés de l'allée, l'autre passait dans les plus sombres ; l'un levait la tête et semblait dire : « regardez-moi, je suis Philippe II

roi d'Espagne, » l'autre était mystérieusement couvert de son manteau, baissait la tête, et s'effaçait autant que possible ; l'un parlait toujours haut, l'autre toujours bas ; l'un semblait dire tout ce qu'il pensait, et ne parlait que de lui, l'autre disait ce qu'il aurait dû penser seulement, et ne parlait que des autres ; l'un s'approchait familièrement et sans réserve, l'autre reculait toujours et semblait se tenir en garde ; l'un parlait de tout, et ne savait rien, l'autre ne parlait de rien, et savait tout ; l'un se sépara de l'autre en lui tendant la main avec loyauté, l'autre la lui présenta avec défiance, et comme quelqu'un qui craint de trop s'avancer ; l'un, pour se rendre au palais, passa sur une plateforme éclairée par la lune, l'autre se glissa à l'ombre : enfin, l'un entra au milieu des gardes qui s'écartèrent respectueux, tandis que l'autre passa humblement derrière les hommes d'armes qui se pressèrent avec crainte, évitant le contact de cet homme.

.... Marie avait suivi des yeux ces deux hommes. A leur vue, sa figure avait pris d'abord l'expression d'un grand mépris ; puis, peu à peu, d'une haine profonde et invétérée.... « Du courage ! s'écria-t-elle avec l'accent d'une haute fierté. Du courage ! voici le roi ! » et elle disparut ; et la petite fenêtre aux vitraux colorées se referma sur elle.

.

Depuis long-temps un homme et une femme causaient haut et fort, assis l'un devant l'autre, près d'une table chargée de papiers. Ils se regardaient fixement, et paraissaient irrésolus sur quelque chose de grand qu'ils semblaient vouloir accomplir.

— « Tranchons là-dessus, sire, je prévois vos projets. Je suis insultée, raillée, bafouée, à votre cour. Le moindre de vos gentilshommes me coudoie et me met sous les pieds. Je suis la dernière de vos servantes. Comme roi, et surtout comme époux, vous deviez me protéger, vous ne l'avez pas fait. Je ne vous aime pas, vous ne m'aimez pas non plus. Ainsi, séparons-nous ! j'aime mieux être la première en Angleterre, que la dernière chez vous ! »

Au mot de séparation, la figure du roi se plissa et devint pâle. Philippe II allait perdre l'Angleterre, la plus belle, la plus riche, la plus forte partie de son royaume.

— « On vous a insultée... On vous a couloyée... On vous a mise sous les pieds ? Et qui l'a fait, madame ? dit-il, en se levant droit et portant convulsivement la main à son poignard. Ah ! vous êtes ma femme, et l'on vous a insultée ! Dites, et demain mon bon bourreau de Tolède, couvert de sa robe rouge comme le sang, ira frapper aux portes de tous les gentilshommes de ma cour. Dites, et il y aura de grandes choses, de sanglantes choses, je vous jure, dans tout le royaume d'Espagne... Ah ! l'on t'a insultée, Marie, et je suis à tes côtés, vivant : et ma dague est propre et blanche dans son fourreau ! on t'a insultée, Marie, mon amour ; nomme m'en un, et je te jure sur la tête de mon père que tu seras bien vengée ! »

— « Vous en nommer un, dites-vous ? »

— « Oui, un seul, Marie. Et il mourra. »

— « Et bien, apprenez, sire, si vous ne le savez déjà, que votre beau chevalier de la Toison-d'or, ce Simon Renard qui est votre confident, m'a lâchement insultée hier... Vous tiendrez votre parole, j'espère.... Et quoi ? Vous hésitez ?... Votre bon bourreau de Tolède n'est pas déjà averti, et

n'a pas fait la croix rouge sur la porte de l'hôtel de votre premier ministre? Quoi? Votre dague est encore propre et luisante? La tête de votre père n'est donc rien? La tête d'un père, après tout, c'est bien peu de chose!»

Le roi était dans une perplexité profonde. Il avait à choisir, ou de la riche Angleterre et de toutes les possessions que lui assurait Marie Tudor, ou de la tête de Simon Renard, qui pour lui valait à elle seule tout un royaume. Cependant, il fallait se décider. Marie était debout devant lui, avec son sourire railleur sur les lèvres. Elle lisait dans le cœur du roi, et le torturait à son aise.

Philippe II passa donc en revue les moyens qu'il avait d'éviter une pareille catastrophe. Il resta long-temps indécis, étant, comme la plupart des rois, faible et ambitieux, deux qualités qu'une femme sait, quand elle le veut, exploiter à son avantage.

Cependant, poussé à bout par les sarcasmes de la reine, il se décida à répondre, et d'une voix un peu rassurée, il dit :

— « Simon Renard, madame, ne mourra pas ! »

— « Philippe II, roi d'Espagne et des grandes conquêtes que lui a laissées son père Charles-Quint, est donc parjure au serment qu'il avait fait ! Sire, l'Europe le saura ! »

— « Femme ! s'écria le roi, en brandissant sa dague, vous le haïssez donc bien, ce Simon Renard ? »

Mais Marie l'interrompit en lui prenant fortement le bras. Sire, vous l'aimez donc bien, vous ?.... Et ils se regardaient avec des yeux étincelans.

— « Oui, vous le haïssez, madame. Et maintenant, voulez-vous que je vous dise pourquoi ? »

— « Ah ! vous m'avez poussé à bout ? Eh ! bien, que la

chose se sache ! Je vais la dire tout haut. Marie Tudor , reine et maîtresse de la Grande-Bretagne , s'est indignement prostituée à un vil aventurier italien , et a couronné ses débauches avec lui , en le faisant ignominieusement monter sur l'échafaud.... Est-ce parce que Simon Renard sait tout cela ; est-ce parce qu'il vous a surprise dans vos orgies , face à face avec votre mendiant italien ? Est-ce parce qu'il était là avec toute votre cour , quand vous l'insultâtes et le mîtes sous les pieds , votre Fabiano Fabiani ? quand vous le fîtes condamner injustement par la cour suprême contre laquelle votre recours en grâce ne pouvait rien ? Est-ce parce qu'après tout cela , — et ici c'est la plus dégoûtante de vos orgies , — vous vouliez le faire évader de la tour de Londres , pour recommencer avec lui un commerce , la honte des nations ? »

— « Et vous , Philippe II , vous l'avez épousée après tout , cette femme. Vous en avez fait votre reine. Vous lui avez dit de belles paroles d'amour , à cette prostituée qui sortait des bras d'un mendiant italien !... Eh ! bien , qu'en dites-vous ? Pour un roi , la dignité vous semble-t-elle bien placée ? Pour elle , pour cette femme , cette prostituée , votre bon bourreau de Tolède devait commencer ses horribles fonctions , pour elle les têtes de vos grands d'Espagne devaient tomber , pour elle votre dague vierge et blanche devait se teindre de sang ! Pour-elle vous aviez fait un serment sur la tête de votre père ; pour elle vous aviez renié toutes choses sur la terre , et Dieu dans le Ciel... et cette femme était toute couverte d'opprobre et d'infamie , et vous l'avez épousée publiquement , devant tous , comme on épouse une vierge. Et vous avez pleuré à ses pieds pour un peu d'amour qu'elle vous refusait : vous avez mendié un baiser sur ses lèvres souillées par le contact de celles d'un Fabiani ! Et vous avez con-

senti à faire tout cela pour elle , — maintenant vous l'insultez ? Nous ne sommes pas si grands en vertu , sire , pour que vous me reprochiez ma conduite. Allez ! la reine d'Angleterre vous pardonne , elle ne se vengera pas. »

Et elle sortit brusquement. Le roi était confondu. Cette femme avait été plus forte que lui.

Deux jours après , des estafettes partaient de Madrid pour toutes les cours de l'Europe. Dans toute l'Espagne la séparation du roi et de la reine avait été proclamée.

II.

Tout de poésie.

C'est que là existait une sève puissante de jeunesse et de convictions ; c'est que cette âme tendre et pure encore croyait à tout , admirait tout.

EUGÈNE SON , La Salamandre.

« Berce-moi douce et tranquille , berce-moi , jolie nacelle : suis , lente et paisible le faible courant , les molles ondulations de l'eau. Maintenant , glisse légère sur la surface unie du fleuve ; mire-toi , jolie nacelle , avec ta poupe toute dorée et ta jolie voile , blanche comme une aile de cygne. Mire-toi , avec tes brillantes couleurs , luisantes au soleil qui se lève là-bas , au sommet de ce mont que les blanches vapeurs de la nuit couvrent encore.... Oh ! arrête-toi maintenant , arrête-toi ; car il y a là-bas au bord du rivage , près de cette chapelle abandonnée , aux pieds de cette madone , une jeune fille malheureuse qui prie. Arrête-toi tout-à-fait , n'avance plus ;

car elle pleure, et puis.... Oh ! ma vue se trouble, ma tête s'égaré. »

Et le jeune homme qui disait tout cela tira précipitamment de son sein un petit médaillon sur lequel était peinte la miniature fraîche et jolie d'une jeune fille.

« Quelle ressemblance frappante ! s'écria-t-il, en portant alternativement ses yeux et sur la miniature et sur la jeune fille. C'est bien là ce joli teint rosé, ce regard délicieusement mélancolique ; c'est bien là cette chevelure noire et ondoyante.... Oh ! un instant encore ! Ne t'en va pas, continue ta prière sainte : car, tu lui ressembles tant !.... Oui, c'est bien cela ! » — Et il regardait la miniature, et la baisait avec amour, avec transport, avec ivresse.

« Reste, reste encore. Pourquoi me fuir ? » Mais la jeune fille disparut derrière la murure de la chapelle. Le jeune homme regarda de nouveau la miniature, la remit sur son sein, et la nacelle reprit sa course, entraînée par le courant du Meranes. Seulement, de temps en temps, le jeune homme tournait la tête et regardait avec amour la chapelle que l'éloignement et les arbres qui l'entouraient effaçaient peu-à-peu. Et quand il ne vit plus rien, il murmura tout bas :

« Adieu, trompeuse illusion, ange de tous mes rêves, ne seras-tu toujours pour moi qu'un songe ? »

La nacelle aborda au pied d'un immense jardin au fond duquel s'élevait un superbe château. Il sauta à terre, amarra la nacelle et disparut.

..... Quelques heures après, il était mollement couché sur les soyeux coussins d'un petit appartement tendu de draperies, et son regard errait incertain sur les lambris dorés et les arabesques du plafond. Le soleil était levé, l'air du dehors était chaud et presque insupportable. Mais la douce clarté qui

inondait ce petit appartement, la chaleur moite qu'on ressentait, était bien faite pour inviter au sommeil, ou tout au moins pour faire rêver.

Quand il fut un peu reposé, il ôta sa toque de velours noir, et l'on vit alors une chevelure noire et bouclée se dérouler soyeuse sur ses épaules. Qu'il était beau, avec son regard humide et son front blanc et découvert, où régnait tant de candeur, de grâce, et je ne sais quoi d'une mélancolie grave et sombre!

A lui le cœur noble, grand et généreux, les sentimens élevés : à lui le cœur sensible et passionné, s'échauffant pour tout ce qui est beau : à lui le cœur vraiment artiste, le cœur vraiment poète! Car tout était chez lui inspirations graves et sublimes. A lui le cœur que le monde n'avait pas encore, flétri, désenchanté, souillé de son contact. Car il en avait été soigneusement séparé par son père, son père qui était bien à même, lui, de voir le monde, de juger si tant de dévouement, tant de vertus, de prétendue loyauté qu'on lui apportait en gage, n'était pas simulé.

Tout ce qu'il y avait en Espagne de vertus à la mode, d'hommes d'état que la renommée publique élevait au pinnacle, lui était connu, tout souillé, tout décrépité, tout couvert d'infamie. Il avait su les apprécier à leur juste valeur. Il n'y en avait qu'un pernicieux qu'il ne connût pas, et celui-là cependant le connaissait bien. Cet homme, c'était Simon Renard, qui, tout fourbe, tout vindicatif, tout dissimulé qu'il était, avait exigé du roi qu'il éloignât son fils de la cour, et qu'il lui fit suivre, sous la direction d'un gouverneur éclairé, les cours de l'université d'Alcala. Don Carlos y fut donc envoyé très-jeune.

Doué d'une prodigieuse facilité, il apprit tout ce qu'on

lui enseigna, et eut bientôt acquis une belle éducation pour cette époque.

Et maintenant ce jeune homme qui repose, couché sur ce velours, et dont les paupières se ferment insensiblement, ce jeune homme qui est si beau, qui possède tant de généreuses et brillantes qualités, va bientôt partir, et dire adieu à ces lieux qu'il aime tant.

C'est aujourd'hui le dernier jour qu'il a à passer loin de son père, loin du monde; aussi, bercé des souvenirs de sa jeunesse, est-il allé ce matin dire adieu aux rians bords du Méranes : aussi avait-il tout voulu visiter, tout voulu revoir, car, pour lui, ces lieux étaient tout, c'était l'album de sa vie. Tout y était palpitant de souvenirs, les uns empreints d'une gaité vive et folâtre, les autres d'une tristesse sombre et rêveuse.

Et maintenant il était là couché, repassant dans sa jeune tête chaque moment de sa vie, rêvant à sa vie : examen consciencieux, et bien digne d'un cœur aussi généreux.

Et puis il y avait comme un pressentiment triste et malheureux qui le faisait regretter ces jours tout de poésie et d'inspiration, ces jours où sa pensée d'artiste, sa pensée de peintre dessinait gracieux les rians sites d'Alcala, ou jetait sur la toile son rêve de la nuit, — son rêve, quelquefois confus et inextricable, amalgame d'images bizarres et fantastiques, cauchemar qui quelquefois troublait, dérangeait l'harmonie des traits de sa figure séduisante. — Mais aussi, quand le rêve de la nuit avait été doux, paisible, enchanteur : quand c'était une jolie figure de femme qui lui avait souri, et surtout quand cette figure et ce sourire lui rappelaient la miniature de son petit médaillon,.... oh! alors, il y pensait tout le jour, et la nuit, en s'endormant, il y rêvait encore !....

Oh ! la vie pour lui, c'était bien tout un rêve ! mais un rêve toujours riant, toujours enchanteur, toujours rempli de gracieuses images, — route toute couverte de fleurs fraîches et parfumées, — ciel pur comme les pensées de son âme vierge et candide !

Pour lui, point de ces déceptions amères qui rongent et qui tuent. Il craignait, en pensant à cette vie, à cette nouvelle route dans laquelle il allait s'engager, incertain. Quelquefois il était sur le point de faillir, mais il tirait aussitôt le petit médaillon de son sein, et le contemplait avec amour ; car là était tout son bonheur, tout son avenir ; là était l'image fidèle de la figure de sa fiancée, Élisabeth de Valois !

Le lendemain, il partit et arriva à Madrid avant la fin du jour, couvert des nombreux applaudissemens de tout le peuple.

III.

Déceptions.

Oh ! pour lui une femme c'était une croyance, son but, son avenir, l'éternel bonheur que Dieu réservait sans doute à sa chaste jeunesse.

EUGÈNE SUE, *La Salamandre.*

— « Ce qui était pour le fils appartient au père », ... s'écriait un jeune seigneur, quand il fut tout-à-coup interrompu par la voix faible et mourante d'un jeune homme.

— « Et ce qui est au père pourrait bien revenir au fils ! »

Le jeune seigneur se tourna aussitôt, mais il ne vit rien. Celui qui lui avait ainsi parlé à l'oreille s'était éclipé au

milieu de la foule qui se pressait et encombraient les salons, les galeries, les avenues de l'Escorial. Car c'était grande fête ce jour-là. Tout ce qu'il y avait de gentilshommes curieux dans toute l'Espagne, était accouru pour assister à l'alliance de Philippe II et d'Elisabeth de Valois.

La course aux taureaux avait eu lieu le matin, et deux hommes avaient été tués. Puis était venue la bénédiction du mariage à l'église, et le repas royal.

La nuit venue, le bal avait commencé : aussi voyait-on tous les jeunes seigneurs gais et rians parcourir la fête, resplendissans sous les magnifiques broderies et les étoffes de soie de leurs pourpoints.

L'Escorial n'est plus ce palais tranquille que les blanches vapeurs de la nuit semblaient balancer mollement, que les rayons argentés de la lune inondaient d'une clarté pâle, tremblante et mystérieuse. Ce n'était plus ce palais aux murs duquel chaque parole du dehors, chaque chant d'amour, chaque note de mandoline venaient faire écho. Ce n'était plus ce palais au pavillon duquel une femme reposait rêveuse et somnolente... Non ; aujourd'hui, c'est toute la façade illuminée et resplendissante, c'est une grande voix d'orchestre qu'on entend ; c'est un assemblage de paroles incohérentes et qu'on ne saisit qu'en courant ; c'est la tête rieuse et rose d'une jeune femme qui se penche sur le balcon d'une croisée, avec un jeune cavalier qui lui baise la main.... C'est, dans l'ombre d'une allée, un jeune homme qui se promène sombre et mélancolique : sa tête tombe languissante sur sa poitrine, ses yeux sont caves, son teint blême, sa démarche faible et chancelante, sa voix, un râle sourd et sinistre.

Quelquefois son long regard se tourne vers la fête ; il regarde un instant, pousse un profond soupir, et reprend son attitude

première. Oh ! c'est bien sûrement un cœur qui n'attend plus rien de la vie ! C'est bien là le jeune homme qui vient assister dans l'ombre à une fête, comme pour dire adieu à cette couronne éclatante de la vie.

C'est bien là le jeune homme tout mélancolique qui aime les contrastes, qui cherche les paradoxes, pour tâcher de trouver en lui quelque chose qui ne soit pas de la douleur ; qui prendra le silence à côté du bruit, le sombre à côté de l'éclatant, les pleurs et le triste à côté du rire et de la joie, la mort à côté de la vie. La vie..... demandez-lui ce qu'elle a été pour lui : bonne douce, toute de poésie, loin du monde dont le contact impur a terni, flétri, souillé toute l'illusion, toutes les pensées vierges et pures de ce cœur de jeune homme.

Et puis, ce qui avait alimenté, entretenu, cette existence fragile comme celle d'une fleur ; ce qui avait été pour lui une source continuelle d'émotions touchantes, de gracieuses rêveries, ce qui avait été une vie entière, c'était une idée fixe : aimer !.... mais aimer comme on aime en Espagne, aimer d'amour, aimer avec passion, se dire : « J'ai placé sur cette tête de jeune fille toutes mes idées, toutes mes joies, toutes mes peines, tout ce que je possède, ma vie pure, ma vie sans tâche : voilà mon culte, voilà mon autel, voilà mon Dieu ! »

Se dire tout cela, avoir tout donné, tout sacrifié pour un peu d'amour, et se voir ravir son bien par celui qui n'y avait aucun droit, par celui qui avait bercé et entretenu ces illusions dans votre cœur, par celui qui vous avait dit : « Tiens, voilà un bien que je te réserve, il est à toi, je te le donne, prends-le..... » Tendre la main pour le saisir, sentir son cœur tressaillir de joie, rêver un instant le ciel ; puis.... n'avoir qu'enfer et déceptions !....

« Le bal a donc enfin cessé ! s'écria le jeune homme, en s'ap-

puyant péniblement sur la rampe d'une croisée à moitié fermée par un rideau de velours cramoisi, et qui donnait sur un superbe salon dans lequel se trouvait réunie toute la cour. »

« Bien, Elisabeth de Valois, bien ! souris au roi qui te regarde, à toute la cour qui envie ton sort. Etre reine d'Espagne, femme de Philippe II, beaux titres ! Mais ce qui te plaît par-dessus tout, c'est de torturer à ton aise un cœur qui t'aime, de voir un homme se traîner, se tordre à tes pieds, abandonner tout au monde, nier Dieu, avouer l'enfer pour toi, et puis te sentir femme géante auprès de l'homme nain !

» O mon père, que ne me laissais-tu paisible à Alcala, finir mes jours, boire jusqu'à la lie cette coupe remplie d'une félicité pure et sans tache ! Mais non, il a fallu que tout cela fût détruit, que tu me disses : « Tiens, voilà une femme ; tiens, voilà Elisabeth de Valois ; je te la donne, elle sera ton épouse, à toi, l'infant d'Espagne, qui dois être roi un jour.... Et j'ai placé toute ma vie dans ces deux mots : une épouse ! et tout cela m'échappe, et c'est mon père qui m'a ravi ce qui m'était destiné, et c'est mon père qui s'en est emparé ! ô damnation !

» Et je l'aime, cette jeune fille, cette Elisabeth de Valois ; c'est toute mon existence à moi ! mon existence bien faible, bien chancelante, bien près de finir, s'écria-t-il en passant sa main sur son front. J'étais né cependant pour être heureux, j'étais tout plein de vie et de force. Et maintenant mon bonheur, je le vois, je le touche, c'est un bien qui ne me sera pas enlevé. Nous y venons tous, tôt ou tard, moi peut-être plus tôt que les autres. Mais, que m'importe ! la vie m'est un fardeau lourd et pesant. Et puis est-ce vivre que d'avoir le cœur constamment froissé par le souvenir d'un bonheur qui n'est plus ou du moins que vous n'avez fait qu'entrevoir !

» Rêver, rêver ! J'avais songé, je m'étais bien appuyé sur la loyauté, la bonne foi, l'honneur des hommes : vains mots que tout cela ! Et toute cette cour qui est là palpitante, en émoi, affamée, attendant avec impatience que le roi Philippe II lui jette, à cause de son mariage, des honneurs, des emplois.

» Toute cette cour, cet assemblage d'hommes et de femmes : d'hommes qui trahissent les femmes, de femmes qui trahissent les hommes ; d'hommes qui mendient un emploi ; de femmes qui se prostituent pour un emploi ; d'hommes qui prêchent, et veulent paraître gens d'honneur ; de femmes qui font et vendent de la vertu ; d'hommes qu'on ne sait d'où ils viennent ; de femmes qu'on sait où trouver ; d'hommes qui n'ont pour blason auprès du roi que l'écusson de la famille de leurs femmes ; de femmes qui n'ont auprès du roi que l'écusson de leurs maris !..

» Hommes, blasons, écussons et femmes, voilà de la boue, rien que de la boue !... »

Sa tête retomba sur sa poitrine, et il resta comme anéanti.

Dans la salle, tout le monde allait et venait ; le souper était fini, et le roi et la reine donnaient, distribuaient avec profusion à chacun leurs libéralités toutes royales.

« Courbez-vous, grands d'Espagne ! plus bas encore ! là : maintenant rampez : c'est comme cela que vous devez être, à terre, sous les pieds, dans la fange ! Voilà bien le monde ! Ce petit seigneur d'Aragon, qui envie la Toison-d'or du comte qui est à côté de lui. Et puis ces femmes qui se font prudes et vierges, pour être dames d'honneur de la reine !... »

» Maintenant, voilà le plus effronté de tous, ce Simon Renard, homme au rire de Satan. Que t'avais-je fait, misérable, moi, faible enfant, en quoi pouvais-je te nuire ? N'es-tu pas assez grand, assez haut en dignité ? Ne tiens-tu pas la première

place en Espagne ? N'es-tu pas plus fort que celui que tu veux bien appeler ton roi ? Homme fourbe et dissimulé , ton roi , tu en as fait un acheteur de provinces par l'intermédiaire d'une femme ! Tu lui as dit : « Prends celle-ci ; elle a pour dot un royaume , » sans t'inquiéter si tu ne volais pas le bien d'un autre , sans t'inquiéter si tu ne séparais pas deux ames vierges et pures , sans t'inquiéter si tu ne prenais pas sa femme à cet enfant qui avait posé sur cette jeune tête toute une vie d'amour et de poésie ! Et maintenant que lui reste-t-il ?

» La vengeance , s'écria-t-il d'une voix sourde , la vengeance prompt , la vengeance pendant qu'il en est encore temps , pendant qu'il me reste encore un peu de vie et de force ! »

En disant ces mots , il s'était éloigné , son teint s'était animé , Il semblait avoir recouvré toute sa force , sa jeunesse et sa vie.

Dans la salle , autour des honneurs et des dignités , l'envie se dressait de toute part. Les hommes se regardaient avec défiance , et sans rien dire ; les femmes ne se regardaient pas , mais parlaient haut. Ce n'était plus cette prétendue gaieté franche qui avait présidé à toute la fête ; ce n'étaient plus le flagorneries de chacun , ces intrigues et ces menées de cour. L'orgueil , la présomption disaient : « Je suis méconnu à la cour , je méritais plus. » La calomnie parlait à voix basse , était entendue de tous , excepté de celui qu'elle dénigrait.

L'envie ne disait rien , mais convoitait. Le génie passait inaperçu ,..... et cependant c'était lui qui avait soulevé toutes les passions.

IV.

Deux cœurs faits pour s'aimer.

J'ai mis sous mes pieds toutes les lois
de la société, pour n'obéir qu'à celles de
mon cœur.

ALP. ROVERA, Venezia la bella.

Le bruit de la fête diminuait sensiblement. Déjà la plupart des seigneurs s'étaient retirés ; ceux qui restaient encore se préparaient à partir, quand tout-à-coup la grande porte armoriée d'un appartement du palais, attenante à une longue galerie s'ouvrit lente, et laissa voir, à la clarté des illuminations du dehors, une ombre comme quelque chose d'humain qui se dessinait noire sur la tapisserie de la chambre. La porte s'était refermée, l'on vit le fantôme se glisser mystérieux derrière les rideaux de velours cramoisi d'une fenêtre. Puis un profond silence régna dans l'appartement : seulement de temps en temps l'on entendait un léger bruit, comme une respiration qu'on cherchait à retenir.

Quelques instans après, Elisabeth de Valois entra. Elle était suivie de ses dames d'honneur et de ses femmes : chacune d'elles s'empressait autour de la reine, dont la figure était triste et sombre. Son regard s'arrêta sur un lit magnifique, et une larme vint briller dans ses yeux. Elle se laissa nonchalamment déshabiller et recouvrir de ses vêtements de nuit.

« Adieu, dit-elle à ses femmes ; et elle baisa au front une jeune comtesse, sa seule amie, qui l'avait suivie de France,

Toutes les femmes se retirèrent, et elle resta seule, froide et immobile quelques instans. Sa chambre était parfaitement éclairée par la lumière incertaine d'une lampe. Tout était parfaitement tranquille; seulement de temps en temps l'on voyait le rideau se plisser et vaciler. |

Elisabeth était allée s'agenouiller devant un prie-dieu. Là les rayons de la lampe n'arrivaient que faibles, et se réfléchissaient sur un disque doré au-devant duquel était suspendu un Christ. Là, les mains jointes et le regard humide, elle pria avec ferveur et conviction. De temps en temps on entendait sa voix douce et pieuse prononcer le nom de Dieu.

Tout-à-coup le rideau remua plus fort, et l'on vit une main sèche et décharnée s'ouvrir lentement. Un jeune homme parut, c'était l'Infant. Son regard chercha partout Elisabeth, il s'approcha d'elle, s'avança lentement vers l'oratoire, étendit ses deux mains avec un air inspiré sur la tête de la jeune fille, et se mit à prier.

Qu'il était beau ce groupe qui, les regards religieusement tournés vers le Ciel, priait ardemment et demandait à Dieu, peut-être la même chose! Oh! c'étaient bien là deux ames pures et faites pour s'aimer, deux ames n'ayant qu'une pensée qui fait vivre ou mourir: *l'amour*! — C'étaient bien deux cœurs brisés, endoloris, torturés, anéantis par les mêmes souffrances. Que ces larmes sur les joues de la sensible jeune fille contrastent avec l'œil sec et inspiré du jeune homme! — et pourtant c'est la même cause qui produit des effets si différens; c'est le même chagrin qui torture, qui ronge ces deux êtres si beaux, si bien faits l'un pour l'autre.

C'est que l'un est faible et mourrait s'il ne pleurait pas, et que l'autre a trop pleuré et n'a plus de larmes; — c'est que l'un a encore l'espoir, et que l'autre ne l'a plus; c'est que

l'un peut vivre, et que l'autre ne peut que mourir...

Cependant Elisabeth avait fini sa prière et se levait quand son regard humide de pleurs rencontra celui de l'Infant, qui rayonnait et semblait demander à Dieu de protéger l'objet de son amour. Elle resta interdite, muette et comme pétrifiée, le regard fixe, la bouche ouverte, les lèvres pourpres et les bras tendus devant elle.

— « Bénie sois-tu, mon ange, » s'écria le jeune homme; et il étendit ses mains vers le ciel, puis sur la tête de la jeune fille, et resta muet un instant; sa tête retomba sur sa poitrine; il pleurait amèrement. Elisabeth toujours agenouillée, regardait, craintive et tremblante.

Ils restèrent un moment dans cette position, puis l'Infant la prit par la main, et ils s'assirent devant le prie-dieu.

— « Que ces larmes m'ont soulagé! » reprit le jeune homme. « C'est à toi que je les dois, Elisabeth ». La jeune fille restait interdite.

— « Réponds-moi. N'as-tu aucune parole d'amour, aucun regret, aucune larme à donner à celui qui t'aime? — Pardonne si je me suis introduit ici furtivement et comme un voleur; pardonne si je t'ai surprise, si j'ai troublé ta prière sainte, pardonne-moi: car, vois-tu, c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons.... Ta main tremble, jeune fille, tu pleures; dis, serais-je assez heureux.... »

Au mot d'heureux, Elisabeth étendit le bras et lui ferma la bouche:

— « Oh! ne prononce pas ce mot, dit-elle, il me tue, il m'accable, il m'écrase. Heureux! et qui de nous doit l'être? »

— « Tous deux ensemble. Car, vois-tu, si je me suis traîné jusqu'ici, c'est pour être heureux, heureux, oui.... mais après, il faudra mourir. »

— « Ces paroles me font peur, il y a quelque chose d'inférieur en toi. »

— « Me comprends-tu, Elisabeth ? Sais-tu ce que je veux ? — C'est toi, toutes mes illusions détruites, toutes mes pensées de jeunesse et d'avenir, toute une vie avec toi... entends-tu, bien ? — Une vie avec toi, une vie d'amour, voilà ce que je veux, voilà ce qu'il me faut. Je veux résumer avec toi dans un baiser frénétique toute ma vie, puis mourir après. »

Et l'Infant attirait à lui Elisabeth qui se laissait aller mourante, fascinée sous ses baisers brûlants.

— « Oh, oui ! vivre avec toi, murmurait la jeune fille, mais ne parle pas de mort ? Tu veux vivre, n'est-ce pas ? Dis-moi que tu veux vivre, vivre heureux : car, vois-tu, il n'y a que toi qui m'aimes au monde. Nous devons être l'un à l'autre, et l'on nous a séparés. »

— « Jeune fille, le temps s'écoule, veux-tu m'accorder ce que je te demande, veux-tu me rendre heureux ? Et il serrait Elisabeth fortement par le bras ! »

— « Oui, je t'aimerai, toute mariée, tout enchaînée que je suis. Je t'aimerai, je serai ta meilleure amie pour te consoler. »

— « Ah ! c'est ainsi que tu conçois l'amour ! tu viendrais, n'est-ce pas, me prodiguer de douces et tendres consolations, salie que tu serais par cet homme que tu appelles ton époux ? Non, je te veux sans restriction aucune, je te veux pure et sans tache, je te veux vierge ! Ah ! c'est ainsi que vous aimez en France ! et tu me proposes un tel amour, à moi ? Mais tu vois bien que chacune des caresses de cet homme serait une torture pour mon cœur ; entends-tu bien ? Mon cœur d'Espagnol, mon cœur fier, mon cœur passionné, mon cœur qui ne calcule pas, mon cœur qui guide mon bras !.... »

En prononçant ces paroles, il avait tiré son poignard. Elisabeth était tombée à genoux.

— « Oh ! c'est comme cela que je voulais t'aimer !... à lui de corps, à toi d'ame ! »

— « L'adultère ! l'adultère ! femme de France ; n'est-ce pas, l'adultère comme chez toi ? Non, non : en Espagne l'adultère tue ; l'amour adultère est puni de mort, c'est la loi du cœur : elle ne varie pas..... Tu lui appartiendrais, n'est-ce pas ? et il te flétrirait, il te salirait, il te souillerait ? Jeune fille, cette rose qui est dans tes cheveux, quand elle est fanée et salie, qu'en fais-tu ? Tu la prends entre tes mains, tu la brises, tu la jettes au loin ; et, s'il le faut, pour qu'il n'en reste rien tu la foules aux pieds. Et bien, tu es cette rose, tu m'appartiens, mais pure, mais sans tache ; tu m'appartiens, à moi seul ; tu m'appartiens, parce que tu m'as dit que tu m'aimais, et que cette parole est là, vois-tu ; c'est un serment inviolable, un pacte entre deux cœurs faits l'un pour l'autre, deux cœurs qui s'aiment. Si tu me trompais, jeune fille, je te broierais, parce qu'alors tu serais comme la rose, fanée et salie !... Elisabeth, ma fiancée, mon amour, veux-tu m'aimer ainsi ?

— « Oui, répondit Elisabeth, en se relevant ; oui, je t'aimerai comme cela ; que tu sois mon bon ou mon mauvais génie que tu sois mon ange ou mon démon, mon paradis ou mon enfer, je t'aimerai. Peut-être as-tu pu croire que je n'étais pas capable de sentir l'amour. Faut-il t'aimer et être déshonorée, je le serai : Faut-il t'aimer et tout renier sur la terre et dans le ciel, je maudirai tout : faut-il t'aimer et mourir, je mourrai ! »

— « A genoux, jeune fille, à genoux ! Prends ta couronne nuptiale que tu avais déposée tout à l'heure sur l'autel pour qu'elle fût plus sainte et plus sacrée. Prends ta couronne nup-

tiale et couvres-en ta tête, et maintenant sois mon épouse sur la terre et dans le Ciel !.... » Et leurs lèvres se rencontrèrent. Il s'étreignirent avec passion.

Quelques instans après cette scène, un homme entra. Son regard chercha la couche, elle était vide. Il regarda dans tout l'appartement, il ne vit rien. Ses yeux s'arrêtèrent sur le prie-dieu, et sa figure se contracta horriblement.

— « J'aime cette jeune fille, s'écria-t-il d'un voix lugubre. J'aime, cette jeune fille, et j'ai un rival ; et ce rival est mon fils !... Il mourra ! — Elle, je la pousserai du pied !.... »

Et il sortit furieux.

V.

Triste.

Triste comme la mort ? Et la mort souffre-t-elle ?

ALPH. DE LAMARTINE, Harmonies.

L'Infant était dans un bain, abîmé dans de sombres méditations, quand entra Elisabeth. O les tendres caresses qu'elle lui prodiguait ! et lui, ne répondait qu'en soupirant tristement.

— « Mais qu'as-tu, mon Carlos ? pourquoi cette morne tristesse ? pourquoi ce froid silence ? Mourir, dis-tu ? Écoute, mon ami, je demanderai ta grâce au roi. »

— « Ma grâce, Elisabeth, ne la demande pas. D'ailleurs, murmura-t-il, elle serait inutile : l'arrêt qu'il a prononcé est irrévocable maintenant. »

— « Comment ? tu dois mourir ? »

— « Oui, je dois mourir, Élisabeth. Oui, il faudra bientôt nous quitter, mais ce sera pour nous rejoindre ensuite ; n'est-ce pas, mon ange ? »

— « Oh ! nous mourrons ensemble ! car, enfin, après toi, pourrais-je vivre, moi ? Tu l'as dit toi-même, nous étions nés l'un pour l'autre. Dis-moi, ami, quand la tige est morte, que fait la fleur ? »

— « La fleur meurt, murmura sourdement l'Infant. »

— « Et bien, moi, tu m'as comparée à cette fleur, mais tu es ma tige qui me retiens à la terre. Si tu meurs, il faudra que je meure. Ce sera cruel, il est vrai : je suis encore jeune, je pouvais encore rêver le bonheur ; mes fraîches illusions de France n'étaient pas encore détruites,.... et voici la mort ! »

Et sa main serrait convulsive la main du prince.

— « Mais je mourrai, reprit-elle avec force, je mourrai, il le faut, je le dois : je demanderai plutôt cette mort au roi lui-même ; et s'il est sourd à mes prières, et bien, alors, j'invoquerai ceux-là qui te tortureront, et je leur demanderai le même supplice pour moi. »

— « O mon Élisabeth, mon épouse ! non, ne meurs pas. Mais il me faut un serment. Tu sais bien, quand tu me parlais de l'inviolabilité du mariage et du respect que tu croyais devoir à cet homme qui t'avait volée à moi ? Et bien, Élisabeth, crois-tu, dis, que notre mariage à nous deux, notre mariage à la face du Ciel, ne soit pas aussi respectable que toutes leurs convenances de société ? Je t'adjure donc devant Dieu, Élisabeth de Valois, mon épouse, m'es-tu restée pure comme au jour où je te couronnai de roses blanches au pied de l'autel ? Es-tu toujours à moi, toute à moi ? Réponds. Tu rougis, tu pleures ?.... Infamie ! malédiction ! je meurs,

et cet homme dont je suis le fils , cet homme qu'ils appellent mon père , triomphe ! »

Ses traits étaient pâles et contractés , et sa tête penchait sur Élisabeth.

— « Oh ! dit-elle , la mort maintenant ! Mourir ensemble tous deux ; mais ce serait encore là un bonheur ? Conçois-tu cela , mon ami ? Arriver tous deux devant l'Éternel , nous tenant par la main , et là lui demander grâce pour nos fautes , et lui nous l'accorderait , sans doute : notre amour le toucherait. »

— « Élisabeth ! Élisabeth ! mon épouse ! tout est fini , dit l'Infant d'une voix éteinte : Adieu ! »

Et elle , effrayée , soutenait cette tête pâle qui se penchait sans force.

— « Ah ! tu veux mourir , jeune fille ? tu veux mourir avec moi ? Eh bien ! meurs donc vite.... car.... Adieu !.... »

Sa tête alla frapper sur le bord du bain , et la pâleur de la mort était sur ses traits. Élisabeth de Valois poussa un cri , tomba à genoux , et s'évanouit....

..... Don Carlos , Infant d'Espagne , venait d'expirer. Le grand-inquisiteur qui avait reçu ordre du roi de le faire mourir , avait eu pitié de sa jeunesse , et lui avait ouvert les veines aux quatre membres.

Le lendemain on lui trancha la tête , et on l'apporta à Philippe II , ainsi qu'il l'avait ordonné.

EDMOND LOUSMEAU.

Sorèze , Mai 1834.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR

L'ALLEMAGNE.¹

POÉSIE TRADITIONNELLE.

Faus Sachz et Birgeu.¹

Dichtung und Wahrheit.
Gottze.

II.

DANS l'existence tout est poésie, pour qui sait se faire un monde à part, monde de rêveries et d'illusions; de pensées douces et intimes, de souvenir et d'espoir. Car le passé et l'avenir composent seuls la vie de l'homme, et l'heure du présent qui sonne et qui fuit; de ce présent qu'il ne fait qu'entrevoir, s'écoule trop vite pour qu'il ait le temps d'en jouir.

¹ Cet article formant le second chapitre de l'ouvrage inédit de M. Ernest Falconnet, fait suite à l'article intitulé : *De la Littérature Allemande*, inséré dans notre n° d'avril 1834. (N. du D.)

L'homme que Dieu a créé poète, doté de la fleur et de la force de l'âme humaine, porte en son cœur comme un miroir qui réfléchit toutes les empreintes de cette vie aux teintes variées, véritable arc-en-ciel où se colorent toutes les pensées. Il se souvient; et toutes les fleurs de son imagination se plaisent à orner cette souvenance imparfaite et qui n'en est que plus belle; car elle se complète de mille idées diverses, de mille étoiles scintillantes, éparses, vagabondes dans sa tête, et non encore révélées à une lumière bienfaitrice. Il espère; et, doux et gracieux rêveur, qu'il ait des rêves gais ou tristes; il nous présente toujours des tableaux simples ou naïfs; mais d'une naïveté coquette: ce n'est point la franche bonhomie de l'école flamande; c'est une de ces belles figures de l'Albane, figure riante ou pleureuse et qui fait toujours naître un sourire sur nos lèvres.

Mais il est un autre poète qui a des traits aussi précis, quoique moins moëlleux; une pensée aussi belle quoique moins mignonne, des rêves aussi puissans et plus grandioses, pensées et rêves de la vie passée des peuples; un autre poète qui se plaît à redire à la foule groupée autour de lui quelque chant que l'écho des temps a oublié, à lui jeter quelques-unes de ces leçons qui effraient, et dans lesquelles cependant se complait l'imagination attérée; poète essentiellement moraliste, car la morale ne se formule point devant le peuple en traité de philosophie, en leçons historiques, en recherches de science, elle se peint en tableaux, se cadence en poésie, se chante en ballades.

Tels sont les deux caractères poétiques de l'humanité, qu'ils appartiennent aux détails d'une vie privée, ou qu'ils se manifestent par la publicité du génie; qu'ils se renferment dans les murs d'une existence individuelle ou qu'ils éclatent

en lueurs et en éclairs de talens aux yeux de la société : nous allons voir lequel de ces deux caractères ont revêtu Hans Sachs et Bürger. *

Il existe encore à Nuremberg dans le Mehlgaslein une vieille maison bâtie en briques et en bois ; elle n'a que deux étages ; le second fait saillie sur le premier, s'élançant sur quelques poutres sculptées et se hasardant ainsi à s'avancer comme pour regarder dans la rue : des fenêtres étroites en ogives, garnies de vitraux peints en rouge, en bleu, en vert, enluminées d'images de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus, laissent pénétrer la lumière colorée de toutes ces différentes teintes. Le 5 novembre 1594, cette maison était déjà comme aujourd'hui un souvenir d'architecture passée ; s'élevant comme une ruine au milieu des mille pointes gothiques, des mille clochers anguleux, des mille colonnettes de la cathédrale, qui font de Nuremberg une forêt de pierre ; mais ce jour-là elle était couverte de givre et de glace ; de longues barbes gelées pendaient aux fenêtres, aux toits et aux larges gueules des chiens en fonte destinés à rejeter l'eau de la pluie ; les portes étaient bien fermées, et le foyer jetant une fumée qui s'enfuyait en spirale et se perdait graduellement dans les airs, indiquait seul qu'elle fût habitée.

Un intérieur de famille, un tableau patriarcal, une scène digne du pinceau d'Hollein ou d'Albrecht Dürer se passait dans une salle à manger encombrée de vêtements, de rognures, de lambeaux de draps ou d'étoffes de toute couleur. Il y avait un bon vieillard, figure joviale et sereine, rayonnante de

* Voir le détail de la vie de Hans Sachs : Hans Sachs, Leben und Werke von Büsching, Breslau. Hans Sachs Werke, Nuremberg 560. Weimar 1778. Nuremberg 1781. Furschau's Schriften.

contentement, les yeux mouillés de douces larmes tournés vers le ciel, la barbe et les cheveux bien peignés, l'habit coupé droit, le haut-de-chausses presque tombant; les deux manches rapiécées au coude, et semblables à un dos de porc-épic, tant elles étaient hérissées de têtes d'épingles et d'aiguilles, attestaient à son habit maints loyaux services. Accoudé sur une table, une cruche de bière à ses côtés, il buvait, chantait, et contait alternativement à ses commensaux la naissance de son fils; il le prenait dans ses bras, le montrait à ses apprentis, l'embrassait, et finissait toujours par le présenter à Dieu, accompagnant son offrande du refrain des bons ouvriers en corporation : *Gott, Gott ist gut; Dieu, Dieu est bon!*

Ce vieillard était Sachs tailleur, logé comme je vous l'ai dit dans le *Mehlgaslein*, à l'enseigne de *l'aiguille enfilée*; le petit enfant était Hans Sachs, qui depuis fut cordonnier et poète; auteur de cinquante-trois comédies ou tragédies spirituelles, de quatre-vingt comédies ou tragédies profanes, de soixante-quatre farces de carnaval, de cinquante-neuf fables, de cent-seize contes allégoriques, de trois cent-seize poèmes sacrés ou profanes, de cent quatre-vingt-dix-sept saillies ou contes comiques, de six mille quarante huit autres pièces, bouts rimés ou chansons, dont il faisait la musique ainsi que les vers!

La jeunesse d'Hans Sachs ne présente rien d'extraordinaire; elle ressemble à la jeunesse de tous les hommes; elle s'écoula au sein de sa famille, dans la crainte de Dieu, dans la pratique des vertus, dans le sanctuaire de la tendresse et de la sollicitude paternelle; dans l'étude du plain-chant et du latin et plus tard dans l'apprentissage et dans l'échoppe d'un cordonnier, loin du bruit et du tumulte, loin du monde

que sa position rendait pour lui trop protecteur ou trop dédaigneux. Ce ne fut que vers sa dix-septième année qu'il se fit en son intelligence un mouvement littéraire, une sorte de reflux poétique. Dans la vieille ville de Nuremberg, il existait une réunion d'honnêtes et joyeux ouvriers, pris dans toutes les corporations, composant et chantant eux-mêmes des hymnes à l'Église, et des chansons à la taverne. Fidèles chrétiens et bons viveurs, ils commençaient leur dimanche dans l'antique cathédrale de Nuremberg, unissant leur voix à la voix de l'orgue, et courant par tous les tons comme le souffle de l'orgue par tous les tuyaux avec cette prestesse naturelle aux Allemands et ressucitée en notre siècle par Herz dans ses symphonies pour piano, et le soir ils l'achevaient au cabaret du *Chêne Vert* (*Eichegrüne*), buvant la bière mousseuse, et chantant en large cadence, en gais refrains, les inspirations de chacun d'eux. On les nommait Meistersanger et de grands privilèges leur étaient accordés. L'empereur Charles IV ajouta à ceux qu'ils possédaient déjà le droit de porter des armoiries; Maximilien indiqua leur blason et renchérit sur les immunités de ses prédécesseurs: Léonore Naünenberg, l'un des principaux membres de sa confrérie, prit en amitié Hans Sachs, jeune tête et jeune ame, rêvant de Dieu, de l'amour et de la vertu, animant toutes ses idées d'une expression de poésie naturelle et irrésistible.

« A moi, fils de tailleur et de cordonnier, dit Hans Sachs,
» maniant avec une égale habileté l'aiguille et l'âlène, il
» apprit à coudre; oui, à coudre des mots de longueur rai-
» sonnable, en une certaine mesure; à coudre de riches et
» harmonieuses rimes à la suite de ces mots; à coudre ainsi
» les vers un à un, à les attacher ensemble comme les bou-
» tons d'un même habit, et à former de magnifiques vête-

» mens de poésie , ayant toutes les conditions requises , le
» brillant d'un beau drap , l'ampleur suffisante d'un justau-
» corps , la solidité d'une bonne étoffe. »

A cette époque , 1511 , la vie de Hans Sachs commence à être plus aventureuse , Il voyage , il parcourt les villes de Regensburg , de Sallzeburg , de Gall en Tyrol , de Munich , de Francfort , de Wurtsburg , et devient chasseur de Maximilien - César , premier de nom , se lasse de sa nouvelle condition ; et poussé par le besoin de voir , de connaître , d'éprouver , altéré de jouissances et de sensations , il recommence ses nouvelles courses , sans but fixe , sans intention , sans argent ; rencontrant une ville et la visitant , s'arrêtant dans un bourg à rapiécer des souliers pour remplir sa poche , puis reprenant un chemin , le premier qu'il rencontre , le suivant jusqu'au bout , composant des chansons , des hymnes , des farces , n'écrivant rien , serrant tout cela dans sa tête , comme nous autres du dix-neuvième siècle dans notre portefeuille , courant ainsi à travers les pays jusqu'à ce qu'il soit arrêté à Coblentz , sur le Rhin , à Kœln , à Aachen : là il descendait de suite au cabaret des Meistersanger , les écoutait chanter , chantait avec eux , les aidait à boire , épuisait dans leur société ses larges provisions de vers inspirés en route , leur racontait de pieuses histoires , de gais fabliaux , ramenant toujours Dieu et la morale dans ses récits , leur serrait les mains , repartait peu de temps après et allait sceller par un verre de bière , par de nouvelles confidences poétiques , une confraternité de gloire et de talent avec les compagnons de Lubeck , de Leypsick , d'Annaberg , d'Erfurt , de Vienne. Puis ayant assez écrémé la civilisation des villes , bien vite dégoûté des jouissances du monde , froides et vicieuses , sous un coloris de flammes et de vertus , il allait se retrem-

per au sein de la nature , dans des villages inconnus , enfoncé dans les montagnes , loin des routes , cachant son nom et ses rêveries dans l'échoppe de quelque petit cordonnier.

En quinze cent dix-neuf son vieux père se sentant prêt à mourir , le rappela à lui ; il revint , épousa Cunégonde Kreutzer , et se mit à vivre en simple maître d'école ; à sa première vie d'agitation fiévreuse et aventurière succéda alors une existence toute calme , toute tranquille ; il passait la journée à apprendre à de petits enfans à lire , à écrire , à prier Dieu ; les soirées à chanter avec sa femme les psaumes qu'il avait mis en vers ; la nuit à composer des poésies , des contes , des fables , des tragédies , des comédies , des farces ; et depuis sa vingt-septième jusqu'à sa quatre-vingt-deuxième année rien ne fut changé à ce cercle continu des mêmes occupations.

La dernière année de sa vie , sentant les jours lui échapper , son front chauve se glacer comme en hiver , sa main et sa voix trembler et ne pouvoir plus écrire ni chanter ses poésies , après avoir vu mourir sa femme , ses six enfans et ses deux petits-fils , seul restant de toute sa famille détruite , comme un prophète des anciens jours pour bénir le Seigneur , il réunit tous ses écrits et tous ses volumes , prose ou vers , fabliaux ou tragédies , et les rangea par ordre de date et de composition. Chacune de ses pièces fugitives ramenait devant lui un jour de sa vie écoulée : il évoquait de la sorte tous les souvenirs de son existence , il les voyait passer devant lui , ombres bienfaisantes et joyeuses , la main pleine de bénédictions , le front radieux ; ou fantômes tristes et noirs , au teint pâle et souffrant , au linceul de mort , selon qu'ils étaient marqués par le bonheur ou par l'infortune. C'est ainsi qu'après avoir cheminé quatre-vingt-deux années à travers les peines ou les joies de la société , il trouvait encore une heure de

calme et de repos pour ressusciter sa vie écoulee, pour la compléter, la revêtir de tous ses accidens, de toutes ses sensations, de toutes ses jouissances, pour se séparer d'elle comme une mère se sépare de sa fille, avec un soupir sur ses peines, une larme sur ses chagrins, un baiser sur son front.

Étrange et sublime spectacle que de voir Hans Sachs poète toujours pieux et chrétien, courbé par l'âge, les douleurs, les infirmités, le cœur plein de déboire et d'amertume, les lèvres entr'ouvertes pour louer Dieu; et la voix manquant à ses lèvres, consumant sa pensée en regrets et en pleurs inutiles sur les tombes encore fraîches de sa femme, de ses six filles et de ses deux petits-fils, après avoir marqué son passage par ses chants, ses vertus et ses bienfaits, arriver au sommet de la vie comme le voyageur au sommet d'une montagne, et y trouver la mort pour couronnement! Sans un enfant pour le servir à sa dernière heure, sans une main amie pour fermer ses yeux, sans un parent pour le pleurer, il meurt comme il avait vécu dans l'accomplissement de tous ses devoirs, dans l'amour ardent du Christianisme, dans l'espoir d'un meilleur avenir; il meurt léguant à la postérité des exemples pleins de vertu et de piété, des poésies empreintes de naïveté et de candeur.

Tout à tour cordonnier, chasseur, maître d'école, il n'avait rencontré qu'oubli et misère dans le monde; la gloire n'avait point frappé à sa porte; elle vint s'asseoir à son tombeau; et là elle montrait du doigt cette simple épitaphe gravée sur la pierre:

« Ci gît Hans Sachs, cordonnier et meistersanger, né
le 5 novembre 1494, mort le 19 janvier 1576. »

Le corps a pourri et est retombé en poussière ; l'épithèque a été effacée, la pierre brisée.... La gloire seule a survécu à toutes ces mutilations ; et le front serein, pure comme la conscience d'un honnête homme, sans avoir à rougir d'une mauvaise action, elle nous indique encore la vie et les œuvres d'Hans Sachs, comme vie et œuvres à imiter ; vie de souffrance et de résignation, œuvres de génie et de vertu !

Aucune pièce de Hans Sachs n'ayant été traduite en français, je présente ici un de ses contes :

SAINT PIERRE ET LA CHÈVRE.

Quand le Seigneur vint sur la terre, saint Pierre voyageait toujours avec lui. Ils entrèrent un jour dans un village où deux chemins se croisaient : tout en marchant ils causaient de diverses choses, et Pierre disait à Jésus :

« O mon Dieu, mon maître ! ta bonté m'étonne, tu es tout-puissant, et tu laisses le monde aller comme il lui plaît. Or, cela va tous les jours de mal en pis, comme l'a dit le prophète Habacuc. Le pouvoir et la méchanceté l'emportent sur le bon droit ; l'impie écrase impudemment les justes et les fidèles ; tous les principes sont confondus dans le monde, comme les poissons dans la mer ; l'un supprime l'autre, et l'iniquité marche toujours sur la justice. Dans les basses classes, comme dans les classes élevées, tout va mal, tout est perdu. Tu vois tout cela, et tu restes tranquille, comme si c'était chose qui t'importait peu, comme si tu ne pouvais rien y faire. Oppose-toi à ce torrent du mal, use de ton autorité. Oh ! moi, si j'étais Dieu pendant une année, si j'avais le pouvoir comme toi, je

voudrais que tout cela prît une autre tournure ; je voudrais chasser les voleurs , je voudrais chasser les usuriers , je voudrais chasser les incendiaires , je voudrais que tout le monde vécût d'une vie douce et tranquille. »

Lors , dit le Seigneur : « Pierre , penses-tu que le monde fût mieux gouverné , que toutes les choses fussent mieux ordonnées sur la terre ? Tu voudrais protéger les bons et punir les méchans , dis-tu ? »

Saint Pierre répondit : « Certainement toute chose n'irait pas à mal dans le monde , comme aujourd'hui ; je voudrais qu'il y eût plus d'ordre. »

Le Seigneur répartit : « Hé bien , Pierre , puisqu'il en est ainsi , je te confie ma puissance , sois Dieu pendant un jour , réforme , taille , tranche , sois indulgent et sévère , comme il te plaira ; donne la pluie ou la sécheresse , le beau temps ou l'orage , punis ou récompense ; en somme , toute ma puissance est entre tes mains pour un jour entier. »

Joyeux et dispos , Pierre accepta ; il était tout fier d'être Dieu. En cet instant passait une vieille femme , maigre , desséchée et pâle ; elle poussait devant elle une chèvre. Quand elle arriva à l'endroit où le chemin se séparait en deux branches : « Va , dit-elle , que Dieu te protège et te soit en aide , pauvre compagne de mes misères. Qu'il éloigne de toi tous les maux , les loups et les voleurs ; je ne puis t'accompagner. Il faut que je travaille pour gagner un salaire. Ni moi , ni mon enfant nous n'avons mangé de pain aujourd'hui ; allons , va où tu trouveras à pâturer ; que Dieu veuille t'avoir en sa sainte et digne garde. »

A ces mots , la femme entre dans le village , et la chèvre continue son chemin. « Eh ! dit le Seigneur à saint Pierre : Pierre , as-tu entendu la prière du pauvre ? tu dois avoir pitié de cette

malheureuse femme ? Puisque tu es Dieu aujourd'hui , laisse-toi émouvoir ; prends cette chèvre sous ta protection comme elle t'en a prié de cœur ; aie soin d'elle afin qu'elle ne s'égare pas , qu'elle ne tombe pas d'un rocher , que ni loup ni ours ne la dévorent ; que nulle mésaventure ne lui arrive jusqu'au soir , et qu'elle rentre saine et sauve dans la maison de la vieille femme. Va et fais ainsi. »

Pierre écouta la parole de Dieu , il prit la chèvre sous sa garde et protection , et il la conduisit au pâturage. Mais dès lors le pauvre Pierre n'eut aucun repos ; la chèvre était leste et fantasque ; sans cesse il était obligé de se tenir proche d'elle , car elle était toujours à chevaucher à travers les pacages , à escalader rochers et monts , à glisser le long de la montagne rapide comme l'éclair. Pierre , avec de longs soupirs , suant , haletant , et durement harassé , la suivait sans cesse. Il vit venir avec grand plaisir le coucher du soleil , et quand baissa le jour , il reconduisit la chèvre sans nulle égratignure ni contusion , saine et sauve de toute mésaventure.

Le Seigneur vit Pierre et se prit à rire en lui disant : « Pierre , voudrais-tu garder encore long-temps la puissance entre tes mains ? » Et répartit Pierre : « O mon bon maître ! reprenez , je vous en prie , tout votre pouvoir. Que de peine , de travail , de soucis , rien que pour conduire une misérable chèvre. O mon bon maître ! veuillez oublier ma folie. Oncques plus je ne veux parler de gouvernement du monde ou de choses pareilles. » Le Seigneur dit : « Pierre , fais ainsi ; vis tranquille , et résilie pour toujours le pouvoir entre mes mains. »

O homme ! songe à ton impuissance et à ta fragilité ; songe que jamais tu ne pourras égaler la volonté indomptable de Dieu. Loue Dieu de tout ton cœur , aime-le , laisse-lui faire ce qu'il veut , et reste tranquille.

Cette traduction servile et textuelle conserve assez bien la physionomie poétique de Hans Sachs. Or, Hans Sachs le poète n'est autre qu'Hans Sachs l'homme privé. La publicité de ses œuvres reflète l'intimité de son existence. Bon homme, moitié peuple, moitié bourgeois, il écrit comme il pense, comme il parle; il encadre sa pensée dans une expression toute naïve, maligne à force de bonhomie; il élargit assez un terme trivial pour y faire entrer une idée vaste; il couvre du manteau du génie la faiblesse de la langue allemande à cette époque. Telles sont les qualités qui surgissent çà et là dans l'immense collection des œuvres de Hans Sachs.

Ses défauts ne sont pas moins réels; on les aura remarqués dans cet échantillon de ses ouvrages. Il est prolix comme les bonnes femmes qui racontent: Quand il tient une idée, il la fait poser devant vous, sous toutes ses faces, la façonne, la retourne, la commente, le plus souvent d'une manière assez maladroit; si l'idée lui a souri, après l'avoir vêtue de cent façons diverses, il la reprend plus bas, et la recopie telle qu'il l'avait d'abord donnée. Ainsi on retrouve dans Hans Sachs, comme dans Homère, des fins de vers toutes faites, des hémistiches tout découpés, ne demandant qu'à être placés.

Ses sujets sont pour la plupart comme celui-ci puisés dans les croyances populaires et en même temps dans les siennes. Il ne raconte que ce qui lui paraît bon, vrai et moral; Hans Sachs, avec ses qualités, ses défauts, ses faiblesses, son dévergondage enfantin, ses sublimes trivialités, avec tout son caractère, mon bon homme et poète me semble le représentant le plus fidèle des croyances, des erreurs, des vertus et des futilités de son siècle.

Telle fut et telle dut être la première apparition de la poésie traditionnelle ; dans la seconde formule , celle de Bürger , elle subit diverses modifications.

Ce fut le 1^{er} janvier 1748 , à Wolmerswende , village de la principauté de Galberstad , que naquit Bürger , celui qui devait révéler à l'Allemagne un nouvel ordre d'idées. Dans sa jeunesse , son esprit se laissait affaïsser sous une insouciance et une apathie pour ainsi dire innées. Déjà il était poète : son allure ferme et indépendante , ses réponses sèches et âpres décelaient le génie qui craint d'être mesuré par les yeux du vulgaire , d'avoir à rendre compte des actions de sa vie à qui ne comprend que la vie matérielle. Il était poète , et son ame s'agrandissait en face de la nature ; il aimait à aller dans les bois épais et sombres promener ses rêveries vagabondes , ne s'occupant de rien que ce qui se passait en lui ; il aimait à sentir fermenter dans son sein ces laves ardentes qui , plus tard , devaient , en se répandant par le monde , immortaliser son nom. Là , seul dans la solitude , il croyait voir apparaître devant lui ce monde fantastique et mystérieux qu'animait son délire , et dont la rudoyante étreinte donnait une nouvelle impulsion à son génie. — Il était poète , car il ne connaissait et ne lisait qu'un livre ; et ce livre c'est la poésie et l'histoire des temps anciens ; c'est le livre qui a inspiré à Milton le seul poème de l'Angleterre , au Dante le *Divina commedia* , sublime et déraisonnable conception ; à Klopstock , cette admirable *Messiede* , le plus beau de tous ses ouvrages ; à J.-J. Rousseau , le *Lévite d'Ephraïm* , fraîche et virgineale peinture qu'il préférerait à ses autres écrits. C'est le livre qu'aimait Byron , le poète de la société moderne par son athéisme grandiose et orgueilleux , et ses mesquines et tremblantes superstitions ; le livre de Lamartine et de Châteaubriand , de M^{me} de Staël et

de M. de La Mennais ; du passé et de l'avenir ; la Bible. Aussi retrouverons-nous dans ses écrits le style de la Bible tour à tour élevé comme l'aigle , doux comme la colombe , abondant comme la fontaine de Sârons , majestueux comme le cèdre du Liban , effrayant comme l'esprit qui passa sur la face du prophète et fit hérissier les poils de son corps. Double empreinte : empreinte de profondes études sur la poésie hébraïque et sur toutes ses ressources ; empreinte de la solitude sur l'esprit d'un homme dont les pensées sont couvées par le silence et la méditation.

Envoyé à Gall pour étudier , il y contracta avec Kagenkt une étroite amitié cimentée par l'originalité de ces deux caractères ; à lui déjà poète il fallait une amitié , un cœur qui pût comprendre son cœur , une ame vierge et ardente qui s'ouvrit comme la sienne à des impressions spontanées , qui partageât avec la sienne joie et souvenir , peine et douleurs , et jusqu'au bonheur idéal des illusions détruites. En 1768 , il alla à l'université de Göttingue terminer des études bien des fois interrompues et viciées dans leur cœur par l'irrégularité de la conduite. Là s'était formée une société littéraire allemande de grande réputation : son but était de donner une direction plus vive et plus fortement tracée à la poésie qui se débattait encore sous l'influence du genre français , d'Adelung , de Gottsched , de Wieland , de ce prétendu âge d'or de la littérature où l'esprit avait tout envahi et tout renversé. Boje , Sprengel , Holty , Müller , Voss , les deux Stolberg , Cramer , Leisewitz , Hahn , Overbeck , Cloßen en faisaient partie : ils s'associèrent Bürger , et une dernière circonstance ne tarda pas à décider de son talent poétique et de la carrière dans laquelle il s'élança. Les ballades de *Percy* parurent en Angleterre à cette époque ; et

ce monde idéal où les spectres et toutes les créations sublimes de l'imagination, toutes les terreurs de la famille des esprits, de cette famille froide, à la voix basse et d'autant plus effrayante, soufflent sur l'existence, se trouva dévoilé à cette ame sombre et passionnée qui pressentait cette merveilleuse poésie.

Lénore parut en 1773 : elle fut accueillie par une admiration et une surprise générales. Cette ballade suffit pour placer Bürger au nombre des premiers littérateurs de l'époque, et lui faire une vaste renommée. Le genre populaire et simple qu'il avait adopté plut tellement, que bientôt la ballade de *Lénore* fut connue de tout le monde et se répandit dans toute l'Allemagne. Or, il le raconte lui-même, passant un jour dans un village, quelques lambeaux de poésie vigoureusement accentués, partis d'une cabane, vinrent à ses oreilles. Curieux de connaître ce qu'il entendait ainsi, il s'approcha, et penché au trou de la serrure, il écouta attentivement. C'était la ballade de *Lénore*, l'enfant de son amour, comme il l'appelle ; *Lénore* l'idole de son cœur, la plus belle, la plus tendre, la plus chérie de ses créations, lue par le maître d'école ; et autour de lui étaient ébahis, transportés et comme électrisés, tous les bons paysans, aux passions abruptes et viriles, et dont l'énergie poétique n'avait point encore été limée au contact des villes.

Jusque-là l'inconduite avait été une tache dans la vie de Bürger. Jeune et enthousiaste il se jetait tour à tour dans la débauche la plus effrénée ou dans la solitude la plus isolée ; cette poésie qui le dévorait, le précipitait ainsi à tous les extrêmes ; il se débattait dans tous les vices et dans toutes les vertus pour secouer le poids de l'inspiration, pour déchirer cette robe de centaure qui enflammait son sang et sa tête.

Ainsi, tantôt pâle, hagard, rêveur, mélancolique, il allait par une journée nuageuse parcourir les campagnes, les forêts, les sites les plus agrestes et les plus montueux ; tantôt il s'enfonçait dans la fumée d'un cabaret, et là, hardi viveur, entre une femme et un pot de bière, il se ruait dans l'oubli de la vie, il avilissait sa dignité d'homme du monde, il abrutissait son talent, demandant à des baisers déhontés, à une ivresse ignoble, une insensibilité complète après le plaisir, une mort factice après la jouissance. Sublime ivrogne ! que les drames infernaux et sombres devaient se jouer dans sa tête, quand, les yeux entr'ouverts et harassés par le manque de sommeil, le teint livide et exténué, les cheveux épars, incessamment froissés par la main qui les relevait, il se laissait tomber, accoudé, immobile, le regard fixé sur les bancs du cabaret, et passait ainsi bien des heures à sentir les rêves les plus extraordinaires battre son front de leur aile et lui souffler quelques-unes de ses plus belles poésies.

Il songea cependant à s'amender et à fixer la volage incertitude de ses désirs : son choix s'arrêta sur Léonhard, la fille d'un bailli hanovrien. Ce mariage se conclut sous de sinistres auspices ; il devait mettre un terme au dérèglement de ses passions, et ne fit qu'exciter en lui un amour désordonné et criminel. Il vit à ses noces la sœur de sa femme, nommée Molly, et il en devint fou, fou à perdre la tête, à ne plus trouver dans le calme de son intérieur que la monotonie d'une vie lassante et lourdement triste.

A Dieu ne plaise que je veuille défendre ici les hommes à dérèglemens effrénés et jeter comme voile sur leurs écarts la banale excuse d'insurmontable entraînement, d'irrésistible destin du cœur ; mais qu'il me soit permis de vous faire remarquer que tous les grands talens ont été sujets à des égare-

mens produits par l'exaltation de leur pensée. Pétrarque et Laure problème des commentateurs, Dante et Béatrix, non moins énigmatiques, Tasso et la haute et puissante princesse Eléonore, Voltaire et la marquise Duchâtelet, Rousseau et ses sentimentales folies pour l'amante de Saint-Lambert quand il écrivait sa Julie, Alfieri et ses inclinations vagabondes, et lord Byron dont le cœur truand se vautra dans la boue de Venise, avant de s'épurer au regard de la comtesse de Guiccioli, sont autant de preuves de la faiblesse et de la fragilité du génie. Ne vous en étonnez point ; c'est que dans le poète il y a une succession de crises subites, instantanées ; c'est qu'il ne vit que par élans et par bonds ; c'est qu'en lui s'agite une ame toujours insatiable, toujours désireuse d'impressions nouvelles, qui use tout ce qui l'environne, et sur les ruines de ce monde de sensations et d'idées détruites et anéanties autour d'elle, apparaît encore ardente de connaître et d'aimer.

Vous avez ouï parler de la merveilleuse fontaine de bitume qui était aux environs de Babylone. Quand entra Alexandre, l'homme choisi pour détruire vieux empire et vieilles destinées et pour créer jeunes empires et jeunes destinées, on en jeta de distance en distance dans la rue, et la flamme se communiqua rapidement d'une extrémité à l'autre.

Vous avez lu dans le grand poète cette description vraie et célèbre du feu que l'imprudence des bergers laissait couvrir dans les champs. La flamme faible et vagabonde d'abord s'animait du souffle du vent : elle s'approchait du bois ondoyant, elle sifflait autour de lui, elle s'élançait sur sa proie, elle l'engouffrait dans ses brûlans replis, elle dévorait arbres et feuillage, elle tourbillonnait sur l'immensité des ramées et s'élevait enfin au-dessus des forêts comme un dôme effroyable et mystérieux.

Il en est de même de l'ame des poètes : elle s'embrase comme le feu du bitume, comme le feu de la forêt.

Mais rarement est-il heureux dans les circonstances ordinaires de la vie, l'homme que le ciel a créé poète : le génie est tout à-la-fois un fardeau et une souffrance ; la torture descend avec le souffle de poésie, sur l'aile de Dieu, et la terre trop froide, trop égoïste, trop étroite, ne comprenant ni ses joies, ni ses tristesses, n'applaudit que sur sa tombe. A la vue d'une pierre sépulcrale, l'admiration est plus à son aise ; l'amour-propre n'est plus intéressé à repousser la justice. Ainsi malheureux par ses passions, malheureux par l'ironie du monde, Bürger put enfin épouser Molly après la mort de sa première femme ; cette Molly qu'il aimait tant, passa dans ses bras comme l'éclair devant ses yeux ; elle mourut à peine mariée.

Si malencontreux dans ses affections, qui eût dit que Bürger voudrît essayer encore des jouissances et des malheurs du cœur ? Une circonstance non moins romanesque que la plupart de celles qui présidèrent à sa vie vint l'y décider tout-à-coup. Il s'enorgueillissait de sa réputation grande comme son génie et reconnaissait tristement la fausseté du *dictum* de l'Arioste : *l'onor porta oro ma non l'oro onore* ; quand il reçut de Stuttgart une lettre d'une jeune enthousiaste comblant de louanges sa poésie, exprimant pour lui la plus vive admiration et terminant par lui offrir son cœur et sa main.

Qu'eussiez-vous fait en pareille occurrence ?

Rire d'abord, persiffler la si leste demoiselle, puis s'enquérir de sa fortune, de son nom, se la créer dans son imagination belle, rieuse, aimante comme une femme poète ; c'est ce que fit Bürger, et mal lui en advint. La femme poète était fantasque, et pis encore : elle ne versa sur lui que dés-

honneur et opprobre ; et durement froissé pendant trois ans par ses volontés et ses caprices , il finit par se séparer d'elle ; il vécut quelque temps encore , logé dans un galetas enfumé , réduit à un mince avoir , achetant sa vie des libraires par quelques traductions de livres étrangers , et il mourut d'une maladie de poitrine dans la plus grande misère le 8 juin 1794.

Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Lénore, le Féroce Chasseur, la Fille du Ministre de Taubenthraïm, Dame Magdalis, la Chanson du brave homme, le Cantique des Cantiques*, fait à l'occasion de ses noces avec Molly , et rempli d'expressions ampoulées et de locutions bibliques , une traduction bien faible en vers iambiques des quatre premiers chants et du vingt-deuxième livre de l'Iliade , une excellente de Macbeth , des poésies érotiques , des chansons , quelques pièces qui parurent dans des journaux périodiques et une appréciation assez exacte du mérite de ses propres ouvrages. Nous avons vu quel avait été Bürger dans sa vie privée , dans sa vie de tous les instans , empreinte ordinairement fidèle et typique de l'ame , et de ses dispositions intérieures ; examinons maintenant ce qu'il fut comme poète et le mérite de style et de morale que nous devons accorder à ses œuvres.

A l'instant où parut Bürger , de grandes gloires s'éteignaient. L'influence de la littérature et de l'esprit français avait été immense , et , selon l'expression d'un bon critique allemand , Frédéric II avait ouvert ses oreilles et sa cour aux doctrines et à la langue françaises , indécises et superficielles , à Lamethrie , Maupertuis et Voltaire. Voltaire , qui tour à tour admirait , morcelait , exaltait et conspuait Shakespeare ; Voltaire , tigre , singe de toutes les belles renommées , créé pour être un génie , et qui ne fut qu'un écrivain , se faisant homme de la

cour et déclamant contre la cour, premier valet de chambre du roi, et fouettant dans ses pamphlets toutes les royautés; Voltaire, fait pour être poète du peuple, et qui ne fut que poète de boudoirs; Voltaire avait importé en Allemagne ce goût léger et badin, ce goût de frivolité et de gentillesse, de madrigal et d'épigramme, qui eût voulu refaire Marot sous le règne de M^{me} de Pompadour. De ce genre de *conchetti*, de ce style brillant, mais sans pensée, il résulta, avouons-le, une grande perfection de langage, une pureté et une délicatesse maniérées dans le choix de l'expression. Cet arbre sans sève, qui devait porter des fruits morts, avait l'écorce blanche et luisante à la vue. Sur l'école anglaise vantée par Voltaire, sur l'école française représentée le plus glorieusement alors par ce même Voltaire, sur ces modèles brillants, mais froids, se calquèrent pendant long-temps toutes les poésies allemandes. Aussi furent-ils profondément corrects, Allemands par la langue, mais non par le *faire*, Hagedorn et Utz, qui jamais n'écrivirent sous une impression à soi, sous une impression vierge. Que si parfois s'élève un élan sublime comme Haller, ou une heureuse et facile fécondité coule dans la poésie de Gleim, ce n'est qu'un diamant terreux, bien préférable sans doute aux sèches et compassées *fashionableries* de l'époque; mais ces compositions, par cela même qu'elles secouent trop violemment ce caractère, manquent d'élégance et de correction.

Et, pour tout dire, c'était l'époque qu'Adelung et Gottsched, détracteurs de Klopstock, avaient nommée l'âge d'or de la littérature allemande.

Folle erreur vraiment...

Une nouvelle école se leva. Une manière d'écrire ardente de vie, d'impétuosité, d'enthousiasme, toujours originale et

neuve, souvent très-savante dans les détails; mais parfois aussi un défaut d'ensemble, d'ordre rigoureux, souvent même une incorrection de délire et d'inspiration dans le langage, peuvent la caractériser d'une manière assez juste.

Telle fut la pléiade de Goëttiingue.

Tel n'est pas cependant complètement Bürger.

« Bürger, a dit Auguste Schlegel *, n'écrivait pas en favori de la nature, sous ses premières et immédiates inspirations; il n'épanchait point sa pensée du sein d'une facilité féconde, mais presque toujours lentement, quelquefois dévoré d'angoisses et d'ennuis; il travaillait et retravaillait ses ouvrages. » Cette façon d'écrire, laborieusement enfantée, est, selon moi, ce qui a fait dévier Bürger de sa carrière primitive, de cette arène immense et insondée jusqu'alors où l'avait jeté *Lénore*. Comme le doge de Venise s'unit à l'amante de la ville maritime par l'anneau mystérieux, Bürger s'était marié à la poésie populaire par sa *Lénore*, ce drame brillant et fantastique. Il devait être non-seulement poète du peuple, mais encore poète populaire. Il me semble qu'il a dédaigné ce dernier titre, parce qu'il a fait tous ses efforts pour ne pas écrire comme il pensait, pour revêtir la ballade, tirée de l'histoire et du souvenir du peuple, d'un style éblouissant et de grand seigneur, étranger à la sublime simplicité du peuple. Il se méfiait de la première expression et du torrent d'idées qui bouillonnait en lui : il voulut lui opposer des digues, et il l'étouffa dès sa source. Il tortura son imagination pour asservir tous ses produits à un but moral. Ceci est un éloge, un éclatant éloge que nous lui rendons; mais peut-être eût-il dû laisser ressortir, sans l'indiquer, cette morale que la foule saisit

* A. Schlegel's, Litter. Geschichte. Stuttgart und Tübingen.

sous l'enveloppe, quelque épaisse qu'elle soit, de l'expression parabolique; car le rapprochement, c'est l'esprit du peuple. Le peuple est raisonneur; il n'aime pas les jugemens tout faits...

Pour me résumer avec Auguste Schlegel, Bürger fut poète, poète d'une imagination plus originale que compréhensive, d'un sentiment plus cordial, plus franc que délicat; de plus de solidité dans l'exécution que de profondeur de pensées dans le dessin; plus indigène dans les romances, chansons légères, que dans le genre lyrique.

Je ne transcrirai point ici le *Féroce chasseur*, drame vivant et connu, où toutes les figures se dessinent et se meuvent avec une si terrible vérité; mais je présenterai Lénore, traduite avec une scrupuleuse fidélité, car M^{me} de Staël n'a fait que l'imiter; je présenterai également une chanson et une autre pièce qui n'ont jamais été mises en français.

LÉNORE.

Lénore se leva de ses pénibles songes, en même temps que les premières lueurs du soleil. « Wilhem, es-tu parjure ou mort? Combien de temps encore tarderas-tu? » Il était allé à l'armée du roi Frédéric à la bataille de Prague: il n'avait pas écrit s'il était sain et sauf.

Lassés d'une longue guerre, le roi et l'impératrice adoucissaient leur orgueil et faisaient enfin la paix; et chaque troupe, entonnant cantiques et chansons, avec tymbales et réjouissante musique, le front ceint de vertes branches, s'en retournait à ses foyers.

Et partout, partout, sur les chemins, dans les sentiers,

courrent vieux et jeunes, au-devant des joyeux cris de ceux qui reviennent. « Dieu soit loué ! sois le bien-venu ! » crient enfans et femmes, et mainte fiancée, ivre de joie. Mais pour la pauvre Lénore point de salut, point de baisers.

Elle les questionna bien tous, les uns ici, les autres là ; elle s'enquit bien de tous les noms ; mais pas un de ceux qui venaient qui lui donnât des nouvelles ! et quand furent passées toutes les bandes, elle se prit à arracher sa noire chevelure, à se rouler en terre avec des gestes furieux.

Sa mère court aussitôt à elle — « Ah ! Dieu, ayez pitié ! Qu'as-tu, chère enfant. » Elle la presse dans ses bras. — « Mère, mère, il est mort ! Adieu, monde ; adieu, tout ! Dieu n'a point de pitié.... Malheureuse, malheureuse que je suis !! »

— « Aide, Seigneur, aide ! ayez grâce pour nous ! Enfant, dis un *Paternoster* ! Ce que fait le Seigneur est bien fait. Seigneur, Seigneur, prenez pitié de nous ! » — « Mère, mère, folie ! folie ! Dieu n'est pas bon pour moi ! A quoi a servi, à quoi me servirait de prier ! Non, non, la prière est inutile !! »

— « Aide ! Seigneur, aide ! Qui connaît le père sait qu'il secourt ses enfans. Le sacrement trois fois saint calmera ta douleur. » — « Mère, mère, ce qui me brûle nul sacrement ne l'éteindra ! Aucun sacrement ne rend la vie aux morts ! »

— « Ecoute, enfant : si le perfide dans la lointaine Hongrie avait renié sa foi pour un autre mariage ? Laisse, mon enfant, laisse s'en aller ce cœur ! Il n'y gagnera rien ; quand son ame quittera son corps, il sera brûlé pour son parjure.

— « Mère, mère, il est mort, perdu, perdu ! La mort, la mort est mon bien ! Oh ! si je n'étais jamais née ! Eteins-toi, mon ame, éteins-toi pour toujours ! Meurs, dans la nuit et la désolation ! Dieu n'a point de pitié ! Oh, que je suis malheureuse ! que je suis malheureuse !

— « Oh ! Seigneur , aide ! N'entre pas en jugement avec ta pauvre enfant ! Elle ne sait ce que dit sa langue. Ne le lui impute pas à blasphème ! Mon enfant , oublie tes peines de la terre , pense à Dieu , à la béatitude éternelle ! Alors , le fiancé ne manquera pas à ton ame. »

— « Mère , qu'est-ce que la béatitude ? Mère , qu'est-ce que l'enfer ? Avec lui , éternelle béatitude ; sans lui , enfer éternel ! Eteins-toi , mon ame , éteins-toi dans la nuit et la désolation : sans Wilhem , sur la terre , je ne puis jamais , je ne puis nulle part être heureuse ! »

Ainsi débordait le désespoir dans sa tête et dans ses veines ; elle ne cessait d'accuser la divine providence , de se meurtrir la poitrine , de tordre ses mains jusqu'au coucher du soleil , jusqu'à ce que les étoiles brillantes aient couronné le firmament.

Et voilà que dehors se fait entendre comme le pas d'un cheval courant au galop , et un cavalier dont bruissent haut les armes , met pied à terre sur le balcon , pousse doucement le verrou , et d'une voix nette , il envoie ces mots à travers la porte :

« Ouvre , ouvre , mon enfant ! Dors-tu ou veilles-tu , ma bien-aimée ? Comment est ton cœur à présent pour moi ? Dis-moi si tu ris ou si tu pleures ! » — « Ah ! Wilhem , mon Wilhem , toi , si tard dans la nuit ! J'ai pleuré et j'ai veillé ; j'ai bien souffert ! Mais d'où viens-tu à cheval ? »

— « Nous ne commençons nos courses qu'à minuit. Je viens de bien loin , de bien loin , de la Bohême. Je suis parti tard , je veux t'emmener avec moi. » — « Ah ! Wilhem , mon Wilhem , entre vite ici ; ici tout d'abord. Le vent siffle dans l'aubépine ; ici dans mes bras , amour de mon ame , dans mes bras pour te réchauffer. »

— « Laisse siffler l'aubépine ; laisse siffler , enfant , laisse

siffler ! Entends mon cheval noir qui piaffe , entends le cliquetis de mes éperons. Je ne peux demeurer ; trousse ta robe , prends ton élan et saute derrière moi sur le cheval noir. Nous avons encore cent milles à courir aujourd'hui pour arriver au lit nuptial. » .

— « Quoi tu voudrais courir cent milles aujourd'hui pour me porter dans le lit nuptial ? » — « Ecoute , la cloche retentit encore de onze heures qu'elle vient de sonner. Regarde , bien-aimée , regarde : la lune luit clair : nous et les morts nous allons vite. Oui , je gage qu'aujourd'hui encore je te porte au lit nuptial. »

— « Où est la chambre dont tu parles , dis-le-moi , où ? Et le lit nuptial comment est-il ? » — « Loin , bien loin d'ici , étroit au sein du silence et de la fraîcheur.... Quatre planches , deux planchettes ! » — « Y a-t-il pour moi de la place encore ? » — « Pour toi et moi. Viens ; trousse ta robe ; un élan , saute. Les conviés nous attendent , et la chambre aussi ; la chambre ouverte , ouverte , ô ma bien-aimée !! »

Et bravement Lénore retroussa sa robe , prit son élan et s'assit ferme sur le coursier : elle enlace , elle serre avec ses mains blanches comme lys , le bien aimé cavalier : ils partent , ils courent , ils volent au bondissant galop , coursier et cavalier perdent haleine ; cailloux et étincelles volent comme la poussière sous les pas du cheval noir.

Comme tout fuyait derrière eux , prairies , bruyères , campagnes ! Comme chancelaient et résonnaient les ponts ! — « Bien-aimée , as-tu peur ? La lune luit clair ! Hourra ! les morts vont vite ! As-tu peur des morts ? » — « Oh ! non : mais laisse les morts dormir en paix. »

— « Qu'est-ce donc , qu'est-ce donc que ce bruit de sons et de paroles ? Où volent ces corbeaux ? Entends-tu le tintement

des cloches, la prière des morts : « Jetons le cadavre en terre. »
— Et à côté passa un cortège funèbre : une bière , et les prêtres et tout ce qui l'accompagne.

— « Enterrez le cadavre après minuit , avec tintement de cloches et chants , et plaintes. Moi , je conduis ma jeune fiancée au lit nuptial. Approche , sacristain ; viens avec ton chœur de chantres , et dis-moi les strophes des épousailles : prêtre , prononce-nous une bénédiction , avant que nous ne soyons arrivés au lit. »

Le tintement et les chants se taisent.... La bière a disparu ; on obéit au dire du cavalier ; tandis que son rapide cheval noir l'emporte ; et toujours plus loin , plus loin , toujours ils volent , ils s'éloignent au rapide golop. Coursier , cavalier perdaient haleine ; cailloux , étincelles volaient comme la poussière sous leurs pas.

A droite , à gauche , comme disparaissaient montagnes et arbres , et broussailles et villages , et villes et champs !

— « Bien-aimée , as-tu peur ? Hourrah ! les morts vont vite ! As-tu peur des morts , bien-aimée ? » — « Laisse les morts dormir en paix. »

— « Vois-tu ; vois-tu , là à ce lieu où l'on pend , autour de la roue à demi visible , à la clarté de la lune , danse une sainte et aérienne canaille. Holà , holà , canaille , venez , suivez-moi , vous danserez la danse des noces , quand nous monterons dans le lit. »

Et de courir derrière lui avec fracas , avec le fracas du tourbillon qui roule les feuilles sèches du coudrier , la troupe aérienne. Et toujours , toujours plus loin ils s'enfuyaient. Coursier et cavalier perdaient haleine ; cailloux , étincelles volaient comme la poussière sous les pas du cheval noir.

Comme fuyait au loin tout ce que la lune éclairait à l'entour !

Comme fuyaient en haut le ciel et les étoiles ! « Bien-aimée , trembles-tu ? La lune luit clair ! Hourrah ! les morts vont vite ! Hourrah ! as-tu peur des morts , bien-aimée ! » — « Oh ! de grâce , laisse en paix les morts ! »

— « Coursier , coursier ; le coq appelle déjà , me semble... Tout le sable sera écoulé bientôt... Coursier , coursier , je sens le frais du matin. Coursier , vite , vite , précipite ton vol ! Achievée est notre course. Le lit nuptial va nous recevoir ! Oh ! les morts vont vite ! Nous sommes rendus ! nous sommes rendus !

Il se dirige à toute bride vers une porte de fer grillée : un léger coup de baguette , et verroux et serrure cèdent ; les battans s'ouvrent et crient : eux s'avancent sur des tombes ; de blanches pierres tumulaires reluisent tout à l'entour aux rayons de la lune.

Et voilà , voilà ! qu'en un instant , terrible prodige ! L'armure du chevalier tombe , morceau par morceau , comme les débris d'une mèche consumée ; sa tête se dépouille de cheveux , elle se dépouille de chairs , elle n'est plus qu'un crâne vide , son corps un squelette , un sablier dans une main , une faux de l'autre.

Le cheval noir bondissait haut , sous ses pieds jaillissaient des éclairs ; tout-à-coup la terre s'entr'ouvre et se referme sur lui. Du milieu de l'air des hurlemens , du sein des tombes des gémissemens ; et entre la vie et la mort se débattait le cœur de la pauvre Lénore , au milieu d'affreuses convulsions.

Or , à la tremblante lueur de la lune ; il y avait là une troupe d'esprits qui dansaient leur ronde autour de Lénore en hurlant ces mots : « Quand ton cœur se brise de douleur , ne t'attaque pas au Seigneur qui est dans le ciel ! Te voilà maintenant dépouillée de ton corps ; que Dieu prenne pitié de ton âme. »

L'EMPEREUR ET L'ABBÉ.

Je veux vous raconter une histoire moult plaisante. Il y avait une fois un empereur ; l'empereur était jaloux ; il y avait aussi un abbé ; un abbé grand seigneur , ma foi ; dommage seulement que son berger fût plus fin que lui.

L'empereur ne se souciait ni du chaud ni du froid ; bien des fois il dormait sous la tente avec sa cotte d'armes ; à peine avait-il souvent du pain noir , de l'eau et du boudin , plus souvent encore il souffrait péniblement et la faim et la soif.

Bien mieux se choyait le petit abbé ; bien plus bravement il se comportait à table et au lit. Sa face dodue resplendissait comme pleine lune. Trois hommes se donnant la main n'auraient pu faire le tour de son ventre.

Aussi souvent l'empereur lui cherchait noise. Comme il chevauchait un jour , par une chaleur d'été brûlante , avec grosse escorte de cavalerie , il rencontra l'abbé se promenant devant son abbaye !

Bonne fortune ! bonne fortune ! pensa l'empereur à part soi , puis il salua l'abbé en ricanant : — « Comment vous va , humble serviteur de Dieu ; bien , très-bien , ce me semble ; la prière et le jeûne ne vous font point de mal.

» M'est avis pourtant que les heures vous pèsent ; vous me remercieriez bien de vous avoir donné de la besogne. On dit que vous êtes l'homme le plus rusé du monde , on dit que vous entendez presque sourdir l'herbe.

» Or sus , seigneur abbé , pour occuper vos deux grasses

joues , je vous donne trois jolies noix à casser. Je vous laisse trois mois dès aujourd'hui ; au bout de ces trois mois , je veux que vous répondiez à ces trois questions.

« Premièrement , lorsqu'au milieu de mon conseil de princes , je trônerai dans tout l'appareil impérial ; vous me direz en vrai connaisseur de monnaies , combien je vaux jusqu'au dernier liard.

» Secondement , vous me calculerez et me direz en combien de temps je puis faire , à cheval , le tour du monde , ni une minute de plus , ni une minute de moins ; tout cela , je le sais bien , n'est qu'un jeu pour vous.

» Troisièmement , ô la gloire des abbés , vous me devinerez , à l'épaisseur près d'un cheveu , ma pensée que je vous confesserai ensuite avec loyauté ; or , dans ma pensée il ne devra pas y avoir la moindre chose de vrai.

» Et si vous ne répondez à ces trois demandes , vous aurez été abbé trop long-temps. Je vous ferez mener par tout le pays , à rebours sur un âne , la queue dans la main en guise de bride. »

Sur ce , l'empereur s'éloigne au trot en riant. Le pauvre abbé travaille de la tête au point de se la rompre ; pas de condamné qui soit tourmenté de plus d'angoisses vis-à-vis de la fatale corde.

Il envoie à une , deux , trois , quatre universités ; interroge une , deux , trois facultés ; paie des droits , Dieu sait ! et point de docteur qui résolve ces problèmes.

Au milieu du froissement et du brisement de son cœur , les heures se changent vite en jours , les jours en semaine , les semaines en mois ; déjà arrivait le terme , le pauvre abbé y voyait tout jaune et tout vert.

Désespéré , pâle , les joues décharnées , il cherchait les

lieux les plus retirés au sein des bois et des champs. Dans un sentier à peine frayé, il rencontre sur le penchant d'une roche son berger Jeannot Bindix.

— « Qui peut donc vous chagriner, seigneur abbé, dit Jeannot. En vérité vous voilà bientôt maigre comme une ombre. A peine si vous vous traînez : il vous est sans doute survenu quelque malencontre. »

— « Ah ! bon Jeannot Bindix, tu n'as que trop raison de dire qu'il m'est survenu quelque malencontre ; l'empereur m'a donné rude étoffe à coudre. Il m'a mis entre les dents trois noix que Beelzebuth lui-même aurait grand peine à casser.

« Premièrement, lorsque, devant son conseil de princes, il trônera dans tout l'appareil impérial, je devrai lui dire, en vrai connaisseur de monnaies, combien il vaut jusqu'au dernier liard.

» Je devrai lui calculer et lui dire en combien de temps il peut faire à cheval le tour du monde, et pas une minute de plus ni de moins. Il croit vraiment que tout cela n'est que jeu pour moi.

» Troisièmement, ô le plus malheureux des abbés ! Il faudra que je lui devine à l'épaisseur d'un cheveu près, sa pensée, qu'il me confessera ensuite loyalement. Mais dans cette pensée il ne devra pas y avoir la moindre chose de vrai.

» Et si je ne répons à ces trois demandes, j'aurai été abbé trop long-temps. Il me fera mener par tout le pays, à rebours sur un âne, la queue dans ma main en guise de bride. »

— « Rien de plus, s'écria Jeannot en éclatant de rire ? Seigneur abbé, soyez en paix, je me charge de conduire la barque ; prêtez-moi seulement votre capuce, vos petites croix et vos habits ; et ainsi je promets de donner pour vous les véritables réponses.

» Bien vrai est-il que je n'entends mot à la plus petite bribe de latin. Mais ce que vous, hauts et puissans docteurs, vous ne gagnez pas pour votre argent, je l'ai reçu en héritage, moi, du ventre de ma mère. »

Transporté d'aise, l'abbé sauta comme un cabri. Avec la capuce et la petite croix, avec le manteau et le rabat, Jeannot était brave et plaisant à voir comme un abbé véritable, et vite; il se rend à la cour vers l'empereur.

L'empereur était sur son trône au milieu de son conseil de princes, resplendissant de magnificence, le sceptre en main, la couronne en tête et avec tous les autres attributs de sa grande tenue impériale. — « Maintenant dites-moi, seigneur abbé, en vrai connaisseur de monnaies, combien je vauz jusqu'au dernier liard. »

— « Majesté, le Christ a été vendu pour trente florins de Judée. A cause de cela je ne donnerai de vous, si haut que vous vous vantiez et estimiez, que vingt-neuf florins juste; il faut bien que vous valiez au moins un florin de moins que lui. »

— « Hum !! dit l'empereur, la raison parle et a de quoi fléchir un sérénissime orgueil. Sur mon impérial honneur, je ne me serais jamais cru à si bon marché.

» A présent, il faut me calculer et me dire en combien de temps je puis faire à cheval le tour du monde, mais pas une minute de plus ni de moins; je sais que tout cela n'est qu'un jeu pour vous. »

— « Majesté, si vous partez le matin au même instant que le soleil, et l'accompagnez en chevauchant toujours, en chevauchant aussi vite que lui, je parie ma croix et ma cape, que tout sera fait en deux fois douze heures. »

— « Ah ! dit l'empereur, excellente avoine; ma foi, vous

nourrissez les chevaux avec des *si* et des *mais*. L'homme qui a inventé les *si* et les *mais* a certainement fait de l'or avec de la paille hachée.

» Or, maintenant réunissez toutes vos forces pour la troisième question ; autrement il faudra que je vous condamne à l'âne. Qu'est-ce que je pense qui soit faux. Dites-le moi tout de suite ; mais point de *si* ni de *mais*. »

— « Majesté, vous pensez que suis l'abbé de St-Gall. »

— « Sans doute, mais il n'y a là-dedans rien de faux. »

— « Pardon, majesté, votre idée vous trompe ; je ne suis que son berger Jeannot Bindix. »

— « Quoi ! démon, tu n'est pas l'abbé de Saint-Gall, cria de toute sa force l'empereur comme s'il fût tombé du ciel, mais avec une joviale surprise ; eh bien ! tu le seras désormais.

— « Je veux que tu sois investi de l'anneau et de la crosse. Ton prédécesseur montera sur l'âne et trottera. Cela lui fera comprendre ce que veut dire : *Quid juris* ; car qui veut moissonner doit aussi semer.

— « Sauf votre permission, majesté, je resterai comme je suis ! Je ne sais ni lire, ni compter, ni écrire, je ne comprends pas la moindre bribe de latin vivant ou mort. Ce que Jeannot n'a pas appris, Jean ne peut plus l'apprendre ! »

— « Ah ! bon Jean Bindix, c'est bien grand dommage, mais demande-moi une autre grâce ; ta joyeuse farce m'a fort réjoui, je veux te réjouir à mon tour. »

— « Majesté, je n'ai point besoin de tant de choses. Mais puisque vous voilà disposé à me combler de faveurs, je vous demande pour seule récompense le pardon de mon très-révérend seigneur. »

— « Très-bien, camarade, très-bien ; je vois que tu portes

le cœur comme la tête , de la façon la plus droite. Ainsi donc pardon pour ton Seigneur , mais aux clauses et conditions suivantes :

« Ordonnons à l'abbé de Saint-Gall que désormais il ne fera
» pas garder les troupeaux par Jeannot Bindix , mais qu'il
» pourvoira gratuitement à tous ses besoins jusqu'à la douce
» et bienheureuse mort qu'il plaira au ciel de lui en-
» voyer. »

LE CHASSEUR EN LIBERTÉ.

I.

Dès que le matin arrive pour la chasse , avec le son des cors et les chants de joie , alors nous tous chasseurs pleins de courage nous nous levons ; si notre patrie était dans la détresse nous volerions de même au milieu des combats.

II.

Le courant de l'eau ne nous épouvante pas , le bruissement des forêts et des champs ne nous inspire pas de crainte. Nous escaladons montagnes et rochers , nous traversons rivières et gués , nous franchissons haies et ronces.

III.

La tempête et la pluie , la gelée , la neige et la grêle ne nous inquiètent guère ; sous la chaleur et la froidure , de jour

et de nuit, nous sommes en route et dispos, sur-tout si tressaille un cerf ou un chevreuil.

IV.

Nous n'avons besoin pour notre repas ni de grils, ni de poêles à frire; quand nous avons faim, une bouchée de pain, quand nous avons soif, une gorgée d'eau suffit pour nous rassasier.

V.

Là où il y a le secours de vaillans chasseurs, tout est en sûreté; une balle fidèle aide le courage. Nous visons et nous touchons bien, car tout ce que nous touchons tombe.

VI.

Notre sang rougirait aussi le champ de la guerre; la peur n'aurait point d'empire sur nous. Car jamais un homme brave, combattant pour son pays, n'a craint la mort.

VII.

Tout chasseur désire le jour où il paraîtra sur le champ de bataille, et au milieu du son des cors et du bruit des verres, résonne à la ronde le refrain :

« Que celui qui est brave vive dans la gloire. »

Voilà quelques essais de traduction : sur ces calques imparfaits qui ne présentent qu'à grand peine l'expression de l'idée,

jugez le poète, ce Bürger au style tour à tour heurté et démoniaque, pur, frais et entraînant comme la voix de la liberté, ou simple et naïf comme la phrase du peuple, comme l'esprit de la nation.

Je vous ai dit ce que fut Hans Sachs en 1600, ce que fut Bürger en 1780, tous deux maîtres et rois de la ballade, avec des différences d'idées, d'expressions, qu'il doit vous être facile de remarquer; je vais indiquer dans le chapitre suivant, où l'un et l'autre puisèrent cet esprit de souvenirs et de tradition locale qui vit au sein du peuple; je vous montrerai quelles ressources leur étaient offertes par cette Allemagne si riche et si peu connue.

ERNEST FALCONNET.

Lyon, Août 1834.

POURQUOI JE SUIS TRISTE.

CONTE PHILOSOPHIQUE.



II.

Cara de angel y corazon de demonio.

LOPE DE VEGA.

Le malheureux tomba dans une mélancolie incurable.

VICTOR HUGO.

LA soirée paraissait devoir être, ce jour là, plus brillante encore que de coutume. Jamais il n'y avait eu tant de luxe, de faste en tout genre; jamais le buffet n'avait été dressé d'une manière aussi confortable, les lustres n'avaient jeté tant de lumière, les bougies n'avaient scintillé aussi diaphanes, aussi roses; il y aurait eu de quoi nourrir un an entier, trois ou quatre villages, comme il en est dans notre pauvre pays, rien qu'avec ce qu'avaient dû coûter les fleurs, le punch, les

méringues de cette fête. Quant au personnel , c'était une foule , une cohue à donner des vertiges ; vue des galeries supérieures , on eût dit de longs essaims de papillons blancs , bleus , rouges , dorés , chatoyans ; ou bien encore lorsque tourbillonnait la walse , une multitude de serpens , se dressant en faisceaux diaprés , en spirales étincellantes sous un soleil d'Afrique. Il y avait force femmes de cet âge qu'on appelle *certain* , quoique , ainsi que le remarque Byron , je ne sais plus où , dans son *don Juan* , ce soit je pense , le plus *incertain* ; le plus difficile à connaître , à moins d'avoir l'indiscrétion d'aller fouiller dans les registres d'une mairie. Elles caquetaient modes et parures , musique et romans nouveaux , médisance , dévotion ; regardaient du coin de l'œil de jeunes adolescents que l'attrait d'une gorge demi nue poussait auprès d'elles , les encourageaient du geste et du regard. Au reste , c'était plaisir de voir ces nobles dames , toutes plus ou moins redevables de leur taille ronde et cambrée , de la chute gracieuse de leurs reins , et de leurs grâces en général , à leur modiste , aux *tournures* , aux *polissons* , aux *baleines* , au *fil d'archal* , au *duvet* et au reste , dissimuler à ravir , l'une , l'absence de trois ou quatre dents au moyen d'une contraction de lèvres qui produisait une moue toute gentille , l'autre , son poil rouge et crépu sous un triple bandeau de superbes cheveux noirs fournis par l'*artiste* auquel les avait peut-être vendus , pour quelques sous , une pauvre jeune fille sans pain et réduite à se suicider ainsi en détail ; une troisième , son teint bilieux et blaflard sous une triple couche de vermillon , ou l'odeur fétide de son haleine , en s'inondant d'essences ; on eût dit tout un magasin de friperie , tant c'était fané , déteint , usé. Au-dessous d'elles , au-dessous de ces fleurs déjà parvenues à la transformation que subissent les roses après que sont

tombées les feuilles , étaient placées des fleurs encore en bouton , des demoiselles raides , immobiles , dans leur corset lacé au cabestan ; ne soulevant leurs yeux d'un bleu candide , ne desserrant leurs lèvres que pour répondre un oui ou un non aux questions de leurs *mamans* , et leur demander à l'oreille quelque friandise , un gâteau à la vanille , une limonade glacée , des dragées , des oranges. Puis autour d'elles , autour des jeunes et des vieilles et des équivoques , venait une quantité innombrable d'hommes donnant par leurs accoutrements une idée assez exacte des satyres dont parle cette divine mythologie , qui , malgré les efforts que font certaines gens de bien pour la conserver à tout prix à la postérité avec ses saintes *traditions* , se meurt , hélas ! d'une consomption causée par les excès et les orgies de ses jours d'autrefois ; on les voyait , la barbe triangulaire au vent , les cheveux à la *Henri III* , le regard forcément étrange , se mêler aux conversations , afin d'y jeter des phrases coquettes , prétentieuses , artistées , pour produire le plus grand effet possible , parlant surtout de l'Orient et de l'Allemagne , de Saadi et de Goëthe , de *l'enlèvement d'Auprudi* et des *Nibelungen* , en un mot de toutes ces choses d'importation étrangère , traduites , copiées et recopiées mille fois en feuilletons , nouvelles , contes ou critiques , et cependant toujours bien reçues de ce bon public français si railleur , si positif naguères , mais auquel rien ne plaît aujourd'hui comme les descriptions fantastiques , les divagations mystiques , les théories sur l'économie , le vague , l'infini , l'incompréhensible ; pauvre sot , qui se laisse , sans prévision aucune , rendre l'esprit et le cœur *anglais* ou *germain* , sauf à se laisser plus tard faire mieux encore.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il n'y eût dans les salons de

ma belle amie que des femmes plâtrées , teintes , ayant du faux des pieds à la tête , espèce de mannequins empanachés , dont tous les désirs se résumaient en des vœux de toilette , tous les talens en un assez bon choix d'épigrammes polies , convenablement édulcorées à l'usage de la société ; ce n'est pas à dire que toutes ces jeunes *miss* assises sur les banquettes inférieures , fussent gauches , niaises , eussent l'air d'une colonne en tulle ou de gaze empesée , et sentissent la *tartine de beurre* ; ce n'est pas à dire que tous ces hommes fussent ridicules de fatuité ou de pédanterie , de corps ou d'esprit.

Non , ce n'était tout-à-fait ni une soirée bourgeoise , ni une académie de province.

Comme , dans une galerie de tableaux , on rencontre parfois au milieu d'une foule de toiles insignifiantes et noyées dans un déluge de tabagies flamandes et d'amours rose , quelque délicieuse esquisse de l'Albane ou du Dominicain , quelque sublime inspiration de la grâce ou du génie , ça et là à travers des masses encroutées et blafardes , se détachaient de temps à autre de purs rayons de lumière ; à travers des figures communes et grotesques on entrevoyait quelquefois une suave physionomie de femme , une superbe tête d'homme ; ça et là on pouvait rencontrer un front large et puissant , un regard brûlant ou merveilleusement chaste ; car il y avait dans ces salons , perdus au milieu de la foule , des jeunes filles dont l'œil était plein de poésie et de religion , des jeunes hommes dont la parole était une puissance ou une consolation , des artistes auxquels , pour devenir Michel-Ange ou Aighieri , il ne manquait peut-être qu'un horizon assez large pour déployer leurs ailes , une foi assez forte pour vouloir et oser.

Mais comme en général c'étaient de pauvres demoiselles sans titres , sans *position sociale* ; qu'elles n'avaient ni équi-

pages , ni livrées , ni des millions , ni de hautes alliances , qu'elles ne portaient pas des cachemires et des diamans , n'avaient qu'une simple robe blanche et quelques fleurs naturelles entrelacées à leurs cheveux , on prenait peu garde à elles et si ce n'eût été des enfans , sortis hier du collège , ne sachant rien de la vie , enthousiastes , naïfs , et n'ayant pas encore eu le cœur desséché au vent des calculs , des combinaisons , des convenances , des ambitions de ce monde , il peut se faire qu'elles n'eussent pas dansé un seul quadrille , à moins pourtant que quelque roué , quelque *viveur* n'eût fondé sur l'exaltation que révélaient leurs grands yeux noirs , l'espérance d'une infâmie et n'eût eu intérêt à simuler auprès d'elles l'amour et la passion.

Mais comme c'étaient des littérateurs , des peintres inconnus auxquels n'avaient été décernés ni violettes d'or , ni couronnes , ni médailles , ni premier ni second grand prix ; qu'on ne leur connaissait ni pension sur la liste civile , ni subvention accordée par le ministre des travaux publics ; qu'ils n'avaient même pas à la boutonnière la croix qu'aujourd'hui encore , on s'obstine à nommer *d'honneur* , les nullités titrées , armoriées , blasonnées , enrubannées , mâles et femelles , les médiocrités patentées , brevetées , les illusions consacrées par procès-verbal d'institut ou de congrès , passaient auprès d'eux , la tête haute , sans un regard , sans une marque d'attention , les négligeaient ou les froissaient à l'envi.

Dans la conduite de la marquise elle-même envers eux , et malgré l'affabilité dont elle polissait toutes ses manières , se trahissaient le même orgueil , la même répugnance ; rien qu'à la voir les saluer , il était facile de juger qu'elle ne les comprenait , ni ne les aimait , qu'il n'y avait entr'elle et eux aucune parité de caractère , aucune sympathie , rien de sem-

blable ; qu'elle les admettait dans ses salons pour que la *collection* fût complète , qu'il ne lui manquât aucune espèce , aucune variété de l'homme , voilà tout. De temps à autre elle allait cependant à eux , se mêlait à leur conversation ; mais c'était rare ; et alors même qu'esclave des convenances , elle leur adressait quelques mots , on voyait que son cœur n'y était pour rien , et il paraissait sur ses lèvres cet étrange sourire de pitié et ce que je vous ai déjà dit qu'elle ne manquait jamais d'avoir aux momens où elle me surprenait en flagrant délit de poésie.

En revanche , tous les grands de ce monde par le nom ou la fortune , cette noblesse des temps modernes qui , dès cette époque , tendait à remplacer l'aristocratie du rang , et à fonder une nouvelle ère de la civilisation européenne , les banquiers , les capitalistes , les gentilshommes , les auteurs stéréotypés , destinés à devenir un jour classiques , les membres des sociétés savantes , tous ceux qui avaient quelque puissance réelle , positive , étaient accablés de prévenances , de complimens , de cajoleries ; elle allait les recevoir à la porte , les conduisait auprès de son fauteuil , les regardait de son plus doux regard , leur parlait des sons de voix les plus moëlleux , leur faisait mille amitiés , mille calineries , flattant les goûts , les manies de chacun , les suivant en croupe sur leur *dada* , prenant la peine de leur amener par la main leurs chimères , leurs amours chéris , mettant à profit son éducation superficielle mais encyclopédique , pour parler agiot et rente avec les gens de bourse , colza ou alcools avec les négocians ; machines et coalitions d'ouvriers avec les fabricans , honneur et vieille histoire avec les militaires , avec les hommes d'autrefois ; intrigues et savoir faire avec ceux d'aujourd'hui , philosophie nébuleuse avec les doctrinaires qui alors eussent peut-être pu tenir sur un *canapé* ,

mais qui depuis ! hélas..... *Augustes traditions* avec les littérateurs de l'empire ; faisant la partie de reversis avec ceux qui par système ou impuissance ne parlaient pas ; dansant une figure de galop avec ceux dont la capacité était toute concentrée dans les jambes.

Ce soir cependant , elle avait moins d'attentions , de prévenances à l'égard du commun des martyrs , qu'elle n'avait coutume d'en avoir habituellement. La soirée était déjà fort avancée qu'elle n'avait pas encore semblé prendre garde à un grand jeune homme , blond , la figure huileuse , jaune et gonflé comme une large vessie , — vrai type de pédantisme , avec ses yeux ronds qu'il voulait faire spirituels en les clignant à tout instant sous un binocle d'or , — un de ces hommes à fuir à l'égal du *bourbier sans fonds* dont parle l'Ecriture , mais que ma politique amie écoutait pourtant , tous les soirs , une grosse demi-heure , en considération de sa qualité de lecteur ordinaire d'une *auguste personne* , comme on disait en l'an de grâce 182... , heureux temps où le tabernacle était encore fermé sous son antique voile , et où crainte de les profaner rien qu'en les prononçant , il était des noms que la langue humaine ne devait jamais articuler.

En voyant ce grave personnage , seul , le nez au vent , l'oreille tendue , pareil à une araignée qui guette des mouches , courir çà et là cherchant à escroquer dans les conversations de quelques jeunes gens , une idée neuve , pittoresque , susceptible à l'aide des lieux communs , des plagiats , des réminiscences , de l'ithos et du pathos , d'être délayée en deux volumes vendables quinze francs , l'un dans l'autre ; j'eus un moment d'ineffable jouissance. Puisque la marquise n'était pas là ; que le savant institué pour procurer de douces somnolences royales , n'avait pu trouver le moyen de la clouer dans quel-

que coin pour lui faire subir l'audition de ses fades et louangeuses épîtres , ce devait nécessairement être qu'elle avait déjà abandonné la soirée ; ce devait être sans contredit , que ne me voyant pas venir la rejoindre , elle était allée me chercher. Les informations que je pris confirmèrent ces prévisions de mon cœur. Au commencement du bal , radieuse de toilette et de beauté , elle avait présidé à la fête ; mais lorsque la foule était arrivée , que la cohue avait commencé , vers minuit , elle avait disparu , et depuis lors personne ne l'avait revue.

Il y en avait là plus qu'il n'en fallait pour ne me laisser aucun doute sur le lieu où je devais la trouver. Aussi après avoir donné à mon esprit le temps de dire son *meû culpâ* , à raison de tous les jugemens calomnieux qu'il s'était permis sur le compte de la pauvre Clara , je courus d'un boud au jardin , je courus à la place où elle m'avait laissé , où je pressentais devoir indubitablement la rencontrer triste et en pleurs.

Mais comme l'ont fort bien expliqué Salomon dans son *Ecclésiaste* , et après lui Scarron dans son sonnet sur le *Pourpoint* , qu'après dix ans d'usage il avait eu le malheur de voir percé au coude , rien n'est sûr sous le soleil ; rien n'est certain ; toutes choses ici-bas ne sont que chimères et déceptions ; il n'est pas jusqu'aux pressentimens , *cette synthèse du passé* , comme les appelle , ce me semble , un auteur dont je ne me rappelle plus le nom , qui ne subissent , eux aussi , la destinée commune , qui , eux aussi , ne nous trompent ; après cela , je ne répondrai pas de l'infailibilité des préjugés les mieux établis ; mon rival aurait beau renverser mille salières ou être environné d'un cortège de princes , que je ne gagerai pas de ne pas le rencontrer le soir aux genoux de ma maîtresse. Le jardin était muet et solitaire ; il ne s'en élevait aucun bruit , aucun son , pas même le plus faible soupir , la plus basse note de l'or-

ganisation vocale, pas seulement un souffle. J'eus beau parcourir, fouiller les allées, battre les sentiers des labyrinthes, des bosquets, tout visiter, tout remuer; ce fut peine perdue. J'eus beau m'industrier à découvrir sur le banc de gazon, que je venais de quitter, des traces, des empreintes récentes, inutile; quoique j'y misse la meilleure volonté possible, toujours l'état des lieux résista à mon interprétation et donna un démenti formel à mes pressentimens, à mes croyances; il fut patent qu'elle n'était pas venue jusque-là. Après cette nouvelle épreuve, tout homme eût sincèrement reconnu ses torts, eût avoué qu'il s'était laissé leurrer par une folle et ridicule chimère; moi-même, avec les sentimens qui m'éclairaient, il y avait une heure à peine, j'eusse probablement fait ainsi et rationnellement expliqué l'absence de la femme que je ne retrouvais pas. Mais, vous le savez, les retours à une passion quelconque, sont toujours plus violens, plus absolus que ne le fut cette passion elle-même; après les douleurs de l'athéisme et des doutes, la foi venait de redescendre en mon cœur, je n'eus pas le courage de l'étouffer sitôt, je voulus la conserver à tout prix, celui de l'absurde inclusivement.

Il était à la disparition de la marquise une infinité d'interprétations; on pouvait en trouver de probables, de possibles, de naturelles, de physiques, de malicieuses, de téméraires, d'inconvenantes. On pouvait supposer un mal de tête, une migraine, des vapeurs, une nécessité de respirer le grand air, de l'ennui, de la fatigue, toute autre souffrance, ou tout autre besoin. On pouvait l'expliquer par les attraites que doit avoir une nuit, belle comme l'était celle-là, pour qui sort des agitations d'une fête, pour qui veut se laisser aller à une douce rêverie; en donner pour raison les agrémens que procure une conversation intime lorsqu'on la savoure lentement, et seul à

seul , avec quelque beau bimane , à deux heures du matin , et au fond d'un boudoir merveilleusement disposé pour échapper à ce que le bal a de bruits trop aigus , d'essences trop irritantes , et ne laisser parvenir aux sens que ce vague de sons et d'odeurs qui sert si bien à la volupté. Les goûts , les penchans , l'organisme d'une jeune femme de vingt ans , et puis l'influence de cette *blonde Phébé* , que par dérision , sans doute , on appelle la *chaste* , pouvaient aussi donner la clé de l'énigme ; aujourd'hui un jeune homme de seize ans ne la chercherait pas ailleurs. Mais alors le siècle n'était pas en aussi bonne voie de progrès que de nos jours ; comme on n'était pas encore parvenu à renverser et traîner aux ruisseaux des chemins toutes les idoles de nos temples ; comme chaque gamin ou manant n'avait pas eu la chance de mesurer sous la semelle de ses souliers le cadavre des puissances ; que , grâce aux dorures , aux replâtrages , aux reliquaires , quelque chose du passé restait encore debout et adoré ; comme à cette époque on ne nous avait pas raconté en tant de variations les douleurs sociales de la femme , on ne nous avait pas révélé les mille remèdes à l'aide desquels elle essaie d'adoucir sa position *anomalé* ; que les romanciers ne nous avaient pas initiés à ce que la famille a de plus intime , de plus mystérieux ; nous n'étions pas aussi *savans* que les enfans de nos jours : il nous restait au cœur un peu de poésie ; à dix-huit ans nous n'étions pas parvenus à nous débarrasser de toute croyance , de toute foi ; à cet âge il arrivait à quelques-uns d'entre nous de ne pas trouver trop ridicule une conscience politique ou morale , de se sentir électriser rien qu'à entendre prononcer certains mots , ceux de liberté et de gloire , par exemple ; à cet âge nous aimions nos mères , nous aimions les femmes. Nous avions l'aveuglement de les regarder comme n'étant pas de simples machines à plaisir ,

des instrumens , des hochets ; j'ai même eu des amis qui , en ce temps là , les croyaient d'un ordre de créatures supérieur au nôtre , les considéraient comme des espèces d'anges destinés à épurer , à perfectionner l'homme , à lier la terre au ciel. — Dieu merci , les lumières ont depuis lors fait de grands progrès , la sociabilité marché bien et loin ; encore quelques pas dans la même voie , et nous voilà arrivés au plus haut point de perfectibilité possible , peut-être à la perfection elle-même.

Quelle noble utopie , quel système sublime reste-t-il en effet à réaliser , lorsqu'en politique , en morale , en civilisation , on est arrivé là où nous nous trouvons aujourd'hui ? Que désirer , lorsqu'on a jeté à bas de leurs piédestaux tout ce qui était véritable et grand , qu'on a découronné les statues les plus saintes , effacé les images les plus sacrées ; qu'on a tout nivelé , tout étendu sur le lit de Procuste ; que souhaiter , lorsque les rues pullulent de législateurs au petit pied , de réformateurs en herbe ; qu'il n'est pas un étudiant en droit ou un collégien qui ne puisse vous rédiger impromptu une constitution , une charte , ou vous formuler hardiment les bases d'une doctrine , d'une secte , d'une religion nouvelle ; lorsque nous avons l'église de l'abbé Chatel , où l'on chante la messe en français , le temple dont les chevaliers écussonnés , cuirassés , discourent et prient en une langue qu'on n'a pas encore bien su définir , le fourriérisme , le néochristianisme , le saint-simonisme , et tant d'autres divines institutions que chaque jour nous voyons surgir et se *poser* théâtralement devant nous ; qu'envier , lorsqu'à quinze ans un jeune homme qui habite une ville assez considérable , c'est-à-dire ayant estaminet , cabinet de lecture , théâtre et corollaires , est blasé , ruiné , usé jusqu'à la corde ; lit l'*Arétin* et la *Tribune* ; raille sa mère et toute espèce de croyance ; peut au besoin citer dans ses bonnes fortunes , une

séduction , deux adultères , et quelque duel terminé par un déjeuner ; se moque de ce qu'il appelle sentimentalisme et préjugés ; ne reconnaît dans l'homme qu'une seule faculté , à raison de laquelle il ne méprise pas Dieu , s'il y croyait , l'aptitude au plaisir ; ne voit dans la vie qu'un but à poursuivre , la jouissance ; n'a foi qu'en une puissance , une capacité , une vertu , une beauté , un besoin , l'argent ; lorsqu'il est des femmes qui se sont trouvées au niveau de cette civilisation ; qu'au lieu de rester au fonds du sanctuaire , adorées , mystérieuses , elles sont descendues dans la place publique , se laissant voir et palper et analyser en tout sens ; faisant métier et marchandise de leurs sentimens , de leurs joies et de leurs larmes , de leurs douleurs comme de leurs voluptés les plus secrètes ; échangeant leurs rêves , leurs souvenirs , leur ame , leur cœur ; tout ce qu'elles ont de divin contre une réputation de quelques jours , une illustration de salon , de coterie ; contre la gloire de voir leur nom imprimé sur quelque carré de vélin , au-dessous d'une arabesque de Jehannot ; lorsque le siècle , sans parler de mille autres progrès , tels que les mariages sans débours préalables , le papier *hydrographique* sur lequel on écrit avec de l'eau qui devient miraculeusement noire , les plumes *Weynen* , etc. , etc. ; s'il en est venu là , je vous le dis en vérité , qu'il se repose en paix , qu'il jette au vent ce qui lui reste d'avenir ; car très-certainement il a enjambé l'*Eldorado* , ou il en approche de bien près. Ainsi soit-il.

Mais , comme , avant cette par trop longue digression , j'avais l'honneur de vous le faire observer , c'était vers le commencement de 1828 que nous étions , lors de l'histoire que je vous raconte , et les six ans qui se sont écoulés depuis cette époque ont accompli des changemens , des révolutions

comme il faut d'ordinaire des siècles pour en amener; tout depuis, a été transformé, notre organisation physique elle-même; témoin ces bosses dont on ne se doutait pas jusqu'ici, et qui tout-à-coup ont apparu sur toute la superficie de notre tête, pour indiquer d'une manière infailible et mathématique les passions, les appétits de chaque individu: et donner aux phrénologistes le droit de vous dire, selon les positions diverses qu'elles occupent, si vous pouvez être un voleur, un assassin, un poète, ou un fou, et plusieurs autres gentillesses semblables.

Moi sur-tout, à cette époque, enthousiaste entre les enthousiastes, je ne pouvais avoir les idées positives et rationnelles d'aujourd'hui; loin de souffler sur l'auréole que j'aurais eu posée à un front, j'eusse été plutôt homme à me suicider pour ne pas la voir tomber, pour ne pas survivre à une illusion. Je pensai et j'agis en conséquence. Au lieu de donner à l'absence de Clara une des causes que je vous ai dit qu'on pouvait supposer, j'en imaginai une ridicule, extravagante, impossible, mais qui me conservait pure et sans tache ma chère adorée; j'imaginai que, de désespoirs la marquise avait été se noyer; (en ce moment la bosse de la *théosophie* pour me servir d'un mot honnête devait étrangement saillir au-dessus de mon sinciput).

Une fois ce soupçon conçu, je fus en proie à des souffrances horribles, sans mot; il me passa dans la tête de ces idées, dont un poète étranger, géant dont nos mirmidons dramaturges ont rogné l'armure pour la rapetisser à leur taille, a dit qu'elles se sentent mais ne s'expriment pas. Pourtant je voulus savoir; me convaincre de toute l'énormité de mon malheur. Le canal n'était pas loin; je fus vers lui, la poitrine hale-tante, toutes les fibres crispées sous cette espèce de désir qui

veut en hésitant, qui court mais d'un pas lourd et glacé, poussé par une espérance, retenu par une crainte : j'y viens. Mais lorsque, arrivé au bord de cette nappe d'eau où nous avions si souvent navigué, par de doux soirs d'été, à demi couchés dans les bras l'un de l'autre, laissant onduler notre nacelle au tremblement des flots, ne songeant qu'à savourer le plaisir du présent, inaccessibles à d'autres rêves, oubliant même de penser, tous ces souvenirs du passé me revinrent à l'esprit amers et moqueurs, je n'osai regarder devant moi, tant je craignais que là où j'avais le plus joui, je fusse condamné à éprouver la souffrance la plus douloureuse, tant je redoutais de voir flotter au-dessus de l'eau, suspendu à quelque rosier de la rive un cadavre raide et déjà *bleui*, comme les romans nous en donnent aujourd'hui de si suaves descriptions.

J'ignore le temps que je fusse resté ainsi, immobile, inanimé, retenant ma respiration dont l'écho m'eût épouventé ; écoutant dans une morne stupeur le bruissement des peupliers, frissonnant au moindre bruit qui rompait la silencieuse monotonie de la nature ; j'ignore, si me laissant aller aux étranges lubies dont s'éprend l'imagination lorsqu'on lui a donné la clé des champs, je n'eusse pas fini par prendre pour un dernier rôle de suicidé quelque croassement de grenouilles, pour un cadavre de noyé la barque amarrée aux roseaux du bord, sans un effet d'optique qui s'opéra on ne peut mieux, ou on ne peut plus mal-à-propos.

L'allée où j'étais faisait précisément face à l'aile de l'hôtel où se trouvait la partie secrète des appartemens de Clara, ce que les orientaux appellent l'*oda* ; ou chambre à coucher, l'oratoire, le boudoir. Tout-à-coup et au bruit que firent des stores qu'on relevait, ayant machinalement détourné la tête,

j'aperçus au milieu de quelques autres silhouettes qui se détachaient sur un fonds de lumière le reflet que jetaient sur les vitres l'ombre de celle que je croyais morte. Oh ! quelque sombre, quelque informe que fût cette figure, c'était bien elle, c'était bien les lignes si correctes de sa tête, la molle inflexion de son cou, les contours si parfaits de sa taille ; on ne pouvait pas s'y méprendre, c'était elle.

Eh bien, cette découverte me fit mal. Elle me sembla une mystification odieuse. Maintenant j'eusse préféré voir la marquise morte ; sauf à aller l'y joindre, je l'eusse mieux aimée à vingt pieds sous l'eau, que là heureuse, adorée, environnée d'hommages, m'oubliant sans doute au milieu de quelque voluptueuse distraction ; j'eusse préféré un malheur irréparable à la déception que je venais d'éprouver.

Aussi de la douleur passai-je subitement à une colère folle, emportée, délirante. Ce ne fut plus Werther préparant sentimentalement ses pistolets afin de se brûler la cervelle, après pourtant que son ami aura été lui chercher sa femme pour recevoir son dernier adieu, son dernier baiser ; non, on eût plutôt dit le Maure de Venise, Othello séduit par les confidences de l'honnête Yago, Othello livré à tous les transports de la jalousie, à toutes les fascinations de la vengeance et allant demander à sa pauvre amie : *Avez-vous fait votre prière, Desdemona ?*

Un instant après, j'étais dans le boudoir de Clara. J'avais forcé toutes les consignes, repoussé ses caméristes qui avaient voulu s'opposer à mon passage ; j'étais entré. Mais là encore ma pensée avait été trop loin ; au lieu de quelque *dandy* que je me figurais trouver aux pieds de celle que je cherchais, au lieu de jeunes filles échevelées haletantes de désir et de pureté, au lieu d'un dernier acte de grande fête, je ne vis

qu'une petit cercle d'hommes d'un âge mûr, pas une seule femme, la marquise excepté, des livres, des journaux sur-tout. Puis sa conversation, quoique animée, était grave et roulait sur des matières abstraites. Deux hommes placés auprès *d'elle* en faisaient presque tous les frais, ne s'en distrayant que pour répondre aux mille agaceries, aux mille attentions dont elle ne cessait de les combler à tout propos, la prévenante maîtresse de maison qu'elle était.

Il est vrai de dire que c'étaient d'importans personnages; elle les devait au passage des eaux, et à la réputation de son salon le mieux fréquenté de la ville.

Le premier, celui auquel elle prodiguait le moins de flatteuses distinctions, sans doute à cause de l'instabilité de sa position, avait une figure terne et plate que faisaient encore ressortir les broderies étincelantes dont son habit était chamarré. D'une nullité assez complète, assez *dévouée* pour servir de piédestal à une idole dont le poids écrase tôt ou tard, de paravent à une espèce de croquemitaine qui finit d'ordinaire par tout dévorer; d'une abnégation assez grande pour accepter la responsabilité d'actes auxquels il demeurerait étranger, dans un pays où il arrive des époques où, après avoir été assez long-temps une véritable dérision, la responsabilité gouvernementale est la mort; cet homme était ministre d'un roi constitutionnel. Au conseil, il s'asseyait sur un tabouret de velours et contresignait les ordonnances rédigées par la camarilla; dans les salons on l'appelait *excellence* ou *votre grandeur*; aux chambres la phraséologie de son secrétaire intime faisait trépigner d'aise le centre; dans les rues ses amis d'autrefois ne le saluaient plus; dans le monde, on savait à quelle apostasie il devait son élévation.

Le second avait une figure autrement caractérisée; de nos

jours on l'appellerait *typique*. Ses cheveux étaient roux , son nez en forme de bec d'aigle , sa bouche petite avec des lèvres minces et pincées : ses yeux profondément enfoncés sous un front large tout proéminent de bosses saillantes , remarquables à la simple vue , reluisaient comme deux étincelles de feu. Mais ce qui frappait le plus en lui , c'était l'expression de sa figure pâle , non pas de ce blanc transparent et diaphane qui sied si bien aux femmes brunes , mais d'un blanc mat , terne comme l'est un écu rogné , comme l'est un masque de cire jaune ; on eût dit qu'en passant entre ses doigts , chaque pile d'argent qu'il avait comptée avait laissé un reflet sur ses traits , qu'à force de les contempler avec passion , avec amour , il avait attiré la couleur de ses lingots sur sa face. Ce n'était pourtant pas un avare , un thésauriseur ; sa maison était magnifiquement montée ; quatre voitures de suite l'accompagnaient dans ses voyages ; et en tête de toutes les *souscriptions nationales* , l'une des sangsues les plus dévorantes de notre civilisation , figurait toujours son nom. Mais cette empreinte datait de loin : cette physionomie stéréotypée lui venait des jours d'épreuve où n'ayant d'autre ressource que l'ambition de parvenir , il avait convoité , recherché avec toute la puissance d'une forte organisation ce dont il était aujourd'hui dédaigneux et prodigue. Au reste cet homme était juif et banquier ; banquier en grand comme Aguado , comme Rotschild le baron ; des nations entières étaient ses débitrices , des provinces ses gages ; il était peu de gouvernemens dont il ne put au besoin causer la banqueroute , peu de souverains qui ne lui dûssent de la reconnaissance. Sa poitrine couverte d'ordres et de décorations en témoignait. L'éperon d'or du Pape , le Croissant du Sultan , le Saint-Esprit de France , la croix d'Isabelle d'Espagne ; il en portait de toutes les cou-

leurs, de tous les pays, de tous les genres. Pourtant ce n'était de sa part ni ostentation, ni vanité; un sourire expressif qui lui échappait quelquefois lorsque son regard tombait sur ces emblèmes ridicules, aujourd'hui que ces choses qu'ils représentent sont mortes et oubliées; on comprenait son but; on comprenait que c'était une œuvre de dérision et d'ironie; on devinait que c'était pour montrer, aux yeux du monde, combien les gardiens de ces institutions autrefois si nobles, savaient en conserver les règles et l'honneur, qu'il étalait sur sa poitrine de juif, qu'il attachait à son cou de mécréant, des croix, des figures de vierge et de saint, des croissans: toutes distinctions établies pour récompenser les martyrs, les défenseurs d'une religion qui n'était pas la sienne, qui le réprouvait, le maudissait, prohibait toute relation avec lui; on devinait que c'était pour prouver à chacun qu'avec le désert et les catacombes avait fini la véritable foi; que le temps de ces vieilles religions était passé; qu'elles en étaient venues, aujourd'hui qu'elles avaient des besoins et des passions, à se prostituer à qui voulait les acheter; qu'un jour enlevées sur la montagne par le tentateur elles avaient pour un peu d'or consenti leur abdication et avaient été sacrifier aux autels de Dagon.

Au reste, mon apparition ne produisit pas l'effet que j'en attendais. Quoique mes yeux lançassent des éclairs aigus, sombres, comme ceux qui jaillissent d'un poignard qu'on agite dans l'obscurité (style de 1834), quoique ma figure grimât, épouvantable si elle n'eût été grotesque, sous des contractions convulsives; que le sourire indicible qui relevait le coin de mes lèvres me fit ressembler à Méphistophélès faisant une mauvaise digestion; quoique mes cheveux si souples, si lisses, si friables hélas! maintenant que le fer, le feu, les es-

sences, les cosmétiques les ont tordus, chauffés, flétris, huilés, graissés à ravir, eussent, sous l'impulsion électrique donnée à toute la machine par la colère, retrouvé leur ancienne raideur et se tinssent droits, hérissés, comme aux temps passés; quoique j'eusse tout l'air d'un possédé ou d'un héros dramatique, je ne produisis aucune impression bien terrible; à peine remarqua-t-on mon entrée, tant on était occupé à parler banque, agiotage, politique. Seulement, en passant près de moi pour m'avancer un pliant, galanterie rare et qui m'étonna, la marquise me dit à voix basse, d'un ton parfaitement doux et avec une expression de figure on ne peut plus placide: « Monsieur, les fous qui ont quelque moment lucide restent chez eux; ils n'attendent pas qu'on les enferme. » Puis elle revint majestueusement s'asseoir à sa place: il paraît que d'un coup-d'œil elle m'avait jugé.

Vous avez sans doute remarqué bien souvent que rien n'est capable d'irriter, d'exaspérer comme de froides paroles jetées en réponse à des propos de colère; c'est alors comme les fureurs d'un torrent auquel une digue infranchissable opposerait tout-à-coup une force d'inertie insurmontable, une résistance passive mais toute-puissante. Lorsqu'on se fâche, mieux vaut mille fois rencontrer des yeux tout aussi flamboyans que les nôtres, des railleries aussi amères, des injures aussi déchirantes, qu'un visage calme et sans émotion, que des réponses toujours mesurées, toujours convenables; et cela tient sans doute à l'influence du sentiment le plus général, le plus fortement enraciné au cœur de l'homme: *l'amour-propre*; l'amour-propre qui s'irrite de son impuissance, qui s'indigne de ne n'avoir pu animer un ennemi et de lui faire partager nos souffrances, nos passions.

Le propos de la marquise me foudroya; la rage fut trop

forte, elle alla jusqu'à la paralysie. Aussi, au lieu de venir commencer ma vengeance en me mêlant à la conversation, en exhalant en épigrammes, en ironies, ce que j'avais sur le cœur de désenchantemens et de déceptions; au lieu d'interroger les rêves d'avenir de ces heureux de la civilisation, en leur jetant aux oreilles quelque sinistre augure, quelque sombre prévision, en leur faisant écouter les cris d'hyène qu'on hurle autour de leur trône, en leur découvrant l'abyme ouvert dessous; au lieu de venir leur faire observer comment leur amie, leur bonne mère, la *société*, se décompose à vue d'œil, ne vit plus qu'à l'aide d'excitations galvaniques; comment et son fard, et son plâtre, et ses haillons se gercent, se décousent, tombent chaque jour à plaisir; comment la vieille pue déjà et tremblotte sur ses grandes échasses, effrayée qu'elle est de la multitude de corbeaux et de vautours qui viennent la frapper de leurs grandes ailes noires et la couvrir comme d'un dais funèbre; au lieu de tout cela, je restai sombre, silencieux, anéanti par la douleur. Dans le coin le plus reculé de l'appartement, adossé à un meuble qui servait, selon l'heure et la circonstance, de canapé ou de banquette pour entendre la messe, vis-à-vis d'une ravissante peinture du Tintoret, qui, en se déplaçant, donnait ouverture dans une petite chapelle, je demeurai sans rien entendre, sans rien écouter de ce qui se disait autour de moi; il me semblait être en proie à quelque cauchemar, avoir le vertige; il me semblait que tout cela ne pouvait être de la vérité, de la réalité; que c'était trop affreux pour qu'il en fût ainsi, pour que ce fût plus qu'un songe moqueur, venu me railler, me faire la destinée commune, mêler quelques instans de torture et de scepticisme à ma foi, à mes voluptés; il me semblait que le charme allait cesser; que la baguette sous laquelle la méchante fée me tenait en-

chanté allait se relever ; que de nouveau j'allais retrouver Clara , sublime et pure comme je la voyais avant que le tentateur ne m'eût séduit , que le doute ne se fût glissé dans mon sein.

Aussi , lorsque vers les quatre heures du matin et quand l'aube laissa tomber sa lumière pâle et mélancolique aux glaces de l'appartement , toutes les personnes du boudoir se retirèrent , je commençai à respirer plus facilement ; je crus voir disparaître les magiciens qui m'avaient fasciné , je crus que j'allais redevenir libre , qu'ils allaient , après l'épreuve dont ils s'étaient joués , me rendre enfin mon idole ; j'espérai.

Oh oui ; va , pauvre sot ! *espère* ; laisse-toi prendre toi aussi à cette glu d'enfer ; laisse-toi séduire aux chants de la syrène ; va , c'est le sort , c'est le destin ; il ne suffit pas de la douleur , du trépas. Non ; il faut encore ne pas laisser deviner la moindre souffrance , alors même que le renard vous ronge la poitrine ; le gladiateur doit tomber avec un sourire aux lèvres ; la victime des fleurs au front ; le spectacle en est plus agréable ainsi pour celui qui est là haut ; la couronne d'épines avant le calvaire ; c'est cela ; et toujours et partout dérision. — Va donc ; va. Lorsque tu seras sur un échafaud et que tu auras envoyé au roi un recours en grâce , jusqu'au dernier moment , jusqu'à ce que le fer touchera ta chair , *espère* , afin que le peuple ne te voie ni pâlir , ni trembler , qu'il prenne ce qui te soutient pour de la force et du courage , et dise : l'enthousiaste qu'il est ! il méritait un meilleur sort. Ainsi va ; *espère* ; quand la misère t'étreindra sous ses mille griffes de plomb , crois à la pitié humaine , aux aumônes , à la charité de tes frères , afin que l'indignation ne te monte pas au cœur , afin qu'au lieu de devenir Jean Sbogar , tu te laisses lentement démoraliser par le malheur , tu te laisses limer les dents par les

privations, et ailles terminer *légalement*, dans le cabanon d'un hospice, une vie parvenue à l'idiotisme. Oh oui; c'est bien. Lorsque César est aux portes, que chacun courbe le front, qu'on est passé sur le ventre de tout ce qui était noble et grand, ne perds pas courage, ne déchire pas tes entrailles comme ce vieux radoteur de Caton; compte sur la vertu, sur la liberté, repose-toi doucement sur ton lit, pour que le triomphe du vainqueur soit plus beau, qu'il traîne attachés à son char un plus grand nombre d'esclaves; oui, jeune homme, *espère*; crois à l'héroïsme, à la vérité, à l'amour; ne laisse ton cœur ouvert à aucune déception, à aucun désanchantement; la tristesse enlaidit, la bile donne la jaunisse; tout a beau être souillé et de sang et de boue, t'être infidèle, te tromper, n'importe, *espère*; pense que tôt ou tard justice sera faite, que l'avenir est fécond en consolations; tu n'as rien mangé de huit jours, attends-toi pour demain à un dîner *au Café français*; il ne te reste pas un liard, fouille dans tes malles, tu y trouveras quelque pièce d'or égarée et tu auras une joie à délirer; le peuple te semble pauvre, décharné, regarde le pouvoir si gras, si fleuri, et songe aux jours où l'on rend les comptes; sur-tout pas de pessimisme, de jugement téméraire; au clair de la lune tu auras aperçu sur le sein de ta maîtresse quelque rival heureux, imagine-toi que tu as été dupe d'un caprice d'optique, que la jalousie t'a aveuglé, que si elle n'était pas seule, ce devait être un génie avec lequel elle conversait, un ange qui lui racontait tout bas les mystérieuses légendes du ciel; puis va transir à sa porte ou t'enrouer à lui donner une sérénade. C'est la règle; c'est bien ainsi.

Au moment où prévoyant que j'allais reconquérir toutes mes douces croyances, ma lèvre s'épanouissait sous un sourire.

Clara, qui accompagnait ses amis jusqu'au dehors de la porte, abandonnait sa main gauche aux baisers un peu plus que polis du ministre, et de l'autre offrait son bouquet au juif. Je le vis.

Malédiction ! mes amis ! Concevez-vous bien une infamie pareille ? — Un bouquet si frais, de si bon goût ; un bouquet de roses et de camélia, ce sont les deux fleurs que j'aime le mieux ; un bouquet qui était resté tout le soir dans sa ceinture, contre lequel son cœur avait battu, aux parfums duquel son haleine s'était mêlée, qui devait encore en conserver quelque encens sous ses feuilles vertes ; un bouquet pour lequel j'eusse, moi, donné la moitié de mes jours dans cette vie et ma part du Paradis dans l'autre ; ce bouquet donné en ma présence, pendant que j'étais là, mourant d'amour et de désespoir, donné à un mécréant, un bipède circoncis, une espèce de bouc, un juif ; donné non pas à force de sollicitations, non pas de guerre lasse ou parce qu'on était à genoux et qu'on le réclamait comme une consolation du passé, comme une espérance d'avenir ; non, donné d'inspiration, d'un plein et entier gré, offert, prostitué. — Ce dernier trait combla la mesure ; je me sentis guéri presque radicalement. — *Orgueil et vanité !* s'écriait en cet endroit le prophète.

Lorsqu'elle rentra, sa figure était animée et joyeuse ; sa puissance se reflétait sur tous ses traits, non pas une puissance comme celles qui viennent de l'âme, mais cette espèce de contentement qui se presse sur certaines physionomies après un bon dîner, ou tout autre plaisir semblable.

Sans seulement avoir l'air de prendre garde à moi, elle traversa le boudoir et revint s'asseoir sur son divan de velours bleu ; si ce n'eût été la posture gracieuse et coquette qu'elle y prit, on eût pu croire qu'elle se croyait seule ; au reste son er-

reur n'eût pas été de longue durée ; un instant après , j'allai en effet brusquement à elle et me jetai cavalièrement à ses côtés. Cet exorde *ex abrupto* dut blesser la prude et sévère femme , car elle se recula aussitôt , et se dressant de toute sa hauteur avec une expression de dignité et de raideur que je me souvenais d'avoir remarqué tout enfant dans un rôle de M^{lle} George , elle me fit signe de la laisser tranquille.

Alors les digues furent rompues , les cataractes s'ouvrirent ; l'orage commença , non pas un de ces orages bruyans , avec des éclats de tonnerre et des éclairs continuels ; mais un orage sombre , pareil à ceux qui grondent sourdement , lorsque le ciel est terne comme une coupole de vieille basilique , et qu'il n'y a que quelques lueurs blafardes qui le traversent de temps à autre , à moitié obscurcies d'ailleurs par une grêle qui tombe lentement avec un bruit mat et monotone.

Je ne saurais me rappeler , en ce moment , tout ce que je lui dis froidement , comme les railleries sanglantes , les reproches dont je l'accablai ; tout ce que j'exhalai d'indignation imposante , de colère , d'ironie ; ces choses sont passées de ma mémoire , je n'en ai pas seulement un vague souvenir. Mais il me semble encore voir là , en face de moi , cette figure d'un calme inaltérable , opposant un sourire gracieux à toutes mes injures , un regard limpide et pur à mes rages convulsives ; il me semble entendre encore cette femme réfuter froidement , poliment , sans émotion aucune , mes accusations ; me répondre d'un son de voix on ne peut plus velouté , comment j'avais dû me tromper sur ses sentimens ; comment jamais elle n'avait eu pour moi ni préférence , ni affection ; qu'un instant je l'avais amusée et qu'elle m'avait écouté avec plaisir ; mais qu'il n'était pas d'ordinaire que ce fussent les acteurs qui imposaient leurs volontés et leurs caprices , à ceux qu'ils étaient

chargés de distraire ; qu'alors qu'ils ne jouaient plus à la satisfaction du public on les sifflait , qu'ainsi elle faisait. Il me semble encore l'entendre m'expliquer mathématiquement les causes de notre rupture , et la disparité de nos caractères , et mon enthousiasme ridicule , jaloux , tyrannique , et son égoïsme doré , fleuri ; et les tentatives qu'elle avait essayées pour me corriger , m'ouvrir une belle vie , et mes résistances bizarres et mon dédain de ses exemples , et son impuissance à me rendre tel qu'elle m'eût désiré , et son abandon. Puis ce furent des conseils moitié sérieux , moitié plaisans ; des règles de conduite , des notions sur la société , des préceptes diplomatiques , puis enfin en se levant pour se retirer : adieu , Monsieur , me dit-elle ; laissez là la réalité en bonne chance pour vos rêves , enfourchez Rossinante , mettez la rondache au poing , puis la lance haute , allez à la découverte de votre divine Dulcinée. Seulement gare aux moulins à vent , aux mystifications et aux enchanteurs.

Merci , Madame , mais il vaut mieux encore être don Quichotte qui court et marche à cheval , que Sancho qu'il traîne à sa remorque et fait avancer , bon gré mal gré.

Vous avez raison , Monsieur , l'enthousiasme emporte quelquefois la raison positive ; mais il faut pour cela une violence , et tout ce qui est violent a peu de durée ; voyez celle de votre empire sur moi. Un peu plus tard , un peu plus tôt , la passion s'émousse , se fatigue , est forcée de s'arrêter ; le chevalier de la Manche meurt en faisant amende honorable de ses folies passées , parvenu d'école en école à la philosophie de son écuyer ; ainsi vous ferez , Edmond.

J'allais lui répondre , lui dire que je savais bien que , lorsque le contact du monde aurait usé ce qu'il était en mon être de trop saillant , je deviendrais moi aussi comme

toutes les monnaies qui ont subi une longue circulation , une pièce terne , sans caractère , semblable en tout à une autre ; que je savais bien que tel était le résultat de cette société où l'on vit libre , dans une indépendance parfaite , pourvu toutefois qu'on ne soit ni plus haut ni plus bas que le commun des hommes ; car en ce cas pour le parfait équilibre de la machine on vous allonge ou on vous raccourcit au besoin. J'allais lui dire que maintenant je le connaissais , ce monde , que maintenant nous jouerions au plus fin ; j'allais la remercier.

Elle avait disparu. J'étais seul ; et sur la porte un domestique , une bougie à la main et mon claque de l'autre , s'avancait pour éclairer mon départ ; je compris.

Un instant après et lorsqu'en me retirant je traversais les salons , oublieux sans doute qu'on peut sortir par le jardin , le bal durait encore ; mais c'était comme une orgie ; à voir éclairés par la double lumière du soleil qui se levait et des lustres qui s'éteignaient un à un , tous ces visages lavés , pâles , avec de larges marbrures , toutes ces gorges qui boudinaient au-dehors des corsets de velours , des guimpes de tulle , ces regards qui révélaient l'influence du punch et des désirs corrosifs , ces cheveux tout souillés de sueur et de poussière collés au front , aux tempes , aux joues ou flottant en désordre , en voyant le parquet jonché de débris de parures ou taché d'huile ; les candélabres dont les flambeaux pâlissaient à vue d'œil , les fleurs des consoles flétries , fanées ; en écoutant les propos que pendant la walse des jeunes gens jetaient aux lèvres des femmes ; en entendant dans la pièce voisine le bruit de l'or roulant sur les tables vertes , et le long et morne silence qui succédait de temps à autre aux cris des joueurs : on eût dit le dernier acte d'une folle nuit de jeunes gens ; on eût dit une débauche d'artistes.

En ce moment, la marquise enlacée au bras d'un jeune substitut du procureur-général, courait, rieuse et folâtre, une figure de galop, chaste et modeste danse, qui, à cette époque, commençait déjà à se naturaliser en province. En passant près de moi, et lorsqu'elle fut sous la direction d'un regard de mépris que je lui adressais, elle partit d'un grand éclat de rire, et murmurant à voix basse quelques mots à l'oreille du magistrat dont la figure rayonna aussitôt d'aise.

Le lendemain il me prit une fièvre chaude avec des redoublemens terribles; puis une inflammation cérébrale se déclara; deux mois après j'étais encore alité et à la diète, un véritable cadavre, quatre os plus ou moins bien liés ensemble.

Grâce à un médecin qui me soigna avec tout le zèle de l'amitié, je guéris; mais depuis lors, j'ai les hypocondres souvent irrités et des épanchemens de bile; depuis lors je suis triste.

Lorsque j'ai voulu raconter au docteur la cause à laquelle j'attribuais mon événement, il m'a toujours soutenu que cette aventure ne m'était pas arrivée, et que ce n'était qu'un rêve que j'avais fait pendant le paroxysme de la fièvre.

Mais, comme les disciples d'Hypocrate sont gens systématiques, dont il ne faut pas adopter sans discussion préalable toutes les opinions, et qu'en dernière analyse ils peuvent se tromper : *errare humanum est*, comme nous disait notre vénérable professeur de philosophie, un docte, un saint homme, s'il en fut; j'ai rompu force lames avec lui, subi force interruptions et un aussi grand nombre de prises de tabac, pour lui démontrer la véracité de mon récit. Il est resté inflexible. Esprit de corps, Saint Thomas était médecin dans la légende.

Je ne vous cacherai pas que sa persistance m'a profondé-

ment affligé ; rien ne m'effraierait comme une réputation de moraliste , de critique , de philosophe ; les cailloux sont assez nombreux aux chemins , et les sauterelles aussi.

Pourtant si vous voulez absolument être de l'avis de mon médecin , vous êtes libres ; les opinions morales ne sont pas encore soumises à la censure.

ÉMILE DUFOUR.

Cahors, Juillet 1834.

REVUE DU PROGRÈS SOCIAL, ¹

(NUMÉROS DE JANVIER A JUIN 1834).

CIRCONSCRITE naguère encore dans le domaine de la spéculation philosophique, l'espérance d'une prochaine rénovation sociale n'est plus, grâce à Dieu, la foi privilégiée de quelques hommes d'élite. Telle qu'une large et bienfaisante rosée, la voici répandue aujourd'hui sur la tête des peuples, qui fait battre les cœurs des plus simples, illumine les intelligences des plus humbles, et ressuscite la confiance des plus découragés.

Tel est le premier fruit des profondes agitations qui depuis quatre ans n'ont cessé de mettre en fermentation l'Europe entière et sur-tout la France, cette initiatrice des nations : depuis ce temps la main de la providence a fait éclore bien des idées neuves et dispersé avec son apparente prodigalité

¹ Les bureaux de souscription de la *Revue du Progrès Social*, sont à Paris, rue de Provence, 8, et à Toulouse, au bureau de la *Revue du Midi*.

des germes d'avenir qui, semés comme au hasard et sans plan visible, emportés çà et là par le vent de la pensée et les courans capricieux de la presse, sont allés tomber cependant sur la bonne terre, féconder les cœurs généreux, éveiller les intelligences hardies; et par une œuvre nouvelle, créer des hommes nouveaux, susciter une bannière toute neuve et un cri de ralliement, tel que depuis long-temps l'oreille des hommes n'en avait entendu.

Voilà pourquoi, aux yeux de l'homme qui a foi en l'éternelle providence, la situation de la société n'est pas alarmante, mais grave : les signes de changement sont multipliés et visibles : par-tout la terre palpite et les peuples vivent en de continuels tressaillemens. Si nous ne savons faire à temps une révolution sociale, si nous n'osons lui creuser un lit assez profond pour qu'elle y passe sans déborder, une révolution politique semble inévitable. Or, vraiment le temps est passé où les révolutions politiques étaient utiles à la sainte cause du peuple, où, d'un bout de l'Europe à l'autre, il fallait tramer de hardies et sourdes conspirations, combattre la tyrannie par la violence, la perfidie par la ruse, et semer partout les germes sanglans d'une sainte et universelle insurrection. Prédire à la forme gouvernementale sous laquelle nous vivons un avenir éternel, ce serait à coup sûr dire des prophéties; mais malgré ses imperfections, il est certain qu'en elle-même cette forme peut aujourd'hui suffire pleinement aux besoins sociaux; ce n'est point à ses imperfections qu'il faut s'en prendre du malaise que tant de secousses déplorables, tant de catastrophes sanglantes ont révélé : mettons-nous donc à une œuvre plus large, plus complète, plus pacifique qu'un misérable changement de monarchie gouvernementale : c'est la société même ébranlée sur ses anciennes bases et menaçant ruine

qu'il faut étayer d'une main et rebâtir de l'autre ! OŒuvre d'un siècle et non pas d'un jour ! œuvre qui veut patience, courage, association d'efforts, solidarité entière entre tous les ouvriers ! œuvre qui, pour s'accomplir, veut peut-être dix évolutions sociales sans une seule des révolutions que nous appelons politiques !

Or, pour l'entreprendre, voici qu'un parti nouveau a planté sa bannière dans le monde moral et politique ; *le parti social* ! et ce parti, dès son début, s'est fait comme une couronne des noms que les cœurs et l'intelligence de ceux qui les portent ont le plus illustrés, soit sous la bannière des partis anciens, soit dans le triple domaine de l'art, de la science et de l'industrie ! Le premier acte de ce parti naissant a donc été, comme cela devait être, de briser les barrières entre lesquelles se tenaient parqués les partis vieillis, d'unir en une sainte alliance des mains que tenaient séparément garrottées les vieux préjugés ; et le premier acte s'est manifesté par un symbole visible aux dernières élections.

Les partisans exclusifs du *statu-quo*, les hommes qui ne sentent point que le seul moyen d'étouffer les tentatives d'insurrection violente, est précisément de se montrer plus habile et plus hardi en fait d'innovation que les partis que l'on nomme révolutionnaires ; ces hommes se sont indignés de l'alliance *monstrueuse*, comme ils l'appellent, formée entre le parti légitimiste et le parti républicain : je ne conçois point pour ma part cette indignation : à ne prendre les choses que sur le terrain étroit de la politique ancienne, l'alliance des deux partis qui, opposés en principe, s'unissent pour une œuvre provisoire qu'ils veulent également tous deux, n'a rien de *monstrueux* : c'est tout bonnement une seconde édition de l'alliance qui se forma avant 1830 entre les *doctri-*

naïres et les *carbonaris* ; c'est la répétition de ce qu'ont fait en tout temps , en tous lieux , tous les partis.

Considérée de plus haut et sous les yeux d'une politique moins haineuse, moins exclusive, dominant mieux les hommes et les choses , et sachant lire l'avenir dans le présent , comme le présent dans le passé , cette alliance nous découvre un des symptômes les plus consolans de notre époque , un des signes les plus clairs de la dissolution qui ronge au cœur les partis anciens , elle prouve que la rénovation sociale commence enfin à passer de la spéculation à la politique : elle n'est point la cause de l'avènement du parti social , mais elle en est au moins le signal.

Certes le plus grand nombre de ceux qui , légitimistes ou républicains , se sont , pour la première fois , unis dans les élections dernières , l'ont fait en haine du juste-milieu , beaucoup plus que par dévouement à la cause sociale , ou par désir de constituer le parti nouveau dont la plupart ne soupçonnent peut-être pas encore l'existence ; mais ne suffit-il point de la noble et généreuse attitude des principaux élus de cette alliance pour montrer déjà quels fruits elle peut porter à l'insu même de ceux qui les auront produits ? Ni les républicains , ni les légitimistes n'ont pu chercher à se donner la main sans se faire de mutuelles concessions ; sans examiner chacun à part soi , le côté faible , c'est-à-dire incomplet , exclusif de ses opinions. Naturellement les uns et les autres ont été conduits de la sorte , hors de la sphère étroite de leurs habituelles évolutions , vers des régions plus hautes , vers des voies plus morales et plus larges : ils ont compris que c'était seulement en s'élevant qu'ils pourraient se rencontrer , et ils sont montés : ainsi chaque parti a été appelé à faire lui-même , parmi ses doctrines anciennes , une sorte de triage ; ajoutez qu'indépendamment de

cet examen de conscience intérieur il a bien fallu envisager de près, sous un jour nouveau, avec un sentiment et un désir tout nouveau aussi, le sentiment de l'accord et le désir de l'alliance, les doctrines, les actes et jusqu'aux personnes de ses anciens ennemis.

C'est ainsi que, malgré les sermens de haine qu'elle renferme encore, l'alliance *monstrueuse* est en définitive marquée du sceau progressif et social dont sont empreints aujourd'hui tous les faits moraux et politiques de quelque importance.

Car au-dehors des théories exclusives et absolues du légitimisme et du républicanisme anciens, sur quel terrain se porter et quelle position prendre, si non la seule vraiment neuve et accessible à tous, *le progrès social*, c'est-à-dire le progrès des conditions, même de l'association, indépendamment de la forme gouvernementale et s'accommodant de *celle qui est*, à la charge d'en tirer tout le parti possible? Et si au même instant où les partis légitimiste et républicain étaient ainsi en quête d'un terrain nouveau, il se formait le noyau d'un parti nouveau, composé d'hommes répudiant pour eux les opinions et le nom d'aucun parti existant, se disant purement et simplement *parti social*, et prenant pour devise la subordination de la question politique à la question sociale, il était inévitable que, par le seul instinct de leur cœur et la simple divination d'une haute intelligence, les plus avancés parmi les légitimistes et les républicains se réunissent à ces hommes et fortifiasent ce parti; voilà précisément ce qui s'est fait et ce qui se fait encore tous les jours.

La presse périodique est, à l'époque où nous vivons, un des instrumens nécessaires à toute œuvre naissante; et la première condition d'un parti ou d'une opinion destinée à quel-

que influence, c'est la possession d'un journal. Beaucoup de feuilles, sur-tout de celles dont s'honore le plus la presse départementale, ont dès long-temps inscrit sur leurs colonnes les devises, les vœux et les espérances du parti social; quelques-uns l'ont récemment fait à Paris. Mais toutes ces publications sont des feuilles *politiques*, ayant déjà par devers elle une tradition à suivre, un passé à porter, et sur-tout une clientèle à servir; toutes par conséquent obligées, dans l'intérêt même de la cause qu'elles veulent servir, de consulter jusqu'à un certain point les opinions, les vœux, les intelligences, les passions, et jusqu'aux préjugés du *milieu* dont elles sont environnées, la plupart, d'ailleurs, feuilles de province, forcées, indépendamment des autres liens, de porter la lourde chaîne de l'esprit local, et moins à leur aise pour servir le progrès général. Il fallut donc à la cause du *parti social* un organe nouveau, dévoué, tellement lié avec elle d'intérêts et d'avenir, qu'il lui fallût avoir communes avec elle la ruine ou la réussite, dirigé par un homme profondément imbu des théories les plus avancées, sain de cœur et d'intelligence, placé enfin au centre du mouvement de la société française et européenne.

Cet instrument n'a point manqué au *parti social*. M. Jules Lechevallier, connu déjà dans le monde moral et politique par plusieurs travaux importants, a courageusement abordé cette tâche grande et difficile. Lorsqu'au mois de décembre dernier, M. Lechevallier résolut de fonder à Paris la *Revue du progrès social*, il était peu question encore dans la pratique du *parti social*: les élémens de ce parti s'élaboraient en silence et s'amassaient obscurément. Plusieurs feuilles en posaient les principes; mais il était encore à l'état théorique, et n'avait reçu ni de l'éloquence de M. de Lamartine, ni de

la dernière publication de M. Hugo, ni des dernières élections sur-tout, l'espèce de considération publique et d'inauguration pratique dont il se trouve en possession aujourd'hui.

M. Lechevallier lui-même ne pouvait alors avoir bien nettement conscience du rôle qui devait appartenir à la publication qu'il fondait : il songeait plus sans doute à un travail sur les idées que sur les faits, et ne s'attendait point peut-être que de long-temps le *progrès social* prît un relief assez saillant et une couleur assez tranchée pour nourrir un journal qui lui fût spécialement consacré : en effet, ce n'est qu'au mois de février que le titre de *Revue du progrès social* fut par lui substitué à celui d'*Archives des sciences morales et politiques*, sous lequel avait paru le premier numéro de sa publication.

Quoi qu'il en soit, le journaliste et le journal se sont trouvés prêts à la même heure que le fait social, et nous félicitons sincèrement M. Lechevallier de la constance qu'il a déployée et du succès qu'il obtient : non-seulement le fondateur de la *Revue sociale* qui seul a commencé sa publication a vu s'adjoindre à lui plusieurs jeunes écrivains, parmi lesquels nous trouvons avec plaisir MM. Granier de Cassagnac et Louis de Maynard, qui tous deux ont commencé à Toulouse leur carrière littéraire, mais encore trois hommes qui ont leur place marquée parmi les plus belles de notre époque, *Ballanche*, *Lamartine* et *Victor Hugo* qui ont voulu donner à son œuvre un témoignage public de leur sympathie. Le numéro de juin, le dernier dont nous ayons connaissance, contient avec les trois lettres de ces princes de l'art et de la philosophie actuelles, l'annonce d'une constitution nouvelle de la *Revue du progrès social* qui désormais va compter un plus grand nombre de propriétaires et sur-tout de collaborateurs.

Nous avons dit quelle position avait prise dans le monde moral et politique la *Revue du progrès social* : jugeons maintenant comment cette position est occupée, et tâchons d'apprécier la valeur de l'œuvre, non plus considérée en elle-même, mais étudiée dans son exécution.

Un journal et sur-tout un journal mensuel qui s'intitule *Revue du progrès social* peut se proposer un double but : ou bien il recherchera pour l'investigation scientifique les tendances, les besoins, l'avenir des sociétés modernes ; élaborant ainsi et construisant peu à peu une théorie sociale : ou bien possédant par devers soi une théorie toute faite, il fera immédiatement œuvre de pratique et s'occupera soit de provoquer la réalisation successive des théories qui ont obtenu sa foi ; soit de constater le caractère progressif des événements favorables à la cause sociale, et de faire ressortir ainsi, par une justification détaillée, la vérité des théories nouvelles présentées à l'assentiment des peuples. A mon avis, l'œuvre pratique doit aujourd'hui avoir le pas sur l'œuvre théorique : ce n'est point la théorie, qui manque. Je ne veux point dire cependant que la théorie sociale soit complète ; au contraire je lui vois, et sur-tout je lui sens de grandes lacunes ; mais ces lacunes, suivant moi, ne peuvent se combler encore, et sur-tout elles ne peuvent se combler par les recherches purement spéculatives : pratiquons d'abord ce qui dans les théories nouvelles est à peu près incontesté, à l'heure qu'il est, et jouit vraiment de l'assentiment populaire ; le reste viendra plus tard : laissons le monde théorique fermenter en paix ; des faits encore imprévus et que nul œil humain ne peut encore entrevoir dans l'avenir qui les recèle, dénoueront un jour bien des difficultés sur lesquelles s'acharnerait en vain l'investigation scientifique ; ne soyons ni curieux, ni

bavards ; pratiquons ce que l'humanité croit déjà de l'ère nouvelle , et laissons mûrir les questions que notre temps n'a point complètement résolues : nous possédons aujourd'hui assez de théorie pour défrayer un demi-siècle de pratique.

La *Revue du progrès social* a-t-elle voulu atteindre l'un ou l'autre des deux buts que nous venons d'indiquer ? S'est-elle proposé de frapper à tous les deux ? Voilà ce qu'il m'est impossible de dire, après la lecture attentive des cinq premiers numéros ; ce journal n'a pas encore assez de précision dans sa marche et d'unité dans sa direction : il possède assurément une unité, plus visible même que celle de la plupart de ses confrères, mais cette unité est encore confuse ; c'est une règle dont les exceptions sont trop nombreuses.

J'aurais voulu que le premier travail intérieur ou extérieur des rédacteurs de la *Revue*, fût un triage des questions dont ils croient posséder la solution, et de celles sur lesquelles ils ne pourraient émettre qu'une affirmation incertaine et douteuse : par exemple, je ne conçois plus de société sans religion, sans famille, sans propriété ; ce sont là trois grands faits, éternels comme l'humanité, comme elle éternellement progressifs. Si donc les rédacteurs de la *Revue du progrès social* ont sur l'avenir de ces trois grands faits une théorie complète et formée, je voudrais qu'ils la fissent connaître nettement. Si, au contraire, leur théorie présente des lacunes sur ce point, et n'est point mûre pour la pratique, je voudrais qu'ils eussent la prudence de s'abstenir de toute affirmation théorique trop générale, et qu'ils sussent se borner à suivre, pas à pas, le mouvement des idées, l'enchaînement des faits, le développement des sentimens, dégageant partout l'élément progressif, partout portant secours à l'avenir aux prises avec le passé, marchant au jour le jour avec les peuples ; mais les précédant toujours,

comme la nuée lumineuse : par là ils éviteraient certaines contradictions dans lesquelles ils tombent , et de plus graves peut-être que réserve l'avenir à leurs paroles d'aujourd'hui.

Je n'en veux citer qu'un seul exemple : après avoir posé avec une grande netteté le principe par nous adopté de grand cœur : Que le règne de la violence est fini , que l'évolution sociale doit aujourd'hui s'accomplir par le triomphe lent et pacifique des forces sociales , savoir : la science , les arts et l'industrie ; la *Revue* , examinant la constitution sociale , ajoute : « Pour le présent l'hérédité monarchique est compatible avec les besoins de » progrès social ; pour l'avenir elle se rattache à la constitution » de la famille, et à l'établissement général des lois de l'héritage ; » mais cette œuvre n'est pas de notre époque. *Juin* , p. 584. » Cela est vrai et juste ; mais pourquoi les rédacteurs de la *Revue* , qui , dans ce peu de lignes , énoncent clairement qu'ils croient à un futur perfectionnement des lois de la famille et de l'héritage , pourquoi ont-ils écrit , à la page 580 : « Que la » loi morale actuelle est menacée, qu'il faut lui porter secours. » Croyez-vous , leur dira-t-on , que la constitution actuelle de la famille soit la meilleure possible et ne puisse recevoir aucun perfectionnement de l'avenir ? A la bonne heure , défendez-la , maintenez-la ; consacrez à lui porter secours la puissance de votre cœur et de votre intelligence : mais , si déjà vous entrevoyez vous-mêmes , comme vos paroles le prouvent , un développement possible ; si vous concevez que la rénovation sociale à laquelle vous travaillez ne puisse s'achever , sans avoir aussi , un jour , perfectionné le fait impérissable et sacré de la famille , bien que vous n'ayez cependant rien à présenter d'applicable et de positif sur cette matière , ne vous attachez point , sous peine de contradiction dans vos paroles et dans vos actes , à défendre une forme que vous déclarez , un peu plus loin , destinée à se

modifier ; comprenez mieux votre position : vous n'avez ni à démolir , ni à étayer cette partie de l'édifice social ; laissez faire , laissez passer : puisque l'avenir est de ce côté vague et ténébreux pour vous , gardez d'y porter une main téméraire qui pourrait faire obstacle à l'accomplissement de vos propres désirs.

J'ai choisi de préférence l'exemple que je viens de prendre , parce qu'il me conduit directement à une autre remarque : Pourquoi dans un recueil qui s'intitule *Revue du progrès social*, n'est-il point question du mouvement d'émancipation qui se produit chez les femmes ; mouvement tellement remarquable que plusieurs feuilles, que j'estime beaucoup moins avancées , entr'autres la *Revue des deux mondes* et le *National*, l'ont signalé comme un des faits saillans de notre époque ? Si la *Revue du progrès social* croit, comme elle le laisse entrevoir, à une nouvelle constitution future des lois de famille et d'héritage , ne sent-elle point qu'à cette œuvre la femme , par la grande influence qu'elle exerce sur les mœurs , doit prendre une large part ?

Le tort des rédacteurs de la *Revue sociale* n'est point, je le répète , de n'avoir point sur ces grandes questions de solutions praticables , mais bien d'agir comme s'ils avaient ces solutions. Leur tort encore une fois est de n'avoir pas su faire deux parts distinctes des choses sur lesquelles ils ont une ferme et pleine croyance , et des choses sur lesquelles ils sont encore à l'état d'incertitude.

Ajoutons qu'un sentiment bon en lui-même, mais que la *Revue* s'est incarné , ce semble , d'une façon un peu étroite et exclusive , paraît avoir contribué beaucoup à ce défaut de précision dans les vues , et de netteté dans la position. La *Revue du progrès social* ne veut point passer pour révo-

lutionnaire; elle tient à faire preuve de sagesse, de prudence, à montrer qu'elle est en garde contre l'utopie, et qu'elle part toujours de *ce qui est*: en cela elle fait bien; ce sentiment est louable, et nous ajouterons même qu'il doit être entre les membres épars du *parti social* le lien le plus fort et le plus utile. Mais, à mon gré, la *Revue du progrès social* s'en laisse trop exclusivement préoccuper; à force de vouloir se séparer entièrement de l'opposition légitimiste, républicaine ou même dynastique, elle se méprend fort, ce me semble, sur la valeur des œuvres politiques et morales du gouvernement actuel. Je professe volontiers que, par-tout où l'on trouve un gouvernement d'une forme assez avancée pour suffire au progrès, il faut, malgré ses fautes, le pousser dans la bonne voie, au lieu de viser à son renversement. Je sais qu'un gouvernement, par cela seul qu'il est constitué, tient en sa main la plus grande masse des forces sociales, et c'est folie par conséquent, à moins d'une extrême nécessité, d'attaquer et de disperser ce centre de force et d'action au lieu de le faire tourner à bien. Mais vraiment, il faut prendre garde aussi d'avoir en confiance et en laisse-raller ce que les anciennes oppositions avaient en haine et en défiance; quand il viendra au pouvoir des hommes assez moraux, assez intelligens des besoins de l'époque, pour entourer d'une main à-la-fois prudente et hardie, la réforme sociale, le parti nouveau manquera à son devoir s'il hésitait à se rallier à eux; mais ce parti doit mettre à haut prix son assentiment et son appui; il ne doit pas faire bon marché des intérêts sacrés dont il est le représentant; il doit se montrer réservé à donner les mains à une administration quelconque. Que la *Revue du progrès social*, si elle veut réellement, fidèle à son titre, servir de centre et d'organe principal au parti nouveau,

prenne donc garde de s'attacher trop vite et trop inconsidérément à un pouvoir qui, jusqu'ici, a bien plutôt joué le rôle de chef de parti que celui de gouvernant ; qu'elle n'oublie point que si la méfiance et la violence ne sont pas à l'usage du parti social, la circonspection et la prudence sont des vertus dont il doit s'honorer.

Au reste, malgré une critique dont la longueur me devient à moi-même fatigante, c'est une œuvre belle et grande que celle entreprise par les rédacteurs de la *Revue du progrès social* : nous en suivrons avec intérêt tous les progrès, nous ferons assister nos lecteurs à tous ses développemens : il faut tenir compte à une œuvre qui commence, à un parti qui surgit, non-seulement de l'imperfection que tout homme et toute chose présentent toujours en face de leurs propres armes, mais aussi de l'incertitude et de l'hésitation naturelles dans une route dont il s'agit de frayer les premières voies. Aussi nos critiques sont-elles des critiques d'amis sincères et d'alliés véridiques ; nous prenons au succès de la rénovation sociale un intérêt trop profond ; nous accueillons avec trop de joie les symptômes d'avenir qui de tout part commencent à éclater ; notre foi est trop vive dans l'éternelle volonté qui règle les évolutions progressives de l'humaine destinée, pour n'être pas disposés à joindre toujours nos efforts, pour faibles et obscurs qu'ils soient, aux tentatives généreuses de tous ceux qui saluent et préparent aujourd'hui l'aurore de l'ère nouvelle !

Aux bains d'Ussat, Août 1834.

CH. LEMONNIER.

AOUT 1834.

TOME VII.

9

L'ABANDON.

Une vierge séduite et puis abandonnée.

SAINTS-BEVRE.

LE souffle du matin glisse sur le gazon ,
Et le voile des nuits au bord de l'horizon
 Déjà blanchit et se replie.
L'étoile va pâlir dans un ciel moins obscur ,
Le jour naît : mais là-bas sous un brouillard d'azur
 L'aurore semble ensevelie.

Le coq matinal vient de chanter sous l'ormeau.
Cependant , fatigué , le pauvre du hameau ,
 Laisse reposer sa faucille ,

Et dort un doux sommeil sous son feuillage vert.
Seule, d'un pied tremblant, sur son seuil entr'ouvert
S'est glissée une jeune fille.

Elle n'a plus ces traits vifs, aux fraîches couleurs ;
Ces traits jadis si purs sont flétris par les pleurs ;
Et pourtant elle est belle encore :
Son sein respire à peine, et sa main sur son front
Lentement passe, et semble essuyer un affront,
L'affront sanglant qui la dévore.

Quel est le noir projet dans ton cœur affermi ?
Pourquoi trembler ainsi ? Sur ton père endormi
Que berce encore un tendre songe,
Qui, peut-être, pour toi rêve un époux joyeux,
Comme l'œil d'un mourant, à ses derniers adieux,
Ton regard errant se prolonge.

Pauvre fille trahie ! en murmurant tout bas
Des mots entrecoupés, des mots qu'on n'entend pas,
Dans le vallon elle s'enfonce,

Chemine lentement , en foulant à ses pieds ,
D'un pas indifférent , les touffes d'églantiers ,
La mousse odorante et la ronce.

Le silence des nuits règne aussi dans les champs ;
L'oiseau n'a point encor retrouvé ses doux chants :
Seul , sous son verd rideau de saule ,
Aux plaintes du malheur , le limpide ruisseau
Vient mêler doucement la plainte de son eau ,
Pareil à l'ami qui console.

Mais dans son cœur le trait est entré trop profond ,
Le remords est trop vif ; rien ne peut de son front
Effacer le pli de la honte ,
Et de ses traits flétris ranimer les couleurs ,
Ni l'éclat d'un ciel bleu , ni le parfum des fleurs ,
Ni le soleil qui déjà monte.

Voyez là-bas , au bord de ce vallon si frais ,
La montagne au flanc noir , dans un brouillard épais ,
Fière , dressant sa haute cime :

Voyez-vous s'élancer, comme une sombre tour,
Ce roc étincelant des premiers feux du jour ?
A ses pieds s'entr'ouvre un abyme.

Au bord de cet abyme, en un étroit sentier,
La pauvre fille monte ; un lierre, un noisetier,
Une branche de l'aubépine,
Sur le gouffre béant aident ses faibles pas ;
Et ses yeux sans horreur contemplent le trépas
Au bord duquel elle chemine.

De roc en roc son pied monte, gravit encor.
A son aspect, tremblant, un oiseau prend l'essor
Et fuit ; c'est la blanche colombe :
Elle voit le ramier qui palpite d'amour,
Dans son vol balancé voltiger tout autour
Et sur une pierre elle tombe.

Dans ses rêves d'enfant, dans ses rêves si doux,
Elle espérait aussi sur le bras d'un époux
Bientôt s'appuyer enlacée.

Mais, hélas ! elle a vu s'envoler en un jour
Et sa belle innocence, et ses rêves d'amour ;
Pauvre colombe délaissée !

Fatigué du chemin, usé par la douleur ,
Son corps fléchit, penché comme la jeune fleur
Que le vent brise sur sa tige.
Soudain elle se lève.... et, d'un regard errant ,
Suspendue au rocher.... mesure le torrent
Où la pousse un sombre vertige.

Cependant elle hésite.... écoute un son lointain
Que berce sur l'abyme un souffle du matin :
C'est la cloche qui se balance.
Elle élève ses yeux , et dans un ciel d'azur ,
Dans ce son du béfroï religieux et pur ,
Elle retrouve une espérance.

Mais l'écho répétait un bruit confus de voix :
Au son du chalumeau les joyeux villageois
Dansaient en rond sur la pelouse.

Celui qui la trahit pour un plus riche hymen
S'avavançait radieux, conduisant par la main
Sa nouvelle et riante épouse.

Du haut de son rocher, comme un fantôme noir,
La vierge abandonnée, en proie au désespoir,
Les contemplait pâle et muette.
Soudain un cri perçant troubla les villageois,
L'époux pâlit : l'abyme élevant une voix
Venait prendre part à sa fête.

LOUIS DE LAMBERTERIE.

ÉTABLISSEMENT

DU CHRISTIANISME

DANS LES GAULES. *

UNE profonde nuit s'était appesantie sur le monde : de tous les peuples répandus sur la surface de la terre , un seul , le peuple israélite avait conservé le souvenir du vrai Dieu. Partout ailleurs le Dieu de l'univers , le créateur universel était méconnu ; et le genre humain voué aux plus ténébreuses superstitions , courbait aveuglément la tête sous le joug de l'idolâtrie. En quel excès de dégradation l'homme n'était-il pas tombé ! les plus viles créatures étaient l'objet de ses hommages , et d'absurdes croyances exerçaient en tous lieux un empire absolu. Qui le croirait ! un être insensible , un être créé comme nous , l'astre du jour était le dieu de la Perse ; l'Egypte dont tant de monumens nous attestent encore les arts et les sciences , humiliait son front devant des reptiles ,

* Extrait d'un Mémoire présenté par l'auteur à l'Académie royale des Sciences , Inscriptions et Belles-Lettres , et couronné par cette Académie.

devant des végétaux , et prodiguait les honneurs divins jusques aux légumes qui peuplaient ses jardins. Les Grecs et les Romains, ces peuples si fiers de leurs lumières , allaient encore plus loin. Chez eux tout était dieu ; les passions les plus honteuses avaient à Rome et à Athènes des temples et des autels ; et le crime même y partageait avec l'être suprême l'encens qui n'était dû qu'à lui seul.

Mais les temps étaient venus : le soleil allait reluire , la terre se vivifier , et l'édifice social se reconstituer enfin sur des bases nouvelles : le Christ était né , et de son sang versé sur le Calvaire , devait bientôt rejaillir la lumière destinée à régénérer le monde.

Les Apôtres du Sauveur s'étaient dispersés dans les diverses régions de la terre. Pierre évangélisait à Rome , André en Egypte ; Simon dans la Syrie et la Mésopotamie , Jude dans l'Arabie , Paul dans la Grèce , Philippe dans la Scythie ; enfin Thomas avait porté la parole de Dieu jusques dans la Perse et dans les Indes ; mais c'était principalement dans le sein de l'empire Romain que les Apôtres réunissaient leurs efforts. Partout la parole de Dieu y était prêchée , partout les disciples de la croix s'y multipliaient. Rome était déjà la capitale de la chrétienté comme celle du paganisme , et presque toutes les provinces qui en dépendaient , avaient reçu le dépôt sacré de la foi.

Toutefois, malgré la rapidité de sa course, l'Evangile n'avait point encore franchi les Alpes. Plus d'un siècle s'était écoulé , et de ce flambeau céleste , qui éclairait déjà tant de parties de l'univers , aucun rayon ne s'était répandu sur la Gaule. Le culte des druides et celui des dieux de l'Olympe y dominaient exclusivement. Il fut un temps où le druidisme était l'unique religion des Celtes. Mais depuis l'établissement de la domination

romaine, il avait perdu presque toute son influence. Rome n'avait pu souffrir un culte qui offrait à la divinité des victimes humaines. Le druidisme était pros crit , et le nom de Jupiter , partout proclamé , était invoqué dans presque toutes les parties de la Gaule.

Tel était l'état religieux de ce peuple , lorsque Saint Photin vint porter à Lyon la première étincelle de la foi. Cette ville fut dès-lors comme le foyer qui devait embrâser la nation entière. Vienne, Arles, Aix, Toulouse, Narbonne, Limoges, Clermont, Chartres, Paris, reçurent instantanément les lumières du christianisme. Les prosélytes accouraient de tous côtés; et telle fut la rapidité de leur accroissement qu'un demi-siècle après il n'y avait plus, pour ainsi dire, de ville de quelque importance qui n'eût son église et son pasteur.

Le peuple Romain présentait alors un bien étrange contraste : on eût dit deux mondes en un seul et même empire. D'un côté on voyait la dissolution la plus complète, de l'autre, l'exemple et la pratique de toutes les vertus. Comment les païens eussent-ils conservé la pureté des mœurs, quand leurs dieux étaient l'assemblage de tous les vices! Jupiter, Mars, Apollon n'avaient-ils point donné l'exemple de toutes les séductions? Mercure ne protégeait-il pas le vol, Bacchus l'ivrognerie, et Vénus ne s'était-elle pas prostituée par la plus infame lubricité? Pour être vertueux, les païens devaient nécessairement abjurer toutes leurs traditions religieuses, car il n'y avait point de vice et de crime même qui ne trouvât excuse ou protection dans l'Olympe. La loi civile n'était pas plus morale que la loi religieuse. Le concubinage était protégé. Les plus tendres sentimens, ceux même que la nature a gravés de sa propre main dans le cœur de l'homme, semblaient être tombés dans l'oubli. Un maître disposait arbitrairement

des jours de son esclave ; un époux avait droit de vie et de mort sur celle que Dieu lui avait donnée pour compagne ; enfin tout était permis à un père vis-à-vis de son fils ; et c'était même pour lui un devoir de lui donner la mort s'il naissait atteint de quelque difformité. Un impitoyable égoïsme avait gagné tous les cœurs, et la voix de l'humanité était partout méconnue. Il fallait voir avec quel empressement l'on accourait à ces jeux du Cirque, où l'homicide était donné en spectacle. Non-seulement la loi les autorisait, elle les encourageait. C'était aux frais de l'état qu'ils étaient célébrés. Le peuple s'y rendait en foule ; les chefs de l'empire et les personnages les plus éminens se faisaient un honneur d'y assister ; les gradins fléchissaient sous le poids des spectateurs ; et tous, le cœur plein d'une joie féroce, comme au jour d'une fête, parés de leurs plus beaux atours, se pâmaient d'extase devant ces vils spadassins qui se vouaient à la mort. Tel était l'homme du siècle : pour charmer son oisiveté, il lui fallait du sang, et la mort de son semblable excitait en lui les transports de la joie.

Avec de tels principes, avec de telles lois, comment la vertu aurait-elle pu exister ! quel frein pouvait arrêter la débauche et le libertinage ? On ne peut se défendre d'un sentiment de honte au souvenir des turpitudes auxquelles se livraient Tibère, Caligula, Néron, Héliogabale ; et cependant la conduite de ces princes n'était que l'image de celle des peuples. La dépravation avait gagné toutes les classes de la société ; et c'étaient les mêmes excès dans la cabane des pauvres et dans le palais des grands.

A côté de ces débauches et de ces dérèglemens, les Chrétiens donnaient l'exemple de la plus austère vertu. Détachés de toute vanité mondaine, uniquement occupés d'une vie future

dont la durée était sans terme, ils fuyaient les plaisirs et se consacraient tout entiers à l'abstinence, à la prière et aux bonnes œuvres. Convaincus que le vrai culte consiste moins dans de vaines pratiques, que dans l'exécution des préceptes de la morale, ils mettaient leurs biens en commun, assistaient les malades et les pauvres, rachetaient les captifs, exerçaient l'hospitalité. Entr'eux point de distinction, point d'esclavage; les droits et les devoirs étaient égaux pour tous; en un mot, on eût dit qu'ils ne formaient qu'une seule et même famille, et qu'ils n'avaient qu'un seul et même intérêt.

Tels étaient dans la primitive église les sectateurs du christianisme. Mais cette austère régularité, cette pratique constante de toutes les vertus n'avaient fait qu'irriter la colère des païens. Comme d'un accord unanime, tous les corps de l'état s'étaient instantanément soulevés contre les disciples de l'Evangile, le nom de chrétien était devenu un objet d'horreur; et les Romains qui, s'il faut en croire la chronique d'Eusèbe, avaient été naguère sur le point de mettre Jésus-Christ au nombre de leurs dieux, ne voyaient plus dans ses disciples que des ennemis, que des criminels que réclamait la vindicte des lois.

Mais d'où pouvait provenir de la part des Romains un tel acharnement contre les Chrétiens? Deux causes l'avaient provoqué. La première était purement religieuse; les Chrétiens en effet introduisaient, en matière de religion, un ordre de choses tout nouveau: jusqu'alors tous les cultes connus n'avaient eu rien d'incompatible. Sans apporter le moindre changement dans les choses établies, l'on pouvait adopter telle ou telle divinité étrangère; ce n'était qu'un temple de plus à élever. Avec la loi du Christ au contraire, tout pacte

était impossible ; en elle seule était la vérité, hors d'elle il n'y avait qu'erreur et ténèbres. Pour adopter le Dieu des Chrétiens, il fallait répudier tous les autres ; il fallait renoncer sans retour aux souvenirs de l'enfance, aux principes de l'éducation, aux usages et aux préjugés de la vie entière. En un mot, il fallait réprouver tout ce qu'on avait jusqu'alors respecté, et respecter tout ce qui n'avait jusqu'alors été qu'objet de haine et de mépris.

La seconde cause de persécution, uniquement politique et pourtant non moins puissante, provenait de ce que les Chrétiens en annonçant un nouveau Dieu, prêchaient des principes subversifs de tout ce qui existait alors : en effet, ils voulaient la liberté, et le despotisme régnait partout ; ils voulaient l'égalité des droits, et tout n'était que privilèges et injustices ; ils commandaient la pauvreté, l'abnégation de soi-même, et l'on ne respirait que luxe et sensualité ; ils élevaient la femme presque au niveau de l'homme, et la femme avait jusqu'alors vécu dans l'oppression ; enfin ils proscrivaient l'esclavage, et l'immense majorité des habitans de l'empire était soumise à des maîtres.

Aussi les Chrétiens étaient-ils communément regardés comme les ennemis de tout ce qui existait alors. Pour se convaincre de cette vérité, écoutons ce que disait à ce sujet l'empereur Galère Maximien : « Ils prêchent par ambition, s'écriait ce » prince, car s'ils inspirent aux plus humbles le désir insensé » d'abaisser les grands jusqu'à eux, c'est pour rendre les maîtres » tres odieux à leurs esclaves, et armer, dans l'intérêt de la » nouvelle lutte, le pauvre contre le riche. Leur doctrine » ébranle l'empire ; elle en sape les fondemens ; ils veulent » ruiner les institutions auxquelles il doit sa force, étouffer les » idées martiales qui perpétuent la race des héros, et renverse

» les dieux protecteurs de sa fortune. Sous le voile d'une feinte
» soumission à la volonté des princes, ils élèvent dans l'état
» deux puissances rivales : en effet, leurs prêtres s'arrogent
» tout pouvoir sur les âmes, ils ne laissent que les corps sous
» l'autorité des lois ; et leur hypocrite modestie, leurs fausses
» et stériles vertus cachent bien des vices, sans pouvoir toute-
» fois déguiser qu'ils marchent à la conquête de la terre au
» nom du ciel. ¹ »

Ainsi, sous le rapport social comme sous le rapport religieux, les Chrétiens heurtaient de front tous les préjugés, tous les usages reçus. Comment n'auraient-ils pas soulevé contre eux tous les corps de l'état ? Le peuple ignorant et fanatique tremble pour ses dieux ; les classes privilégiées tremblèrent pour leurs privilèges. De toutes parts les masses se levèrent ; mais déjà il n'était plus temps : deux principes exclusifs étaient désormais en présence, l'un absurde, l'autre sublime ; l'un vieux et usé, l'autre plein de jeunesse et de vie. Le premier devait persécuter, car il était momentanément le plus fort ; mais la victoire devait enfin rester au second, car la vérité combattait pour lui.

Les philosophes et les prêtres qui voyaient s'écrouler leurs ténébreux systèmes et leurs fables décrépites, commencèrent la guerre. L'attaque était redoutable, car chez les Romains le sacerdoce n'était occupé que par des hommes puissans. Ce fut d'abord par le ridicule qu'ils crurent triompher des nouvelles idées ; mais ils se virent bientôt forcés de recourir à des armes plus sérieuses. Tous les moyens furent bons pour nuire aux chrétiens : on publia contre eux les plus noires calomnies, on les accusa de sacrifier des enfans, d'en boire le

¹ Extrait d'un ouvrage moderne, qui n'indique pas la source.

sang, d'en manger la chair, et de se livrer dans leurs assemblées secrètes aux derniers excès de la plus infâme débauche. Le peuple crédule qu'une longue habitude attachait au culte des idoles, ne voyant dans les disciples du Christ que d'impies destructeurs de tout ce qu'il y avait de saint et de sacré, accueillait aveuglément ces ridicules mensonges, et secondait ses prêtres. Plus le christianisme s'étendait, plus il rencontrait d'obstacles : aux prêtres se joignirent les grands, aux grands les magistrats. Bientôt les chefs même de l'état prirent part à la lutte. Du nord au midi ce ne fut qu'un cri contre les novateurs. Alors furent rendues ces lois de sang et de mort dont le seul souvenir fait frissonner d'horreur ; une affreuse persécution commença, et l'appareil des supplices se manifesta en tous lieux. Non-seulement le culte des chrétiens fut pros crit, non-seulement ils furent déclarés inadmissibles à toutes les dignités de l'état, il leur fut défendu de paraître dans les assemblées publiques, et même de sortir de leurs maisons. Réduits à fuir la lumière, c'était dans le fond des forêts, dans le sein des catacombes et des souterrains qu'ils élevaient leurs autels, et chantaient, à la lueur d'un pâle flambeau, les louanges de l'Éternel.

Des dix persécutions générales que compte l'Histoire de l'Église, depuis Néron jusqu'à Constantin, les Gaules n'eurent à essayer que la cinquième sous l'empire de Vérus et Marc-Aurèle, la sixième sous celui de Sévère, la huitième sous Dèce ; et deux ans de la dixième, sous Dioclétien et Maxime. Une foule nombreuse de fidèles cueillirent la palme du martyre dans ces glorieux combats. Mais parmi les premières victimes de la foi, l'Histoire des Gaules cite particulièrement les martyrs de Lyon, de Vienne et ceux de Trèves, connus sous le nom des *innombrables*.

Outre ces persécutions qu'avait suscitées la fureur des Romains, l'église des Gaules eut beaucoup à souffrir de la part des Barbares qui ne cessaient d'envahir les terres de l'empire. Ce n'était pas assez de livrer à leur brutalité tous ses biens et ses trésors, il fallait encore brûler aux pieds de de leurs dieux un encens idolâtre. La plupart des fidèles préférèrent la mort.

C'était un spectacle inoui dans l'histoire que l'enthousiasme des Chrétiens accourant sous le fer des bourreaux. On eût dit que la mort n'avait plus rien d'effrayant. Femmes, enfans, vieillards, tous ambitionnaient avec une égale ardeur la gloire du martyre. En vain pour intimider leur courage, mettait-on en pratique tout ce que peuvent imaginer la rage et la superstition, le fanatisme et la cruauté; leur constance était à l'épreuve des tortures. Jusqu'au sein des supplices, ils insultaient aux bourreaux et semblaient, par leur calme et leur résignation, défier leur impuissante rage.

Ainsi, de toutes parts, coulait le sang des Chrétiens; mais c'était en vain que leurs persécuteurs s'étaient flattés d'en diminuer le nombre. Que peuvent les supplices contre les convictions? Chaque goutte de sang versé enfantait mille nouveaux prosélytes.

« Nous ne sommes que d'hier, s'écriait Tertullien, et nous » remplissons vos municipes, vos colonies, l'armée, le palais, » le sénat, le forum. Nous ne vous laissons que vos temples ». En effet, le flambeau de l'Évangile avait déjà pénétré non-seulement dans toutes les parties de l'empire, mais même dans des contrées jusqu'alors inaccessibles aux armes romaines. Depuis le premier degré de l'échelle sociale jusqu'au point le plus élevé, les disciples de la Croix étaient partout répandus; enfin leur nombre était si grand, que des villes, des

provinces et des légions entières ne connaissaient d'autre dieu que le Dieu des Chrétiens.

Telle était la situation de l'Église, lorsque Constantin devint seul maître de l'empire. Vainqueur de Maxence au pont de Milvius, il venait de rentrer à Rome; mais ce ne fut point au Capitole qu'il alla faire à Jupiter l'hommage de sa victoire; c'était la croix à la main qu'il avait vaincu, ce fut la croix à la main qu'il voulut entrer dans la capitale de ses états. Dès-lors s'ouvrit une ère nouvelle : le sang des martyrs cessa de couler; les disciples de l'Évangile sortirent de leurs obscures retraites. Jésus-Christ était le dieu des Romains.

Bientôt de toutes parts des églises s'élevèrent; les Chrétiens furent réintégrés dans la possession de tous les biens dont ils avaient été injustement dépouillés; comblé d'honneurs et de richesses, le clergé eut un rang dans l'état; le palais de Latran fut assigné pour demeure à l'évêque de Rome, les pratiques de l'Église furent confirmées par la loi; le dimanche devint un jour férié; le supplice de la croix fut aboli; insensiblement l'esprit du christianisme pénétra partout; on condamna l'astrologie; on adoucit l'esclavage; on facilita les moyens d'en sortir; les gladiateurs enfin furent proscrits, et le concubinage cessa d'être autorisé par la loi.

Jusqu'alors les sectateurs du paganisme avaient souvent reproché aux disciples de l'Évangile de n'avoir ni temple, ni autels, ni images, ni sacrifices, ni fêtes; et ces reproches, il faut le dire, n'étaient pas sans quelque fondement. Par suite des difficultés qu'éprouvait le clergé à s'assembler durant le cours des persécutions, une foule de points de discipline étaient encore restés sans solution; mais ces lacunes furent bientôt remplies, dès que Constantin eût donné la paix à la chrétienté. Des synodes, des conciles s'assemblèrent;

l'Église prit dans tout le monde chrétien une forme régulière et identique ; le dogme fut invariablement déterminé ; des fêtes furent instituées ; la liturgie prit naissance : du temple des idoles l'encens, les luminaires, les processions et une foule de cérémonies passèrent dans celui des Chrétiens. Enfin tout ce qui se rattachait au culte, aux assemblées générales et particulières de l'Église, à la hiérarchie et à la discipline, fût irrévocablement fixé.

Le gouvernement de l'Église présentait alors l'image d'une vaste république fédérative : toutes les dignités ecclésiastiques étaient éligibles ; et rien ne se décidait, touchant les intérêts de la communauté, qu'à la pluralité des suffrages. C'était dans les conciles qu'on statuait sur les affaires d'une certaine importance, comme celles qui concernaient le dogme, la foi, la discipline générale de l'Église ou la réforme des abus en matière ecclésiastique. Ces assemblées étaient investies d'une autorité suprême, et la décision d'un concile ne pouvait être réformée que par un nouveau concile.

Chaque évêque exerçait aussi individuellement dans toute l'étendue de son diocèse des fonctions considérables, la célébration des mystères, l'explication des saintes écritures, l'instruction des catéchumènes, la consolation des malades et de tous les malheureux, étaient dans ses attributions. Il exerçait aussi une sorte de juridiction parmi les Chrétiens, qui devaient s'appliquer sur-tout à éviter les tribunaux des infidèles ; et quiconque ne se soumettait pas à ses décisions, encourait la peine de l'excommunication.

En général, il n'y avait entre les évêques aucune sorte de distinction : chacun indépendant dans son diocèse, dirigeait son troupeau suivant ses lumières, et remplissait toutes les attributions attachées au sacerdoce. Toutefois certaines églises,

soit à raison de l'importance des villes où elles étaient établies, soit à cause de la dignité de leurs fondateurs, jouissaient d'une sorte de prééminence. C'est ainsi que, dès les temps les plus reculés, l'évêque de Rome, en qualité de successeur du prince des apôtres et d'évêque de la capitale du monde, exerçait sur tous les autres prélats une certaine suprématie. Aussi voyons-nous qu'il était souvent consulté par les autres sièges, et qu'en tous lieux ses décisions étaient toujours reçues avec la plus grande vénération. Cette sorte de prépondérance était si bien établie dès le concile de Nicée, que, bien que le prélat qui gouvernait alors le diocèse de Rome n'ait pu lui-même assister à cette assemblée, il obtint néanmoins le premier rang dans la personne de ses représentants. Du reste cette suprématie était purement honorifique, et ne conférait à cet évêque aucune prérogative, aucun droit sur les autres prélats : le titre de Pape était commun à tous ; tous étaient égaux entr'eux, et de même que le chef de l'église romaine, ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle des conciles.

Les fonctions des évêques étaient, comme on le voit, très-étendues, et devaient nécessairement absorber tous leurs instans ; mais ils trouvaient dans le zèle des prêtres, des diacres et des sous-diacres, un puissant auxiliaire, quoique ces ecclésiastiques ne pussent remplir que certaines fonctions du sacerdoce, suivant les ordres dont ils étaient revêtus. Les laïques prenaient aussi une part active aux affaires de l'Église : le peuple était toujours consulté lorsqu'il s'agissait de prendre une détermination importante ; et il n'y avait d'élection valable qu'autant qu'il l'avait sanctionnée.

Indépendamment des évêques et des clercs, d'autres chrétiens se consacraient à la religion, et sans être engagés dans

les ordres, pouvaient, en quelque sorte à raison de la piété dont ils faisaient profession, être considérés comme appartenant à la milice sacrée. On les appelait *ascètes*, et sous ce nom étaient compris tous ceux qui, comme les ermites, les moines, les diaconesses et les vierges, se dévouaient à une vie austère, et à la pratique de toutes les vertus. Les diaconesses et les vierges étaient chargées du soin des pauvres et des malades, et distribuaient à ceux qui étaient dans le besoin les aumônes de l'Eglise. Les ermites et les moines, bien que vivant dans la solitude et la retraite, rendaient néanmoins d'utiles services à l'humanité et à la religion, car ils copiaient les écrits de ceux qui l'avaient le mieux défendue contre les attaques du paganisme; et composaient souvent eux-mêmes des ouvrages non moins remarquables par le mérite littéraire que par l'excellence des principes qu'ils contenaient.

Ainsi organisée l'Eglise étendait tous les jours ses conquêtes : rien ne résistait à la morale évangélique; et sur tous les points du monde connu, le Dieu des Chrétiens voyait flotter son étendard. Toutefois le polythéisme ne se tenait pas pour battu. Fort de l'appui de ses prêtres et en général de tout ce qu'il y avait de puissant dans l'état, il défendait pied à pied un terrain qui lui échappait. C'était entre les deux partis un assaut continu : les infidèles accusaient les Chrétiens d'être la cause de toutes les calamités qui, depuis l'invasion des barbares, affligeaient l'empire. Les Chrétiens à leur tour reprochaient aux infidèles leurs vices et leur dépravation qui attiraient la colère du ciel. Les uns attaquaient les moines, leurs dérèglements, leur insatiable avidité; les autres déversaient le ridicule sur les vestales et les fables du paganisme.

Mais c'était envain que le paganisme prétendait soutenir

la lutte ; vaincu par l'Evangile , chaque jour décimait ses forces ; et sa frêle existence touchait déjà à sa fin , lorsque l'avènement de l'empire de Julien l'apostat vint relever les espérances de ses adeptes. Ce règne est néfaste dans les annales du christianisme. Le culte de l'idolâtrie que Constance avait défendu , fut rétabli ; les temples que le temps ou les Chrétiens avaient ruinés , furent restaurés ; le monogramme du Christ fut effacé pour faire place aux idoles et aux symboles du polythéisme ; enfin pour mettre le sceau à la persécution , Julien défendit aux Chrétiens d'enseigner les belles-lettres : et telles furent les funestes conséquences de cette prohibition , que Saint Augustin n'hésite pas à la mettre au nombre des plus cruelles persécutions que l'Eglise ait eu à essayer de la part des empereurs.

Telle était dans le 4^e siècle la position respective des deux religions. Toutefois ne pouvant se dissimuler l'absurdité de leur doctrine , les païens entreprirent de réformer autant que possible tout ce qu'elle pouvait avoir d'incompatible avec les lumières du siècle. Ils publièrent dès-lors qu'ils n'avaient jamais cru qu'à un seul Dieu dont ils adoraient les attributs sous divers noms. Feignant aussi d'amender leur conduite , à l'exemple des Chrétiens , ils s'unirent étroitement , formèrent des confréries , et amassèrent de l'argent pour secourir les pauvres et les malades. Ainsi que les Chrétiens , les polythéistes eurent leurs saints , et enfin pour ne le céder en rien aux disciples de l'Evangile , ils supposèrent des miracles et imaginèrent des prophéties.

De semblables moyens ne pouvaient obtenir que de faibles succès. Les fables de l'idolâtrie étaient jugées ; toutefois plusieurs causes tendaient à la préserver encore d'une ruine totale : de tout temps et même dans le fort de la persé-

cution , des divergences d'opinion avaient éclaté parmi les disciples de l'Evangile. Cependant le mal rarement se développait. Oubliant bientôt leurs querelles privées , les Chrétiens se réunissaient pour lutter contre l'ennemi commun. Mais , dès que le christianisme fut paisiblement établi , dès que l'idolâtrie réduite au silence ne fut plus un sujet de crainte , l'Eglise n'eut pas de plus dangereux ennemis que ses propres enfans. La discorde se mit parmi eux , et bientôt flottèrent dans leurs rangs des étendards opposés. On vit alors surgir de toutes parts des schismes , des hérésies. Arius , Macédonius , Collathe , Jovinien , Priscillius vomirent leur poison. Une sorte de frénésie s'était emparée de tous les esprits : on disputait , on argumentait sur tout , de misérables arguties étaient l'objet de mille controverses ; chacun voulait être un docteur. Au sein de ce délire , rien n'était respecté ; on soutenait les plus étranges questions ; on attaquait les principaux dogmes de la foi ; l'Eglise était ébranlée jusques en ses fondemens.

De toutes les hérésies qui divisèrent les Chrétiens , la plus funeste fut , sans contredit , celle d'Arius. Ce prêtre impie niait la divinité de Jésus-Christ ; et sa doctrine , secondée par un grand nombre d'évêques , parcourut bientôt le monde chrétien. Jamais pareil embrasement n'avait éclaté dans l'Eglise. Des provinces , des nations entières se détachèrent de la foi , et renièrent le Dieu de leurs pères. La chrétienté fut divisée en deux camps. Plusieurs empereurs romains embrasèrent l'erreur , et dix conciles suffirent à peine pour extirper cette hérésie. Les Gaules cependant avaient résisté à toutes les séductions. Au sein des agitations qui bouleversaient l'Eglise , le dépôt sacré de la foi s'y était conservé dans toute

sa pureté; et l'erreur constamment repoussée par ses évêques n'y avait projeté que de faibles racines.

Indépendamment de ces nombreux sujets de troubles, un mal non moins funeste germait dans le sein de l'Église. Cette pureté de mœurs, cette simplicité évangélique autrefois si généralement répandues, s'étaient presque évanouies. Les vices des païens avaient gagné les disciples de Jésus-Christ; eux qui naguère ne recherchaient les biens d'ici-bas que pour les partager avec leurs frères et les consacrer au soulagement des pauvres et des infirmes, alors sacrifiaient tout à la fortune, et ne respiraient que richesses et plaisirs. Confondus avec les infidèles, ils hantaient les jeux et les spectacles, et comme eux se livraient à la dissipation et à la débauche. Le clergé même n'avait pu se préserver de la contagion. Les prêtres autrefois si austères, oubliant le soin de leur troupeau semblaient n'être plus occupés que de leurs intérêts privés. Les évêques fréquentaient la cour, recherchaient la faveur des grands, et affectaient à tous les yeux une magnificence que l'exemple du Christ avait condamnée. Un esprit dominateur se décelait par-tout: les richesses de l'Église étaient devenues immenses; et telle fut la rapidité de leur accroissement, que les princes se virent dans l'obligation de mettre des bornes aux envahissemens du clergé. Il fut défendu aux clercs d'accepter des legs, et nul ne fut admis dans les ordres sacrés, qu'après avoir donné à sa famille, ou à la municipalité dont il était membre, tous les biens qu'il possédait. Comme c'était aux dignités ecclésiastiques qu'était attachée la disposition des revenus de l'Église, elles étaient l'objet de toutes les ambitions. Du moment qu'un siège était vacant, l'intrigue s'agitait en tout sens; et tel était l'acharnement des partis, que

quelquefois ils en venaient aux mains et s'y disputaient la victoire par la force des armes.

A tant d'impureté, les Chrétiens joignaient une intolérance qui tenait du fanatisme : les préceptes de charité tant recommandés par eux au temps de l'adversité, furent oubliés dans la fortune. Les rôles changèrent : de persécutés ils devinrent persécuteurs, et la liberté de conscience cessa d'exister. Constance et Valentinien défendirent aux païens les sacrifices; Gratien s'empara des biens appartenant au collège des prêtres et à la congrégation des vestales; Théodose abolit les privilèges des pontifes, ferma les temples, confisqua leurs dépouilles, et défendit, sous peine d'être traité comme criminel de lèse-majesté, d'immoler des victimes, d'offrir de l'encens aux idoles, et de faire aucun autre acte d'idolâtrie. Enfin on attaqua la capacité civile et politique des païens ; et l'exercice de toute fonction publique leur fut interdite.

Tout ce qui avait appartenu à l'idolâtrie, tout ce qui en rappelait le souvenir excitait la rage des Chrétiens : préludant aux fureurs des barbares qui bientôt devaient envahir l'empire, de toutes parts ils démolissaient les temples et renversaient les statues. Rien n'était épargné : un anathème universel semblait avoir été prononcé contre tous les chefs-d'œuvre des arts : la perte fut irréparable. Les plus riches monumens de l'Italie, de l'Egypte, de la Syrie, succombèrent devant ces impitoyables destructeurs. La Gaule ne put échapper à ce vandalisme : à la tête d'une troupe de moines, Saint Martin, si vénérable d'ailleurs, y abattit les autels, les temples, les idoles et jusques aux bois consacrés. L'esprit de destruction était universel. « Vous avez permis, s'écriait Libanius, s'adressant à Théodose, que le feu sacré demeurât sur les autels, qu'on y brûlât de l'encens et d'autres aro-

» mates, et pourtant on renverse nos temples ! Les uns tra-
» vaillent à cet œuvre avec le bois, la pierre et le fer ; les
» autres emploient leurs mains et leurs pieds : proie de
» Mysiène ! on enfonce les toits, on sape les murailles, on
» enlève les statues, on renverse les autels ». Des choses l'on
passa aux personnes ; le sang des païens coula à son tour. « Pour
» les prêtres, continue Libanius, il n'y a que deux partis à
» prendre : se taire ou mourir ! d'une première expédition
» on court à une seconde, à une troisième. On ne se lasse
» pas d'ériger des trophées injurieux à vos lois ». L'intolérance
des Chrétiens était à son comble : tout ce qui ne pensait pas
comme eux était confondu dans une commune proscription,
et le sang des hérétiques se mêla sur l'échafaud à celui des
Gentils.

Ainsi tous les vices qu'on avait reprochés aux fauteurs de
l'idolâtrie, éclataient avec violence dans le sein de l'Église ;
ainsi un aveugle fanatisme dénaturait la sublimité de la mo-
rale évangélique. Mais rarement la persécution produit l'effet
qu'on en attend : les païens n'en devinrent que plus opiniâtres
et plus obstinés dans l'erreur. Forcés d'encenser l'autel des
Chrétiens, en public ils suivaient les pratiques de l'Église, en
secret ils sacrifiaient aux idoles. Souvent même honteux de
céder, ils se réfugiaient dans leurs temples, s'y barra-
daient, et attendaient fièrement, les armes à la main, les
destructeurs de leurs dieux.

Mais c'était en vain : le siècle entraînait le polythéisme,
et l'Évangile avait vaincu. Déjà sur tous les points du monde
connu flottait l'étendard de la Croix. L'idolâtrie ne trouvait
plus d'asile, et les dieux par-tout proscrits, fuyant de ville
en ville, disparurent bientôt sous les ruines de leurs temples.

ALEX. DE MORTARIEU.

LA GRAND' VERGUE.

EXTRAIT DES

MEMOIRES D'UN OFFICIER DE MARINE.

Nous avons quitté depuis vingt jours les côtes de l'île de France. C'était mon premier voyage comme officier, et mon premier de long cours. Jusque-là j'avais rempli les charges de pilotin sur une goëlette française dont les excursions n'avaient jamais formé un mois de traversée, d'allée ou de retour. Bourbon, Rodrigues, et les Seychelles avaient seuls vu flotter notre pavillon. Cette fois, je faisais voile pour le Havre. J'étais tout fier de ma nouvelle dignité, ainsi que des trois mois de mer qu'allait occasioner la distance du lieu de notre destination. Les agrémens de la vie maritime avaient singulièrement augmenté pour moi : une paie plus forte, une nourriture plus soignée, une cabane plus large, un hamac plus confortable, voilà ce que j'avais gagné en passant du grade de pilotin à celui d'officier, d'une goëlette à un trois-mâts. Il y a entre une goëlette et un trois-mâts

la différence qui existe pour la couleur entre un noir et un blanc , pour la caste entre un Paria et un Brame. J'aimerais mieux être patron d'un trois-mâts que capitaine d'une goëlette. A vous capitaine de goëlette non-seulement la responsabilité du commandement , mais aussi l'exécution de vos propres ordres ; car vous seul êtes d'ordinaire capable de manœuvrer sciemment votre barque ; seul de tout l'équipage vous connaissez votre rose de vents ; à vous le quart qui dure aussi long-temps que le voyage , à vous la barre dans les gros temps , mais aussi tout l'honneur à vous ! quelque marin que vous ayez le pied , je vous défie de marcher par la plus petite brise sur le pont d'une goëlette sans vous tenir à la lisse ou aux cordes de la mâture. Je vous défie de voguer tout un jour sans vous voir et sentir couvert par les lames qui se jouent à bord comme sur la mer. Dans une goëlette il n'y a pas de nain qui ne fût forcé de se baisser pour entrer dans sa cabane ; dans un trois-mâts il n'y a pas de rats qui mangent de biscuits plus moisies que ceux dont se nourrissent les matelots d'une goëlette. Quand par hasard sur une goëlette la cage à poules s'ouvre pour gratifier l'état-major d'une de ses prisonnières étiques , malades , mi-plumées , il n'est pas dit qu'elle soit toujours servie cuite à table ; cela dépend de la mer qui souvent au beau milieu de la besogne du Cook , s'engouffre , la capricieuse ! dans une cuisine en fer , haute et large de deux pieds , où le rôti passe le plus rapidement du monde d'un excès de température à l'excès contraire. Joignez à cela le despotisme obligé du commandant d'une goëlette dont l'équipage est composé d'ordinaire de Lascars , la plus timide et la plus molle peut-être des tribus de l'Hindostan ; à la musique de la garcette si nécessaire au maintien de la discipline parmi cette classe d'hommes , joignez

celle du langage aigu , criard , qui lui est propre , et vous aurez une idée , bien qu'incomplète , de la vie du marin à bord d'une goëlette.

Jugez donc s'il était logique à moi d'être joyeux en me voyant officier d'un trois-mâts anglais de 600 tonneaux. J'avais pourtant bien pleuré en embrassant ma mère. Après mille et mille recommandations de sagesse , de prudence , accompagnées d'une bourse de quadruples (il n'y a qu'une mère capable de ces attentions-là) , j'avais dit adieu à mon pays , pour long-temps. En le quittant je n'avais pas été le seul à verser des larmes : une femme autre encore que ma mère avait gémi de mon départ ; c'était même à cause d'elle que j'avais entrepris ce voyage. Elle m'aimait encore cette femme et moi je ne l'aimais plus : on se civilise de bonne heure à l'Ile de France. A 15 ans j'avais plu , grâce à un madrigal qui , autant que je m'en souviens , aurait défié les plus musqués madrigaux du cardinal de Bernis : on fait de bonnes études à l'Ile de France ! c'est à vingt ans que je m'embarquai sur un navire anglais. J'avais donc aimé cette femme cinq ans de suite , et en y songeant aujourd'hui , je trouve comme alors qu'il y avait de l'injustice à elle à se plaindre. Certes j'avais passé quelques mois de ce temps en mer , mais c'était pour elle une garantie de fidélité de plus ; mes relâches étaient les plus prosaïques du monde : à Bourbon des *Letchis* , aux Seychelles des *Cocos* , à Rodrigues d'autres fruits aussi innocens ; à cela seulement se bornaient mes jouissances physiques.

Me voilà donc sur mon trois-mâts anglais , voilà donc vingt jours que je suis en mer ; si le vent est favorable , dans 48 heures je verrai le cap de Bonne-Espérance.

Nous étions abondamment pourvus de passagers. C'est une

classe à part que celle des passagers ; pour le marin , neuf encore dans son état , une semblable cargaison fait de son navire un paradis flottant. Figurez-vous une réunion de personnes de sexe , de rangs , d'âges différens , dont les opinions , les ridicules , les goûts particuliers incessamment en contact , ressortent et se heurtent incessamment. Un même sentiment les anime d'ordinaire : la crainte d'un élément qu'ils ne connaissent pas ; manger , boire , se plaindre et dormir , voilà le plus habituel emploi de leurs jours. Entr'eux c'est une guerre continuelle , guerre que l'oisiveté fait naître , entretient , et qui ne cesse qu'avec elle : aussi l'heure des repas peut elle seule amener la trêve. Pour le marin les caresses , les flatteries , les préférences ; c'est le maître de maison dont on veut se faire bien venir. Il n'y a pas d'officier , quelque assidu qu'il soit à sa besogne , qui ne trouve le temps de s'initier dans les secrets des ménages et des coteries ; le jour il voit tout , la nuit il entend tout : un navire est si étroit ! une cloison si mince ! pour ma part , en ce moment où je parcours les notes que j'avais prises pendant mon voyage , je suis forcé , sur l'honneur , d'en déchirer bon nombre.

Mais quarante-huit heures se sont écoulées et la montagne de la *Table* paraît comme un point à l'horizon. Le soleil est prêt à se coucher. Marins et passagers , chacun met la main à l'œuvre , tant on a hâte de gagner la terre. Peu à peu les plus hauts édifices de Cape-Town se dessinent au loin ; on jette la sonde , on diminue de voiles ; huit heures sonnent et le navire mouille.

Sous les tropiques rien n'est beau à demi , ouragans ou calmes , levers ou couchers de soleil , jours ou nuits ; tout cela est grand , complet. La nature dans ces divers aspects révèle la main de Dieu.

L'admirable clair de lune qu'il faisait ce soir-là ! je maudissais intérieurement mon capitaine qui m'obligeait à débarasser le pont , quand j'aurais voulu débarquer le soir même comme la plupart de nos passagers , ou tout au moins tirer parti de la verve poétique qu'avaient fait naître en moi la ville avec ses fanaux suspendus , le ciel avec ses étoiles sans nombre , la rade avec son flot bleu et ses vaisseaux tranquilles comme s'ils étaient endormis. Mais le moyen d'être poète quand on est officier subalterne , un jour de mouillage sur-tout !

Lorsque j'eus achevé ma tâche que j'avais interrompue vingt fois au moins , pour me déchaîner contre le métier , j'abordai le capitaine dans un de ses bons momens : il s'appêtait à porter à ses lèvres un énorme verre de *porter* mousseux. Je m'approchai , et lui demandai la permission de coucher à terre pour visiter le soir même un hollandais à qui l'on m'avait adressé. Il y consentit gracieusement , non sans avoir souri d'un sourire qu'il avait eu , j'en suis sûr , l'intention de rendre malicieux et incrédule. Mon hollandais lui eut tout l'air d'un prétexte : il me calomniait mon capitaine ! Comment se passa ma nuit , c'est ce que l'on apprendra plus tard. Que pour le moment on se contente de savoir que le lendemain matin je ramenai à bord mon vieux hollandais , quelques jeunes gens du cap , plusieurs passagers des autres navires de la rade , et force bouteilles de Constance. A propos de Constance , rien de plus doux que ce vin-là , si ce n'est le baiser d'une maîtresse.

Le capitaine se trouvait à terre , le second présent : mais c'était le meilleur enfant du monde. A nous donc le bord , à nous la table avec ses mets et ses liqueurs de toute espèce , à nous les émanations parfumées du Houka oriental , à nous l'orgie ! avant le dessert toutes les têtes fermentaient ; les voix s'élevaient , se mêlaient , se heurtaient avec une étrangeté qui

avait bien son harmonie. C'était à qui contera son histoire.

Quelque épais que fût le bandeau que la fumée des pipes, des cigares, du vin, avait jeté sur nos yeux, notre hollandais ne s'en aperçut pas moins que la Vittoria, navire Américain, mouillé tout à côté de nous, venait de mettre son pavillon en berne. J'étais peut-être le seul instruit de la cause de ce signe de deuil : j'avais mis ma nuit à profit. On m'en demanda l'explication, je réclamai le silence. Le Hollandais chargea sa pipe, je remplis mon verre d'un Constance blanc et limpide, et je commençai ainsi :

« Tout est mystérieux dans la destinée d'Amanda ».

— « A l'histoire de la Vittoria, me cria-t-on ! »

— « Mais écoutez jusqu'au bout, répondis-je : tout est mystérieux dans la destinée d'Amanda. Quoique née de père et mère parisiens, le ciel du Cap de Bonne-Espérance fut le premier qui se leva sur elle. Son père était mort en mer : un mois après l'arrivée du navire en cette rade, Amanda vint au monde.

» Rien de plus sédentaire que le genre de vie de la mère d'Amanda au Cap de Bonne-Espérance. Elle s'était retirée, presque dans l'intérieur des terres, dans une maison de campagne bien isolée, car celle de l'habitant le plus voisin était encore à deux lieues de la sienne. C'était quelque chose de ravissant que cette maison de campagne. Elle était environnée de grands arbres du milieu desquels s'ouvraient çà et là de petites allées de fleurs. La mère d'Amanda employait à s'y promener une grande partie de ses journées ».

— « Amanda ! s'écria un de nos convives, un fashionable de Cape-Town (car il y a aussi des fashionables dans le pays des Hottentots), Amanda, c'est un nom de fleur ! »

L'interruption m'irrita. Je bus mon verre de Constance avec emportement, puis je le brisai contre un des angles de la table.

Le Hollandais profita du moment pour échanger une bouteille de bière vide contre une bouteille de bière pleine.

Ma sottise se trouva réparée comme par enchantement.

« J'avais moi-même fait plus tard la remarque de Monsieur, continuai-je ; mon récit l'eût naturellement amenée. En effet, c'est au milieu de ses promenades romanesques, à l'ombre des grands arbres, que la mère d'Amanda fut soudainement saisie des douleurs de l'enfantement. Après quelques instans, Amanda s'épanouit au jour comme les fleurs qui brillaient à côté d'elle ; son premier berceau fut l'herbe des champs. C'est, dit-on, à cette mystérieuse naissance qu'elle doit le nom qu'elle porte, comme sans doute sa passion pour les fleurs, passion qui s'est éveillée en elle avec le sentiment de son existence.

» Dès ce moment l'horizon parut moins sombre à la pauvre mère. Elle n'était plus seule ; c'était l'image d'un époux que lui rappelait cette enfant adorée ; le souvenir du bonheur qu'elle avait goûté dans son ménage lui revenait sans amertume ; l'espérance lui souriait comme le jeune visage de sa fille. C'était de l'amour qu'elle avait encore au cœur, mais de l'amour sans tourment, sans orage ; c'était de l'amour de mère. Amanda s'essayait à la vie avec un charme inexprimable. Comme cela arrive d'ordinaire à son âge, elle jouissait du jour présent sans regret du passé, sans inquiétude de l'avenir ; elle en savourait les heures, insoucieuse de leur fuite. Pourvu qu'à son réveil elle pût cueillir un bouquet pour sa mère, qu'en récompense elle en obtînt une caresse ; pourvu qu'elle sentît la brise courir dans sa chevelure blonde et jeune, qu'elle entendît autour d'elle bien des oiseaux, elle n'en demandait pas davantage ; ses yeux bleus et ses lèvres s'épanouissaient comme son cœur. »

— « Notre officier fait de la poésie, s'écria-t-on ! à la santé de notre officier ! »

Et malgré mes signes d'impatience, le hurra anglais s'élève trois fois consécutivement ; les verres se choquent et se vident en mon honneur.

Mon Hollandais chargea de nouveau sa pipe.

Quand le silence fut rétabli, je repris ainsi : « Aucun événement remarquable ne troubla l'heureuse uniformité de l'existence d'Amanda jusqu'à l'âge de quinze ans. Toute l'enfance est un sourire : ce sourire eût encore long-temps duré pour elle, si aux premiers jours de son adolescence elle n'eût eu le malheur de perdre sa mère. Jugez du désespoir de cette pauvre femme à son lit de mort ! Qui guiderait les pas de sa fille dans ce monde qu'elle ne connaissait pas ? qui nourrirait dans son cœur cette flamme si pure de vertu, de virginité, que la séduction éteint si vite ?

» Voilà les réflexions qu'elle se faisait. Y eût-il jamais un plus juste sujet d'angoisses ! Elle refusa les secours de la religion. Cette faiblesse morale qui nous fait d'ordinaire accueillir avec tant d'empressement le sacrement de l'Extrême-Onction ; ce besoin de croire qui nous pousse à nous cramponner à la consolante idée d'une autre vie ; tout cela était anéanti chez la mère d'Amanda. Une incroyable énergie, un scepticisme effrayant dévoraient seuls son cœur. Elle mourut dans d'horribles convulsions ; sa dernière parole fut un blasphème.

» Mais ses craintes ne furent pas réalisées ; car une famille hollandaise, apprenant l'isolement de la jeune Amanda, l'adopta avec une touchante générosité.

» Pendant que cette scène de deuil se passait au Cap de

Bonne-Espérance, une autre, non moins triste, avait lieu sur les côtes de Bombay. Un navire Maratte, exerçant la piraterie, était pris par la Vittoria, après un combat dont les chances avaient été tout un jour douteuses. Ce n'était, à proprement parler, qu'un grand bateau chargé d'hommes et d'armes que ce navire Maratte. Au moment où le sort se prononça pour la Vittoria, quarante d'entre les Marattes se précipitèrent dans les flots, préférant sans doute une mort prompte à celle qu'ils avaient l'habitude d'infliger à leurs prisonniers et qu'ils craignaient cette fois pour eux. De tout l'équipage, trois hommes seulement se rendirent, le chef et deux matelots; celui-là par excès d'audace, ceux-ci par l'espoir du pardon.

» Ce chef était de la classe des Brames; on le devinait assez à son costume et à ses traits. Son turban était blanc, une longue robe de mousseline lui descendait jusqu'aux pieds; un schall flottait sur ses épaules. A sa ceinture pendaient une paire de pistolets et un sabre dont la lame était aussi large que brillante. Il est impossible de trouver un front plus grave, plus noble que celui de ce Maratte. Tous ses traits étaient fortement dessinés. Une moustache épaisse et retroussée, une barbe noire et longue servaient encore à donner plus de caractère à sa physionomie. Il semblait avoir trente ans. Aussitôt qu'ils furent au pouvoir des Américains, ceux-ci les jetèrent aux fers. Le chef y conservait toute sa dignité, toute sa force. Ses deux compagnons, au contraire, employaient la ruse, les flatteries, l'humilité, pour qu'on rendit leur captivité moins sévère; car ils appartenaient à cette classe inférieure des Marattes pour laquelle la fausseté, le mensonge, sont presque des devoirs, sinon de bonnes qualités.

» La Vittoria faisait voile pour le Cap, quand elle fut

attaquée par le navire pirate. Une fois le combat terminé, elle reprit la même direction. Après une courte traversée, elle mouilla le soir en rade, là où elle est, auprès de nous.

» Pendant le voyage, le chef Maratte, ayant probablement pesé dans sa sagesse qu'il était plus logique de ne mourir que lorsque son tour arriverait tout naturellement, avait gagné, par de riches promesses ou autrement, un des matelots de la Vittoria; car le lendemain au moment où, selon la coutume, on alla porter la nourriture des prisonniers, il ne s'en trouva plus que deux. Cela n'empêcha pas que le tribunal criminel de Cape-Town ne se saisît de l'affaire et ne prononçât un même jugement contre les trois Marattes. Une forte récompense fut promise à qui découvrirait la résidence du chef.

» Pendant ce temps, que faisait-il, notre chef? s'exposait-il dans l'intérieur des terres aux attaques des tigres qui le peuplent? le jour déployait-il sa tente de nomade, sans jamais la fixer? la nuit dormait-il sur la foi de Wishnou dans quelque antre caché?... Rien de tout cela. Amanda avait souri sur sa vie, Amanda seule était son Dieu.

» Le Maratte vit pour la première fois Amanda, alors qu'elle était agenouillée sur la tombe de sa mère : l'expression de douleur qui se peignait sur le visage de cette jeune fille; l'idée de mort qui le poursuivait, lui; cette solitude si profonde, si vaste; tout cela fit éprouver au Brame une émotion qu'aucune langue humaine ne saurait traduire.

» Son ame s'abymait dans des pensées d'amour et de mort (rien n'est d'ailleurs plus près d'une pensée d'amour qu'une pensée de mort!). Toutes deux l'absorbaient dans toute l'étendue de leur portée : l'une jetait ses délices sur l'horreur de l'autre; les joies et les sourires de l'une se combinaient avec

les larmes et le deuil de l'autre, pour former ce qu'on pourrait, je crois, appeler le bonheur.

» Il y avait aussi de tout cela dans le cœur de la jeune fille. Ne pleurerait-elle pas en effet sa mère ? n'avait-elle pas seize ans ? et à cet âge ne ressent-on pas toujours ce vague inquiet, enchanté, qui n'est autre chose qu'un amour sans objet ?

» Aussi le premier regard qu'elle laissa tomber sur le Maratte fut-il pour elle le commencement d'une autre vie. Il était si beau, le Brame, sous le charme de la contemplation !...

» Je passerai sous silence les événemens qui succédèrent à celui de leur rencontre. Qu'il vous suffise de savoir que l'amour s'était emparé de ces deux existences, qu'il avait établi entre elles un lien que la mort seule était capable de briser. Exempte par sa nature et son éducation de ces préjugés absurdes et nécessaires, peut-être, qui régissent les sociétés civilisées, Amanda avait livré sans rougir sa virginité de corps à l'homme qui avait cueilli sa virginité d'ame.

» Mais c'était trop de bonheur pour que cela pût durer long-temps. N'est-ce pas en effet anticiper sur les jouissances éternelles que d'être deux à vivre sur cette terre d'une seule émotion, d'une seule vie morale enfin ? Après deux mois de constantes ivresses, le désespoir saisit la pauvre Amanda comme pour la briser sans pitié. Quant au Brame, son audace lui revint avec les persécutions. En se voyant arraché au seul être qui l'attachât à la vie, cet homme, qu'une simple jeune fille dominait un instant auparavant, rugit comme un lion devant les ennemis qui l'entouraient. Ce n'était plus le Maratte si calme dans les fers : ce n'était plus le Brame fugitif exhalant toute son existence dans de voluptueuses caresses ; c'était le chef pirate, avide de l'odeur du sang, et souriant de son rire

de carnage. Mais le nombre l'emporta; des chaînes chargèrent ses bras meurtris. Il s'éloigna suant la haine et la rage. Que faisait-elle alors, la pauvre Amanda? Hélas! elle était tombée mourante et flétrie dans une haie de fleurs qui se balançaient éclatantes et parfumées sur elle, comme pour lui rappeler sa vie d'autrefois et lui présager l'espérance à son réveil. Toute la nuit les étoiles brillèrent sur sa couche. Le sentiment de son malheur s'éveilla en elle avec la fraîcheur du matin; alors elle s'achemina, silencieuse, vers le toit hospitalier qui l'avait accueillie. Après un adieu de prières et de larmes, elle marcha au tombeau de sa mère. Elle y demeura plusieurs heures agenouillée; puis elle disparut, la pauvre désolée, sans qu'on ait encore pu découvrir le lieu de sa retraite!.... »

Pendant mon récit, les verres s'étaient plus d'une fois remplis et vidés. A l'exception du Hollandais peut-être, nous succombions tous sous le poids de la fatigue, de l'accablement.

L'orgie nous avait vaincus.

Un long silence avait succédé à mes dernières paroles, quand tout-à-coup le Hollandais laisse tomber sa pipe. Ce bruit nous réveille. Un éclat de rire est prêt à résonner; mais le veillard se lève, nous regarde tous avec un sang-froid effrayant, puis nous montre, sur le pont de la Vittoria, un homme vêtu de noir, au milieu de trois autres sous des habits orientaux. C'était un prêtre au milieu des trois Marattes.

Peu à peu la raison nous revient; le voile qui couvre nos yeux se dissipe graduellement; le rivage, les édifices publics nous apparaissent hérissés de curieux; la mer est invisible sous les bateaux qui la couvrent. Nous commençons à com-

prendre ; mais le plus ivre d'entre nous fait retentir son verre et l'inonde d'un Constance pur. Une entraînant sympathie nous saisit tous ; tous nos verres sont pleins et nous buvons tous ensemble : « Au salut des ames des trois Marattes ! »

Savez-vous quel écho réveilla notre épouvantable toast ? Un des sabords de la Vittoria s'entr'ouvre, un éclair s'en échappe, et notre navire s'ébranle sous nous. C'était le canon qui donnait le signal de mort.

La fumée s'éleva en tournoyant, et bientôt nous pûmes distinguer trois hommes pendus aux vergues de la Vittoria. L'un d'eux grimaçait comme un démon ; la grand'vergue était pour lui seul : privilège de chef !....

La raison nous était tout-à-fait revenue.

Deux jours après nous faisons voile pour Sainte-Hélène.

CH. CASTELLAN.

Paris, Mai 1834.

LE LANGUEDOC

AUX XII^e ET XIII^e SIÈCLES.

ON se tromperait fort, si l'on croyait qu'aux XII^e et XIII^e siècles la France comprenait tout le territoire que nous désignons aujourd'hui sous ce nom. La France n'était alors que la portion de pays qui s'étend de la Loire à la Manche ; encore une grande partie était-elle au pouvoir des anglais. L'autre partie, qui s'étend de la Loire à la Méditerranée était-ce qu'on appelait généralement le Languedoc , à l'exception toutefois de la Guyenne , qui appartenait aussi aux anglais et d'où ils sortaient souvent pour faire des conquêtes dans l'Auvergne et le Quercy. Cette partie du pays qui avant Charlemagne avait formé, sous la domination des Visigoths, le royaume d'Aquitaine , se détacha bientôt de l'empire d'occident. Tandis qu'en 879, Boson s'intitulait roi de Provence, les comtes de Toulouse de leur côté se rendaient indépendans. Cependant la suzeraineté de cette contrée était dispu-

tée par plusieurs maîtres, mais elle n'appartenait réellement à aucun. Les espagnols la revendiquaient comme partie de l'Espagne et lui donnaient même le nom d'Espagne ultramontaine; les italiens voulaient en faire une partie de leur domaine; l'empire d'Allemagne la regardait comme son bien; le roi d'Angleterre prenait le titre de duc d'Aquitaine et le roi de France prétendait étendre sur elle son pouvoir féodal. Ce fut peut-être un bonheur pour la liberté de ce pays que ce conflit de prétentions. Les comtes de Toulouse menacés d'un côté s'appuyaient sur l'autre, et nous savons que les rois de France ne craignaient rien tant que de voir les comtes demander les secours de l'empire à titre de grand vassal, et ils étaient prêts à toutes les concessions; pourvu qu'on ne reconnût pas pour suzerains de la Provence et du Languedoc les empereurs d'Allemagne. Cette politique qui réussit aux seigneurs, fut plus tard employée par les bourgeois, quand ils voulurent obtenir des concessions. C'est ce que remarque déjà un historien du moyen-âge, Luitprand, au sujet des bourgeois des villes italiennes: « Les italiens, dit-il, veulent toujours se servir de deux maîtres, afin de contenir l'un par la terreur que l'autre lui inspire. »

En se séparant de l'empire de Charlemagne, le Languedoc se sépara aussi du système qui, depuis cet empereur, s'étendit sur presque tous les pays qui lui avaient obéi. Je ne veux pas rechercher ici quelles furent les causes qui firent que, tandis que la féodalité devenait la forme dans laquelle venaient se mouler tous les gouvernemens des états du nord, formés des débris de l'empire de Charlemagne, ceux du Midi secouèrent presque entièrement ce système et prirent une marche plus déterminée vers la liberté. L'Allemagne et la France devenaient et restèrent encore long-temps des pays

féodaux ; l'Italie, l'Espagne et le Languedoc tendaient vers l'indépendance et se constituaient sous un régime municipal.

Il paraît que le gouvernement des villes du Languedoc était mixte, quoiqu'il soit difficile de déterminer les limites des deux principes qui le composaient ¹. C'est à connaître les limites de ces deux pouvoirs qu'il faudrait s'attacher ; mais c'est chose à peu près impossible aujourd'hui ². Dans ces époques d'ignorance, la légalité n'était rien ; tout s'appuyait sur les coutumes qui avaient force de loi ; et les coutumes, que chaque seigneur confirmait à son avènement, personne n'avait intérêt à les préciser ; aussi les chartes n'expliquent rien et ne détaillent rien. *Bonas consuetudines vestras et quæcunque pater meus vobis laudabit et concessit, denuò vobis laudo et concedo*, disait chaque comte à son avènement ³, et les bourgeois prenaient acte de ces concessions et de ces vagues confirmations d'anciennes concessions, quoique depuis l'avènement du dernier seigneur et la dernière concession les bonnes coutumes eussent fait un grand pas vers la liberté. « Les bourgeois, dit M. de Sismondi (Répub. d'Ital. » I. p. 379.) ne recouvraient leur liberté qu'en s'appro- » priant lentement les prérogatives des princes ; ils combat- » taient les abus avec les mêmes armes avec lesquelles les » abus avaient été introduits ; ils usurpaient la liberté, comme » on a vu souvent les seigneurs usurper la tyrannie ; et » comme ils cherchaient à dérober la connaissance de leurs

¹ Ticinensis Hist., lib. I, cap. 10, Rerum. Italar. II, p. 431.

² C'était probablement aussi difficile au XII^e et XIII^e siècles, et le vague qui entourait les droits et les pouvoirs servait merveilleusement la cause de la liberté.

³ Menard, Hist. de Nîmes, I, preuve 46.

» forces aux princes intéressés à leur servitude, ils l'ont en
 » même temps dérobée à la postérité. De nouveaux privi-
 » lèges étaient introduits en silence, toujours à l'aide du temps;
 » et avant qu'ils fussent contestés, on était toujours en droit
 » d'invoquer à leur appui l'usage constant de plusieurs gé-
 » nérations. »

C'est ainsi que les coutumes devançaient des droits, et comme elles n'avaient pour elles aucun témoignage écrit, le témoignage d'un homme du bien *boni hominis*, suffisait pour les prouver ¹. Mais à côté de ces droits vagues et sans précision, que les villes usurpaient peu à peu en silence, il y en avait d'autres bien connus et bien précis. D'abord les bourgeois avaient le droit de nommer leurs magistrats. Ces magistrats portaient différens noms selon les pays : on les appelait capitouls à Toulouse, consuls dans le reste du Languedoc et podestas dans la Provence. Leur élection variait aussi de mode selon les cités. A la fin du XII^e siècle (1198) Raymond VI, voulant introduire quelque régularité dans le mode d'élection, ordonna par une charte ² que le peuple assemblé à son de trompe et par quartier nommerait, sous la présidence du viguier, chaque quartier cinq hommes d'une probité reconnue. Ces personnes élues étaient

¹ En 1161, Bernard Aton VI, vicomte de Nîmes, eut une contestation avec le viguier de cette ville, pour les limites de leur juridiction respective. Une assemblée du peuple se tint à ce sujet dans la grande place des armes, sous la présidence des consuls, assis sous un orme antique. Alors un certain Hugues de Brouzet s'avança et déclara avec serment ce qu'il savait sur l'objet de la contestation, et son témoignage mit fin à la dispute et servit de base aux conventions qu'on indiqua. Menard, Hist. de Nîmes, I, p. 222, *preuv.*, p. 37.

² His. gén. du Languedoc, III, *preuv.* 185.

chargées de nommer les consuls, après avoir promis par serment devant tout le peuple de faire les nominations au plus grand avantage de la commune. Cependant les anciennes coutumes l'emportaient d'ordinaire sur les lois ; ainsi à Nîmes les consuls étaient nommés de la sorte. Le conseil de ville nommait seize personnes prises, huit parmi les chevaliers des arènes et huit parmi les bourgeois de la ville, et les consuls sortant de charge choisissaient leurs huit successeurs parmi les seize ou parmi les membres du conseil de ville ¹, de telle manière cependant que c'étaient les consuls bourgeois qui nommaient les consuls chevaliers et les chevaliers qui nommaient les bourgeois ², après avoir juré de ne consulter dans leur choix que le bien public et de laisser de côté toute haine et toute inimitié. D'autres barrières entouraient encore ce pouvoir des consuls de nommer leurs successeurs, et garantissaient la liberté du peuple : ainsi ceux qui avaient été consuls, ne pouvaient être renommés de 6 ans ³. Les élections étaient de plus soumises à la censure et à l'approbation de l'évêque et du conseil de ville ⁴, l'on ne pouvait prendre deux consuls dans la même famille ⁵ : pendant la durée de leur charge, ils ne pouvaient recevoir aucun présent, ni aucune offre de service de ceux qui avaient une affaire à plaider devant eux ⁶ : à la fin de l'année les consuls devaient rendre compte de leur administration à leurs

¹ Menard, Hist. de Nîmes, preuve. 80, 92.

² Id. I, preuve. 45.

³ Menard, Hist. de Nîmes, preuve. 108, 45.

⁴ Id. I, preuve. 45.

⁵ Id., id.

⁶ Id.

successeurs ¹, cette charge était annuelle; les élections se faisaient d'ordinaire le jour de la Toussaint ², et dans quelques pays le premier dimanche de Carême ³. Chaque consul recevait 100 sous par an.

Ces magistrats étaient chargés de l'administration intérieure et extérieure de la ville. Ils faisaient faire la police, vieillaient sur les fortifications, signaient les traités d'alliance, ordonnaient et levaient les impôts ⁴, administraient les finances. Il paraît certain qu'ils jugeaient aussi les procès : une charte de Raymond VI, en faveur des consuls de Nîmes, le dit expressément ⁵ : *Concedo quoque vobis et laudo ut postquam inter quaslibet personas in manu consulum litigare volentes lis cepta et contestata fuerit, ita quod unum placitum habuerint, non liceat eis vel alicui personarum illarum a manu consulum exire, donec causa illa in manu consulum terminata fuerit et sopita*. Il paraît de là que, quand les consuls avaient évoqué devant eux une affaire, les parties ne pouvaient pas se soustraire à leur juridiction en en appelant au comte de Toulouse. Les capitouls de Toulouse prétendaient même que leurs sentences étaient souveraines ⁶, et aucune charte ne nous apprend en effet qu'on pût en appeler de leur jugement. Cependant nous verrons plus tard qu'il est bien possible qu'on en appelait des consuls au viguier

¹ Menard, Hist. de Nîmes, 2 col.

² Du Cange, Gloss. lat. annot. consul.

³ Menard, Hist. de Nîmes, I, preuv. 45, 2 coll.

⁴ Id. I, preuv. III.

⁵ Id., preuv. 46.

⁶ Catel, Hist. de Toulouse, 33.

et quelquefois même de celui-ci au comte de Toulouse.

Dans les affaires graves, les capitouls et les consuls admettaient à leurs délibérations un conseil appelé *Consilium Juratum*. C'était le conseil de ville composé d'un certain nombre d'habitans, qui prêtaient tous serment *super sancta Dei Evangelia corporaliter tacta*, de bien conseiller dans l'intérêt de la ville ²; quelquefois même on invitait à venir siéger au conseil quelques bourgeois respectables. Quand cette espèce de sénat ³ avait décrété quelque organisation nouvelle, il fallait la soumettre à l'approbation de la foule, qui prononçait en dernier ressort. Alors la cloche de la cathédrale ⁴ appelait le peuple à une assemblée générale, ou bien des hérauts d'armes parcouraient les quartiers de la ville en sonnant de la trompette ⁵, et chaque quartier s'avanceit en ordre et par corporation dans le lieu désigné. C'était d'ordinaire la place publique ou un vaste champ en dehors de la ville qui recevait le peuple ⁶. Quelquefois l'assemblée se se tenait dans la grande salle de la maison de ville (*in palatio domûs communis*) ⁷, ou dans le palais de l'évêque. Un notaire remplissait l'office de secrétaire, rédigeait les

² Catel, Hist. de Toulouse, 3, 4.

³ C'était probablement les membres de ce conseil de ville qu'on trouve désignées dans les chartes par les *consiliarii consulum*, et dont les signatures suivent toujours dans les actes celles des consuls.

⁴ Du Cange, v. 193.

⁵ Catel, 34, Menard, Hist. de Nîmes, I, preuve. 98.

⁶ Catel, 34.

⁷ Id. 35.

⁸ Menard, I, preuve. 45.

actes, les relisait *distinctè et apertè ad intelligendum*, et faisait signer les témoins ou écrivait lui-même leurs noms ¹. Ces assemblées portaient le nom de *commune colloquium* ou de *parlamentum* ², ce qui faisait supposer que chacun avait le droit de donner son avis.

Examinons maintenant quelles étaient les prétentions et le pouvoir de fait des seigneurs et des comtes. Nous savons qu'aux XII^e et XIII^e siècles les bourgeois et les nobles étaient sur le même rang, avaient les mêmes prérogatives, et que les uns et les autres possédaient les mêmes droits. C'est ce qui est prouvé par une charte de l'an 1251, entre le comte de Toulouse et les habitants de la Provence, charte destinée à établir leurs droits réciproques, et constatant que les bourgeois honorables jouissaient des mêmes privilèges que les chevaliers. On voit encore entr'autres preuves de cette assertion une attestation de l'année 1298, donnée sous les sceaux et signatures des principaux habitants de Beaucaire, les uns simples bourgeois et les autres chevaliers, que l'usage et la coutume, de temps immémorial, étaient que les bourgeois recevaient la ceinture militaire et les autres marques de chevalerie des mains des nobles, des évêques et des archevêques ³. Le régime féodal n'était pas mieux établi des bourgeois aux grands seigneurs. Voyons, par exemple, ce qui se passait pour la Provence. Ce pays, selon les historiens, relevait de ses vicomtes ; ceux-ci relevait à leur tour des comtes de Toulouse, qui, à titre de marquis de Provence, étaient

¹ Menard, I, preuves. 45.

² Catel, 34, 35.

³ Fauton. Hist. d'Avignon, I, p. 3.

obligés d'en faire hommage à l'empereur d'Allemagne. Bien plus, les comtes de Barcelonne avaient d'abord prétendu posséder ce fief, et plus tard les rois d'Arragon s'en dirent les suzerains. Voilà un pays profondément enfoncé dans le système féodal; consultons les actes et les faits, et nous verrons qu'il n'en était rien. L'influence de l'empereur était nulle sur ce pays. *Nomen tantum et coronam habet*, dit Dithimar (chroniq. 92), en parlant de l'empereur, dont il est cependant le partisan; et de tous les autres suzerains on pourrait en dire de même.

Il est cependant un seigneur dont le pouvoir était plus grand, parce qu'il était plus rapproché; c'était le comte de Toulouse, seigneur suzerain de tout le Languedoc. Mais depuis Raymond de St-Gilles, le pouvoir, qu'ils disent tenir de Charlemagne, perd à chaque avènement d'un nouveau comte, par des concessions d'autant plus maladroitement faites, qu'elles ne précisaient rien. Il faut avouer aussi qu'il était rare que chaque nouvelle ville qui, par alliance, par traité ou par héritage, venait se joindre à leurs domaines, n'apportât pas quelques privilèges, qu'il fallait nécessairement confirmer.

Déjà, à la fin du XI^e siècle, les villes avaient arraché ou acheté de leurs seigneurs quelques concessions qui s'étaient bien vite accrues et multipliées. La première de ces concessions fut la renonciation des vicomtés et des seigneurs, à ce qu'on appelait *las questas* et *las toltas*. C'étaient des exactions arrachées par force et contre toute justice (voir *Du Cange, Glossar.*); *exactio quæ per vim fit, quod contra jus tollitur*. Cette première concession fut achetée à prix d'argent.

Une fois sur le terrain des concessions, on ne s'arrêta pas

là. Depuis l'invasion des barbares, les seigneurs francs habitaient des châteaux forts; ils aimaient peu le séjour des villes, que, dans les premiers momens de la conquête et dans leur sauvage amour de la liberté, ils avaient saccagées et tenté de détruire. Cette absence des seigneurs fut un bien pour les villes, qui respiraient plus à l'aise loin des yeux du maître. Mais dans ces temps de troubles et de désordres, les villes et leurs bourgeois peu belliqueux couraient à chaque moment le danger d'être pillés. Des troupes de routiers, de Brabançons et d'Arragonnais battaient les champs par milliers, mettant tout à feu et à sang. Aussi les villes demandèrent et finirent par obtenir le droit de s'entourer de murailles et de fossés¹. Les comtes de Toulouse accordèrent *liberam facultatem faciendi clausuram, fossatos, muros, turres, portales et quamcunque munitionem facere volueritis, pro velle et arbitrio vestro*. Par cette concession les seigneurs se fermaient la libre entrée des villes, et souvent ils ne purent l'acheter que par de nouvelles concessions.

Les bourgeois des villes étaient donc maîtres chez eux, entourés de murs, et ne payant que les impôts qu'ils consentaient ou que fixaient les coutumes. Cependant les seigneurs avaient dans chaque ville un représentant, *vicarius*, qui veillait aux intérêts de son maître et était le président naturel de tout le gouvernement. Ce *vicarius* ou viguier était bien le représentant du seigneur; car on ne comprendrait pas autrement quel rôle il vient jouer sur une scène déjà si pleine de personnages inutiles, ou qui du moins aujourd'hui nous semblent tels. Son nom de *vicarius* nous le fait déjà supposer; de plus, dans les actes passés entre un seigneur et

¹ Menard, Hist. de Nîmes, I, 246, 248, preuve 40.

les bourgeois d'une ville vassale, le viguier ne signe jamais du côté des consuls et du conseil, mais avec le sénéchal et le chancelier. D'ailleurs, c'est toujours lui qui entreprend d'empiéter sur les droits et les franchises; et quand il y a révolte des bourgeois contre leur suzerain, le viguier en est d'ordinaire la première victime; nous savons encore qu'il n'était pas de la ville où il exerçait sa charge¹. Nous voyons, il est vrai, que parfois s'élèvent des démêlés entre les seigneurs et les viguiers; mais ce n'est jamais sur le fait du pouvoir que porte la dispute, mais sur la part qui devait revenir à l'un et à l'autre des amendes infligées par ces derniers. Les viguiers étaient donc aussi des juges seigneuriaux, comme plus tard ils furent des juges royaux, quand le Languedoc devint une province de la France. Ils étaient encore des chefs militaires; dans ces temps de confusion, comme le remarque M. Guizot, il semblait naturel que celui qui défendait le pays contre l'ennemi extérieur, le purgeât aussi des ennemis intérieurs. C'étaient eux qui convoquaient les chevaliers et les corporations des bourgeois, quand le service militaire le requérait, et ils en étaient les commandans naturels.

Il est assez difficile de se faire des idées justes et générales sur les limites respectives du pouvoir du viguier et de celui des consuls. Tout était régi par les coutumes; et les coutumes variant selon les pays et les cités, changeant avec chaque génération, rien d'étonnant si le viguier usurpait une partie du pouvoir des consuls, quand les coutumes lui étaient favorables; s'il s'en laissait dépouiller, quand les coutumes le voulaient ainsi.

Quoi qu'il en soit de ces faits de détail, que l'histoire

¹ Menard, Hist. de Nîmes; I, 258, 410, 411.

particulière de chaque ville peut seule expliquer, nous pouvons reconnaître que le système féodal n'existait pas aux XII^e et XIII^e siècles dans le Languedoc. Un système municipal y était établi : chaque ville à peu près indépendante de son seigneur, se gouvernait par ses coutumes, ou par les conventions qu'elle faisait dans ses parlemens. Les chevaliers et les petits seigneurs se trouvaient heureux d'être bourgeois des villes, et les hauts seigneurs étaient obligés de traiter d'égal à égal avec les magistrats. « Durant le temps desdits comtes, dit un extrait des registres de l'Hôtel-de-Ville de Tolose¹, les dits comtes prestaient serment de fidélité aux capitouls et citoyens du dit Tolose et les dits citoyens réciproquement à eux. »

Malgré les assertions d'une foule de gens savans et érudits, le fait est que les villes étaient tout aussi libres que les républiques qui fleurissaient à la même époque en Italie. De fréquens traités d'alliance les unirent les unes aux autres ; Arles et Marseille furent long-temps les alliées de Gênes et de Pise. Arles, Nîmes et Béziers formaient entr'elles d'étroites alliances, et le citoyen d'une de ces républiques avait droit de bourgeoisie dans l'autre, quand il y fixait son séjour. Il faut cependant convenir que l'histoire de ces villes municipales est bien moins digne d'être connue que celle des républiques italiennes : aussi commerçantes que ces dernières, elles n'étaient pas animées de leur esprit de jalousie et d'ambition ; elles vivaient en assez bonnes voisines, et leurs petites querelles n'ont guère ensanglanté le Languedoc. D'ailleurs bientôt les barons du Nord jetèrent des regards d'envie sur les provinces du Midi. Un abbé fougueux, Saint Bernard, éveilla des ambitions, que

¹ Catel, Histoire des Comtes de Toulouse ; à la fin.

tant d'exemples récents excitaient ; une opinion religieuse répandue dans quelques-unes de ces villes fut un prétexte suffisant ; l'invasion eut lieu, et le manque de pouvoir central livra tout le pays aux français. Dès lors les institutions municipales s'affaiblirent et finirent par disparaître, étouffées sous le système féodal qu'apportaient les conquérans.

MICHEL NICOLAS.

Nîmes, Mai 1834.

L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE

DE MOISSAC.



HEUREUSE la forêt des montagnes , parce que les grandes eaux viendront et ne l'atteindront pas.

Heureuse la maison qui s'est assise sur le roc et bien enracinée dans la terre , parce que les torrens qui ravagent la frapperont et ne la renverseront pas.

Mais heureuse avant tout la gigantesque cathédrale , gothique , millénaire , aux larges parois , aux larges piliers , bien ajustés , bien cimentés. Toutes les fois qu'elle révèle à vos yeux sa masse granitique , largement épanouie , vous la prendriez pour une reine des temps passés , longue d'années mais non pas vieille , vieille mais non pas décrépite , décrépite mais non pas rebutante ; ou plutôt pour une de ces bonnes fées bienfaisantes , avenantes , amies du riche , amies du pauvre , amies de tous. Oh ! si j'étais cathédrale , comme je m'en irais gaîment à travers les orages , les révolutions et les siècles !... Voyez plutôt :

on vit depuis deux siècles et l'on est jeune encore comme un souvenir d'enfance ; on a six cents ans, sept cents ans, huit cents ans, et l'on est droite et bien portante, et le temps se fatigue à limer votre peau ciselée, toute bigarrée de bas-reliefs, comme une riche étoffe qui ruisselle de pierreries ; on s'use, on s'affaisse, on s'écroule, et voilà que chacune de vos rides, de vos crevasses, de vos mutilations, vous procure un admirateur de plus, un amoureux de plus. Oh ! si j'étais cathédrale, comme je vivrais heureux de ma vie de cathédrale !

Et ne croyez pas, messieurs, que dans ma prétentieuse ambition j'aspire aux gloires immortelles des plus brillantes œuvres qu'ait enfantées l'architectonique ancienne ou moderne ; non. Sans doute, il serait beau d'être Notre-Dame de Paris avec son portail mirifique, ses deux grandes tours jumelles, son gros bourdon, son carillon, et sur-tout son Quasimodo, génie du bien et du mal, très-bon et très-malfaisant, ame d'homme dans un corps de bête, esprit de tigre et de chien, d'aigle et de vautour dans un corps d'homme, grotesque et sublime ; ardent, passionné, puissant, naïf comme le moyen-âge. Il serait bien beau d'être la cathédrale d'Anvers, d'Aix-la-Chapelle, et tant d'autres que le moyen-âge a moulées par-ci par-là, tantôt lourdes et massives, tantôt légères d'allure et de costume, avec des broderies, des dentelles, des découpures à ravir ; mais je me contenterais, moi, d'être l'église modeste et simple et même quelquefois un peu prude d'une bonne petite ville à la manière d'autrefois. Si j'étais, par exemple, l'église de Saint-Pierre, qui est l'église de l'abbaye de Moissac... Qu'en pensez-vous ? Je pourrais deviser avec vous sur bien des sujets, n'est-ce pas ? car je serais bien vieux ou plutôt bien vieille. Tous les dimanches, quand un bon vent de dévotion vous ferait enfile la grande arche de mon portail, je vous jetterais le grappin, sur-

tout le soir ; aux heures des causeries. Puis je vous conterais mes histoires , je vous ferais mes doléances , je vous dirais : « Bien des siècles se sont écoulés ; bien des révolutions accomplies , bien des moissons moissonnées , mes enfans , depuis que je suis là sur mes jambes de pierre à compter les générations de vos pères qui s'en sont venues , qui s'en sont allées , pas à pas , l'une avant l'autre , après avoir fait un peu de bruit , qui plus , qui moins , comme le Tarn qui frise et frôle son pont de briques , creuse un peu le gazon des rives ; et puis c'est fait. Savez-vous que j'étais déjà doyenne d'âge et vénérable d'expérience , quand j'ai vu les petites grand'mères des bisaïeules de vos trisaïeules s'ébattre autour de mes murailles. J'ai , mes enfans , 774 ans , une vie des siècles antediluviens et telle qu'il n'est plus d'usage d'en confectionner aujourd'hui , même pour les églises. Oui , je m'en souviens , ce fut en 1063 que j'achevai de naître et de sortir à grands coups de forceps des bourses de maintes bonnes ames. Gracieuse année 1063 , je vous salue ! vous me souriez comme un sourire de mère à son premier-né , vous réjouissez mon existence embellie comme un rêve de bonheur , vous argentiez mon souvenir comme un reflet de gloire ; car vous appartenez à un siècle dont les poètes ne disent rien et dont les histoires parlent peu , mais qui n'en est pas moins un grand siècle , pour notre Midi sur-tout.

» Les choses , mes enfans , n'étaient pas alors comme elles sont de vos jours et commencèrent d'être au XIII^e siècle : dans la France il y avait deux France ayant chacune sa capitale , Tolose sur la Garonne et Paris dans la Seine. Le petit Philippe régnait à Paris avec monsieur Baudoin , son oncle ; mais tandis qu'il était très-pauvre et très-géné dans ses affaires , les comtes ou plutôt les rois de Tolose étaient très-puissans et très-riches , si riches qu'il n'y en avait pas de plus riches dans tout le pays

qui pratiquait la religion de monseigneur Jésus-Christ et de monseigneur le Pape. Tolose la savante et la superbe avait de grandes rues, de grandes maisons, de grands édifices de marbre, des palais dorés ; Paris la boueuse n'était qu'un grand village dans une grande mare. Tout abondait dans notre Midi, tout y venait, tout y coulait à flots, le bel or et le beau soleil. Ah ! que le jour de ma dédicace fut un grand jour ! on vit ici dans ces murs une assemblée resplendissante de majesté. Vous eussiez dit le sacre d'un Pape. Promenez vos yeux et vos doigts là-bas sur cette table de marbre noir ; épelez d'abord, et puis scandez-nous ce latin en six temps et avec pleine intonation ; car il est bel et bon, et ce sont de fameux hexamètres, allez ; commencez, je vous aiderai :

» *Gaudet pontifices hos convenisse celebres :
Auxius Ostindum, Lactora dedit Raimundum ;
Convena Wilclmum direxit : Aginna Wilclmum
Jussit, et Eraclium non deesse Beorra Benignum ;
Elloreus Stephanum concessit, et Adura Petrum ;
Te, Duranne, suum nostrumque Tolosa patronum.
Respuitur Fulco Simonis dans jura Cadurco.*

» Dès le matin les voix joyeuses de toutes mes cloches, dont j'avais une, deux, trois... puis le gros bourdon, puis le petit carillon, chantèrent haut, chantèrent bas, chantèrent de concert, chantèrent à l'unisson, et jetèrent aux quatre vents leurs mille vibrations, leurs mille symphonies. Un brouillard azuré du six novembre m'enveloppait tout entière dans les replis de sa gaze soyeuse comme un nuage de parfums, comme la nue mystérieuse qui descendait sur le tabernacle au désert, comme le voile de la jolie fiancée qu'on amène au pied des

autels, belle et blanche. Mais une invisible main fit tomber tout à-coup ce voile ondoyant, et alors un torrent de lumière qui déborda de toutes parts à travers les vitraux diaprés de mes fenêtres longues-fendues, comme l'eau qui jaillit par la fente du rocher, descendit sur l'autel, descendit dans la nef, illumina l'abside, illumina mes chapelles, coula sous mes arceaux sans fin, inonda ma riante mosaïque damassée de noir sur un fond blanc dont vous ne connaissez qu'un ou deux petits débris oubliés, et baigna de ses vagues dorées mes grosses larges colonnes à chapiteaux romans que le double marteau du temps et des hommes n'a pas encore toutes broyées. Les croix chatoyaient, les bannières flamboyaient, les mitres des évêques ressemblaient à la pierre d'onix et au saphir enchassés dans l'or. On aurait cru que la gloire du Très-Haut s'était abaissée sur son temple, mystérieuse et présente, ainsi qu'il arriva le jour de la dédicace de la sainte chapelle d'Einsidlen où les anges servirent la messe, s'assirent au lutrin, chantèrent le *Gloria*, firent diacre et sous-diacre en dalmatique grecque.

» Une immense jubilation se remua dans le bourg de Moissac. Et, soit dit en passant, le bourg d'alors différait peu de la ville d'à-présent. Voici : dans des temps dont le souvenir s'efface aux pages des annales, Moissac serpentait sur les bords du Tarn et acculait ses cabanes de chaume contre le versant des collines jusqu'à l'endroit où la Garonne, qui arrive comme un long serpent vert, dévore sur la grève la petite rivière bleue ; mais insensiblement les maisons, qui long-temps avaient suivi la pente de l'eau, se mirent à remonter le courant, à sauteler, à se culbuter les unes les autres, jusqu'à ce qu'elles furent arrivées dans ce bassin. Là elles se trouvèrent si fort à l'aise qu'elles se mirent à parquer comme des moutons tête à tête, côte à côte. Peu à peu elles s'alignèrent, tant bien que mal, et

formèrent ces grands massifs de terre, de brique et de bois qui sont labourés par quelques rues si étroites que les maisons s'embrassent et se parlent en chuchottant. Ramassées, groupées, entassées, mêlées les unes aux autres, pendues à la ceinture de l'abbaye leur bonne mère, elles se serraient contre ses flancs et n'auraient pas plus osé s'en éloigner que l'enfant de sa nourrice. Pas une ne débordait, pas une ne s'éparpillait dans la plaine ou par les coteaux.

» C'est qu'il y avait parfois de grandes terreurs dans le voisinage. De temps immémorial le pays de la langue d'Oc était un vaste réceptacle où s'épanchaient, tantôt goutte à goutte, tantôt par torrens, toutes les races, toutes les mœurs, tous les idiomes, toutes les tempêtes du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. D'abord vinrent les Romains, puis les Alains, puis les Vandales, puis les Suèves, puis les Visigoths, puis les Francs, puis les Sarrasins, puis les Normands. Puis quand toutes ces marées de peuples se furent calmées, la paix ne régna pas pour cela. Tantôt c'était Montfort qui venait, au grand ébahissement de Philippe-Auguste, piller le royaume de Raymond ; tantôt c'étaient les Anglais qui piétinaient les riches campagnes de l'Aquitaine ; tantôt c'étaient les Huguenots qui se vengeaient sur les pierres des églises de ce qu'ils étaient de mauvaise humeur contre le Pape et contre le roi. Par exemple, en 1577, il ne fallut rien moins qu'un miracle pour nous sauver ; en effet que disent les archives de la maison commune : *le dit an Moissac cuida être surprinse et fut préservée de Dieu par une infinité de tonnerres et obscurité très-grande qu'il fit avec une grande tempeste et pluie, bien que un peu auparavant la nuit fût claire et fort séraine*. Et quand Moissac entendait tous ces bruits étranges tournoyer à l'entour, elle se blottissait contre l'abbaye, et l'abbaye se blottissait contre la colline ;

mais elles avaient beau l'une et l'autre se faire petites, se dissimuler, s'effacer; le vautour qui planait là-haut voyait là-bas quelque chose qui remuait et qui tremblait. Aussitôt il descendait du haut des nues, s'affalait, tombait à tête avalée sur sa proie, la démembrait, la saboulait contre terre et la dévorait palpitante.

» En ce temps-là, 89 fit éruption, et l'on me dépouilla de mes richesses, de mes parures, de mes saints, de mes saintes, de mes tombeaux, de mes marbres, de mon or, de mes oripeaux. Je suis arrivée au mois de mai 1834, mais je ne puis pas dire à bon port et sans avaries. Engravée, démâtée, ravagée, disloquée, démolie, écourtée, je ne suis plus qu'un fragment d'église, un souvenir. De mon grand corps de cétacée je n'ai pu conserver que ma poitrine et ma tête, et si n'était cette grande laide maison que l'on m'a mise en queue à la place de ma nef grandiose, aucuns pourraient bien d'aventure me prendre pour une grosse mère grenouille dont un mauvais petit garçon a coupé la seconde moitié sur une pierre ou sur ses sabots. *In cumulum injuriæ* on a noyé dans l'huile et la craie (*nefas!*) mes jolis bas-reliefs qui prêchaient si bien à tout venant; on les a barbouillés, injectés de boue, goudronnés, empâtés, glairés, et l'on m'a laissée *lagrimante*, *disperata* sans autre consolation que la *dolce rimembranza* d'un passé qui n'est plus; et me voilà, telle qu'on m'a faite, toute nue, toute inconsolée. Qui l'eût dit, il y a six cents ans? O vanité des grandeurs humaines! les hommes qui sont les images de Dieu, les églises qui sont sa demeure, tout tombe, tout périt! *Allah il Allah!*... Que faire? Il faudra se consoler, se résigner. J'essaierai. En attendant, mes chers paroissiens, je vous demande pardon de vous avoir si long-temps retenus. C'est l'heure de l'Angelus, et à ce propos.... Mais c'est assez

pour aujourd'hui. *Good night, sir. Good night, madam.*

C'est parler longuement pour une église qui devrait avoir recueillement d'esprit et sobriété de paroles; mais quand on a conservé des souvenirs d'une si grande longévité, quand on a su parler, quand on parle encore cinq ou six langues au moins, quand on se voit tombée de si haut si bas, il est tout naturel qu'on ait dans le cœur beaucoup de soupirs et beaucoup de paroles. D'ailleurs, je vous affirme que le peu qui se conserve de l'ancienne église de Saint-Pierre est un fragment assez considérable, assez beau, pour avoir le droit de dire du bien et du mal de lui-même avec cette assurance de parole que nous inspire toujours la conscience de ce que nous valons.

Le fragment en question se compose d'un péristyle et d'un portail. Le péristyle est carré. Ses huit grosses colonnes écourtées, gothiques, néogrecques, romanes, ou de tel nom qu'il vous plaira de leur donner, se lient parfaitement à l'esprit de l'architecture qui est d'un goût fort. Elles produisent une solidité compacte qui ne manque pas d'une certaine hardiesse d'exécution. On dirait de gros chênes trapus, vigoureux, portant chacun une branche mère, une branche unique qui se courbe en arceau.

L'architecture ogive de la seconde moitié du moyen-âge, avec ses colonnettes fasciculées, est sur-tout élégante et gracieuse; mais l'architecture primitive avec son plein-cintre et ses énormes *round pillars* est sur-tout vigoureuse. L'une effleure délicatement la terre de ses pieds de gazelle pour monter au ciel; l'autre pose sur ses larges pieds comme le lion, comme l'éléphant, comme l'Hercule Farnèse; c'est une espèce de Pepin-le-bref, à la taille courte, aux formes musculeuses, remplaçant la hauteur par la largeur, la pres-

tesse par la force. Là vous retrouvez quelque chose des forêts germaniques qui se marie étrangement aux traditions de l'architecture grecque et romaine, c'est la civilisation et la barbarie en contact, l'orient et l'occident, la science de l'art et le monument de Salisbury (le Stone-henge).

Le portail assurément ne dément pas la pensée de solidité qui se révèle dans la construction du péristyle. Il est percé comme qui dirait à coups de hâche dans un mur d'une épaisseur babylonienne. La voussure est cintrée avec une intention d'ogive légèrement exprimée. Sa façade est simple et n'a pour tous ornemens qu'une colonne sciée dans sa longueur et partagée en deux faces collées au mur pour soutenir deux petites formes de babouins qu'on accuse d'être Saint Pierre et Saint Paul. Au fait c'est sous l'invocation de ces deux saints qu'est placée l'église, quoiqu'elle n'ait retenu que le nom de Saint Pierre.

La nudité extérieure de l'édifice est fort bien entendue. Elle transfère l'attention du dehors au-dedans et la concentre tout entière sur trois grands sermons qui sont, comme l'église, contemporains du XI^e siècle. Le ciseau s'est chargé de les exécuter en relief. D'abord il a creusé, fouillé, s'est plongé profondément dans la pierre pour en détacher des cadres, des moulures, des colonnes; puis il a traduit le sujet donné en trois tableaux partagés en divers compartimens. Deux de ces tableaux sont placés l'un à droite et l'autre à gauche dans les entrecolemens et sur les colonnes. Le troisième se déploie sur la face du fronton ogive qui couronne et coiffe la porte comme une mitre d'évêque un peu élargie.

Le tableau latéral à droite de celui qui entre, est une parole d'encouragement et de consolation. Il reproduit quelques-unes de ces expressions simples et sublimes qui abondent

dans l'histoire de l'Évangile, et qui sont si bien faites pour fortifier aux jours de la détresse et de l'affliction, l'homme juste et le pauvre peuple dans les abîmes de cette âpre vallée de misère et de mort, où la tombe et le berceau s'unissent tant de fois par une chaîne continue d'amertumes et de douleurs : c'est l'esprit de Dieu qui descend sur une vierge modeste et pauvre ; c'est le despotisme oriental prosterné aux pieds du petit enfant qui vient de naître dans une étable en Bethléem ; c'est cette fuite de la famille de Dieu par ce désert qui conduit en Égypte ; image naïve de cette autre fuite que nous exécutons tous à travers les sables arides de la vie qui conduisent à l'éternité. Les maladresses du ciseau ne déflorent pas de semblables scènes : ce qu'on aime à y trouver, ce qu'on y cherche, ce n'est pas la dextérité de l'artiste, son génie, son savant crayonnage, mais une âme religieuse, une conviction profonde, une émanation de cette foi pénétrante et surabondante dont le moyen-âge est imprégné, qu'il respire dans sa figure et qu'il jette autour de lui par tous les pores de son corps. Il semble même que la simplicité de l'artiste ajoute un nouveau charme à la simplicité du sujet. L'esprit se met en communion de pensées et de sentimens avec lui, l'âme s'impressionne par degrés et l'œil contemple avec une béatitude infinie.

Vis-à-vis est un tableau moral. Là, d'horribles imaginations saisissent l'âme, la pénètrent et la bouleversent dans ses profondeurs les plus intimes. La luxure voilée de sa seule turpitude étale vivante ses hideuses voluptés qui sont déjà un supplice d'enfer. D'énormes serpens s'enlacent dans ses jambes, circulent autour de ses bras et vont baiser, horribles époux, ce sein flétri par tant d'attouchemens immondes. Mais rien ne terrifie le regard comme ce crapaud monstrueux qui

rampe sur le nu et vient chercher sa part de volupté.

L'avarice, l'insensibilité du riche pour le pauvre, cette grande plaie du moyen-âge, ne sont pas caractérisées avec moins de force et de hardiesse. Voyez cet homme qui nous vient, la bourse pendue au cou. C'est à l'usure, aux rapines, à l'injustice, au diable, en un mot, qu'il doit son trésor. C'en est fait, son impitoyable créancier ne le quittera plus. Il marche et le diable le suit à califourchon sur son épaule; il meurt, et c'est dans les mains du diable qu'il dégorge son ame de pierre; car le diable est là qui ressaisit son or, et pour intérêt prend l'ame. Afin de rendre la leçon plus entière, la parabole du Lazare, ce beau type de l'indigence vertueuse, se mêle à tous ses grands enseignemens, et c'est ainsi qu'en un siècle d'airain la religion savait effrayer l'oppressé et consoler un peu ces serfs, ces hommes de corps, ces gens de poueste, en un mot, si pauvres, si déconsolés, tantôt en jetant l'anathème sur les richesses, tantôt en faisant luire aux infortunés d'ici-bas quelques rayons des félicités d'outre-vie.

Mais quand vos yeux troublés par la terreur ou béatifiés par de suaves impressions se tourneront vers le ciel, que verront-ils? Quelqu'un est assis sur un trône. Amen. Les doigts d'une main bénissent; les doigts d'une autre main s'appuient sur un livre; quatre animaux symboliques sont rangés autour; une mer onduleuse est au pied du trône, et plus bas sont des figures de vieillards.

On avait long-temps hésité sur la véritable signification de ce bas-relief emblématique. Les uns voulaient y voir Clovis avec sa cour, d'autres peut-être une mystérieuse théorie du grand-œuvre comme au portail de Notre-Dame de Paris. M. Du Mège a donné sans peine la solution de cette grande

énigme. Il lui a suffi d'ouvrir le livre de la révélation de Pathmos, et il a pu se convaincre que c'est encore là une de ces mille vignettes dessinées par le moyen-âge pour une édition gigantesque de cette grande épopée, qu'on appelle l'Apocalypse. On sait que le moyen-âge, poursuivi par les terreurs du jugement dernier le retrouvait par-tout, dans sa pensée, dans sa parole, depuis la vallée de Josaphat jusqu'au Doomsday-Book. Jamais il n'oubliait d'en reproduire quelque épisode dans ses églises et de préférence dans le renfoncement des voussures au-dessus des portes. Ainsi placé, cet ineffaçable *memento* dominait sur la foule de toute sa hauteur, et nul n'abordait au temple sans incliner son corps et son ame devant le jugement de Dieu qui semblait déjà peser sur sa tête.

La porte est large et basse. L'exhaussement de la place qui lui sert de salle des pas-perdus et d'avant-scène, la déprime encore et la submerge sous ses pavés. Ses montans de droite et de gauche sont découpés comme une aile de dragon. Ceci est un ornement en végétation, c'est la semence et le germe de ces festons et de ces trèfles qui se dessinèrent plus tard avec tant de grâce autour des portes. Le trumeau du milieu mérite un coup-d'œil à part. C'est un de ces bizarres pilastres qui caractérisent l'architecture de l'époque à laquelle appartient le monument dont nous nous occupons. Il consiste en un entassement de lions et de lionnes engerbés deux à deux, mâle et femelle.

J'ai regret aux moyens qu'on a pris pour restaurer le portail. Depuis la lourde couche de couleur à l'huile dont on l'a revêtu, on dirait qu'il sort limoneux du fond d'un marais. Hélas ! devrait-on oublier que Néron détruisit un des chefs-d'œuvre de l'antiquité pour y avoir superposé une couche d'or ? Que sera-ce de la colle de l'huile du badigeon ?

Pour moi qui me prosternerais volontiers devant ces reliques du passé pour leur rendre un culte d'adoration, je pleure à regarder cette fureur de rabillage qui saisit notre siècle, de Paris à Moissac. Une ruine remise à neuf ! Bon Dieu, quel délire ! Il me semble voir un latiniste emplumé restaurer l'Énéide, corriger Tacite, achever la Pharsale de Lucain. Mieux vaudrait encore faire comme lord Elgin quand il emporta les marbres du Parthénon. Mieux vaudrait raser les ruines, les arracher de terre, les brûler jusque dans leurs racines, et rire avec le sarcasme de P. L. Courier de ces *ronces*, de ces *broussailles*, de ces *landes féodales*, de ces *donjons*, de ces *tours abandonnées*, de tout ce qui *pourrit et tombe*. Mais pourtant cet acerbe pamphlétaire lui-même, toutes les fois qu'il oubliait le monde avec ses antipathies, toutes les fois qu'il se renfermait dans son intérieur avec son génie d'artiste et son goût pur d'homme de lettres, comme il s'affectionnait pour son moyen-âge, comme il l'aimait, comme il s'identifiait avec lui, comme il tâchait d'en faire revivre les vives images, les vives expressions, lui qui voulait écrire tout Hérodoté en langage d'Amyot ! Avez-vous lu son Daphnis et Chloé ?

Ce serait l'heure maintenant, mes chers lecteurs, qui peut-être bâillerez en me lisant, de joindre à l'esquisse, que je viens de vous faire tant bien que mal, une biographie bien circonstanciée de ma chère moitié d'église, avec sa généalogie, ses illustrations, ses titres de noblesse. Hélas ! nous arrivons tard dans le monde pour étudier l'histoire du passé. Quelques moines du moyen-âge lavaient et râclaient les manuscrits de l'antiquité ; nos pères ont détruit ceux du moyen-âge en attendant que les nôtres périssent à leur tour.

J'ai cherché beaucoup, j'ai trouvé peu de chose. Les archives de l'abbaye sont en piteux état. On peut les comparer à

cette bibliothèque du Monte-Casino, que Boccace, au rapport de Benvenuto da Imola, trouva démantelée, poudreuse et mal garnie d'un petit nombre de manuscrits dont les bons frères avaient arraché grand nombre de vélins pour en faire *salteri pé fanciulli, o brevi per le donne*. J'ai pénétré dans ce *sanctum sanctorum*; j'ai déroulé, déroulé sans fin, et puis roulé, roulé sans fin, de longs rubans de parchemin, plus longs que la liste infinie des maîtresses de D. Juan. Pour prix de ma peine, un nuage de poussière s'est écoulé par la fenêtre, après m'avoir préalablement caressé de la tête aux pieds, entouré de sa mouvante spirale menaçante, et coiffé de sa pyramide qui s'élevait triomphante. C'était à peindre.

Des archives de la ville on ne conserve plus qu'un petit registre de peu de valeur, et l'on est réduit à tirer tout son travail archéologique : 1° d'une inscription bien conservée; 2° de *l'Inventaire ou Répertoire général des actes, titres, documens, etc., des archives du vénérable chapitre de Saint-Pierre de la ville de Moissac, diocèse de Cahors, mis en ordre par maître Evariste Andurandi bachelier en théologie, prêtre, etc., (1730)*.

Nous avons déjà rapporté une partie de l'inscription; elle se termine ainsi que suit :

*Hanc tibi, Christe Deus, rex instituit Clodovæus ;
Auxit magnificus post hunc donis Ludovicus.*

C'est-à-dire que Clovis est le fondateur de l'église, et que Louis en a été le bienfaiteur. Quel Louis? le débonnaire, sans doute, quand il gouvernait l'Aquitaine. Quel roi Clovis? Andurandi nous l'apprend dans l'acte de fondation peu authentique qu'il rapporte en son Répertoire. Cet écrit raconte comme

quoi le grand Clovis ayant traversé la Gaule se translata de droite à gauche (*se transtulit ad partes Cadurci*), et fonda sur le terrain de Moissac un monastère de mille moines, *sub regulâ sancti Benedicti*, en l'honneur et mémoire de mille guerriers qu'il avait perdus. Peu de temps après, il conféra le titre d'*abbas miles* au très-révérend père abbé, parce que la distance empêchait la sainte maison d'être assez efficacement abritée par le Tarn, par ses collines et par l'influence de la protection royale.

Nous répondrons à maître Andurandi que peu de places fortes à cette époque étaient aussi bien garnies de soldats que ce monastère avec ses mille moines encapuchonnés : qu'il aurait dû accoler à son Répertoire quelques bribes de parchemin, parce que nous sommes, nous, d'un scepticisme aveugle et sourd, quand il s'agit d'une ambitieuse généalogie ; nous lui dirons que son latin n'a pas la couleur de l'époque où l'on conférait le baptême *in nomine Patria, et Filia, et Spiritua sancta* ; que, malgré son patois, il serait cependant trop pur encore, même pour le XIII^e siècle ; cette radieuse époque de la littérature latine, où l'on employait indifféremment les expressions *latinè loqui*, *litteratè loqui*, et dont les moines barbus, si barbus qu'ils scandalisèrent les mentons imberbes des prêtres grecs, ont été regardés par le P. Hardouin comme les pères anonymes de l'Encide et de tous les classiques latins, nous lui dirons que la forme de l'acte n'est pas plus vraisemblable que l'expression, et que le fond ne vaut pas mieux que la forme ; enfin, dans une péroration vive, chaude et pressante, avec apostrophe et interrogations, nous le sommerons de nous révéler, en son ame et conscience *de prêtre et de bachelier en théologie*, dans quels documens il a puisé sa mystérieuse légende, puisque les archives ne possèdent pas un pouce de parchemin antérieur au XIII^e siècle.

L'inscription ne porte pas un caractère d'authenticité plus respectable. J'incline à croire qu'elle a été taillée dans le marbre à l'époque de la restauration de l'église dont la date est inconnue, et qu'elle est postérieure de plusieurs siècles à la construction du péristyle et du portail.

Au-dessus de ces discussions surnage un seul fait, c'est l'existence d'une partie de l'église se rapportant à l'architecture de la première moitié du moyen-âge, et dont la physionomie est mêlée de quelques traits qui semblent appartenir à des temps plus récents. D'où nous tirerons la conséquence que l'église de Saint-Pierre fut fondée à cette époque de transition qui s'étend depuis à peu près l'avènement au trône des Capétiens, jusqu'à la Croisade de Philippe-Auguste, mais qu'elle n'a point conservé son acte de fondation.

Oui, elle a perdu son acte de fondation, mais qu'importe? La noblesse n'est pas dans un beau parchemin, portant cordon de soie et grand cachet de cire verte; elle n'est pas dans de brillants écussons armoriés, fleurdelysés, des gueules à croix pleine d'or ou d'argent, à croix potencée, à croix dans un orle, noyée en champs d'azur ou sur un fond pâté de sable; elle n'est pas à côté de nous, sur nos portes et dans les ovales des plafonds; elle est en nous, elle est nous, et rien de ce qui n'est pas nous n'est elle. Depuis Adam jusqu'à Noé, jusqu'à Moïse, jusqu'aux douze députés de Jésus-Christ qui vinrent porter et prêcher aux hommes la grande charte de l'Évangile; depuis Clovis jusqu'à Pepin d'Heristal, jusqu'à Charles Martel le bâtard, jusqu'à Hugues Capet qui n'était pourtant pas, comme dit Dante, *figliuol d'un beccajo di Parigi*, c'est-à-dire le fils d'un boucher de Paris, enfin jusqu'à l'église de Moissac, la noblesse c'est la valeur que l'on a, c'est le prix que l'on vaut, c'est le diamant, c'est l'or.

A quoi bon sur-tout les parchemins, quand on porte ses titres

clairement écrits sur son front et en caractères si parlans qu'au premier coup-d'œil on peut vous dire : « Fille, voilà votre père; père, voilà votre fille. »

Oui, vénérable église, je l'affirme, au nom de tout ce que vous avez de précieux souvenirs, je le jure par vous et par moi, par vos bas-reliefs, par votre simple architecture, par vos saints fondateurs, vous êtes la très-digne et très-légitime fille du XI^e siècle. Tout en vous ressemble à votre père, jusqu'à l'ombre épaisse que vous jetez sur le pavé.

Ombre d'un autre siècle, combien de fois je me suis reposé en vous, pénétré de vous, inspiré de vous ! Le présent, l'avenir disparaissaient pour moi ; j'oubliais aisément ce monde qui chaque jour travaille à se faire si sec et si froid ; je me repliais avec vous dans le passé ; haletant, respirant à peine, j'approchais mes lèvres palpitantes de ce grand réservoir de poésie, pour voir si quelques gouttes ne viendraient pas jusqu'à moi, pauvre et chétif de savoir et d'esprit. Bientôt s'en venaient comme deux sœurs, en se tenant par la main, la ravissante extase, la douce rêverie. Je n'étais plus cet homme apathique et glacé, monté sur le diapason du siècle ; j'étais un homme que je connais et que je sens, mais que je ne puis vous définir ; je vivais dans un autre monde, je vivais toute une autre vie ; mon ame se fondait dans une joie ineffable et s'en allait à Dieu. Vêtu d'un froc et le cierge à la main, je me mêlais à ces longues processions de moines qui ruisselaient autrefois de ce portique et ondoyaient à l'entour. Les reflets mouvans de la lumière flottaient sur les figures des bas-reliefs qui s'animaient et regardaient passer. La vision de l'Apocalypse recevait le jour de bas en haut, comme on doit l'avoir au-dessus du soleil. Toutes ces formes qui nous paraissent si âpres et si rocailleuses se fondaient dans les grandes ombres et se vaporisaient. Les membres si

longs ou si courts prenaient d'idéales proportions qui remettait chaque chose à sa place. Tout était harmonié, tout était bien, parce que tout avait retrouvé son jour primitif. Insensés que nous sommes, nous allons étudier l'église du moyen-âge au grand soleil, tenant à la main droite un compas et à la main gauche la lampe de Diogène. Nous démolissons les maisons voisines, nous ouvrons une grande place illuminée d'un soleil incandescent ; et puis nous nous étonnons que cette architecture grimace et se convulsionne ; elle qui naquit dans l'ombre, qui vécut dans l'ombre, qui fut faite pour l'ombre ; elle qui n'acceptait qu'un jour livide par ses vitraux opaques, ses rosaces fenêtrées ; elle enfin qui se plaisait aux mystères de la nuit, aux vêpres, aux nocturnes, aux matines. Autant vaudrait, comme l'a fait La Harpe, s'armer des principes sévères d'Aristote et des règles étroites de Boileau pour analyser et scalper cette divine *divina comédia* de Dante qui est l'expression si vive et si vraie, si pittoresque et si forte des siècles dont nous parlons ; cette seule véritable épopée après l'Iliade que Voltaire n'a pourtant pas admise au rang des épopées ; cette gigantesque et admirable trilogie qui résume Dieu, toute la croyance du Christianisme, et tous les traits fortement colorés que lui donnait l'époque ; cette trinité de poésie qui semble s'être façonnée sur le grand patron de la cathédrale gothique : d'un côté l'enfer, le purgatoire et le paradis ; de l'autre le portique ou le portail, la nef et le chœur : le portique où se lamentent les lépreux, les excommuniés et où l'enfer est en saillie sur la pierre ; la nef où gît sur les pavés un peuple qui pleure et prie ; le chœur où chantent des voix mystiques, où Dieu vient s'asseoir sur l'autel, où les anges s'inclinent.

Mettons les choses à leur place, et alors nous les comprendrons ; mettons-nous au point de vue, et alors nous verrons.

Faisons de la place au Panthéon ; il faut qu'il puisse arrondir son dôme et carrer à volonté les quatre massifs de sa croix grecque : arborons nos Kiosques dorés et bariolés sur la colline ; ils ont besoin de jouer avec les zéphyr ; mais donnons à l'obélisque de Luxor un sable étincelant et un soleil qui poudroie ; donnons à la cathédrale gothique des rues étroites, un clair de lune blafard ou la clarté des flambeaux ; et alors le Panthéon s'élèvera majestueux , nos Kiosques riront comme un jour de printemps, l'obélisque de Luxor oubliera ses déserts , et la cathédrale gothique retrouvera dans la magie du clair-obscur sa puissance d'émotions.

B. FALCIMAGNE.

Moissac, Juin 1834.

DES BASQUES.



II.

QUELQUES RAPPROCHEMENS DE LA LANGUE BASQUE AVEC LE CARACTÈRE DES INDIGÈNES. — COUP-D'OEIL SUR LEURS MŒURS.

LA langue Basque, avons-nous dit, présente deux nuances bien distinctes; d'abord celle d'un idiome primitif, par sa simplicité sublime, l'indépendance de sa marche, sa liberté de construction et l'impossibilité de la soumettre aux règles, soit générales, soit particulières, de tout dialecte dérivé; et en second lieu, l'empreinte d'une haute civilisation qui ne gêne en rien son allure gracieuse, qui n'altère pas sa précieuse clarté, et jette une variété originale et piquante dans le discours de la conversation.

Le peuple, digne professeur d'une pareille langue, en offre lui-même les principaux traits. Indépendant et fier par nature, il se plie mal aux exigences des lois qui n'ont pas été faites pour lui. Si, comme l'homme civilisé (et mieux que lui, peut-être, par suite de la netteté de ses idées, de la

promptitude de sa conception et de la sûreté de son jugement), il ne se laisse éblouir ni surprendre par la beauté des ouvrages ou des productions dues au génie développé, perfectionné par la civilisation; s'il n'est pas intimidé par la présence d'un homme puissant ou fameux; si la pompe du pouvoir, la magnificence d'un lieu dans lequel il se verra inopinément transporté; si le rang, quelque élevé qu'il soit, de celui ou de ceux en présence desquels il se trouve, ne peuvent altérer son sens droit, l'aisance de son attitude, la lucidité de son dire; si enfin il est, en cela, supérieur à tout ce qui est réputé avec raison monde civilisé, on retrouve dans le fond de son naturel les marques distinctives et caractéristiques de l'homme primitif; il en a les avantages et les qualités, sans échapper à ses défauts.

Ce serait ici, je crois, le lieu de rassembler ce que nous avons indiqué du caractère Basque, en y ajoutant ce qui manque pour le compléter. Si nous sommes fiers de l'ensemble de ce beau peuple, si nous étalons avec une sorte d'orgueil ce qu'il a de bon, de précieux et d'admirable, la vérité aussi nous fait une loi de retourner cette figure si belle, vue de face, et d'en montrer le profil un peu défectueux. Nous laisserons au lecteur impartial le soin de conclure de ces deux ensembles, lequel doit faire pencher la balance.

Amoureux de son pays, impatient du joug, jaloux de son indépendance, le Basque ne crierà jamais : *Vive la liberté*; il mourra pour elle. Son sang bouillonne dans ses veines au récit d'une belle action, ou lorsqu'on lui parlera de sa vieille constitution, qu'une suite d'événemens et de révolutions ont voilée, sans pouvoir jamais l'effacer. Mais sa figure est calme et impassible, immobile est sa pose : ses yeux seuls lancent de fréquens regards de feu qui vous avertissent que vous êtes

compris. Vous serez écouté sans interruption, même par la jeunesse plus ardente que l'âge mur; tous auront les regards sur vous, tous auront ressenti la commotion électrique; pas un n'aura remué. Avez-vous fini? un seul prend la parole, non pour déclamer, non pour protester, non pour renchérir sur ce que vous avez pu dire, mais pour vous adresser une de ces objections dictées par un sens profond, par une philosophie innée. On se sépare, chacun réfléchit; ces nobles têtes se courbent sans s'abattre, et pensent avec ce flegme empreint sur leurs visages, et qui ne les quitte jamais, soit dans leurs travaux, soit au fort du danger. Alors vos paroles se gravent; la mémoire en est chargée, le cœur en est rempli: tout est dit. S'ils se réunissent plus tard, il n'est plus question de ce sujet qui les a si fortement émus. Vienne le moment, ils sauront se souvenir. En attendant, la discrétion la plus entière refoule et maintient au fond de leurs ames ce que votre voix avait confié à leurs oreilles; car le Basque est discret. Un secret jeté dans son sein y est enfoui, rien ne saurait l'en arracher.

Il est brave aussi. Son histoire nous en fournira de nombreuses preuves, et les vétérans de nos gloires et de nos armées pourraient également le redire. Mais c'est sur-tout dans son pays, c'est à l'aspect de ses montagnes chéries qu'il devient véritablement invincible. Sobre, endurci dès l'enfance à toutes les fatigues, enthousiaste de sa patrie, il ne sait plus qu'aimer son sol et ses concitoyens, ses frères des rochers. Les dangers, il les méprise; les peines, les travaux, il les surmonte; la mort, il la brave; l'ennemi, il le détruit.

Mais retirons-le un moment de ce cadre brillant, et plaçons-le dans la vie privée, dans la paix du territoire, dans le calme intérieur; nous le trouverons toujours bon père, fils

respectueux, bon époux, ami solide; généreux envers ses égaux, charitable pour le pauvre, hospitalier par nature et par goût; il ne veut jamais être en reste envers ceux qui l'obligent, quand même la roue de fortune ou le hasard de la naissance les aurait placés d'un degré social au-dessus du sien. Rendez-lui un service, ses présens vous prouveront sa gratitude; son style laconique vous aura dit avant: « Je ne » l'oublierai jamais! » Faites-lui un présent vous-même, il vous le rendra avec usure. Mais, du moins, retrouverez-vous toujours son bon sens et dans sa façon d'offrir, et dans son offrande. C'est son champ, c'est son jardin, c'est son troupeau qui en feront les frais; tout fier qu'il est, il n'a pas assez d'ostentation pour vouloir lutter avec plus riche que lui.

Qu'y a-t-il de plus remarquable que son respect pour les vieillards? Au milieu même des jeux de la jeunesse, s'il paraît une tête blanchie par les hivers de l'âge, tous se découvrent et la saluent. La voix du vieillard apaisera une chaude discussion; un mot de sa part décidera de quel côté est le tort ou la raison. *L'homme ancien l'a dit*: ce peu de paroles met fin à tout; on s'en rapporte à ce qu'il a prononcé.

N'y a-t-il pas de la vraie philosophie, de la philosophie instructive dans ce respect touchant? N'est-ce pas reconnaître que le temps seul peut donner l'expérience, et qu'elle seule peut éclairer sûrement les ténèbres et les doutes de la vie? Et cherchons aussi dans le nom que la langue assigne aux hommes, anciens dans l'existence, cette déférence tellement marquée qu'elle frappe tout étranger, tout voyageur qui vient dans ce pays. *Agurea; celui qui est salué*!.... Assurément, s'il n'existait pas entre le Basque et sa langue un rapport aussi intime que celui qui est entre la pensée et l'expression,

jamais le vétéran de la vie n'aurait rencontré dans son nom la traduction fidèle de l'accueil qui l'attend.

De sa déférence pour les vieillards, on conclura facilement son respect pour les morts. Le modeste cimetière du village est, pour ainsi dire, partagé par famille. Là, chacun connaît la demeure dernière des siens, celle qui l'attend lui-même, celle aussi où viendront le rejoindre les parens qu'il laissera derrière lui. Des fleurs plantées et entretenues autour de chaque fosse, prêtent leur parfum à ce champ d'asile et sourient dans le domaine *de ceux qui ne sont plus*, au milieu des petites croix en bois ou en pierre dont il est peuplé. Une plante aromatique sur-tout est consacrée à cet usage ; elle a nom dans notre langue : *herbe des morts*. Chaque fois qu'un Basque, quel que soit l'âge ou le sexe, sort de l'église, il se dirige en silence vers la tombe commune des siens, se place debout derrière la modeste croix, et là, les yeux baissés vers la terre, demeure un certain temps silencieux et recueilli. L'homme s'y tient, d'ordinaire, les bras croisés sur la poitrine ; les femmes ou filles, également debout, ont les mains jointes, le chapelet à la main et la tête couverte de leur capulet noir. C'est à elles qu'est confié le soin de déposer, toutes les semaines, des fleurs nouvelles sur les tombeaux, soit de celles qui croissent sur le lieu même, soit une offrande des fleurs de leur jardin.

Quel homme pourrait voir, sans une certaine émotion, ces groupes touchans, formés derrière la croix simple et modeste du cimetière villageois, méditant à l'aspect du lieu qu'ils doivent occuper au moment où ils franchiront les limites de la vie ? Qui ne serait touché de ce religieux silence, de ce recueillement profond, à la vue de ces fières têtes inclinées vers la terre, de ces figures brunies par les travaux, sur

lesquelles se peignent à-la-fois le sérieux de leurs méditations, le calme de la prière et le mépris d'une mort qu'ils saluent ?

Aussitôt ce dernier tribut payé à leurs dévanciers, un soupir non feint et non déguisé l'annonce, accompagné d'un signe de croix, tandis que l'autre main soulève le berret national. Ils saluent ; dans ce même temps, ils saluent encore une fois ce berceau d'une autre vie, sortent à pas lents de l'enceinte sacrée, et reprennent, soit leurs jeux, soit leurs conversations, aussitôt qu'ils en ont franchi le seuil.

Et bien, descendons un instant dans le cœur de ces hommes si profondément philosophes sans le savoir. Interrogeons-les, et disons l'impression que fait sur eux la mort, la disparition éternelle d'un des leurs. Mais prenons garde de ne pas nous tromper ici et de ne pas taxer d'insensibilité ce qui n'est qu'une conséquence de leur philosophie innée. Je ne sais trop si, moi-même qui les étudie encore tous les jours, je pourrai réellement traduire ce qu'ils expliquent avec une éloquence toute naturelle, une philosophie si naïve.

La mort, tout le monde le sait, est le terme, la condition, le terme inévitable de la vie. Dans les lois de la nature, comme dans une foule qui se presse à une porte, le premier arrivé doit la franchir le premier, pour faire place à d'autres qui viennent derrière lui. C'est ce que chacun reconnaît, éprouve et dit. Mais quelle est la peuplade, quelle est la province dans laquelle vous trouveriez une application constante, immédiate de cet axiome de vérité. Ailleurs, des pleurs de convention et d'usage, des pleurs vrais ou simulés accompagnent d'ordinaire le convoi funèbre et répondent aux prières de l'église, aux chants imposans et sublimes de cette cérémonie finale. Ici, point de cris ; les pleurs sont répandus dans le silence et la sombre majesté du moment suprême, sous le chaume du toit paternel. La reconnaissance des enfans

les verse sur les mains qui les ont nourris tant d'années, qui leur ont appris à se suffire à eux-mêmes et à substantier à leur tour d'autres frères existences. Leur respect pour le titre de père et pour l'âge du dévancier lui survit encore, et un cadavre n'est pas, chez nous, un objet d'horreur et d'effroi comme dans la plupart des provinces, et même des pays du continent. *Il s'est en allé!* disent-ils, comme ils désigneraient celui qui vient de se séparer d'eux pour un lointain voyage : *Il a quitté ses champs pour habiter la contrée des morts* : car tel est, littéralement, le nom que la langue donne au cimetière.

Et le cercueil est porté par les parens ou amis, ou plus proches voisins. En tête du cortège marche lentement, couvert d'un long manteau noir et la tête baissée, le parent le plus proche du défunt. Un religieux silence règne dans la marche et à l'église, un calme méditatif est imprimé sur tous les visages. On entoure la fosse dans la même attitude de respect et de recueillement; et quand la terre a recouvert celui qui devait faire place à ceux qui marchaient derrière lui, le conducteur du deuil, le plus proche parent, vient se placer à genoux au pied du *tumulus*.

Là, il prononce, à voix basse, un dernier adieu, fait une courte prière mentale, pendant que toute la suite, debout, un peu plus en arrière de lui, en fait autant la tête découverte. Alors on voit couler encore une fois sans effort, sans bruit, quelques larmes sur les joues du fils tendre ou du frère ami; sans bruit aussi elles tombent, rosée de respect filial ou d'amour conjugal, sur la terre bénie. Le chef du cortège se relève, se dirige, sans proférer un mot, vers le toit que vient d'abandonner, après un plus ou moins long séjour, *celui qui s'en est allé*; et les mêmes personnes le suivent à pas graves et solennels comme la circonstance qui les

a réunis. Elles le suivent deux par deux et entrent avec lui dans l'héritage nouveau, s'asseoir autour du banquet des funérailles. Le lendemain, les travaux reprennent et continuent; ils ne subissent de changement que par la suppression des deux bras qui naguère, concouraient à leur exécution. Le soir, à la veillée, autour du vieux foyer, la place vacante de l'homme *qui a terminé son voyage* porte les pensées et les conversations sur lui. On se rappelle les errements, les améliorations, les projets même que lui avait suggérés sa longue expérience. Il n'est plus là, mais *celui qui était* a laissé sa pensée sous le chaume patrimonial, et l'on continue son expérience et ses errements, on exécute ses projets communs comme s'il présidait encore.

On peut le proclamer avec assurance, quand on a, ainsi que moi, étudié les hommes de cette contrée : il n'est point dans le cœur de nos Basques, il n'est point d'indifférence, rien de cette insouciance repoussante qui dégrade l'humanité. Leur philosophie, nous l'avons dit, est admirable. Le calme, la résignation, la réflexion, un sens profond et inné, le don d'envisager les hommes dans leur vrai jour et sans prestige, d'en juger la valeur intrinsèque : telle est la base de leur caractère. Mais nous avons dit aussi qu'auprès des qualités précieuses de l'homme primitif s'en trouvaient les défauts. C'est une conséquence forcée qu'ils en aient tous les penchans, puisqu'ils en portent le cachet à un aussi haut degré.

Nous confesserons donc, sans plus de ménagement que nous n'avons mis de modestie jusqu'à ce moment, que le Basque est enclin au vol. C'est une tendance qui semble être dans la nature; car les sauvages, les noirs, dont la civilisation n'a point encore poli la nature brute, ont également cette malheureuse inclination.

Cependant, ici nous devons établir une remarque qui se

rattache à la connaissance que nous avons des Basques et de leur naturel. C'est que leur droiture habituelle se retrouve jusque dans leurs vols. Seulement ils les appuient d'un raisonnement outré et qui, bien qu'exagéré, porte encore l'empreinte de son origine. Jamais ils ne toucheront aux récoltes d'un champ; mais les fruits, mais le bois de chauffage surtout, mais l'écorce des arbres dont ils font leurs teintures, semblent leur être dévolus. Ils vous répondront que ce qui est le résultat des travaux et des sueurs de l'homme est évidemment à lui, et qu'y toucher est un crime; mais ces objets que la nature produit d'elle-même, qui ne reçoivent et ne demandent aucune culture, appartiennent à tous. Les produits bruts de la mère commune sont également à tous ses enfans, comme la succession d'un individu à ses héritiers.

Il n'est personne qui ne puisse répondre victorieusement à un pareil dire et démontrer ce qu'il a d'erroné. Mais comme nous ne prétendons pas nous ériger ici en réformateur, nous resterons dans les limites de l'observateur et du peintre. Nous remarquerons tout ce qu'il y a de primitif, d'homme de la nature dans cette objection, de justice en même-temps et de respect pour les travaux. Nous ajouterons même qu'ils ont une antipathie prononcée pour les voleurs. J'entends parler ici de ceux qui commettent des vols d'argent, de bétail ou effets appartenant à un maître certain et connu. C'est une action odieuse à leurs yeux, et ils donneront plutôt asyle, secours même à un homme poursuivi par la justice pour en avoir tué un autre à la suite d'une dispute ou d'une vengeance à exercer, que de favoriser même la fuite d'un voleur du genre de ceux que nous venons de signaler.

Le Basque est généreux et hospitalier, nous l'avons dit. Il ne refusera pas l'abri de son toit, fût-ce à un ennemi, si, surpris par la nuit ou le mauvais temps, il vient le lui de-

mander. Et son ennemi y sera aussi en sûreté qu'au sein de sa famille. Malgré cela, la vengeance est une nécessité pour lui. Le besoin de l'exercer dormira, s'il le faut, dix années au fond de son cœur, sans que jamais la confiance lui en échappe; mais il faut aussi que son heure sonne un jour. Le Basque ne pardonne pas un affront; et s'il ne le peut laver sur l'heure même, soit par empêchement apporté dans le moment, soit par considération pour l'influence de celui qui l'a offensé, soit que le rang ou la fortune de celui-ci l'arrête instantanément, il attend l'occasion, il épie son homme, le frappe de sa terrible massue et le laisse étendu sur la pousière, ordinairement du premier coup. L'adversaire tombé, la vengeance du Basque est assouvie; il ne frappe plus, il s'éloigne vengé et satisfait. Du moment que le blessé est guéri, toute inimitié cesse d'ordinaire, et l'on revoit souvent ensemble les deux antagonistes qui ne songent plus au passé et deviennent plus circonspects pour l'avenir.

Les querelles survenues dans les marchés, les foires, les fêtes, les auberges, les jeux, ensanglantent souvent la scène, mais n'entraînent pas de suites comme un affront. Parfois le couteau Basque, couteau à gaine, arme redoutable, brille au milieu des massues qui s'entrechoquent. L'homme terrassé, hors de combat, s'en saisit, et malheur à qui l'approche. Mais malheur aussi à lui si on le lui voit dans les mains, à moins que ce ne soit pour répondre à la menace d'une arme pareille. Généreux jusque dans leurs sanglans démêlés, étrangers à la haine jusque dans la plus chaude explosion de leurs ardentes passions, ils veulent la parité des armes et arracheront le funeste couteau des mains d'un des leurs, plutôt que d'en laisser menacer la poitrine d'un antagoniste qui ne laisse voir que son bâton. Le bâton est pour soutenir sa querelle, le couteau

n'est destiné qu'à défendre sa vie. Il n'attaque jamais celle des autres que dans les mains du scélérat , de l'infâme et lâche assassin.

Nous poursuivrons , dans un prochain article , l'examen des mœurs de ce peuple curieux et pittoresque , grand et généreux. Nous l'examinerons de près ; et plus nous rechercherons les causes des effets, plus nous verrons combien nos redoutables et gais montagnards sont loin de craindre l'analyse , combien ils méritent d'être connus. Nous verrons quels sont leurs jeux , leurs exercices favoris ; les lois qui régissent l'art et le besoin de se divertir ; enfin nous étendrons ce tableau jusqu'à leurs amours , qui présentent une couleur locale , qui ont aussi leur trait caractéristique. Nous pénétrerons ensuite dans l'intérieur des ménages ; et jetant un rapide coup-d'œil sur quelques-uns des articles de notre antique constitution , de celle qui nous régissait avant les époques envahissantes et ensanglantées de 1793 , nous aurons une teinture de la valeur intrinsèque et des traits principaux des enfans de nos montagnes.

Si l'on ne crie pas à la partialité , si le lecteur ne se fatigue point de voyager ainsi ; nous pourrons rechercher dans les flancs de nos rochers quelques-unes de ces petites grottes ignorées , de ces larges crevasses qui ont servi de retraite , tantôt à des êtres persécutés , tantôt à ceux qui voulaient soustraire leur vie à un ennemi vainqueur , tantôt aux hommes qui , pour venger leur patrie , allaient leur confier , quelques heures , quelques jours , le secret de leur intrépidité , de leur patriotisme , de leur noble résolution et de leurs chants de liberté !

LE VIEUX MONTAGNARD.

De la Grotte , Juillet 1834.

VISITE A ALGER.

LA gaîté proverbiale de nos aïeux a fait place aujourd'hui à des études sérieuses : le sentiment des grandes choses , inné dans le cœur des Français et qui naguères éclatait dans les champs de bataille au milieu des fumées de la gloire , nous pousse aujourd'hui , ardens et audacieux , à la conquête de la science ; et non contents des principes , connaissances jadis permises au vilain et au laïc , nous nous attaquons aux principes de la politique et de la religion. Trop fiers peut-être de cette nouvelle carrière , nous rejetons cette autorité des maîtres que révéraient nos aïeux , pour y substituer le plus souvent des théories séduisantes , mais fantastiques dans leur nouveauté , belles aussi parfois et pleines de raison , mais ayant besoin , pour en faire des vérités , de la sanction des temps et de l'expérience. Cette préoccupation de nos destinées futures nous envahit dès nos jeunes années , et plus d'un front de vingt ans s'est laissé rider par de vastes pensées. Heureux si l'enquête qui nous a ouvert le chemin d'études si complexes s'achève avec bonheur ! Trop heureux si l'esprit de doute , qui nous a faits entrer en lice , laisse en notre ame quelque chose de cette unité de foi qui plaît , alors même qu'elle est semée

d'erreurs ! car elle relie les affections par les croyances et nous fait trouver dans la grande famille des cœurs qui battent à l'unisson des nôtres !

Cet entraînement vers tout ce qui est idéal, ne fera place à ce qui est utile et positif, que lorsque, fatigués du champ aride des théories, nous aimerons à voir que toute science est plus parfaite alors que ses bases sont plus larges et qu'elles ont été appuyées sur un vaste ensemble d'observations. Alors commenceront études et voyages, avec cette ardeur généreuse qui imprime un haut cachet d'originalité et de grandeur à tout œuvre de la France. Alors la science de la politique et de la philosophie morale brilleront d'un haut éclat : ni les lois, ni les usages des peuples les plus éloignés et les plus divers ne seront pour nous un mystère : et lorsque, riches de tous ces travaux d'instinct et de génie, nous en ferons un beau présent à notre patrie, la génération nouvelle saura marcher fière, savante et sage, à l'admiration de la postérité.

Quelques jeunes têtes, en lisant ici mon ame, déposeront ces pages et se prendront à penser : c'est pour elles que j'ose parler de mon court voyage aux bords de l'Afrique ; car j'ai espoir qu'au milieu de mon dire aride et trivial, quelque seule pensée fera naître une idée grande et utile. Alors je passerai, plein de joie, ma plume à d'autres. Ma froide narration inspirera peut-être de grands projets. Tel un sec désert est la ceinture des merveilles de Palmyre.

Nous nous embarquâmes le 4^{er} novembre 1833, fête de la Toussaint et vendredi, jour néfaste aux matelots. Notre brick s'appelait la Vestale ; et quelle Vestale ! ses flancs et ses mâts salis et décolorés par les débris de vingt cargaisons, son coffre lourdement renflé pour offrir un plus vaste emménagement à toutes les deures de la Provence, son pont embarrassé de

tonneaux et de poutres, de châtaignes et de vin et ne présentant qu'un sillon de deux pieds de large pour la promenade du matin, ne donnaient guère l'idée d'une prêtresse du feu, chaste, sévère et belle. Mais notre grosse Vestale avait mieux que tout cela : sur le port et à la Bourse de Marseille ses cargaisons ne se laissaient pas attendre : on se disait pour justifier cette préférence que tous ses voyages étaient heureux.

Le vent nous abandonna au début de notre voyage ; il fallut nous faire remorquer hors de Marseille, dont nous vîmes longtemps le port chargé d'une riche forêt de mâts. Deux jours après, nous passions entre Majorque et Minorque, et si près de cette dernière île, que nous pouvions distinguer à l'œil nu jusqu'aux plus minces arbustes, qui croissaient sur ses vertes falaises. Soixante heures de plus et nos yeux erraient sur une autre partie du monde.

C'était l'Afrique qui se révélait par un des plus beaux fleurons de sa longue ceinture. Nous aperçûmes d'abord quelques pics bleuâtres, puis les collines du petit Atlas, puis Alger, *notre* Alger. Coquette à voir, cette ville s'élève blanche et étayée comme une reine de la mer qui la baigne, son large pied appuyé sur la surface de la mer, la tête du triangle qu'elle représente attachée sur le haut de la colline, où un arbre isolé et gracieux comme un palmier se dessine sur le ciel d'Afrique. Telle on voit une fleur se balancer sur le front du jeune Zouave. A droite et à gauche, les collines paraissent de loin comme des tapis de pelouse, et sont ornées de villes d'un blanc éclatant qui descendent avec elles jusqu'au niveau des flots et se mirent dans les eaux bleues de la Méditerranée.

Nous surgîmes au port tout empressés de fouler le sol Afri-

cain, mais le premier sentiment qu'il nous inspira, fut celui de la confusion et de l'anxiété. Accoutumés aux suaves mouvemens des vagues qui nous berçaient avec tant de charme, nous éprouvions le malaise ordinaire à ceux qui viennent de s'embarquer pour la première fois. Tout semblait ondoyer autour de nous : chaque passant perdait son équilibre, chaque édifice se relevait et se penchait avec désordre. Nous dûmes nous réfugier à bord de notre Vestale. C'est que là, éloignés de toute demeure humaine, nous avions passé de longues journées à nous entretenir de nos projets, de nos espérances de gloire ou de bonheur, de toutes ces douces illusions qui sont permises, alors que le seuil de notre carrière est encore un beau mensonge. Là, nous avions dormi des nuits entières sur la dure planche, sans autre couverture que ce beau ciel qui se faisait plus doux et plus étoilé à mesure que nous cinglions vers le Sud ¹.

A notre second débarquement, un estafier de la police s'empara de nous jusqu'au bureau où nos passeports furent échangés pour des cartes de séjour. La teneur principale de nos papiers est ainsi conçue : « M. N.... classé sous le n°...., est autorisé à demeurer à Alger jusqu'à ce que des dispositions contraires lui soient *signifiées*. Il est tenu de représenter cette carte aux chefs de patrouille, etc., toutes les fois qu'il en sera requis. » Je sais qu'il ne manque pas de raisons pour légitimer une mesure aussi arbitraire; mais les termes dans lesquels elle est exprimée me semblent un outrage pour tout Français.

¹ Le prix ordinaire des passages de Marseille à Alger, à bord des bâtimens du commerce, était 30 fr., non compris 2 fr. par jour pour la nourriture, qui consiste principalement en olives, haricots et pommes de terre.

Maintenant qu'il nous était permis de séjourner en terre d'Afrique, nous nous hâtâmes de parcourir la ville et de saisir les contours de sa physionomie. Alger est bâti, comme la plupart des villes d'Orient où domine la croyance mahométane, en rues étroites, tortueuses, sans pavé le plus souvent, et obscurcies par des étages en surjet et des toits avancés. Les voies principales sont, 1° la rue de la porte d'Azoun ou Bab-Azoun, et la rue de la porte de la Ravine ou Bab-el-Oued, au nord de la précédente. Ces deux rues n'en formeraient qu'une sans la place qui les sépare. Elles courent à peu près dans le sens du méridien en traversant toute la ville sur une longueur de 940 mètres, ce qui est un peu plus qu'un quart de lieue de poste ou dix minutes de marche. 2° La rue de la Marine à l'est de la place ; elle va aboutir à la porte de France, appelée par les Arabes Bab-Eddjezaïr ou porte d'Alger. 3° La rue de la Casbah¹, longue, sinueuse et étroite, allant de la Mosquée d'Ali-Bedjnem, dans la rue Bab-el-Oued jusqu'à la place des Victoires, dans la forteresse de la Casbah qui couronne la ville à 118 mètres au-dessus de la mer. 4° La rue de la Porte-Neuve, à peu près parallèle à la précédente ; elle se termine d'une part à la place et de l'autre à la Porte-Neuve ou Bab-Eddjedid, sur la hauteur au sud de la

¹ J'avertis ici, une fois pour toutes, qu'en employant le caractère latin je ne prétends pas donner une vraie idée de la prononciation Arabe, ce qui ne pourrait se faire qu'en usant des lettres orientales. Volney a prétendu écrire cette langue avec le type occidental en modifiant la forme de plusieurs de nos caractères : je ne vois pas quel avantage on trouve à employer notre alphabet lorsqu'on altère sa simplicité par des formes nouvelles. Son plus grand avantage est dans le petit nombre de ses lettres, et le peu de synonymie de leurs formes.

Casbah. 5° La rue de Chartres, peuplée de fripiers et d'autres marchands; elle suit à peu près plus à l'Ouest la direction de la voie Bab-Azoun. Les plus belles rues, comme cette dernière et celle de la Marine, n'ont guères plus de sept mètres de large dans leurs parties les moins étroites : plusieurs des plus petites qu'on n'ose appeler ruelles, tant elles abondent dans cette ville, sont si resserrées, que deux hommes ne sauraient y passer de front. Dans le quartier de la Marine, près du port, elles sont disposées avec quelque régularité et se coupent souvent à angles droits. Ailleurs, et sur-tout dans la partie haute de la ville, les rues forment un vrai labyrinthe, tortueuses, escarpées, pleines de degrés et d'impasses, souvent dégénéralant en sombres passages, à peine éclairés par les deux extrémités. La rue de la *Monticule* du Diable et la rue des Pyramides, appelée par les Arabes rue de la *Voûte* des Chats, semblent faites pour vexer l'étranger, qui, après avoir bien tourné, se trouve sottement ramené au point d'où il est parti. Il n'y a guères de pavés que dans la rue Bab-Azoun et dans celle de la Casbah; cette dernière étant disposée en larges degrés à cause de son escarpement.

La place du Gouvernement est très-bien située près du vieux palais des deys, vaste bâtiment aujourd'hui consacré au service de la manutention, du tribunal correctionnel, du campement et aux logemens du commandant et de l'intendant civil. Séparée des eaux de la baie par la batterie des Pêcheurs, cette place doit, suivant le plan du génie militaire, former un hexagone irrégulier de 150 mètres de long sur une largeur moyenne de 70 mètres. L'ancienne place, dont on voit un vestige en petits pavés autour de la fontaine, n'occuperait pas, au dire des Algériens, la moitié de la place Mage, à Toulouse. Pour obtenir le vaste agrandissement qu'on s'était

proposé, il a fallu abattre la mosquée Seïda et plusieurs centaines de maisons, dont la valeur locative a été estimée à 400,000 fr. par un fonctionnaire Français. Lors de mon départ d'Alger, on détruisait aussi beaucoup d'habitations dans la rue Bab-el-Oued et dans celle de la Marine. Des esconades de soldats du train s'attelaient par une longue corde à des pans de murs qui tombaient tout entiers, car, bâtis de briques et d'un mortier qui paraît se résoudre en boue sèche, ils doivent céder au moindre choc. Cette circonstance n'est peut-être pas le moindre motif de la déplorable facilité avec laquelle nous renversons les édifices mauresques pour satisfaire à nos idées européennes de rues spacieuses et alignées. L'étranger qui parcourt Alger, préfère bien les antiques rues et passages de la Régence à ces larges voies, à cette place poudreuse et sans ombrage où le soleil Africain darde ses cruels rayons. En France même, quand, par un vent d'Autan ou sous les ardeurs de la canicule, je parcours la ville de Toulouse, je me prends à blâmer nos rues modernes, si exposées au jour, et je quitte la place du Capitole ou la rue d'Angoulême pour errer au frais dans quelque vieille rue quelque peu tortueuse et ombragée. Si l'on veut façonner tout Alger à la Française et promener un char depuis le port jusqu'aux batteries de la Casbah, il faut anéantir la vieille cité de Barberousse et faire sortir une autre ville de ses ruines. Mais au moins, on ne blesserait en cela que des idées de convenance, puis qu'on agirait en vertu du droit de propriété, qui donne celui d'user et d'abuser. Il est un autre inconvénient, beaucoup plus grave, attaché à ces funestes démolitions. On y a procédé jusqu'ici par expropriation préalable, violant ainsi la convention du 4 juillet 1830 et les règles du droit des gens qui doivent avoir force même envers un peuple

conquis ¹. Vers la fin de 1832, on n'avait encore fait aux propriétaires dépossédés que deux répartitions partielles et insuffisantes, quoique les Maures se contentent de la base de la valeur locative avant la conquête. Aujourd'hui les loyers sont quatre à cinq fois plus considérables.

Les noms des rues et impasses sont écrits sur les murs en caractères français et arabes ². Dans cette opération on a sagement donné un seul nom à toutes les rues qui font suite l'une à l'autre. Ainsi la rue de Chartres comprenait naguères cinq rues différentes : celle de la Casbah en renfermait sept. Dans la nomenclature nouvelle on a cherché à rappeler les traits les plus saillans de l'histoire d'Afrique, procédé beaucoup plus logique que celui des Américains, qui appellent leurs rues A, B, C, etc., pour avoir plus tôt fait, et assurément plus raisonnable que la méthode anglaise qui peuple nos cartes d'obscurs noms propres. Mais d'un autre côté l'on ne peut approuver la peine qu'on a prise de changer gratuitement une dénomination univoque, comme l'impasse Meimoun, aujourd'hui Albuquerque, la rue Edji Nédfa, aujourd'hui Zaphira, Bab-Edjezaïr ou porte d'Alger, aujourd'hui porte de France, etc. Au reste on a été dans ces changemens de noms, sinon plus sobre, au moins beaucoup plus judicieux à Alger que dans plusieurs villes de la France, où chaque mutation de dynastie est venue embrouiller les noms des rues et places, parfois de la ville elle-même ³. En parlant de la rue d'An-

¹ Convention entre le général en chef de l'armée d'Afrique et le dey d'Alger. Art. 5. La liberté des habitans de toutes les classes, leur religion, leurs *propriétés*, leur commerce, seront respectés.

² La traduction arabe n'est pas faite avec soin : ainsi la rue Sallustè est traduite par Sallousèd.

³ Bourbon-Vendée, Napoléonville.

goulême, à Toulouse, j'ai probablement commis une hérésie municipale. Il est temps de sentir que la dignité de nos administrateurs ne doit pas s'abaisser à ces petites vengeances sur des gouvernemens déchus. Un nom imposé à une rue, à un monument, est lui-même un souvenir historique; le changer c'est vouloir refaire le passé: et n'avons-nous pas tout l'avenir?

Le môle ou jetée Chérédin unit au continent les deux îlots de la marine aujourd'hui confondus en un seul et qui donnent leur nom à la ville ¹. Ce môle fut achevé, en moins de trois ans, par 30,000 esclaves chrétiens aux ordres du fameux Khyr-ed-Dyn, plus connu sous le nom de Barberousse. Il ferme, du côté de la mer, le port qui n'a pas 300 mètres de long, sur 200 de large; la profondeur moyenne des eaux y est de cinq mètres. Le mouillage du commerce établi plus au sud en dehors de la chaîne et sous la batterie des Pêcheurs, est exposé aux vents du Nord-Est. Ainsi la capitale de nos possessions africaines n'a qu'un port en miniature, interdit aux vaisseaux de ligne, et une rade qui par les gros temps n'est pas tenable. Mais ce n'est pas là ce qui doit exciter nos regrets: le port d'Oran est, dit-on, vaste et sûr, et doit par-là devenir le centre de nos opérations maritimes dans ce pays, s'il atteint jamais la splendeur à laquelle il semble appelé. Mais notre avenir y dépend sur-tout de l'intérieur, d'une culture judicieuse du sol et de nos bons rapports avec ses habitans.

Alger en renferme six à sept races différentes. Au-dehors, elles sont représentées par les hommes seulement; car le beau sexe, à l'exception de quelques vieilles femmes et de quelques négresses, est trop précieux pour être exposé aux regards profanes des passans. Rarement voit-on se promener dans la ville

¹ Eldjezair, les îles.

comme des paquets de linge blanc, pas très-propres, pourvus d'une paire d'yeux et de pieds nus demi-cachés par de méchantes babouches : c'est là tout ce que l'humanité féminine d'Alger expose aux désirs des curieux.

Entre tous on distingue le Juif, à son corps légèrement penché en avant, comme un souvenir de servitude, à ses traits sévères mais sans fierté, et aux demi-cercles qui encadrent ses noires prunelles et qui accompagnent le peuple d'Abraham, comme un sceau ineffaçable, sous les feux du tropique comme dans les brouillards de Londres ou les glaces de la Russie. ¹ A Alger, le peuple qui se dit l'élu est plus servile encore qu'ailleurs; c'est qu'il se voit à peine libéré du joug tyrannique des deys; c'est qu'il se souvient des jours de juillet où il courbait sa tête devant le brillant uniforme français. Méprisé des chrétiens et détesté par les Arabes, il a su se rendre nécessaire aux uns, et se faire employer par les autres : en se riant en lui-même du succès de ses ruses, il fait payer cher ses services en même temps qu'il trompe tout ce qui ne trafique pas en hébreu. Aux Berbères et aux Maures il a pu faire croire que lui seul a la connaissance des monnaies; au Chrétien qui veut s'aboucher avec l'indigène il est indispensable; car lui seul s'est appliqué à posséder les trois langues dont il falsifie, le perfide trucheman, les termes réciproques, chaque fois que cet indigne manège peut servir ses intérêts. Le Juif est ainsi l'entremetteur obligé de presque tous les marchés : il profite presque seul de l'énorme élévation des prix depuis la conquête ². Il se glisse en sa qua-

¹ On a dit que tous les Juifs du nord de l'Afrique ne descendent pas des Israélites de la Palestine. Je ne connais pas les preuves de cette assertion.

² La hausse des prix des denrées de toute espèce est étonnante :

lité d'interprète jusque dans les conseils du gouvernement, et anime, obscur brandon, le trop simple Arabe contre ses protecteurs naturels. Il puise sa force principale dans l'apathie des indigènes qui leur rend indifférente la connaissance de la langue française, et dans le dédain des européens pour l'idiome Arabe ; mépris qui s'explique jusqu'à un certain point par l'état de simple occupation de la colonie. Les enfans

pour quelques articles on paie aujourd'hui quatre fois la valeur courante de 1829. Voici un tableau des prix principaux :

	1829.	1833.
Ane.	15	60
Cheval.	50	200
Canard.	0 90	2
Bœuf.	18	60
Chèvre.	2 50	10
Beurre.	0 75	1 25
Figues.	la livre. {	0 20
Figues sèches. {		
Bois à brûler. . {	la charge. {	1 50
Charbon de bois {		

Les chameaux et les figues de Barbarie dont les européens ne font point usage n'ont pas subi de variation de prix. Il serait injuste, ce me semble, d'attribuer toute cette hausse des valeurs au courtage des Juifs ; car le blé d'Afrique a doublé de prix, quoique tout le pain Français soit fait avec des farines tirées de France. D'un autre côté, on a exporté d'Alger en France pour 23,000 fr. de blés en 1833. Il est difficile de démêler la vraie cause de ces variations. A Alger, j'ai entendu plusieurs colons accuser les Juifs d'aller hors de la ville au devant des Arabes pour leur acheter les denrées qu'ils portaient au marché, et les revendre ensuite à bénéfice. Il est constant que peu d'Arabes des campagnes viennent à Alger ; mais à quoi faut-il attribuer leur absence ? aux manœuvres des Israélites, ou à la terreur qu'inspirent nos troupes ?

seuls causent bien dans les deux langues : mais faut-il une autre génération pour s'entendre ? Le Juif se reconnaît au loin à ses vêtemens noirs ou d'un bleu très-foncé, conformément aux lois de la régence que l'habitude lui fait encore respecter ; sa coiffure est la calotte de laine rouge ceinte d'un mouchoir noir , en guise de turban plat ; il est le plus souvent chaussé à l'euro-péenne.

Bien différent est le fier Arabe. Habitant des campagnes, et ne payant aucun tribut , sur-tout depuis l'expulsion des janissaires, il ne reconnaît d'autre autorité que celle des *cheks*, ou vieillards-chefs, et trahit encore, sous le simple *bournous* de laine, ou le *khayq* élégamment drapé, l'illustre origine des prosélytes guerriers de Mahomet. Cependant les Arabes d'Afrique sont un long mélange de peuples : divisés en tribus nombreuses, ils se font souvent une guerre acharnée ; ce qui porterait le plus grand nombre à faire avec nous plus d'un traité de paix et d'amitié, si l'intérêt juif ne dominait à Alger.

Il m'a été impossible d'apprécier aucune différence générique de races entre les Arabes et les Maures. Ceux-ci paraissent être les Arabes marchands et artisans, et alors les noms correspondans en français seraient ceux de paysans et bourgeois. Cela seul expliquerait la différence des vêtemens. Il n'est pas probable que les nomades d'Arabie qui, peu après l'Hégire, ont conquis l'Afrique, se soient conservés purs de tout mélange et comme une race d'élite et de suzerains, en même temps, qui imposaient leur langue et leur religion aux vaincus. Ils se seront fondus avec les descendans des Carthaginois, Vandales, Suèves, Goths et de tant d'autres élémens inutiles à énumérer et difficiles à reconnaître, inconnus aujourd'hui dans la confusion des conquêtes. Dans sa langue le Maure s'appelle *Arabe*, il est fier et grave, porte le turban oriental, le *sérroual*

ou culottes flottantes, des guêtres et de mauvaises habouches sans bas, la ceinture et le *gretillet* ou large veste; le *bour-nous* est ployé et rabattu sur son bras en guise d'ornement. C'est ainsi qu'on les voit assis, les jambes croisées, dans leurs étroites boutiques, fumant des pipes longues de 5 à 6 pieds et interrompant leurs bouffées pour vanter gravement leur marchandise, ou causer avec quelque oisif sur les affaires du jour. J'ai souvent admiré des enfans Maures doués de la plus heureuse physionomie qui puisse orner un chrétien, et qui, la tête rasée et demi-couverte d'une simple calotte rouge, grassayaient notre français comme de vrais parisiens.

C'est ici le lieu de consigner quelques remarques que j'ai faites sur les têtes de Maures, d'après les topographies superficielles de Gall et Spurzheim. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'en les rapportant, je ne veux rien préjuger sur la vérité ou l'incertitude des hypothèses mises en avant par ces deux célèbres anatomistes. Pour bien démêler dans un homme tout ce qui forme cet être idéal qu'on nomme caractère, il faut observer et combiner ses actions et ses passions, ses discours et ses habitudes. La tâche est sur-tout longue et délicate, quand il faut s'étayer d'un système de preuves, pour démontrer aux yeux du public un résultat d'aperçus dont on est satisfait dans sa conviction intime. Je n'ai pas cette prétention; je veux noter des faits physiques, sans rechercher si telle forme de la tête qui m'a paru être commune à la race, est nécessairement liée à des dispositions affectives et intellectuelles communes; et si j'emprunte à l'école phrénologique ses noms des organes, c'est qu'ils spécifient mieux chaque portion de l'enveloppe osseuse du cerveau: d'ailleurs, personne ne niera que, dans tous les systèmes anthropologiques, la configuration du crâne ne soit un des meilleurs moyens d'arriver à une classification des peuples.

Chez les Maures ou Arabes citadins la circonférence de la tête est généralement grande : en faisant passer un plan par l'oreille, la partie antérieure l'emporte sensiblement sur la postérieure. Le plus grand rayon amené du conduit auditif à la périphérie, indique l'organe de la bonté. Puis viennent, en les classant selon leur développement, l'amour de la patrie, le sentiment religieux et fanatique, celui de la justice, le courage, la *secrétivité*, l'amour du merveilleux, l'organe du langage. Ceux de la persévérance et de la sagacité comparative sont très-peu développés. La partie attribuée au penchant musical est en creux, ce qui ôte beaucoup à la largeur du front. L'instinct de la bonne chère, l'amour des voyages, sont nuls. Le cervelet et l'amour des enfans sont presque toujours très-grands et actifs. L'amour de la destruction, quelquefois faible, est souvent énorme ¹. Si je voyais un tel développement de cet organe sur une tête Française, je le dirais effrayant : il en est de même de l'*acquisivité* chez les Juifs d'Alger. Je me suis amusé à faire ces observations dans les boutiques des barbiers où les musulmans viennent se faire raser la tête, tout en causant des nouvelles du moment. Plus d'un phrénologiste m'aurait envié un pareil cabinet de travail.

Après la race Arabe, l'étranger remarque celle des nègres, qui d'abord amenés de la zone torride pour servir d'esclaves, se sont quelque peu réhabilités en adoptant, avec la langue Arabe, les doctrines du Koran.

Ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'on distingue les

¹ Dans une rue d'Alger où l'on abattait une maison, je disais à un ami combien ces gens avaient plaisir à voir briser et anéantir ; un Arabe derrière moi et qui comprenait le français, prit plaisir à me confirmer la vérité de mon assertion.

Berbères ; car ils sont vêtus aussi du *khayq* , et leur langue , quoique totalement étrangère à l'idiome Arabe , n'offre pas de différence à l'oreille d'un européen qui les ignore tous deux. On les désigne généralement sous le nom de Kabyles , mot collectif qui signifie tribu. Ils habitent les nœuds de montagnes autour de Bougie et de Bonne , et les pentes les moins accessibles du grand et du petit Atlas. Cette position géographique appuie l'opinion de ceux qui les regardent comme les plus anciens habitants de la Barbarie. Tels on trouve séparés du reste de l'Europe , par leurs idiomes et par leurs usages , les clans d'Ecosse et d'Irlande , et nos Basques dans les gorges des Pyrénées. Les Berbères sont très-peu connus : personne n'a songé à apprendre leur langue , sauf une ou deux honorables exceptions ¹. On rapporte à la race Berbère les Mozabis , qui viennent à Alger tenir les bains , boucheries et fours publics , et les Biskeris du Zab , qui y font le métier de portefaix : cependant ces derniers parlent Arabe , et l'on observe de grandes différences de couleur et de conformation entre les diverses tribus ; ce qui milite contre une origine commune. Les Berbères passent pour être perfides et querelleurs , même entr'eux : mais cette imputation vient de leurs ennemis , et personne n'est allé les étudier chez eux.

Les Turcs , naguères maîtres d'Alger , ne sont plus représentés que par quelques artisans confondus parmi les Maures. Ceux qui formaient la garde des deys comprenaient plus de renégats que de vrais Osmanlis. Les Quoul-Oughlys (fils de soldats) , issus de janissaires turcs et de femmes mauresques , et qui forment une caste à part , disparaîtront avec la génération actuelle.

¹ On met au jour en ce moment à l'imprimerie royale la Grammaire et le dictionnaire des Berbères , par feu Venture.

Parmi les cinq ou six mille européens, on distingue des Espagnols des îles Baléares, des colons Allemands de l'Alsace, des Napolitains, Toscans et Sardes, des Maltais qui parlent un dialecte de l'Arabe, et enfin 4,000 Français. A toutes les langues de ces nouveaux arrivés, il faut encore ajouter celle qui est parlée sur-tout par les Maures en boutique, *la lingua franca*, patois qui puise ses expressions dans tous les idiomes du bassin de la Méditerranée. La réunion de toutes les races forme un faisceau de 24,000 habitants. La carte du dépôt de la guerre, publiée en 1832, ne les porte qu'à 49,000, dont 3,000 étrangers seulement. Shaw estimait la population à 100,000 âmes en 1725. Aujourd'hui encore le nombre et l'installation de l'intérieur des maisons permet de l'évaluer à plus de 50,000 pour une époque avant la conquête. L'émigration depuis 1830 a été effrayante. Un Arabe m'a affirmé qu'Alger renfermait 60,000 habitants, et il m'en parlait, dans sa langue pittoresque, comme de ces beaux jours qui ne reviendront plus.

Cette ville devient de plus en plus ce qu'elle avait commencé à être sous le joug des pirates, un ramassis de toutes les races de l'Europe et d'Afrique, et le point de mire de tous les aventuriers de la Méditerranée. Heureux le guerrier français s'il apprend, comme un autre Annibal, à cette population désunie à respecter la loi du vainqueur, si en conservant à chacun sa loi et ses mœurs, il sait conquérir le respect et la soumission de tous!

L'Anglais peut se vanter d'avoir un *chez lui* et un terme univoque pour exprimer ce résumé du *comfort* Britannique; mais le citoyen d'Alger pourrait se glorifier à plus juste titre de posséder la chose, bien qu'il n'en ait pas le mot. La maison Algérienne est un carré bâti autour d'une cour, et n'ayant

d'autre ouverture au-dehors que la porte et une ou deux lucarnes. C'est sur les bancs, dans l'étroit vestibule que le maître reçoit les étrangers, dont nul ne peut franchir ce mesquin antichambre. Autour de la cour, qui est ordinairement pavée en dalles, règne, au premier comme au rez-de-chaussée, un cloître étroit dont les colonnettes bien basses donnent naissance à des ogives d'un style bizarre, puisque le centre de la portion de circonférence qui forme chaque moitié de l'arche n'est pas placé à sa naissance mais bien au-dessus : c'est ce que les architectes gothiques de l'Angleterre appellent des ogives en fer-à-cheval, quoiqu'elles n'en aient pas la forme. Chaque côté du rectangle que présente la maison, est ordinairement divisée en trois chambres meublées avec la plus grande simplicité. Dans la partie antérieure du logis se trouvent l'escalier, la cuisine, et à chaque étage une garde-robe remarquable par sa propreté. Au-dessus du premier étage est une terrasse en guise de toit, entourée de murs à hauteur d'appui. Tous les murs, tant au-dedans qu'au-dehors sont blanchis à la chaux. Dans les plus belles habitations ils sont couverts à l'intérieur de carreaux de faïence aux mille couleurs; le vernis de ce revêtement entretient une douce fraîcheur. Quelquefois les colonnes sont en marbre blanc d'Italie et sculptées en torses ou en faisceaux d'un effet neuf et piquant.

Outre les boutiques des barbiers, les Maures ont un autre point de réunion dans les cafés, qui sont fort nombreux et mesquins¹. Dans une salle bien obscure ou sous une voûte longue et basse, se présente un siège en maçonnerie de bri-

¹ L'ancien café de la Marine, dont les Arabes vantent la beauté, était fermé lors de mon voyage à Alger.

ques qui règne sur tout le pourtour et qui est recouvert d'une simple natte. De nombreux amateurs viennent s'asseoir, les jambes, croisées sur ce dur divan, buvant pour un liard la tasse, un mélange de café marc et sucre, et prêtant l'oreille à un musicien qui s'accompagne d'une sorte de mandoline et chante des airs dolens. Un jour nous entrâmes dans un de ces cafés, dont le maître alla tout aussitôt ôter la pipe de la bouche d'un habitué pour nous la présenter tour à tour. Force nous fut, sous peine d'insigne malhonnêteté de humer deux ou trois gorgées de fumée. Dans l'un des coins était un Zouave couché de son long, non un de ces gainins de Paris ou de Lyon qui, mauvais fainéans chez eux, font d'excellens soldats sous l'habit musulman en Afrique; mais un vrai Arabe aux traits rembrunis et la tempe ornée d'un petit bouquet de fleurs, suivant leur gracieuse habitude. Peu soucieux des versets du Coran, il avait près de lui une *bouteille* d'eau-de-vie qu'il pintait à pleins verres en vrai cosaque. Il nous en donna à boire en portant lui-même le verre à nos bouches, nous remercia en langue française, s'allongea de nouveau; puis, l'œil plein de volupté, il répétait les paroles du chanteur ou lui en inspirait de nouvelles. Ici, comme partout où nous venons en contact avec des peuples moins civilisés, nous les faisons plier sous notre glaive et nous leur enseignons nos vices.

Je n'entrerai pas dans le détail des avantages d'une colonisation en Afrique: je ne dirai rien sur les ressources qu'offre un pays qui fut le grenier de Rome, *qui dépasse en étendue la moitié de la France*¹, et qui est aujourd'hui privé

¹ La régence d'Alger, limitée à l'Ouest par l'empire de Maroc, à l'Est par l'état de Tunis et au Nord par la Méditerranée, où elle offre un développement de 200 lieues de côtes, s'étend indéfini-

des belles cultures dont nous allons le doter. Car j'ai pu voir par moi-même, et tout ce que m'ont dit les Français d'Alger était violent, passionné et toujours exagéré dans l'un ou l'autre extrême¹. Je ne chercherai pas à montrer que les indigènes connaissent et pratiquent la justice, car mes preuves sont toutes de sentiment; et comment les faire partager à ceux qui seraient tentés de suspecter la foi de ma parole? Seulement je dirai à ceux qui veulent la censurer que je ne suis ni colon, ni fonctionnaire, ni aspirant à devenir l'un ou l'autre, ni homme déçu de quelque projet ambitieux qui l'aurait poussé aux bords de l'Afrique. Que si l'erreur s'est glissée sous ma plume, si ma langue est tronquée et sauvage, songez qu'il n'est pas toujours permis au voyageur de s'asseoir le long de la grande route pour arranger ses idées et dorer ses phrases.

Nous revînmes d'Alger dans le bateau à vapeur de l'État le Rapide, lourde machine qui, d'un pas toujours égal, fait ses cinq nœuds à l'heure, route à la mécanique, sans attrait. Il serait à désirer néanmoins pour le bien de la colonie que les passagers civils fussent encore admis, comme par le passé, sur les pyroscaphes de l'État. Moyennant une juste rétribution, le gouvernement pourrait y trouver son profit.

Au bout de trois jours nous saluâmes encore la terre de France : mais c'était le supplice de Tantale. Il nous fallait abjurer tous nos droits d'hommes libres et aller consumer dix

ment au sud. En posant ses bornes de ce côté, au commencement du grand désert, elle comprend environ 15,000 lieues carrées : la superficie de la France est de 27,440 lieues carrées.

¹ De deux colons en présence l'un de l'autre et tous deux gens d'éducation, le premier me disait que le froment donnait à Alger trois fois la semence, le second affirmait qu'on en retire vingt fois la semence.

belles journées sur un roc aride, au fond de la rade de Toulon, dans l'étroite enceinte du lazaret. Mais je ne veux pas ouvrir une plaie qu'on a voulu fermer ¹. On ne prétend plus mettre en cage l'hirondelle qui arrive libre et joyeuse des collines de l'Atlas. Je laisse au voyageur qui revient d'Egypte à redire tout au long l'ennui d'une quarantaine de vingt-cinq jours, où, à force de vouloir poser des limites à la communication idéale de la contagion, l'homme s'est vu mener peu à peu au ridicule et à l'absurde.

Je veux ici, avant d'achever ma journée, jeter un regard lointain sur notre Alger. Si je n'ai pas soulevé le voile dont j'aime à couvrir nos fautes dans ces contrées, si je m'abtiens de souiller notre drapeau du récit de quelques fatales mesures qu'on aurait bien le droit de reprocher à la France, qu'il me soit permis de dire un mot sur nos errements dans le passé, sur notre conduite à venir. La voie des armes nous a assis en Afrique : celle des négociations pourra seule nous y étendre et nous y maintenir ; car les tribus fort nombreuses des Arabes et des Berbères sont divisées, et ne savent se réunir que lorsque le sabre menace leurs têtes. L'on a vu le triste effet des incursions armées sur Médéah et Blida, que nous avons tous deux abandonnés. Le peu de bien qui s'est fait à Alger, l'arrivée des laines du désert dans ses bazars, la présence des Européens au marché de Bouffarick, on les doit au général Voirol, ame forte et imployable, qui tient l'épée dans le fourreau, mais fait respecter la foi jurée. Car une volonté ferme et constante a plus de puissance que le fracas des armes ; car il est une vertu également connue du philosophe et du sauvage, dont les préceptes sont écrits dans le Koran comme

¹ Cette quarantaine vient d'être abolie.

dans la Bible, et qu'on chérit par intérêt personnel alors même qu'on ne la tient pas pour une émanation de ce Dieu que tout homme adore, parmi ces nations peu civilisées : l'équité. Elle fera plus d'effet que le machiavélisme ou la terreur. Si le sort pouvait jamais me donner le droit de me faire écouter, j'écrirais sur la porte de France à Alger ce précepte qui résume toute ma politique : Soyez justes.

LE VOYAGEUR.

Audaux (Basses-Pyrénées), 15 août.

LE

ROCHER DE SAINT-GUIRAL.

LÉGENDE CEVENNOLE.

I.

Le soleil dardait à plomb sur les dalles des rues de Montpellier et portait aux appartemens une chaleur suffocante. Si parfois, abandonnant au milieu du jour le canapé de crin sur lequel j'étais étendue, j'allais soulever les persiennes des fenêtres de ma chambre, au silence profond qui régnait dans la ville, on eût pu la croire vide de ses habitans. C'était en vain qu'à l'entrée de la nuit la foule accablée du poids du jour se pressait sur la belle promenade du Peyrou, pour y attendre la brise parfumée du soir; l'œil morne de la multitude, planant sur une vaste campagne, n'apercevait qu'une terre désolée, des arbres jaunissans, des plantes expirantes, et pour clore cet immense deuil de la nature, à l'horizon les voiles détendues des navires, qui, retombant le long des mâts, ressemblaient dans l'ombre à une forêt de cyprès.

J'avais souvent entendu vanter les frais ombrages des Cévennes. Je voulus abriter ma tête sous le toit des châtaigniers Cévennoles. Je partis avec mon frère.

Une ceinture de rochers arides entoure , comme pour la défendre, cette contrée délicieuse. Ce ne fut qu'après six heures d'une course précipitée que le premier vent des montagnes vint rafraîchir mon visage. Chaque pas que nous faisons désormais nous découvrait des points de vue d'un aspect extraordinaire. Partout des forêts sillonnées par des eaux courantes, des rochers gigantesques surgissant tout-à-coup du milieu des vallées. Déjà nous avions franchi ces premiers obstacles, nous ne rencontrions plus cette nature heurtée, sauvage, riche de contrastes, puissante d'inspiration, belle dans une page de Victor Hugo ou sur la toile de Salvator Rosa, lorsque peu à peu la croupe des montagnes prit une forme plus arrondie, le bruit des torrens s'éteignit derrière nous ; et du sommet d'une colline nous aperçûmes un village, dont les maisons bâties sur le bord de l'Hérault, suivaient les sinuosités de son cours. Au milieu d'un bosquet de mûriers, le clocher rustique s'élevait surmonté de sa blanche croix, et les massifs de verdure, la forme gracieuse de la vallée se mariaient si bien à la limpidité des eaux et à la pureté du ciel, qu'un jour la sévère république Romaine, vaincue par l'harmonie qui régnait dans ce charmant tableau, déshérita ce village du nom révérend du saint pour lui donner celui de *beau séjour*.

Nous remontâmes les bords du fleuve l'espace de quelques milles ; mais bientôt la nuit vint nous surprendre, et nous arrivâmes à la petite ville du Vigan.

II.

Bonne fête de St-Guiral, disait, le soir, une jeune fille aux

yeux bleus , en souriant à ses compagnes.... Et moi j'interrogeai la jeune fille , et elle me dit : « Sur un rocher bien élevé vivait , il y a bien long-temps , un riche seigneur qui s'était fait ermite. Demain toutes les paroisses des environs se rendent , au point du jour , à l'ancienne demeure du solitaire. Il bénit les troupeaux , protège les jeunes filles de la contrée : l'on chante des cantiques et l'on danse à sa fête. »

Dès onze heures du soir , rangées dans le plus bel ordre , deux longues files de jeunes vierges suivaient , en chantant des hymnes sacrés , l'image de la mère du Christ , pressant son enfant dans ses bras. Des autels couronnés de fleurs étaient portés sur les épaules des catéchumènes. L'encens fumait autour des prêtres , et le cortège s'avancant avec une majestueuse lenteur disparut bientôt dans une étroite vallée. Que vous dirai-je des émotions qui se pressaient dans mon cœur ? Cette marche nocturne , à travers un pays si pittoresque , ces voix de femmes retentissant à mon oreille plus douces que les concerts des Anges , l'incertitude de cette clarté suave d'une belle soirée d'été qui donnait à tous les objets je ne sais quoi de vague et d'aérien ; tant de scènes si loin de nos mœurs , avaient jeté mon âme dans un trouble inexprimable : moi aussi je voulus mêler ma voix à ce concert d'innocence. Les chevaux étaient préparés , je suivis avec mon frère la procession qui gravissait la montagne. Souvent , lorsque parvenus sur un point élevé nous jetions nos regards sur l'abyme , le vent de la nuit nous apportait des chants mélodieux , et l'éclat des torches , brillant au milieu de cette mer d'obscurité , nous faisait apercevoir une autre caravane pieuse qui se dirigeait comme nous vers l'humble demeure de l'ermite.

Le jour allait paraître lorsque nous atteignîmes le sommet du pic le plus élevé. Un large plateau couvert de gazon en

décorait la faite, et du centre s'élevait, comme une chaire apostolique, un rocher couvert de mousse, au pied duquel coulait une source d'eau vive. Les chants que nous entendions alors de tous côtés devenaient de plus en plus distincts. Un moment encore et huit processions entouraient le rocher de leur cercle de jeunes filles comme d'une guirlande de fleurs.

Un vieillard vénérable, précédé de deux jeunes enfans, se dirige vers le rocher. Silence ! silence ! le sacrifice va commencer ! Trois fois le prêtre a frappé sa poitrine ; trois fois la foule recueillie a répété cet acte de componction chrétienne. « Priez, mes frères », a dit le vieillard, en étendant ses mains sur le troupeau à la blanche toison ; et tous les fronts se sont prosternés contre terre. Voici venir le premier rayon du soleil. Le prêtre montre à la multitude le sang de l'agneau ; et un éclat divin, brillant tout-à-coup sur le vase qui contient la victime, a couronné d'une lumière céleste la tête vénérable du sacrificateur.

III.

« Dansez ! dansez, enfans des montagnes ! l'heure de vêpres va sonner ; quand l'ombre aura grandi sur la colline, je donnerai le signal du départ : alors vous hâterez vos pas vers vos pauvres demeures, et ce soir vous répéterez avec vos mères l'humble oraison de Saint Guiral. »

Mon frère s'approcha du vieux prêtre qui venait de dire ces mots. Il y avait tant de sérénité sur sa figure, qu'enhardi par la douce bienveillance qui brillait dans ses yeux : « Mon père, lui dit-il, pourriez-vous nous dire l'histoire du vertueux solitaire qui attire l'hommage de toutes ces contrées ? »

« Au milieu du treizième siècle, nous dit le vieillard, trois frères vivaient unis dans une étroite amitié dans le noble castel d'Esparon. Riches en vassaux, en vastes manoirs, en orfèvreries de toute espèce, leur domaine s'étendait jusqu'aux portes de l'antique Maguelone.

» Le noble comte de Rogues avait laissé pour unique héritière d'un opulent apanage la jeune Yola, sa fille, moins remarquable par l'éclat de sa fortune et de sa beauté que par ses modestes vertus; l'amour naquit bientôt dans le cœur de Guintrand, l'aîné des trois frères. Il parla des charmes de la jeune châtelaine, et Eginhard et Robert ne purent voir l'objet de son amour sans en être vivement émus. Les malheureux se devinrent.... Les deux frères s'embrassèrent en versant des larmes, et résolurent de fuir ensemble un séjour qui ne faisait qu'aigrir leur douleur.

» Le saint roi Loïs s'avancait vers les plaines d'Aiguemortes, Eginhard et Robert firent secrètement leurs dispositions pour le joindre. Mais quand vint l'heure des adieux, lorsqu'il fallut s'arracher des bras d'un frère justement surpris d'une résolution si subite, l'aveu fatal s'échappa de leur cœur.... Oh! que ces cruelles paroles retentirent douloureusement dans l'âme de Guintrand. Égaré par sa passion, sa main saisit avec une sorte de fureur la poignée de sa dague.... et puis sa colère se calma, l'amour fraternel triomphait: « Allons, allons, dit-il, nous jeter ensemble aux pieds de la belle comtesse. Si son choix m'est contraire, le vent du désert, la lance de l'infidèle, et bien plus sûrement encore l'excès de ma douleur, auront bientôt fait le reste ».... Et les trois frères ne rapportèrent du château de Rogues que ces paroles:

« J'attendrai votre retour de la terre sainte pour donner
» ma main à celui de vous dont les exploits parleront le plus
» haut à mon cœur. »

» Quelques jours après, une voile qui cinglait vers l'orient emportait les trois jeunes seigneurs aux champs de l'Idumée.

IV.

» Quatre ans s'étaient écoulés, les derniers feux du jour teignaient encore d'une lumière incertaine les antiques tourelles du château de Rogues, de jeunes filles vêtues de blanc se dirigeaient en silence vers la demeure de la chatelaine; trois chevaliers, couverts de poussière et le visage brûlé par un soleil étranger, parurent auprès du fossé du castel.

» Il n'avaient pas oublié que dans ce jour on célébrait la fête de la jeune comtesse. Eux aussi venaient payer à la noble dame le tribut de leur bouquet de fleurs. Ils touchent enfin au seuil si long-temps désiré. De longues files d'hommes d'armes remplissaient les vastes salles. Nul doute qu'une fête charmante n'embellit en ce jour l'imposante demeure d'Yola.... Ils se précipitent vers l'appartement de la belle comtesse.... Elle descendait, le front paré de roses blanches, le grand escalier du château. Portée par huit jeunes vierges et suivie d'un long cortège de deuil, la jeune fille traversait une fois encore ce noble château, témoin muet de son innocent amour. La mort l'avait frappée, mais le voile funèbre dont elle était entourée n'avaient pu faire disparaître la sérénité angélique qui brillait sur son doux visage.

» Pleurez! pleurez, bons chevaliers! La jeune fille a disparu dans l'étroit caveau où reposent ses aïeux!

V.

» Quarante ans après, une vieille femme vint, par une nuit d'orage, frapper à une petite porte qui fermait jadis la grotte que vous voyez au pied de ce rocher. « Donnez assistance, bon ermite, dit-elle d'une voix quêteuse, à la pauvre Marie qui s'est égarée dans la forêt », et la petite porte s'ouvrit. « Mon bon seigneur, dit la vieille femme, qui dirait, en voyant ces meubles grossiers et cette pauvre demeure, qu'ici habite le puissant comte d'Esparon ? Que les temps sont changés ! et combien je regrette cette heureuse époque de ma vie où contente et rieuse je n'avais d'autre tâche que d'offrir le matin des fleurs à ma bonne maîtresse ! Il m'en souvient, vous arrivâtes de la terre sainte le jour même de sa mort.... Qu'en paix soit l'ame de la châtelaine !... »

— « Bonne Marie, dit l'ermitte en essuyant ses larmes, pourquoi, lorsque j'ai si peu de temps à vivre, rappeler un passé qui est si loin. Il n'est plus de seigneur d'Esparon, depuis longtemps nous avons distribué à nos vassaux le noble patrimoine de nos ancêtres. Aujourd'hui ce n'est plus Guintrand, ce n'est plus Eginhard, ce n'est plus Robert qui montés sur leurs palfrois vont courant de castel en castel et de fête en fête ; ce sont frères Guiral, Montluc, et Aubo, qui retirés sur la montagne pleurent sur leurs péchés et demandent à Dieu miséricorde. Et déjà frère Montluc a trouvé la récompense de ses pieux travaux. Du séjour des élus il sourit aux efforts de ses frères. »

» En ce moment, à une grande distance, une lumière brilla

sur une haute montagne. L'ermite après avoir salué ce signal fraternel, alla chercher des branches sèches qu'il alluma sur le seuil de sa pauvre demeure. — « Tous les soirs, bonne Marie, cette clarté m'annonce que mon frère vit encore... Une autre lumière brillait aussi de ce côté.... Il est maintenant plongé dans les ténèbres.... Le soir qu'elle s'éteignit, réunis pour rendre les derniers devoirs à un frère, je revis, après trente ans d'absence, celui que le ciel me conserve encore. Triste condition de l'humanité qui me fit acheter un plaisir bien vif par des larmes bien amères. Mais c'est assez, bonne Marie, mon frère est en oraison, joignons nos prières aux siennes. »

» Six mois s'étaient à peine écoulés, la lumière qui brillait tous les soirs sur la montagne habitée par le frère Aube s'éteignit à son tour.

» Peu de temps après, les derniers rayons du soleil teignaient encore d'une clarté incertaine les antiques tourelles du château de Rogues, de jeunes filles vêtues de blanc allaient en silence célébrer l'anniversaire de la mort de la dernière châtelaine; une flamme céleste éclaira tout-à-coup la froide pierre qui renfermait les cendres d'Yola. Des chevaliers dirent le soir qu'un éclat extraordinaire avait brillé sur l'ermitage, et que le bon solitaire avait rendu son âme à Dieu. »

Le vieux prêtre cessa de parler, au signal qu'il donna, une jeune fille souleva la bannière de la mère du Christ. Aussitôt les vierges quittent la danse et vont se ranger sous l'étendard de leurs paroisses. On chante vêpres. L'ordre du retour est donné, et long-temps les échos des montagnes répétèrent les louanges du saint ermite.

St-A. D. S.....

L'ÉCLIPSE DE LUNE.



DANS les plaines argentées de la lune , la mère commune des hommes habite avec ses innombrables filles dans la paix d'un éternel amour. L'azur du ciel , qui , de loin seulement , ondule sur la terre , y pénètre et s'y repose sur la neige des champs et le duvet des fleurs. Point de nuage qui vienne glacer ou raccourcir les soirées , en voilant le limpide éther. — Point de haine qui ronge les douces ames. — Comme les arcs-en-ciel qui se croisent dans une cascade , l'amour et la paix y confondent tous les embrassemens en un seul. — Et lorsqu'en ses nuits silencieuses , la terre est suspendue épanouie et brillante sous les feux des étoiles , les ames qui ont souffert ou joui dans son sein , livrées à la douceur de leurs regrets et de leurs souvenirs tournent leurs regards vers cette île qu'elles ont quittée , où demeurent encore des objets chéris , où reposent leurs dépouilles abandonnées ; et si , dans ce moment la terre profondément endormie se rapproche étincelante de leurs yeux qui la suivent , des songes ravissans leur retracent leurs printemps écoulés sur la terre , et le matin au réveil , leurs yeux s'entr'ouvrent remplis d'une rosée de larmes que la joie fait couler.

Mais lorsque l'aiguille marque un nouveau siècle sur le cadran de l'éternité, l'éclair d'une brûlante douleur déchire le cœur de la mère des hommes. Celles de ses filles chéries qui n'ont pas encore passé sur la terre, dès que notre globe les a frappées et assoupies de ses froides ombres, s'exilent de leur céleste patrie, pour habiter les corps humains qui leur sont destinés, et la mère des hommes les regarde partir et pleure; car elles ne reviendront point toutes dans le chaste empire de la lune, mais seulement celles qui seront demeurées pures et sans tache. Ainsi chaque siècle enlève ses enfans à leur mère appauvrie, et elle tremble lorsque pendant le jour elle aperçoit notre globe ravisseur comme un vaste et sombre nuage qui s'avance vers le soleil.

L'aiguille de l'éternité approchait du XVIII^e siècle. — Et la terre couverte de ténèbres roulait pardevant le soleil. Déjà sur son sein pénétré d'angoisse, la mère pressait toutes celles de ses filles qui n'avaient point porté le deuil du corps, et pleurait en les suppliant : « Oh ne perdez point votre innocence, restez pures comme des anges et revenez ! » — Alors l'ombre gigantesque s'arrêta sur le siècle, et la terre obscurcie éclipsa tout le soleil. Un tonnerre sonna l'heure. Dans le ciel assombri se suspendit, comme un glaive, une flamboyante comète. La voie lactée fut ébranlée, et il en sortit une voix qui s'écria : « Parais, tentateur des hommes ! »

L'ère infinie envoie à chaque siècle un mauvais génie pour le tenter. — Loin, bien loin de nos faibles regards, au sein de l'espace illimité, dans un cercle environné d'étoiles, réside l'Éternel, comme ces astres nébuleux que notre œil ne peut discerner dans l'indéfinie profondeur de firmament.

Lorsque le tentateur fut appelé, la mère et toutes ses filles tressaillirent d'effroi. Faibles et tendres, elles pleuraient

même les ames transfigurées qui avaient déjà passé ici-bas leur existence mortelle. Alors et en même-temps que l'ombre terrestre, un serpent se dressa sur la terre, horrible, gigantesque, immense et vint atteindre la lune. « Je veux vous perdre, s'écria-t-il. » C'était le mauvais génie du XVIII^e siècle. Les lis de la lune penchèrent leurs calices flétris et desséchés. La comète se balançait dans les airs, comme un glaive de justice qui s'agite lui-même et menace de frapper. Le serpent se précipita dans ce doux Eden, en se tordant et roulant ses yeux homicides dans leur orbite. Sa crête était sanglante; sa langue se dardait entre ses lèvres déchirées par ses morsures; une joie avide et cruelle brandissait sa queue dans un sépulcre de la terre, et un tremblement de terre fit tournoyer et tomber sur notre globe ses orbes rampans et ses sucs vénéneux, comme un orage fluide et chargé de mille couleurs. Oh! c'était le noir génie qui avait autrefois séduit la malheureuse mère! Elle ne put le regarder. Mais le serpent lui dit: « Ne connais-tu point le serpent, Eve? — Je veux » séduire tes filles; tes blancs papillons, je veux les plonger » dans la fange. Voyez, ô sœurs! voici ce qui doit vous perdre » toutes (et en parlant ainsi, ses yeux de vipère réfléchis- » saient des figures d'hommes; ses anneaux variés se trans- » formaient en bagues de mariage, et ses écailles argentées » brillaient comme des pièces d'or). C'est avec ceci que je » vous arracherai à la lune, que je vous ravirai à la vertu. » Les rubans de soie et les riches étoffes, ce seront là mes » pièges et mes filets pour vous saisir. Vous céderez à l'attrait » de ma rouge couronne et vous voudrez la porter. Je m'in- » sinuerai doucement dans votre cœur, j'y verserai des pa- » roles flatteuses qui vous enchanteront de vous-mêmes. Je » ramperai dans la bouche des hommes, j'y resterai jusqu'à

» ce que je les aie soumis à mon empire; alors je glisserai ma
» langue dans la vôtre, et je l'armerai de l'aiguillon et du
» fiel de la calomnie. Et dès que vous serez parvenues à vos
» jours de souffrances et aux approches de la mort, j'enfon-
» cerai dans votre cœur des remèdes inutiles, mais cuisans et
» amers. Reçois mon éternel adieu, Eve; avant de naître, elles
» auront par bonheur oublié mes menaces. »

Les ames qui n'étaient pas encore nées se pressèrent en tremblant les unes contre les autres, pour s'éloigner de ce monstre empoisonné qui les glaçait et les suffoquait; et les ames revenues de la terre, pures comme le parfum des fleurs, s'embrassèrent en versant des larmes. Une joie craintive, un doux tremblement les saisit à l'aspect des dangers dont elles avaient triomphé. La mère de tous les hommes et Marie, la plus chère de ses filles, inspirées du même sentiment, s'agenouillèrent, unies dans une douce étreinte, et levant au ciel leurs yeux supplians et baignés de larmes, elles priaient ensemble : « O amour infini ! prends pitié d'elles. » Cependant à peine le monstre eût-il dardé sur la lune son double aiguillon pareil à la seire aigüe du homard, et tranché les blanches corolles des lis, à peine eût-il changé le globe argenté en une tache immense et noire, à peine eût-il de nouveau crié : « Je veux les séduire ! » que tout à coup, dégagé de la terre qui l'éclipsait, le premier rayon du soleil vint à jaillir étincelant. Sa lumière dorée éclaira le front d'un grand et beau jeune homme qui était demeuré inaperçu derrière les ames tremblantes. Un lis couvrait son cœur; une couronne de laurier enlacée de boutons de rose entourait son front de verdure, et son vêtement brillait de l'azur du ciel. Il abaissa sur les ames désolées ses yeux mouillés de douces larmes et rayonnans d'amour, semblable au soleil qui repose ses purs

rayons sur l'arc-en-ciel, et il leur dit : « Je vous protégerai. » C'était le génie de la religion. Son aspect glaça le gigantesque serpent qui déjà bouillonnait de colère; et immobile, pétrifié, il ferma sur la terre et dans la lune ces arsenaux de poudre, où se concentre la mort silencieuse et noire.

Le soleil, prolongeant la durée du matin darda ses rayons ralentis sur le visage du jeune homme. Il éleva ses grands yeux au ciel vers les astres, et s'adressant à l'éternel :

« O père. Je vais descendre avec mes sœurs dans la vie : je
» protégerai toutes celles qui me resteront fidèles. Donne un
» beau temple pour demeure à cette flamme éthérée. Elle ne
» doit ni l'altérer ni le détruire. Répands sur ces ames le
» feuillage des grâces terrestres, il protégera leurs fruits sans
» les obscurcir. Donne-leur des yeux au tendre regard, je les
» pénétrerai d'émotion, je les humecterai de larmes. Fais
» battre dans leur sein un cœur généreux ; ils ne se sépareront
» point sans avoir palpité pour toi et pour la vertu ; ces fleurs
» je les changerai en fruits et ils remonteront avec moi purs et
» sans tache de la terre au ciel, car je planerai sur les monts,
» sur les soleils et sous les étoiles, et à ces enfans exilés sur la
» terre je veux rappeler ton souvenir et le souvenir de ce
» monde. Ce lis qui repose sur mon cœur sera la blanche
» clarté de la lune ; et ces boutons de rose qui brillent à ma
» couronne formeront le rouge céleste dont se colorent les
» nuits de printemps. A cet aspect elles se souviendront de
» leur frère. Ma voix les appellera dans les accens de la
» musique, elle leur parlera du ciel où tu résides, et le leur
» révélera dans la sympathie de leur âme. Quand elles seront
» pressées dans les bras de leurs parens, c'est moi qui les
» embrasserai. Je cacherai ma voix dans la voix de la poésie ;
» et je m'embellirai à leurs yeux sous les traits de leurs bien-

» aimés. Je rassemblerai sur elles les orages de la douleur ,
» je verserai dans leurs yeux une pluie brillante , et c'est ainsi
» que leurs regards s'élèveront vers le frère céleste et vers
» les hauteurs d'où elle sera descendue. O vous ! mes sœurs
» chéries , qui n'aurez point repoussé votre frère , si après une
» bonne action , après un difficile triomphe , après un tendre
» désir , votre cœur ému se dilate ; si , pendant une nuit étoilée ,
» à la lueur du rouge crépuscule du soir , vos yeux se fondent
» en une joie ineffable ; si , les bras étendus dans une extase
» de paix et d'amour , pénétrées de larmes et de langueur ,
» vous sentez tout votre être s'émouvoir et doucement s'exha-
» ler vers le ciel , alors je serai dans votre cœur , alors vous
» sentirez que je vous embrasse et que vous êtes mes sœurs.
» — Alors après un court sommeil , après un rêve d'un mo-
» ment , je dépouillerai le diamant de son enveloppe , et je le
» ferai pleuvoir comme une douce rosée sur les lis de la lune.
» — O tendre mère des hommes ! ne regarde point tes filles
» si douloureusement ! sépare-toi d'elles avec moins de tris-
» tesse. Un petit nombre d'entr'elles sera seulement perdu
» pour toi. »

Le soleil pleinement découvert dardait ses rayons sur la lune , et les ames non encore enfantées descendirent sur la terre. Le génie de la religion les accompagna , — et tandis qu'elles s'envolaient vers notre globe , les sons d'une flûte mélodieuse s'exhalèrent à travers l'azur , comme les cygnes qui dans les nuits d'hiver , volent et répandent dans les airs des chants doux comme le murmure des flots.

Le gigantesque serpent retomba sur la terre en retraçant l'orbite immense d'une bombe au vol enflammé , et vint s'y courber ardent et furieux comme un cercle de bitume que la flamme embrâse ; comme une trombe éclate et se brise sur le

navire qu'elle frappe , roulé en mille cercles , ployé en mille nœuds , il saisit et étouffa tous les peuples du monde. Le glaive de justice s'agita de nouveau , mais l'écho des flûtes célestes se prolongea long-temps encore répété par l'éther qu'il traversait.

Lorsque j'eus fini , Pauline essuya ses yeux attendris qui s'étaient involontairement élevés vers la lune plus claire , et vers ses larges taches. Je me séparai d'elle — et les derniers mots que je lui adressai ce furent les vœux que je forme ici pour toutes les aimables sœurs du bon génie : « Puisses-tu être » toujours heureuse ! puisse la courte nuit du printemps de ta » vie s'écouler pour toi calme et sereine ! — Puisse la voûte » céleste faire luire sur toi des astres favorables ! Qu'elle fasse » naître sous tes pieds la julienne au parfum nocturne — que » la nuit éveille de chastes pensées dans ton cœur — que le » ciel répande sur toi quelques nuages , mais pas plus qu'il » n'en faut à un beau soir empourpré des feux du couchant ; » qu'elle verse sur ton sein une pluie légère , mais telle qu'il » la faut à la clarté de la lune pour teindre un arc-en-ciel. »

P. Roux , de Cette.

Trad. de *Richter*.

LÉONCE.

I.

Pourquoi le cœur suit-il un son qui s'évapore ?

ALPH. DE LAMARTINE.

IL est des âmes tendres et rêveuses, pour qui le monde est un vain bruit, la société une chaîne, ses plaisirs des supplices. Le tumulte des fêtes, le délire des bals, où tant de jeunes cœurs s'enivrent d'amour, de danse et d'harmonie; la foule parée qui, par un beau jour, se presse dans la seule allée que lui permette l'étiquette tyrannique; les joies expansives du festin, tout ce qui charme, tout ce qui entraîne le vulgaire, pour ces âmes à part est ennui et solitude.... Tout, excepté la solitude même. Le bruissement des feuilles, la chute de la cascade, les soupirs de la brise, toutes les voix vagues et mystérieuses de la nature, leur parlent de ce monde idéal qui console du nôtre, de cette âme qui les attend et qu'elles devinent; de cette gloire pure, idole chimérique du poète de vingt ans; du seul bonheur réel.... l'espérance.

Tel était le jeune Léonce, amant de la solitude et de la

gloire, doué d'une ame sensible et d'une imagination ardente; fuyant la société, qui l'eût recherché si elle l'avait connu; passionné pour la poésie et la musique, ces deux harmonies, et se rattachant par elles seules à ce monde. Fier, pauvre et libre, il se vengeait du sort dans des vers pleins de génie et de tristesse; mais qu'importe le génie sans l'intrigue? Son talent, sans échos, mourait obscurément en province.

Malheureux et poète, Léonce n'usait pas sa vie dans le tourbillon du monde; quelquefois seulement il allait, dans une réunion musicale, s'inspirer de mélodie. Là, les variations brillantes, le mélancolique nocturne, le savant quatuor, la douce romance, obtenaient les applaudissemens d'un public intime, dont chaque membre, devenu acteur à son tour, pouvait recueillir sa part. Mais la jeune Eléda méritait seule les honneurs de la triple salve. Une voix flatteuse et sonore, un goût pur, l'art de chanter avec son ame, elle avait tous ces dons. Léonce l'entendit et pleura!.... Dès ce moment, il réalisa en elle tous ses rêves; elle devint pour lui ce type idéal, création de son imagination poétique, le charme du présent, l'espérance de l'avenir, le but enchanté de sa vie. Dès ce moment aussi, les yeux sévères des mères, ceux plus indulgens des jeunes filles, et ceux plus malins de ses rivaux, lurent dans les mystères de sa passion. Eléda ignorait-elle ce que tous savaient?.... Léonce se précipitait dans son penchant avec toute l'ardeur de l'amant et du poète. La voir, lui parler, l'entendre!.... Sa vie entière était là!.... Il devina bientôt les promenades préférées, les heures du départ et du retour; il profita de tous les hasards, souvent les fit naître, et s'enchaîna sur les traces de sa bien-aimée. Immobile et caché dans l'ombre, près de l'allée obscure où son amie et ses

compagnes venaient chercher la fraîcheur du soir, combien de fois il vit s'écouler les rapides heures, content de saisir au passage un son de la voix de son Eléda, ou de distinguer à peine sa démarche légère, lorsqu'elle glissait dans la nuit comme un gracieux fantôme. Mais ce n'était point assez pour lui.

Douée d'une organisation heureuse, Eléda était aussi sensible à la poésie qu'à la musique : les vers de Léonce avaient excité son enthousiasme et embelli d'un prestige de plus l'ami de son cœur. Léonce le sait, sa verve s'allume et son cœur dicte. Sous le prétexte de consulter le goût d'Eléda, la nouvelle inspiration est offerte à celle qui la fit naître : la reçoit-elle dans la simplicité de son cœur, ou son instinct de femme lui en avait-il révélé le contenu ?.... Jeunes filles qui avez aimé, c'est à vous de répondre.

A TOI.

Laisse-moi savourer tes chants, échos de l'ame,
Dans de muets transports par la foule écoutés :
Laisse-moi m'enivrer de ces accens de flamme,
De ces soupirs du cœur par le mien répétés.

De ces sons fugitifs mon oreille est avide :
Délicieux accords, trop tôt évanouis,
Vous oppressez mon sein !.... et ma paupière humide
A retrouvé des pleurs que je croyais taris.

Oh ! si jamais ton cœur, d'accord avec ta bouche,
Eprouvait cet amour qu'elle exprime si bien !....

Si jamais cet accent qui subjugue et qui touche
S'échappait de ce cœur pour arriver au mien!....

Si j'entendais ta voix me répéter : je t'aime!....
Si je voyais ces mots écrits dans ton regard!....
Si , voulant t'arracher à ce charme suprême ,
Un soupir t'apprenait qu'il est déjà trop tard!....

Si d'un monde importun nos ames exilées
S'abreuvaient du nectar des secrètes amours!....
Si mes heures coulaient à tes heures mêlées ,
Ainsi que deux ruisseaux qui confondent leurs cours!....

Si le voile des nuits, si les feux de l'aurore ,
Le dôme des forêts à l'obscur fraîcheur ,
Ou l'éclat enflammé dont le couchant se dore ,
Eclairaient tour à tour ou cachaient mon bonheur!....

Si , moins timide enfin , tu brûlais de ma flamme ,
Quelles félicités s'ouvriraient devant moi!!!....
Oh! viens réaliser ce rêve de mon ame!
Dis un mot , un seul mot!.... et ma vie est à toi!

.
.

II.

Egri somnia.

Hox.

C'était la fatale année où le géant des batailles, chancelant sur son trône continental, voyait sa lourde épée s'échapper de ses mains, et des hordes barbares, accourues des froides rives du Tanaïs, insulter à celui qui naguère faisait et défaisait les rois. Le colosse, près de tomber, frappait du pied la terre des héros, lasse de lui offrir ses enfans en holocauste, et une dernière armée sortait encore de son sein. Léonce chercha vainement à racheter sa liberté. Le farouche proconsul qui présidait à ces coupes annuelles de jeunes hommes, fut inexorable. Il fallut partir!.... partir!... perdre son ciel, son climat doré, ses vieux foyers et ses jeunes amours!..... partir!... échanger son repos, ses douces habitudes, le charme des yeux et celui du cœur, contre l'esclavage décoré du nom pompeux de discipline militaire, contre la terre étrangère avec son ciel gris et ses glaçons, contre la haine des vaincus ou la dure oppression des vainqueurs!.... Ah! c'en était trop pour Léonce!... Il partit cependant, mais décidé à se venger de son malheur sur ses tyrans. Le corps dont il faisait partie était exercé chaque jour avec la plus grande rigueur aux manœuvres militaires. Léonce y réussissait mal, et s'attirait de dures réprimandes qu'il repoussait toujours avec dédain et colère. De sévères punitions lui furent infligées, elles l'aigrirent davantage. Enfin son irritation était à son comble et n'attendait qu'un dernier affront pour faire une explosion terrible, lorsque son chef, dans un moment d'impatience, s'oublia jusqu'à

le frapper. Ce moment fut l'arrêt de mort de deux hommes. L'éclair est moins prompt que ne le fut Léonce à plonger le fer dans le sein de son brutal oppresseur. Saisi à l'instant , désarmé, chargé de chaînes, une commission militaire est nommée sur l'heure pour le juger. Sa défense était impossible, l'évidence accablait l'infortuné , il fut condamné. Il voulut parler , mais sa langue semblait paralysée , et les efforts qu'il faisait pour en reprendre l'usage lui causaient des souffrances inouïes. Un nuage offusquait ses facultés intellectuelles , son esprit ne pouvait saisir que vaguement tout ce qui se passait autour de lui , comme un homme qu'un rêve pénible accable ; il eut même un instant cette idée , et elle lui causa quelque joie.....

L'exécution ne devant avoir lieu que le lendemain matin , Léonce passa dans un sombre cachot sa dernière nuit.... Nuit terrible ! nuit d'angoisses ! plus cruelle peut-être que la mort même , car la mort n'a qu'un instant , tandis qu'en ces heures suprêmes le malheureux qui sent sa vie s'échapper avec chaque minute qui s'écoule , meurt mille et mille fois. Léonce , livré à lui-même , perdit tout reste d'énergie et tomba dans un profond accablement. Du sein des ténèbres humides qui l'entouraient , surgirent de pâles fantômes , enfans du remords et de la nuit : ils passaient et passaient sans cesse , et Léonce se fatiguait à suivre de l'œil ces formes fantastiques qui s'évanouissaient pour renaître plus indéterminées et plus bizarres encore : il lui semblait aussi voir Eléda qui , seule , immobile , le regardait fixement avec le sourire sur les lèvres ; et ce sourire , étrange dans l'affreuse position où il se trouvait , l'effrayait plus que tous les autres prestiges....

Enfin le jour parut !.....

Léonce fut conduit au lieu de son supplice, plaine immense,

uniforme et triste. Le soleil se levait, beau de fraîcheur, et s'avancait dans le ciel comme un dieu brillant, dont les douleurs des faibles mortels ne peuvent troubler la sérénité radieuse; il épanchait ses rayons sur le malheureux qui bientôt ne devait plus les voir, et sur ces hommes, automates cruels, qui allaient de sang-froid trancher les jours d'un homme comme eux!.... assassin, il est vrai, mais assassin sans crime; car il avait vengé ce bien le premier des biens, sa liberté individuelle opprimée.

Les sinistres préparatifs furent bientôt terminés, et Léonce à genoux attendait !!!....

Quoiqu'un épais bandeau couvrit ses yeux, Léonce, par une fatalité prestigieuse et qui doublait l'horreur de ce moment terrible, apercevait distinctement tout ce qui se passait devant lui. Il suivait, dans d'horribles angoisses, le geste muet de l'officier qui commandait le peloton de la mort; il voyait les armes redoutables se mouvoir en silence et à temps égaux, et leurs canons polis et brillans, frappés des rayons obliques du soleil, lancer des éclairs.... qu'allait suivre la foudre. Il voyait la foule émue se presser alentour, et au premier rang, entre deux têtes d'hommes du peuple, la tête d'Eléda, dont la figure douce et pâle, la soyeuse chevelure, les yeux en pleurs, contrastaient avec la peau tannée, les noirs sourcils et le regard farouche de ces durs visages, cadre rude et grossier de cette moëlleuse tête du Corrège. — Voir tout cela ne fut pour lui qu'un instant, car déjà les fusils, placés horizontalement, dirigeaient vers sa poitrine leurs tubes homicides, et n'attendaient plus qu'un dernier geste pour lancer la mort!.... Ce geste!.... Le voilà!.... ô terreur! pas une seconde d'espérance!... Au bruit sourd de la détonation subite, Léonce tombe... Et en tombant il entend la douce voix d'Eléda

qui l'appelle ; il fait de vains efforts pour se relever , étonné de vivre encore. Au second appel de son amante , ses yeux appesantis s'ouvrent..... Et quelle est sa surprise de se trouver dans son fauteuil devant un feu mourant , et d'entendre bien distinctement la voix de sa jeune épouse qui l'invitait , pour la troisième fois , à venir prendre dans le lit nuptial sa place accoutumée ; car depuis un mois ces amans étaient unis , et un rêve horrible , mêlant d'affreux mensonges à la douce réalité , avait seul créé pour Léonce tous les sinistres événemens que l'on vient de lire. — Revenu de son effroi , et bien assuré que son bonheur seul n'était pas un songe , il raconta à son amie , qui frémissait en l'écoutant , ce sombre drame , enfant de son imagination malade , ces souffrances morales , cette terrible catastrophe , et cette fin si tragique et si cruelle.... sans la péripétie du réveil.

JULES VAN GAVER.

ALBUM.

En vérité c'est un triste mois que le mois d'août, triste surtout pour les citadins ; alors le soleil brûle , l'air étouffe , la ville se dépeuple ; adieu les fraîches matinées , les soirées joyeuses , les jours occupés ; le travail accable , le plaisir s'enfuit , les amis s'en vont ; les riches du monde se sauvent dans leurs châteaux ou dans les eaux thermales des Pyrénées ; les étudiants retournent au toit paternel , et vont recommencer , au fond des bois , le long des ruisseaux , leurs courses vagabondes d'autrefois , avec leur fusil de chasse sur l'épaule et leur chien fidèle qui bondit sur leurs pas. Au mois d'août , la vie coule maussade dans les villes , sans épisodes , sans distractions , comme celle de l'Arabe dans son désert de sable et sous son ciel de feu.

Deux grands événemens ont pourtant eu lieu , pendant ce mois , dans le monde politique : la session des Chambres françaises et celle des Cortès espagnoles. L'une a fini bien vite , tant nos gracieux représentans avaient de hâte de fuir aux champs ; l'autre se traîne encore tant bien que mal , malgré le choléra , l'indolence espagnole et le prétendant. Mais heureusement pour vous et pour nous la *Revue* ne se mêle pas de politique.

Outre ces deux sessions , nous avons éprouvé , ce mois-ci , deux grands désappointemens. Le premier , c'est l'annonce demi-officielle d'un voyage du Roi dans ses bonnes villes du Midi , voyage préparé , puis contremandé , puis remis sur le tapis , puis retiré encore , et qui a fini par ne pas se faire , au grand détriment de l'éloquence de nos fonctionnaires et de la curiosité méridionale. Le second désappointement est relatif à ce fameux ballon de M. de Lennox , ce monstre aérien qui devait aller de Paris à Londres dans deux heures et qui n'a pas pu s'élever au-dessus des arbres du Champ-de-mars. Ainsi va le monde de notre temps ; des espérances infinies et de pauvres réalités : tout avorte.

En revanche , nous avons eu à Toulouse force distributions de prix , Ecole Normale primaire , Ecole Royale Vétérinaire , Collège Royal , Ecoles Municipales d'enseignement mutuel , Ecole des Arts , des Sciences industrielles , etc. Il s'y est fait une effrayante consommation de discours , d'applaudissemens et de couronnes de laurier. Toulouse est toujours la ville savante. Ce qui le prouve , c'est que

nulle part, la fin de l'année classique n'amène autant de cérémonies consacrées à l'enseignement.

Le mois d'août est celui du passage des étrangers. Nous avons eu successivement le peintre Hersent, Charles Lucas le *pénitentiaire*, le baron Taylor, le baron Larrey, et une infinité d'autres personnes de distinction dont le nom nous échappe. Les Anglais pleuvent. Il en arrive de tous côtés. Les Espagnols abondent aussi : ils fuient, nos pauvres voisins, le choléra et la guerre civile. On ne sort pas sans rencontrer dans la rue de petites femmes en mantille noire, avec le pied petit, la main petite, la taille gracieuse, et l'éventail national, *el abanico*. Soyez les bien venues, aimables étrangères.

Les arts n'ont pas été sans faire parler d'eux. Nous avons assisté à l'inauguration du Buste de Napoléon de M. Dorval, et les amateurs ont pu le comparer à leur aise avec celui de M. Bénézech exposé en face du Capitole. Quatre artistes de Paris, MM. Miro, Coninx, Terby et Monpou, nous ont donné un concert fort original. Et voilà que le grand et admirable tableau de Court, représentant *Boissy-d'Anglas à la Convention Nationale, le 1^{er} Prairial an III*, vient de nous arriver. Ce n'est pas mal, comme on voit, pour cette époque de l'année.

Les théâtres de Paris n'ont presque rien donné. Un nouvel opéra de Paër, *Un Caprice de femme*, et quelques vaudevilles, *Judith et Holopherne* par exemple, ont seuls surnagé. Nous les recommandons à M. Duval. Quant au théâtre de Toulouse, le mois s'est passé sans aucun succès de bon aloi. L'opéra du *Revenant* est à peu près tombé ; et de mauvais vaudevilles, *une Dame de l'Empire*, *l'Art de payer ses dettes*, *un Premier Amour*, *Pecherel l'Empailleur*, ont seuls varié le répertoire. Il est vrai que les *Puces industrielles* sont venues faire concurrence à Scribe et à Rossini. Le passage de notre compatriote, M. Milhès, a aussi jeté un peu de variété dans les représentations.

La littérature parisienne n'a guère produit de remarquable, en août, que *Volupté* de Saint-Beuve, et la seconde livraison du *Spectacle dans un fauteuil*, d'Alfred de Musset. Quant à la littérature locale, nous ne connaissons que *l'Essai sur le Croup* du docteur Fourquet. Cela n'empêche pas que nous n'ayons aussi nos petits journaux, le *Gascon* et la *Batte d'Arlequin*, qui transportent au milieu de nous les petites attaques, les espiègeries, les épigrammes de la vie littéraire parisienne. Un nouveau journal politique nous est né aussi : *la Patrie* ; il ne doit paraître que tous les huit jours, et il promet d'être *indépendant*. Dieu le veuille !

SEPTEMBRE 1834.

TOME VII.

17

LA JEUNE MÈRE.

Élégie.



La source d'un lait acheté pour mon fils
n'est pas assez pure.

MME DE SALM.

Oh ! ne m'arrachez pas à la plus douce extase !

Laissez-moi seule ici protéger son sommeil !

Ah ! laissez-moi , de grâce , à travers cette gaze ,

Et doucement penchée , épier son réveil.

Que me font ces concerts où la foule m'appelle ,

Tous ces adorateurs que charmaient mes accens ?

Qu'importe qu'aujourd'hui je leur semble plus belle

Qu'aux jours où je brillais comme la fleur nouvelle
Qu'effleurent , dans les prés , les zéphirs caressans ?

C'est là , dans ce berceau , que sont toutes mes fêtes ,
 Mes jeux , mes plaisirs , mes conquêtes ,
Mon espoir , mon orgueil , mes rêves , mes amours !....
Que ceux-là qui flattaient ma jeunesse abusée
Fassent de mon exil un sujet de risée :
 Jamais je n'eus de plus beaux jours !

Sous ces rideaux d'azur quand mon enfant sommeille ,
Que j'aime près de lui le silence et la nuit !....
Je l'entends soupirer ; ce bonheur me suffit :
Quel bruit plus caressant peut charmer mon oreille ?

Ce souffle si léger , alors que tout se tait ,
Me semble dans le ciel une douce harmonie

Qui doucement me berce, et, dans une autre vie,
Me fait rêver des biens que mon cœur ignorait.

L'amour n'avait pu, seul, détruire les chimères
Des fêtes où j'aimais à suivre mon époux;
Et trop souvent encor, aux transports les plus doux,
De vains désirs mêlaient leurs flammes mensongères.

Je suivais dans le bruit je ne sais quels attraits
Qui portaient dans mon cœur et le trouble et l'ivresse;
Je cherchais un bonheur qui me fuyait sans cesse,
Que j'appelais toujours et ne connus jamais.

Mes triomphes toujours étaient mêlés d'alarmes;
Toujours ils excitaient de jalouses rumeurs.
Je ne leur dus jamais que de vaines faveurs,
Trop souvent des regrets et de cruelles larmes !

Aux jours même où mes chants, où mes jeunes appas,
Ma danse, mes accords, mes plus riches parures,

Dans la foule enivrée, et partout sur mes pas,
N'avaient que réveillé d'agréables murmures;
Je payai chèrement ces transports passagers :
Ils laissaient dans mon cœur de secrètes blessures ;
Ils me gardaient d'autres dangers.

Long-temps mon souvenir, enivré d'harmonie,
Et de l'encens trompeur dont le monde est jaloux ,
Me livrait tout entière à la mélancolie ,
Aux ennuis, aux tristes dégoûts ;
Quand dans la solitude où j'étais ramenée ,
Je n'avais pour charmer la trop longue journée
Que l'amour de mon jeune époux.

Aujourd'hui tout m'enchanté au sein de ma retraite ;
Chaque objet me rappelle un devoir qui m'est doux ;
Quand mon époux revient, c'est toujours une fête!....
Oui, mon fils a fixé le bonheur près de nous!

Il a fait à notre ame une gloire nouvelle....
Laissez-moi! c'est en vain que la foule m'appelle....

Je ne veux point d'autres amours !....
O vous tous qui flattiez ma jeunesse abusée !
Faites de mon exil un sujet de risée :
Je n'eus jamais de plus beaux jours !

Laissez-moi, laissez-moi ! je veux que l'on m'oublie !
L'on ne me verra plus amuser vos loisirs :
En de plus doux liens j'ai resserré ma vie ;
C'est dans les saints devoirs que sont les vrais plaisirs !

Cet ange me l'a dit, qui soudain dans mon ame
Allumant je ne sais quelle plus chaste flamme ,
Me fit luire des jours exempts de repentir.
Cet ange, c'est mon fils ! Soulevons cette gaze !....
Viens, ô mon jeune époux, partager mon extase :
Viens voir ce bel ange dormir !

Viens voir, viens, cher ami ! viens voir comme il repose !....
Viens fixer tes regards sur sa bouche de rose

Qui semble s'entr'ouvrir pour te nommer tout bas!
Viens!.... Oh! mais garde-toi qu'aucun bruit ne l'éveille!
Marche si doucement que, seule, mon oreille
Entende le bruit de tes pas!

Viens, et puis aux rameaux des fleurs que tu préfères,
Aux plus tendres boutons, à leurs tiges légères,
Reviens enlacer un appui;
Reviens les garantir de l'insecte ennemi,
Respirer leurs parfums, les ranger dans tes serres:
Que ce soit, cher époux, ton unique souci.

Pour veiller sur un fils c'est assez de sa mère....
Laissez-moi seule ici protéger son sommeil,
Soulever quelquefois cette gaze légère;
Et, doucement penchée, épier son réveil!

Toi, du plus doux jasmin, veille la fleur mi-close:
C'est le symbole de ton fils.

Au myrthe qui fleurit joins ta plus chère rose,
Et que de mes amours ce bouquet soit le prix.

Ce sont là les parfums dont s'enivre mon ame !
Je ne veux d'autre encens que l'encens de tes fleurs ;
Et si jamais l'ennui se glissait dans nos cœurs ,
Notre fils, dans ses jeux , rallumerait leur flamme ,
Et dissiperait leurs douleurs....

Quel bruit a frappé mon oreille ?
Dors , mon fils , que rien ne t'éveille !....
Mais devais-je ainsi me troubler !
Ah ! dors , mon cher enfant ! c'est dans cette corbeille
Un jeune papillon qui cherche à s'envoler.

Sous ce rideau d'azur repose ta paupière !
Rien ne troublera ton sommeil.
Dors , mon fils ; près de toi veille ta jeune mère
Jusqu'au moment de ton réveil.

A. B. VIGAROSY.

LA NOUVELLE ATHÈNES.

LETTRE XXII. ¹

Roger à Raymond.

Paris, Août 1834.

IL y a quelques jours, j'étais assis, à côté d'elle, par une magnifique soirée d'été.

Les plus ingénieuses recherches du luxe avaient été épuisées pour embellir le lieu où nous nous trouvions, et y réunir avec toute la poésie des arts, les plus suaves délices des plus beaux climats. C'était une galerie moresque, ouverte sur un jardin. Les vitraux colorés, qui décomposent pendant le jour les rayons du soleil, avaient été relevés, et les ogives festonnées, les trèfles à jour, laissaient apercevoir un ciel étoilé, des arbres agités par le vent, des eaux jaillissantes qui retombaient dans des coupes de marbre.

L'air était parfaitement pur. Une molle fraîcheur s'échap-

¹ Cette lettre fait partie d'un ouvrage considérable que l'auteur publiera peut-être un jour.

paît des ombrages mobiles. Une lampe aux formes gracieuses , répandait un doux demi-jour sur tous les objets.

A la voluptueuse nonchalance qui reposait dans cette retraite, aux parfums de la nature et de l'art qui s'y confondaient par intervalles, à la riche mollesse des coussins et des tapis, il s'élevait une pensée vague des plaisirs de l'Orient. Les capricieuses arabesques, dont les mille couleurs étincelaient le long des murs, les vases peints, les bronzes, les sculptures, rappelaient en même temps l'élégance idéale du génie grec. Le moyen-âge avait dessiné les voûtes, découpé les corniches, effilé les colonnes; et la soie, le velours, l'albâtre et l'or, qui chatoyaient de toutes parts, attestaient que la merveilleuse industrie de nos jours avait servi de lien à tous ces prestiges.

Nous étions seuls, tout entiers au repos, au silence et au bonheur. Les yeux à demi fermés, l'enchanteresse reposait sa tête sur mon sein, abandonnant à mes doigts distraits les ondes embaumées de sa chevelure. Les heures s'écoulaient, au milieu de cette ivresse sommeilleuse, qui allanguit l'ame et les sens. Fatigué de tant d'émotions, je me laissai peu à peu saisir par la rêverie, et toutes mes idées s'imprégnèrent malgré moi, d'une tristesse irrésistible. Les douces larmes de la mélancolie coulèrent d'abord de mes yeux, mais, emporté par la pente de la méditation, je devins sombre et inquiet.

Ce fut envain que je cherchai de nouveaux délires sur cette bouche humide qui me souriait, sur ce sein brûlant qui battait contre mon cœur : un chagrin involontaire glaçait mes lèvres et arrêtaît mes mains amoureuses. Plus je me voyais environné de tous les moyens de volupté humaine, plus je souffrais. La nuit, la verdure, le murmure des eaux, tout me devint à charge; les couleurs s'effacèrent, la soie se hérissa, les tapis de Perse blessèrent mes pieds; une chaleur fiévreuse courut

dans tous mes membres ; mes nerfs agacés tressaillirent ; et le plus cruel des sentimens , le dégoût , s'abattit sur moi.

— « Écoute , Elmire , dis-je tout-à-coup : je crois entendre un bruit de chevaux et de roues dans la cour de l'hôtel. »

— « C'est mon mari qui rentre , répondit-elle négligemment : que nous importe ? » Et , comme une odalisque qui trompe son maître et s'abreuve avec plus de délices d'un amour défendu , elle sourit.

L'adultère , délire aux courtes joies , aux longs repentirs , aux souvenirs cruels et amers , fléau qui ronge sourdement toutes les vertus sociales , vautour qui s'acharne à la famille pour la dévorer sans relâche et sans fin ; l'adultère , riant , gracieux , nonchalant , oublieux de tout , couché au milieu des fleurs et des arts , comme un serpent aux écailles d'or sous des voutes de lianes parfumées !

J'eus honte de moi-même , et je baissai les yeux. La feuille de laurier , simple souvenir des fosses du Louvre , était tombée de mon cœur ; je la vis froissée sous un pied d'Elmire. Je me levai brusquement : indigné , confondu , je m'élançai vers le jardin , et je disparus derrière les arbres , sans adresser un seul mot d'adieu à la jeune femme effrayée.

Je sortis de l'hôtel. La nuit , déjà fort avancée , multipliait le silence et l'ombre autour de moi ; mais la lune qui brillait entre des nuages , m'éclairait par momens de sa lumière douteuse. Plein de mes pensées , je marchais à grands pas , comme pour écarter le remords qui me poursuivait. Je m'égarai. Quand je reconnus mon erreur , nul indice ne pouvait plus me guider au milieu des rues muettes. L'hôtel du banquier était situé à l'extrémité de ce nouveau quartier qui a reçu le nom de Nouvelle Athènes ; à demi construit , à demi vacant , ce lieu est une grande solitude où s'élèvent çà et là

des palais inhabités ; on y rencontre à chaque pas de vastes terrains vides , des amas de pierre et de marbre , des édifices commencés , des fondemens qui ressemblent à des ruines.

Comme je ne connaissais pas encore ce quartier , je ne sus bientôt plus que penser. Plus j'avais , plus je me perdais dans un désert. Je me crus le jouet d'une illusion , tant j'avais peine à comprendre que ce que je voyais , fût renfermé dans l'enceinte de Paris. Peu-à-peu , ce que j'avais entendu dire de Babylone , de Palmyre et de Memphis , me revint en mémoire , et je tombai dans une méditation profonde. Je me crus au milieu des débris d'une grande cité , abattue par le temps et les hommes. Quelque chose des grandes catastrophes de l'Orient vint se mêler à ma rêverie , avec toute la puissance d'un souvenir ou d'un pressentiment. Le silence qui m'entourait me parut solennel et comme prophétique : la pâle lueur qui tombait du ciel , en s'agitant sur des constructions inachevées , sur des voûtes pendantes de toutes parts , aidait encore par ses mystères à des pensées de destruction.

Je marchais sur un sol inégal , qui semblait labouré par les siècles , et dont les irrégularités embarrassaient souvent mes pas. Quelquefois , je rencontrais des grilles d'or , et derrière elles , des portiques , des colonnades , des statues et des fleurs. Plus loin , j'allais heurter sur un bloc isolé qu'on aurait dit tombé du faite d'un temple en ruines , ou je m'embourbais dans une fondrière creusée par les pluies au milieu de la poussière blanche qui couvrait la terre. Enfin , quand j'eus ainsi long-temps erré , j'arrivai dans une place carrée , de l'aspect le plus monumental. Les palais qui la forment , brillaient dans la nuit , comme de blancs fantômes. Le vent gémissait dans d'élégans péristyles. Au centre de la place , un jet d'eau murmurante retombait dans une corbeille de verdure. Mais un calme de

mort reposait dans cette enceinte. Rien n'y vivait. Les traces du passage des hommes n'étaient empreintes nulle part.

Destinées des peuples, que vos profondeurs deviennent sombres, pour l'œil qui en pressent les secrets ! Lois de l'histoire, que vous êtes douloureuses, quand vous vous révélez à l'intelligence des hommes !

Je ne puis dire combien de temps je restai là. J'avais déjà éprouvé plusieurs fois tout ce qu'il y a de grave et de triste à parcourir, la nuit, une ville endormie, quand le mouvement et le bruit sont partout suspendus, et que les murs sonores ne nous renvoient que l'écho de nos pas. Mais il ne m'était jamais arrivé de descendre si loin au fond de moi-même, et d'y remuer avec autant de terreur, ces formidables nuages que la méditation soulève de toutes parts, comme une tempête sur des abîmes. Pour qui a senti une fois de pareilles émotions, il n'y a plus rien de frappant dans la vie et d'inconnu dans la mort. Cette heure a réuni pour moi toutes les épouvantes de la dernière heure : c'était l'être en face du néant, le temps en présence de l'éternité, l'homme devant Dieu !

Cet effroi n'était pourtant pas sans charme ; car il était grand, sublime, infini : j'avais le cœur ravi en même-temps que serré. Si la vie de l'homme est brève et fugitive, celle des peuples l'est encore plus, et la vanité de notre existence personnelle se perdait à mes yeux dans la vanité de ces nations superbes qui sont passées, elles aussi, comme simples hommes.

Les spectacles qui s'évoquaient d'eux-mêmes devant moi, étaient terribles mais immenses. Il me semblait voir des multitudes pressées, des millions d'êtres humains qui s'agitaient entre de grands monumens, des navires de commerce qui abordaient en foule à des ports, des chefs qui s'asseyaient à des festins splendides, de longues lignes d'armées qui se mouvaient dans

des déserts sans bornes. Un éternel orage grondait de toutes parts sur ces masses vivantes , et les enveloppait des ténèbres d'un ciel noir et profond. Puis venaient des coups de vent subits qui balayaient l'espace , et à la lueur sinistre des incendies , je voyais hommes et monumens disparaître dans des tourbillons : il ne restait plus que des solitudes mornes , sablonneuses , où les fleuves mêmes avaient tari. De momens en momens , j'entendais sortir des clameurs du fond de ces multitudes , d'abord des cris de victoire et des chants de joie , puis des lamentations , des frémissemens d'angoisse et les voix déchirantes du désespoir.

Jérusalem ! Jérusalem ! je n'ai pas besoin de voir ta sainte montagne , tes murs écroulés , tes oliviers et tes cèdres qui pleurent depuis tant de siècles , les grottes et le torrent de ta vallée de pierres où rien n'a gardé vie depuis tes prophètes ! Tyr , Babylone , Thèbes , Palmyre , Carthage , pourquoi irais-je visiter le lit de sable où dorment vos débris , formidables tombeaux que défendent la peste , le vent embrasé et les pièges des sauvages Bedouins ? En un seul soir , en quelques heures , j'ai goûté les délices dont s'abreuverent vos prospérités , et j'ai senti autour de moi l'horreur qui environne vos cadavres. En un seul soir , en quelques heures , j'ai descendu cette pente rapide qui mène du plaisir à la mort , comme ces rois d'Orient qui sortaient des bras de leurs courtisanes pour voir passer leurs fils esclaves sous le fouet d'un conquérant. O loi fatale de l'expiation ! terribles justices ! inévitables vengeances ! De tout temps des vapeurs impures qui s'exhalèrent de vos bouillonnemens , puissantes et voluptueuses cités , ont formé au-dessus de vous la tempête qui devait vous anéantir.

Et cependant , ce n'étaient pas de véritables ruines qui m'entouraient , ces palais solitaires étaient tout neufs et faits

d'hier, ces fleurs venaient de s'épanouir sur leurs tiges. Hélas ! je n'en éprouvais pas moins d'indicibles terreurs, et la misère de nos espérances ne se révélait à moi qu'avec plus de tristesse. On a cru qu'il n'y aurait pas de bornes à la population de Paris, et on lui a construit une ville nouvelle qui demeurera sans habitans : toujours des illusions infinies et des désenchantemens cruels. Hommes, avant de bâtir, songez à ceux qui meurent ! Pendant que vous élevez de nouveaux édifices pour les générations qui vont venir, celles qui existaient déjà disparaissent, et la mort fait de larges vides dans ces rangs qui vous semblaient si pressés ! Rempli de ces pensées, je demurai long-temps immobile et la tête penchée vers le sol : tout-à-coup, je fus saisi d'une frayeur nouvelle, et je pris la fuite précipitamment : j'avais cru entendre près de moi le cri sauvage de cette bête fauve qu'on rencontre la nuit dans toutes les ruines de l'Asie.

Je te raconte mes douleurs et mes folies, Raymond, parce que je sais que tu les comprendras. Je n'ai retrouvé un peu de calme, ce soir-là, qu'en arrivant sur les boulevards, où roulaient de loin en loin quelques voitures attardées. Décidément, je ne veux plus revoir cette femme, son amour me fait trop de mal.

LÉONCE DE LAVERGNE.

PREMIÈRE TRISTESSE.

I.

Que la vie est douce, s'écriait-il !

— « Amis, buvons encore ! jeune fille, verse-nous à boire ! On dit que Grasse est ta patrie ? Tu portes avec toi, en vérité, quelque chose des parfums de ton doux pays ; tu es toute embaumée, la belle Provençale. Fais le tour de la table ; que le vin de Champagne coule à grands flots, que nos verres pleins débordent. Le vin de Champagne est le vin des poètes... et des lieutenans. »

Les paroles du lieutenant Bruno étaient accueillies par les rires bruyans de ses camarades.

— « Amis, je suis content de vous. Les bouteilles vides sont là, qui témoignent de votre belle conduite, formant un joli péle-mêle, ma foi, comme un escadron ennemi démonté ; et cependant pas un de vous dont le visage ait pâli, pas un dont la tête s'incline appesantie par le sommeil, ou s'agite comme celle d'un fou. Vous êtes solidement assis et droits sur vos chai-

ses, comme sur vos selles un jour de parade. Je suis content de toi, mélancolique Vergnaud, tu as laissé sur le seuil de la porte tes rêveries d'amour, tes mensonges, pour t'asseoir avec nous, et goûter dans l'amitié et le vin quelque chose de la vie réelle. Je suis content de toi, Saint-Marc, toujours sévère et froid comme une statue antique ; ton front est radieux aujourd'hui, et tes yeux brillent d'un feu nouveau. Courage, mes amis, soutenons notre belle humeur. Allons, la belle Provençale, sois leste ; ne ménage pas tes petits souliers de nankin, nous t'achèterons de riches dentelles, de beaux rubans et une croix d'or. Verse-nous du vin. Cours à Eymard, le beau brun, qui t'appelle ; remplis son verre jusques aux bords ; ce n'est un pâle buveur, le beau galant ; mais si tu me crois, ne t'approche pas trop de lui, car il aime les jolies tailles comme la tienne, les gorges saillantes comme la tienne, les lèvres vermeilles comme les tiennes ; malheur à toi, si son bras s'arrondit autour de ton corps. »

— « Mauvaise langue, s'écria Eymard, c'est toi que les jeunes filles devraient fuir, car tes mielleuses paroles leur sont plus fatales que tous nos regards.... Messieurs, soyons reconnaissants, ajouta-t-il en se levant. »

Eymard était un beau jeune homme, grand, élancé, dont le front brun et uni respirait quelque chose de mâle, dont les moustaches légères, mais noires comme l'aile du corbeau, couvraient un peu les lèvres, où se jouait toujours un sourire.

— « Aux femmes ! dit-il, d'une voix pleine et sonore, en élevant son verre. »

Cette proposition excita une tempête ; les cris non, non ; oui, oui, éclatèrent soudain. Les femmes ! Ce mot jeté au milieu de nous, est comme une étincelle lancée dans un

tonneau de poudre. Il y eut une véritable explosion de sentimens divers. Les bénédictions montaient vers ces êtres adorés, comme un pur encens ; les malédictions tombaient sur ces êtres exécrés, comme une pluie d'orage. Toutes les expressions d'amour et de haine leur étaient prodiguées ; c'était un étrange concert des mots les plus contraires. La femme est un ange, la femme est un démon. C'est un agneau, c'est un tigre. La femme est un gentil oiseau ; la femme est une hideuse vipère. C'est tout ce qu'il y a d'aimable : un beau rêve, une douce rosée, un lac limpide, une brise légère. C'est tout ce qu'il y a d'odieux : un affreux cauchemar, un brouillard malfaisant, un marais impur, un furieux ouragan. La femme, c'est le ciel ; la femme, c'est l'enfer.

— « Oui, mes amis, dit Bruno ; vous avez tous raison : la femme est tout cela ; c'est le bien ou le mal, le beau ou le laid, selon les dispositions de notre ame. Hier je les adorais, aujourd'hui je les déteste. Hier je préférerais une femme à tout le reste du monde, aujourd'hui je lui préfère mon cheval ; mon cheval à la belle crinière, aux jambes de cerf, mille fois plus beau qu'elle à mes yeux ; mon cheval qui hennit à ma vue, mon cheval qui m'aime, mon cheval qui ne m'a jamais trahi. Buvez aux femmes ; moi, je bois à Fingal, mon compagnon fidèle, l'enfant des nuages ; à Fingal qu'on a vu courir comme le vent sur le gigantesque aqueduc de la place du Peyrou ; à Fingal qui, dans deux minutes, a fait trois fois le tour de l'Esplanade ; à Fingal qui affronte la mer en furie sur la plage de Cette, se jouant des vagues écumeuses qui viennent se briser contre les rochers.

— « A nos chevaux, s'écria Bruno ! » — « A nos chevaux, répétèrent les uns ! Aux femmes, dirent les autres ! »

Le tumulte était à son comble. Il y eut une confusion épou-

vantable de paroles , de cris , d'éclats de rire , de chocs des verres.

Les lieutenans du chasseurs en garnison à Montpellier , étaient joyeusement assis autour d'une table splendide , dans un des beaux jardins de la ville , fêtant la bienvenue d'un nouveau camarade qui arrivait au régiment.

J'aime une réunion de jeunes officiers. Là se reflètent déjà toutes les illusions et les déceptions de la vie. Quelques années de plus ou de moins entr'eux suffisent pour les rendre différens d'humeur. Chacun n'apporte pas une part égale de gaieté et de tristesse. A cet âge , le cœur n'a pas encore appris à se replier sur lui-même ; il n'est point de secrets pour les camarades ; les joies et les peines appartiennent à tous , et tous vivent de cette vie commune , étrange mélange de folles espérances , de désirs inouïs , de gaieté étourdissante , de désenchantement , de mélancolie et d'amertume. Mais vienne une fête de famille , les douces flammes de la camaraderie réchauffent les cœurs engourdis , fondent la glace qui les entoure , dissipent les nuages qui pèsent sur les têtes ; l'ame ressaisit sa joie , sa douce joie de ses belles années. L'amitié dispose les cœurs , et le vin de Champagne fait le reste.

Harel , le jeune officier reçu par ses camarades , était un de ces bons jeunes gens qui apportent au monde , où ils font leur entrée , un cœur aimant , ouvert à toutes les tendres émotions , un cœur qui se donne au cœur qui le veut ; enfant simple et timide , tout de grâce , d'amour et de candeur , qui sourit à la vie qui lui sourit , à la vie qui se découvre à lui mystérieuse et sereine comme une belle nuit d'été. Harel se sentait heureux au milieu des témoignages d'amitié de ses camarades ; ils semblaient lui dire : sois notre ami , et lui se livrait à eux sans réserve. Son ame avait besoin de douces

liaisons et elle se fondait déjà en sentimens d'affection. On but au nouveau venu ; le bon jeune homme en fut ému jusqu'aux larmes. Les premiers épanchemens de l'amitié, ses premiers rapports sont pleins de charmes. Il en est de même de tout dans la vie ; les prémices de toutes choses de ce monde respirent une délicieuse fraîcheur qui va au cœur ; et puis, hélas ! comme tout se flétrit !

La soirée était belle ; la table avait été dressée sous un berceau de jasmin. La nuit, pour si doucement qu'elle eût fait en jetant son voile sur la terre, semblait avoir secoué les fleurs ; les plus suaves senteurs se mêlaient à l'air frais du soir. Nos jeunes gens s'étaient à peine aperçus de l'arrivée de la nuit ; les flammes de trois bols de punch éclairaient le berceau et jetaient sur les objets les pâles reflets du soleil couchant ; seulement, s'ils levaient les yeux, ils voyaient scintiller les étoiles au travers du feuillage. Toutes les figures étaient joyeuses et prenaient une singulière expression de bonheur à la lueur des flammes rouges et azurées du punch. Harel sur-tout était plongé dans une délicieuse extase ; ses regards étaient fixés sur les feux follets qui dansaient dans les bols, et son sourire les suivait à mesure qu'ils montaient vers le ciel.

— Que la vie est douce ! s'écriait-il.

— Oui, enfant, lui disait Bruno, d'un ton moitié sérieux, moitié badin : la vie est bien douce pour toi ; douce et pétillante comme la mousse rosée du vin de Champagne, légère comme la flamme du punch qui s'élève des vases d'argent. La vie ! l'homme la fait douce et amère à son gré ; et je crains bien qu'avec ce cœur qui bat si vite dans ta poitrine, avec cette tête qui s'exalte, avec cette richesse de facultés dans ton organisation, tu ne dises un jour : « Que la vie est amère ! »

Après le punch les camarades se séparèrent.

II.

Elle leva vers lui ses yeux et laissa échapper
un sourire.

Harel avait pris dans la grand rue un petit appartement frais, riant, meublé avec goût. Mais ce n'était pas ce qui lui importait le plus que l'élégance d'un appartement ; le point essentiel pour lui était un joli voisinage. Quand un jeune homme vient occuper un nouveau logement, son premier acte de possession est de s'établir à la fenêtre, portant de là ses yeux sur toutes les fenêtres voisines, plongeant ses regards dans les maisons, interrogeant tout ce qui s'offre à sa vue pour savoir si dans son horizon ne respire pas une jeune et belle personne. Harel n'avait pas manqué de faire sa reconnaissance, et ses découvertes étaient des plus intéressantes. Il avait vu une charmante femme assise près d'un balcon, balançant sur ses genoux son enfant pour l'endormir ; une gentille grisette dans une mansarde, qui venait faire sa toilette devant sa petite glace et puis arrosait son basilic placé sur sa fenêtre ; une foule de jeunes ouvrières qui travaillaient chez une marchande de modes, et dont les jolies mains soulevaient les rideaux de mousseline du magasin.

Le jeune officier se contentait de ces gracieuses images qui le berçaient dans un bonheur tranquille, sans porter le trouble dans son âme, lorsqu'un matin les croisées de la maison en face qui avaient été fermées jusque-là s'ouvrirent tout-à-

coup et une ravissante jeune fille parut. Ce fut d'abord une espèce de souffrance qu'éprouva Harel à cette soudaine apparition ; comme l'effet produit sur nos yeux par un rayon subit d'une lumière trop vive. Bientôt le plaisir, l'admiration succédèrent à cette douleur fugitive, et un bonheur inconnu se répandit dans ses veines.

De quelle contrée était-elle ? A voir ses cheveux si noirs, ses yeux si noirs, son profil harmonieux, sa peau lisse et légèrement bronzée, ses joues pâles, son front brillant, on l'eût prise pour une fille du soleil, fille de volupté, esclave favorite d'un soudan. Mais l'éclat de ses yeux était tempéré par une profonde rêverie, son sourire adoucissait l'expression un peu sauvage de ses traits, le charme de la pudeur dont elle était revêtue effaçait les impressions que faisaient naître les attitudes molles et voluptueuses de son corps. C'était une fleur des brûlans climats cultivée avec soin sous un ciel moins ardent ; c'était une enfant du désert qui avait été allaitée par une française : telle se présentait à l'imagination, la belle étrangère.

Sa toilette du matin d'une simplicité charmante méritait qu'on la décrive. Tous ses grands cheveux réunis au-dessus de sa tête concouraient à former une magnifique couronne ; pas une seule boucle qui jetât sur son beau front l'ombre la plus légère ; seulement deux crochets déliés et noirs comme l'arc de ses sourcils s'arrondissaient sur ses joues. Une large robe de bazin blanc, garnie de dentelles couvrait soigneusement tout son corps ; un ruban jaune négligemment noué autour des reins dessinait sa taille élancée comme le jeune palmier. Une fine collerette entourait son cou gracieux, et de jolies manchettes cachaient presque entièrement ses petites mains blanches et effilées. — « Oui, maman, je suis ici, »

dit-elle, en élevant la voix, répondant à une voix qui semblait venir de l'intérieur de la maison.

Ces mots furent doux à l'oreille d'Harel comme les notes harmonieuses sorties d'une flûte de cristal. Il était resté immobile tout yeux et tout oreilles pour elle seule. Son régiment serait passé ventre à terre sous ses croisées qu'il ne l'eût vu ni entendu. Une nouvelle puissance de son ame venait de lui être révélée.

La jolie voisine jeta un regard dans la rue, porta ses yeux autour d'elle, mais ne les arrêta passur Harel. Que ne donnerait-il pas cependant pour être aperçu ? Afin d'attirer son attention, il imagina d'agiter les rideaux de sa croisée et de faire grand bruit avec la jalousie. Sans doute la jeune fille comprit son manège, elle leva vers lui ses yeux et laissa échapper un sourire. Ce sourire remua toute l'ame du pauvre jeune homme. Mais lorsqu'elle vint à quitter la fenêtre, il lui sembla que quelque chose s'était séparé de lui. On l'eût pris pour une statue ; il attendit long-temps, elle ne revint pas ; tout dans la chambre vis-à-vis resta muet et immobile. Alors Harel poussa de profonds soupirs.

— « Peut-être ne la verrai-je plus, disait-il, avec tristesse ; et désormais sans elle, hélas ! que sera la vie pour moi ! »

III.

Elle posa ses magnifiques plumes blanches, son collier de perles, son écharpe soyeuse.

Le soir ! heure charmante où les étoiles timides épient le

dernier sourire du crépuscule , où la lune sérieuse se montre sur la colline sombre , comme la déesse du silence ! heure mystérieuse , où l'homme pleure et prie , où les vents gémissent comme des ames qui passent dans l'air , où les météores s'élèvent de la terre et dansent mélancoliquement sur les tombes , où une voix lointaine est une mélodie qui enchante le rêveur solitaire , où le bruit d'un oiseau qui s'envole , le frémissement de la feuille nous agitent de vagues terreurs ! C'est le soir qu'autour des villes on voit errer à pas lents des couples d'amans , les bras entrelacés , cherchant l'obscurité et maudissant la clarté de la lune à qui ils doivent peut-être leurs douces langueurs. C'est le soir que les femmes parées de fleurs et de diamans apparaissent à nos yeux si brillantes et si belles qu'on les dirait venues avec la nuit du séjour des songes. Heure silencieuse , où les ames s'appellent et se répondent , où les soupirs sont mieux entendus !

A cette heure se révèle toute la grandeur et la beauté simple de la promenade du Peyrou. Alors paraissent dans leur harmonie , et la grande place élevée dans un air pur , vaste solitude , où nul obstacle n'arrête vos pas , où rien n'intercepte vos regards qui embrassent un immense horizon depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées , et les allées basses plantées de beaux marronniers , où errent les amans comme des ombres élyséennes , et le superbe aqueduc qui court à pas de géant vers la colline lointaine , et dont la lune éclaire la fuite magnifique , et le château d'eau dont les marches sont couvertes de groupes de jeunes filles et de jeunes gens faisant retentir l'air de leurs chansons , et qui s'élève au-dessus de tout le monument , comme une riche couronne.

Harel vint le soir au Peyrou promener ses rêveries. Dès qu'il eut passé ses belles grilles de fer , comme s'il fût entré dans un

temple consacré à l'amour, il sentit s'augmenter les langueurs de son ame. Tout ce qu'il voyait là respirait ce bonheur indicible d'être deux. Il s'assit sur un banc solitaire de la vaste place; de doux chants arrivaient jusqu'à lui, un murmure de soupirs et d'amoureuses promesses s'élevait des allées. Harel buvait à longs traits le poison de ces lieux. Ses regards suivaient toutes les femmes qui paraissaient au loin, croyant reconnaître celle qui occupait sa pensée. — Deux femmes s'arrêtèrent sur le grand escalier du château d'eau; elles paraissaient regarder couler l'eau de la cascade qui étincellait au clair de la lune comme une nappe d'argent. Leurs corps se dessinaient sur le fond azuré du ciel; l'une d'entr'elles plus grande que sa compagne portait sur sa tête de grandes plumes qui se balançaient mollement, et autour de son cou une écharpe légère qui se jouait au gré d'une fraîche brise. Après un moment de contemplation elles descendirent sur la place et s'avancèrent du côté d'Harel. Aux violens battemens de son cœur, il comprend bien que cette fois il ne se trompe pas: c'est Elle. Elle passe devant lui plus gracieuse et plus belle que la vierge de ses songes. Il ne l'aperçoit plus, il l'a vue franchir la grille et s'évanouir dans la nuit, et il croit encore entendre le frôlement de sa robe de soie agitée par le vent, et il croit voir encore son doux fantôme passer et repasser devant ses yeux, embaumant l'air qu'il respire.

Une heure après, Harel était dans sa chambre, espérant voir paraître, un instant, sa jolie voisine à la croisée. Le fracas de la ville s'était apaisé, la nuit était venue; la vie, le mouvement qui avaient quitté la rue, semblaient s'être retirés dans les maisons; mais la chambre de l'étrangère était toujours silencieuse. Harel attendait dans une vague inquiétude; un sentiment douloureux, qu'il ne pouvait définir, se glis-

sait dans son cœur. Ses yeux constamment fixés sur la chambre en face, dont les croisées étaient restées ouvertes, finirent par apercevoir dans l'obscurité un corps blanc qui par momens prenait une forme humaine, et qui tantôt se mouvait et tantôt restait immobile. C'était la jeune fille debout qui le regardait; puis c'était la jeune fille assise, prêtant l'oreille à quelqu'un qui lui parlait; ces images s'évanouissaient et renaissaient tour à tour pour tourmenter son âme.

Mais une lumière se répand par degrés dans la chambre; le corps blanc, l'objet des visions fantastiques d'Harel s'éclaire; ses formes humaines s'effacent; ce n'est plus une femme, ce n'est qu'un fauteuil, un fauteuil inerte avec ses grands bras insensibles. La chambre est bientôt inondée de clarté; une femme entre, tenant une lumière à la main; elle est suivie de la jeune fille éblouissante de parure et de beauté. Qu'elle parut belle aux yeux d'Harel dans tout cet éclat! et cependant le plaisir qu'il éprouvait à la voir ainsi n'était pas sans un mélange d'amertume. Tout en elle paraissait si étrange! Quelle était-elle, enfin? D'où venait-elle si brillante? On eût dit une ravissante danseuse toute parée pour un ballet-féerie.

Elle posa ses magnifiques plumes blanches, son collier de perles, son écharpe soyeuse.

— « Que tout cela me gêne, dit-elle, d'un ton mélancolique. Maman est folle de me faire ainsi habiller pour recevoir ce vieux monsieur! »

Elle vint à la croisée. — « Oh! qu'il me tardait de respirer cet air si bon. Comme le ciel est pur! Laissez-moi, Rose, bon soir. »

— « Bon soir, mademoiselle Anna. » Et la porte se ferma, et la jeune fille resta seule.

Elle s'assit près de la fenêtre, appuya son bras sur la balustrade en fer, pencha sa tête sur sa main et parut se plonger dans une profonde rêverie. Les regards d'Harel restèrent suspendus à leur idole. Ce n'était plus une illusion, c'était bien l'adorable jeune fille, le délire de son âme. Il n'y avait dans la rue que la lueur diffuse de la lune qui ceignait de sa tremblante clarté le haut des maisons; et bien que la chambre de l'étrangère fût éclairée par une lampe, son visage était dans l'ombre. Harel cependant ne perdait rien des gracieux contours de son corps, de sa molle attitude, de la pose mélancolique de sa tête. Parfois, dans les mouvements de la jeune fille, un rayon de lumière venait effleurer son front, et ses reflets, dans leurs capricieux effets, répandaient un nouveau charme sur son visage. Le silence était profond dans la rue; Harel ne respirait pas, il prêtait une oreille avide aux soupirs d'Anna, au souffle qui sortait de sa poitrine; et lorsqu'il lui semblait que les regards de la jeune fille rencontraient ses regards, il sentait son âme venir sur ses lèvres et voler vers elle. Il eût voulu cependant rompre ce délicieux silence; il essaya plusieurs fois de lui adresser la parole; mais la voix expira dans sa bouche, il resta muet de plaisir et de crainte. Les lumières qui éclairaient l'intérieur des maisons, peu à peu s'étaient éteintes: tout paraissait enseveli dans le sommeil, eux seuls veillaient. Oh! sans doute leurs âmes durent se parler et s'entendre; la distance qui les séparait fut facilement franchie par elles; elles se virent et s'embrassèrent. Anna s'était assise triste et rêveuse, elle se releva consolée.

Au moment où elle se retirait et qu'elle allait fermer la croisée, Harel rassembla tout son courage, et lui dit d'une voix tremblante :

— « Bon soir , mademoiselle. »

— « Bon soir , monsieur » , répondit-elle , visiblement émue.

Harel , en prononçant son bon soir , avait éprouvé un si grand trouble , qu'à peine il avait entendu la voix de la jeune fille. Cependant cette voix vint résonner doucement au fond de son cœur.

Un grand rideau blanc s'était abattu devant la croisée d'Anna , et Harel y vit passer son ombre. Il faut avoir aimé pour comprendre combien l'ombre seule de celle qu'on aime peut avoir de puissance sur notre imagination. Bientôt cette ombre se fixa. La jeune fille avait quitté sa robe et n'avait gardé que son corset qui collait sur son corps ; l'ombre parut dans ce simple appareil. Une taille fine , des bras nus , un cou charmant se dessinaient sur le rideau. Les bras se levèrent vers la tête avec grâce , une main détacha un peigne et aussitôt une longue chevelure tomba. Puis les mains passaient derrière le dos ; les bras allaient et venaient par un doux mouvement , conduisant un léger cordon qui s'allongeait toujours. Harel était dans le délire , comme sous l'empire d'une enivrante magie. L'ombre se déplaça , et bientôt après la lumière aussi disparut. Mais lui regardait toujours ; son ombre adorée était toujours devant ses yeux. Toutes les brises de la nuit ne pouvaient chasser cette brûlante image. Cependant elles vinrent se jouer dans ses cheveux et rafraîchir sa tête ; elles semblaient murmurer à son oreille le doux bon soir de la jeune fille. — Bon soir , monsieur. — Ses sens s'assoupirent , il s'endormit en souriant à cette ombre qui fuyait peu à peu devant lui et en murmurant de son côté : Bon soir , mademoiselle.

Harel passa la nuit sur sa fenêtre pour ne point interrompre le cours de ses doux rêves , et il les continua dans son sommeil. La fraîcheur du matin le réveilla. Tout était

calme encore dans la rue , les étoiles pâlissaient au ciel , les toits des maisons , les cheminées commençaient à se colorer des reflets de l'aube. Les yeux d'Harel , à peine ouverts , se portèrent sur la chambre d'Anna.

— « Elle dort, dit-il ; que son sommeil soit paisible ! Légers esprits de l'air, volez dans son alcove, secouez sur son oreiller vos ailes chargées de la fraîcheur de l'aube, des premiers parfums du jour. — Mais, non ; s'il m'était permis d'y pénétrer, je voudrais y respirer la douce chaleur qui s'émane de ta couche ; s'il était donné à mes lèvres d'effleurer tes yeux , ton front , ta bouche , j'aimerais mieux y humer les parfums de ta peau moite et chaude , la suavité de ton haleine. J'attendrais le jour sans t'éveiller pour te voir dormir du sommeil des anges , pour contempler ton céleste visage. Lorsque tes yeux s'ouvriraient à la lumière , j'obtiendrais ton premier regard , ton regard tendre et plein de langueur , si , comme moi , tu avais fait de doux rêves. Et dans ce moment où ton ame serait toute aux impressions du sommeil , des rêves de la nuit , de la beauté du jour , des allarmes de ta pudeur , je te dirais que je t'aime.... »

Le son des trompettes se fit entendre au loin ; le vent du sud-ouest , dans le silence de la nuit , porta de la caserne le bruit des fanfares. Harel jeta un dernier regard sur les croisées voisines , et courut à la caserne où son service l'appelait.

IV.

Ah ! mon Dieu , dit-elle , ayez pitié de moi , car je suis bien malheureuse.

Il était midi environ lorsque Harel rentra dans sa cham-

bre. Les jalousies des croisées étaient baissées, des vases de fleurs étalaient leurs riches couleurs sur la cheminée; un demi-jour, une fraîcheur délicieuse, de douces odeurs, tout semblait s'harmoniser avec ses intimes pensées. Mollement couché sur un canapé, il repassait longuement dans sa mémoire tous les souvenirs, toutes les émotions de la veille; et bien qu'il dît encore: « que la vie est douce! » il trouvait au sein de son bonheur un fond de tristesse. Les informations qu'il avait prises sur la jeune fille et sa mère, avaient été à peu près sans résultat. Il avait appris seulement que ces dames n'étaient pas de la ville et qu'elles y étaient arrivées depuis peu. — Elle a sa mère avec elle, pensait-il, et cette idée tranquillisait un peu son âme.

Une vieille femme de ménage, qu'il n'avait pas encore questionnée, vint dans ce moment dans sa chambre. Harel lui demanda s'il connaissait les dames du voisinage.

— « Non, répondit-elle, elles ne disent pas qui elles sont; ce n'est pas un bon signe..... »

— « Que voulez-vous entendre, reprit Harel, en jetant sur elle un regard mécontent? »

— « Rien, rien, c'est sans mal penser que je dis cela.... »

— « Je voudrais bien les connaître..... »

— « Oh! vous pouvez vous présenter sans crainte; elles ne demandent pas mieux, je crois »; et la vieille sortit en souriant malicieusement.

— « Ces vieilles sorcières ont des paroles qui vous torturent le cœur, dit Harel, en suivant des yeux la femme de ménage, jusqu'à ce qu'elle eût fermé la porte de sa chambre. »

— « Il faut absolument que je sache quelle est cette enfant. » Sa tête s'exaltait; et comme un homme qui veut échapper à la froide réflexion de la raison, il descendit précipitamment

dans la rue, la traversa, et entra dans la maison en face.

Qui n'a suivi ainsi une impulsion soudaine ? qui n'a donné, tête baissée, dans une subite résolution ? Tout-à-coup cette fougue qui vous emportait se calme ; ce sang si chaud et qui courait si vite, se congèle dans les veines ; on est tout de glace. Harel n'était pas encore arrivé au dernier degré de l'escalier qui conduisait chez ces dames, qu'il ralentissait sa marche ; et lorsqu'il se trouva en face de leur appartement, ses jambes fléchirent sous son corps, et il sentit tout son courage s'évanouir. Sa démarche lui paraissait légère, inconséquente, absurde. Il allait redescendre bien vite l'escalier, lorsqu'il s'aperçut que la porte d'entrée de l'appartement était entr'ouverte ; il fit encore deux pas et il vit une porte vitrée qui communiquait de l'antichambre à la première pièce. Alors, tremblant comme la feuille, doucement, bien doucement, il poussa un peu la porte d'entrée, passa la tête, puis le haut du corps, et finit par se glisser tout entier dans l'antichambre, retenant bien son haleine, et se soutenant à peine sur la pointe des pieds. Il put voir la jeune Anna assise près d'une table, occupée à un ouvrage de broderie. Les paroles de la vieille lui revenaient à la pensée ; mais la vue de cette enfant si calme et souriant, et murmurant quelques mots d'une chanson d'amour, dissipait son inquiétude. Cependant la jeune fille a cessé de sourire ; son ouvrage échappe de ses mains, un léger nuage a obscurci son front et l'a rendu rêveur. Elle prend un livre comme pour chasser de tristes idées, mais le livre qu'elle a ouvert aussitôt se referme. Elle se lève ; son doigt distrait a touché en passant une guitare, qui jette quelques sons harmonieux dans la chambre. Anna vient devant sa glace, et là elle semble avoir oublié sa tristesse ; elle sourit à son image, elle prend dans un écrin son beau collier

de perles, le place sur son front comme un diadème, et se contemple, puis elle met des fleurs çà et là dans ses cheveux, à sa ceinture. Était-ce coquetterie ? était-ce jeu d'enfant ? eh ! n'est-il pas toujours un peu des deux dans le cœur d'une femme ? Il y a tant de grâce dans sa petite vanité, que cette vanité même plaît à Harel.

Mais tout-à-coup l'enfant arrache les fleurs de ses cheveux, et les jette loin d'elle ; son visage a pâli à une soudaine pensée ; son sein s'est gonflé de soupirs, de grosses larmes ont coulé sur ses joues.

— « Ah ! mon Dieu, dit-elle, en se précipitant à genoux au milieu de la chambre, ayez pitié de moi, car je suis bien malheureuse ! »

Elle inclina sa tête et cacha son visage dans ses mains.

Ce passage subit du calme d'une joie enfantine à l'expression d'une vive douleur, fut pour Harel un coup cruel. Il avait tant de plaisir à suivre le mouvement d'inconstance de ce jeune cœur ! mais ce cri de détresse vint tout-à-coup déchirer son âme.

Dans ce moment il entendit parler à la porte d'entrée ; il n'eut que le temps de se blottir dans un coin, et il vit passer une dame suivie d'un homme de soixante ans environ.

— « Anna, dit la dame, remercie monsieur des bontés qu'il a pour toi ; il t'apporte une parure magnifique. »

— « C'est peu, dit celui-ci, d'une voix cassée, pour mériter l'amitié de mademoiselle. »

— « Voyez, comme elle est enfant, poursuivit la mère, elle a mis un bandeau sur son front. Laisse-le, laisse-le ; il te sied à merveille.... Monsieur, voulez-vous passer dans cet appartement ? »

Puis Harel entendit la mère qui disait tout bas à sa fille :

— « Qu'as-tu donc ! tu es toute tremblante... Tu as encore pleuré. Je ne suis pas contente.... » Bientôt, n'entendant plus rien, il profita de ce moment pour s'échapper.

Il rentra chez lui dans un trouble qu'il ne pouvait définir. Les pleurs de la jeune fille sont tombés dans son cœur ; il voudrait ne point s'arrêter aux paroles de la mère, et il les roule sans cesse dans son esprit ; il craint de sonder son âme et d'y trouver des doutes affreux.

Harel alla le soir au Peyrou, il ne vit pas Anna ; il rentra dans sa chambre, il ne la vit pas non plus à sa croisée ; elle était déjà fermée. Lorsque vint la nuit, avec son cruel silence, lorsque minuit sonna, lorsque cette heure solennelle plana sur la ville endormie, et qu'il se vit seul, toujours seul, il s'abandonna entièrement au désespoir.

— « Où es-tu, Anna ? disait-il : oh ! fais entendre un mot, un son, et je serai content. »

Mais rien, rien que le timbre mélancolique de l'horloge qui répète minuit.

Harel se jeta sur son lit, et l'inonda de larmes en appelant : « Anna ! chère Anna ! »

V.

Il fixa Anna, la vit pâlir et tomber dans les bras de la petite Marie.

Harel passa une cruelle nuit dans une insomnie dévorante ; Il lui semblait que tout ce qu'il avait aimé s'éloignait de lui et lui disait adieu. Adieu lui disaient ses jeunes années si calmes.

et si pures , adieu lui disait le doux sommeil de l'adolescence , adieu lui disaient ses rêves enivrans ; la troupe ailée de figures gracieuses s'envolait , et il restait seul avec sa douleur. Cependant ses yeux se fermèrent sur le matin et un songe étrange lui vint : c'était dans la matinée d'un beau jour , les croisées de sa chambre étaient ouvertes , la lumière et la fraîcheur y entraient librement. La jeune fille qui troublait son sommeil vint en volant se poser comme une sylphide sur sa croisée , puis descendit avec grâce dans sa chambre et glissa légèrement sur le parquet. Harel nonchalamment couché sur son canapé , lui faisait signe de venir ; elle riait et lui disait *non* en remuant la tête et en folâtrant. — « Enfant , lui disait alors Harel , tais-toi , ta gaité m'afflige ; je suis prêt à verser des pleurs ; viens , ne joue pas ainsi , viens près de moi ; » et l'enfant répondait toujours *non*.... Puis Harel voulut la saisir ; mais elle s'échappa de ses mains comme un oiseau ; d'un vol léger elle traversa la rue , et alla se poser sur la fenêtre voisine , souriant et à son tour faisant signe à Harel de venir. Harel la regardait avec enivrement : il sentait son ame qui s'élançait vers elle et enlevait son corps ; ses pieds en effet ne touchaient plus le sol , et ayant pris son essor , il vola aussi vers la croisée voisine , mais lorsqu'il y arriva , la jeune fille était de l'autre côté de la rue , souriant sans cesse et l'appelant. Mille fois il traversa ainsi la rue et toujours la malicieuse enfant était du côté opposé. Brisé à cette poursuite , désespéré , il revint tristement dans sa chambre , et son lutin y fut aussitôt que lui. Alors Harel courut à sa croisée et la ferma , comme vous feriez pour attraper une hirondelle qui par aventure serait entrée dans votre chambre ; et l'oiseau captif alla se réfugier dans un coin. Harel prit l'aimable fille par la main et l'entraîna vers le canapé ; sa poitrine se remplissait de voluptueux désirs à la vue de ses

charmes , de sa ravissante pudeur. Elle s'avancait belle et honteuse , comme on nous peint Eve , tentée par le serpent , rougissant tout-à-coup de se voir nue. Mais lorsque Harel l'attira à lui , lorsqu'il jeta ses bras autour de son corps , il n'étreignit qu'une mendiante, jaune et maigre, couverte de taches noires , et qui tombait du haut mal. En vain voulait-il s'arracher à ses hideux embrassemens ; des bras décharnés le pressaient contre une poitrine flétrie , une bouche empestée se collait à sa bouche....

Il se réveilla en poussant des cris étouffés , une sueur froide ruisselait de son front ; en ouvrant les yeux , il vit près de son lit la vieille femme de ménage , comme son mauvais ange , qui riait de ses tourmens.

— « Qu'avez-vous , lui dit-elle , vous êtes bien agité ? il est déjà tard. »

Harel encore sous l'empire des horribles impressions de son rêve , sauta de son lit , la saisit par le bras , en lui disant :

— « Dis-moi , tu es une sorcière ; oh ! je t'en prie , dis-moi ce que tu sais de cette jeune fille , je te donnerai de mon sang pour tes mystères. »

— « Qu'ai-je à faire de votre sang ? répondit la vieille. »

— « Eh bien ! de l'or , dit Harel : raconte-moi tout et voilà ma bourse ; mon repos en dépend. »

— « Oh ! puisque votre repos en dépend , reprit-elle , en acceptant la bourse , je vais tout vous apprendre. Sachez que c'est une horreur. La jolie voisine a couché cette nuit avec un homme ; sa mère l'a vendue à un vieillard. »

— « Tu mens par la gorge , suppôt de l'enfer , s'écria Harel , en la saisissant violemment au cou avec les deux mains. »

— « A l'assassin ! cria la vieille ; et lui appliquant les deux

poings sur la poitrine, elle le repoussa avec une force inouïe.

Harel alla tomber sur une chaise.

— « Il m'aurait étranglé, le bourreau.... disait la vieille, toute palpitante d'effroi et de fureur, en gagnant la porte. »

— « Oh ! ayez pitié de moi, lui dit Harel, avec un soupir déchirant qui sortait du fond de ses entrailles et inclinant sur sa poitrine son visage livide et inondé de larmes. »

La vieille femme s'arrêta.

— « Vous n'avez aucun intérêt, n'est-ce pas à me torturer le cœur ? Avez-vous dit vrai ? »

— « Sainte Vierge ! pourquoi voulez-vous que je mente ? Si j'avais cru vous causer tant de peine... »

— « Non non ; il vaut mieux que je sache la vérité. »

— « Eh bien ! la vérité je vous l'ai dite. La petite, a beaucoup pleuré ; mais ma foi, on donne des cachemires pour essuyer ses larmes, comme on dit. »

— « Assez, assez, merci... Laissez-moi. »

Harel navré de douleur resta long-temps anéanti dans ses sombres réflexions. Mille sentimens divers assaillaient son cœur comme de poignantes épées et le faisaient inutilement saigner. Cet amour si jeune et si fort qui s'en était emparé résistait à toutes les attaques ; après l'indignation, la haine, le mépris, le désir de la vengeance, venaient toujours la pitié, l'attendrissement. Il cherchait le moyen d'arracher cette pauvre fille à une horrible prostitution. Mais, un coin du voile que son innocence avait jeté sur le monde était soulevé. Il comprenait que l'amour d'un pauvre lieutenant serait bien léger dans la balance où le vieillard avait jeté son or.

— « Ah ! malheureuse ! disait-il, que tu es à plaindre, j'ai vu couler tes larmes, il n'est plus de bonheur pour toi.... Si la faim l'y avait forcée, si elle s'était vendue sous les haillons

de la misère ! Mais elle avait en bijoux et en robes de quoi se nourrir de longues années..... » Harel ne songeait pas qu'à cette époque de *civilisation* le luxe est un impérieux besoin.

Il porta ses regards sur cette croisée , d'où le bonheur lui avait souri un instant, elle était fermée ; fermée avec un temps si beau , un air si pur , fermée comme celles des maisons où se passe quelque chose d'infâme. Que cette croisée lui paraissait triste et déshonorée ! Et tout, par un singulier contraste, avait ce jour-là un air de contentement et de fête. Le devant des maisons était tendu de blanc, le pavé des rues jonché de fleurs ; les femmes déjà en toilette formaient des groupes charmans aux fenêtres et aux balcons, les jeunes gens allaient et venaient dans la grande-rue , les cloches sonnaient à toute volée , c'était le jour de la Fête-Dieu , le jour de la procession des pénitens bleus. On voyait passer dans les rues des anges aux ailes dorées, de petits Saint-Jean à demi-nus , conduisant leurs agneaux avec un ruban rose ; de belles Madeleines dont les cheveux noirs descendaient jusqu'aux pieds , de jeunes filles, le front ceint de couronnes de fleurs blanches, couvertes de voiles blancs, portant devant elles de jolies corbeilles garnies de dentelles , et pleines de feuilles de coquelicots , de bleuets , et de roses des haies. Ces anges , ces saintes traversaient la foule comme des habitans des cieux égarés sur la terre ; ils se rendaient à la procession. Tous ces purs parfums qui montaient de la rue ne faisaient qu'amollir le cœur d'Harel et lui rendre ses peines plus sensibles.

Mais , à sa grande surprise , Anna parut tout à coup sur le seuil de la porte d'entrée de sa maison , et leva vers lui ses yeux pleins de langueur. Sans doute elle ne trouva sur le visage d'Harel que l'expression d'un profond mépris ; car elle rougit , baissa tristement la tête , et s'avança timidement dans la rue.

Harel sans dessein prémédité, descendit de sa chambre et la suivit. Il croyait remarquer en elle une démarche incertaine, furtive ; tout annonçait à ses yeux une fille coupable.

Au détour d'une rue, une jolie enfant, tout habillée de blanc, courut à Anna.

— « Tu venais nous voir ? lui dit-elle, »

— « Oui, répondit celle-ci ; et toi, Marie, où vas-tu si belle ? »

— « Je vais à la procession ; je jette des fleurs au Saint-Sacrement, dit l'enfant, avec un céleste sourire, avec cette pureté d'âme dont un rayon brillait dans ses yeux. — Mais toi, qu'as-tu ? ajouta-t-elle, on dirait que tu as pleuré, tu es toute pâle. »

— « Ce n'est rien, dit Anna, et elle prit la petite fille dans ses bras et lui fit un baiser sur le front, en y laissant couler une larme. »

— « Enfant, s'écria Harel, si tu veux être pure aujourd'hui, va laver ton front ; sa bouche est encore chargée de la souillure du vicillard. »

En disant ces paroles, il fixa Anna, la vit pâlir et tomber dans les bras de la petite Marie ; et il s'éloigna à grands pas.

VI.

Et toi, ajouta-t-elle ; toi, reçois mon ame !

C'était vers une heure après minuit. Harel, sur son lit, était en proie à d'affreuses tortures ; ses yeux ne versaient plus de larmes, mais son cœur en répandait de brûlantes dans sa poitrine. Plusieurs fois il avait essayé de reposer sa

tête sur son oreiller et d'appeler le sommeil, mais soudain il se redressait tout effaré, l'esprit frappé d'effroyables visions. Il croyait entendre des cris plaintifs, des menaces de mort ; il écoutait ; le vent grondait dans la cheminée, les volets des fenêtres battaient contre les murs, les portes gémissaient sur leurs gonds. Le mistral s'était levé ; Harel connaissait la cause de tous ces bruits qui le troublaient ; mais, comme un enfant, il avait peur des ténèbres. Un horrible malheur menace une tête qui lui est chère, et c'est pour elle que son ame se remplit de terreurs. Le déshonneur d'Anna n'est peut-être pas consommé, mais la pauvre fille est sur les bords de l'abyme ; la terre fuit sous ses pieds.

Harel avait vu Anna dans le jour, assise dans sa chambre, pâle et abattue, la tête tristement baissée ; elle passait rapidement la main sur son front où se lisait un sombre désespoir ; son corps paraissait brisé par la douleur, comme la tige d'une fleur après une pluie d'orage ; ses yeux remplis de larmes se levaient vers le ciel pour implorer son secours, et en se levant ainsi, ils rencontraient les yeux d'Harel qu'ils semblaient appeler aussi à son aide. Puis il avait vu paraître une méchante femme ; il avait entendu les éclats de sa voix sèche et vibrante ; il avait vu son œil courroucé, son front hautain, et cette femme avait fermé la croisée avec colère. Flétrie ou pure encore, Anna n'est plus à ses yeux qu'une touchante victime. L'idée des infâmes projets du vieillard éveillait toutes ses fureurs ; mais avec la nuit, le danger que courait la jeune fille, avait revêtu une autre forme et se reproduisait sans cesse sous une épouvantable image. Dès que les yeux d'Harel se fermaient, il voyait la malheureuse traînée sur la terre par les cheveux et égorgée.... et il entendait ses cris : « A l'assassin ! à l'assassin ! »

Harel ne put rester dans son lit ; un douloureux pressen-

timent le porta à ouvrir sa croisée pour veiller sur Anna. La clarté de la lune inondait la rue; le mistral soufflait par bouffées; la voix lugubre du crieur de nuit se perdait dans l'éloignement; par intervalle il régnait un morne silence.....

Mais ce n'est plus le vent qui mugit, ce ne sont plus les cris du garde de nuit qu'Harel entend; c'est une voix qui exprime l'effroi; une voix qui s'anime et s'irrite, une voix mêlée de pleurs et qui devient de plus en plus distincte:

— « Que voulez-vous de moi ? vous me faites horreur.... »

La croisée d'Anna s'ouvre subitement et elle se montre à demi nue.

— « Retirez-vous, dit-elle, avec l'accent du désespoir.... ne m'approchez pas,... »

— « On vous entendra, dit alors une voix d'homme, fermez la fenêtre, et une ombre s'avança. »

— « Scélérat ! cria Harel. »

— « C'est trop de honte, ô mon Dieu ! s'écria en même-temps Anna, et elle se jeta par la fenêtre. »

— « Nous sommes perdus » entendit-on, dans le fond de la chambre, et l'ombre disparut.

Harel, courut aussitôt, mais les portes ne cédaient pas assez vite à sa précipitation; quand il s'élança dans la rue, il ne trouva plus le corps où il l'avait vu tomber; il crut un instant être la dupe d'une vision; mais à cette place il vit sur les pavés des traces de sang; et ayant jeté les yeux au loin, il aperçut un fantôme blanc au moment où il tournait l'angle de la rue. Lorsqu'il l'atteignit, il venait de frapper trois fois à la porte d'une petite maison et de tomber sur le seuil. C'était bien Anna immobile sur la pierre, belle avec ses épaules nues, ses bras et ses pieds nus, effrayante avec ses longs cheveux ensanglantés, son front souillé de terre et de sang.

La porte s'ouvrit.

— « Qui est là ? dit une vieille dame en se présentant et reculant d'horreur aussitôt. »

— « Au nom du Ciel , ayez pitié de cette malheureuse fille ; elle vit encore , dit Harel ; et l'ayant prise dans ses bras , il la porta dans une chambre où il vit de la lumière et la déposa sur un lit. »

— « Vous m'expliquerez ceci , disait la vieille dame toute tremblante.... » Mais après avoir regardé le visage de la victime :

« Ah ! c'est cette infortunée ! s'écria-t-elle ; pauvre Anna ! » Une enfant , qui s'était blottie dans son petit lit en voyant passer le corps dans la chambre , au nom d'Anna , sauta tout-à-coup à terre , en criant :

— « C'est Anna ! On a tué Anna ! »

Elle se jeta pâle et palpitante sur elle , et l'embrassa en sanglottant.

La blessure était facile à trouver ; le sang coulait du côté droit de la tête ; la bonne dame la pansa , et envoya chercher le médecin par sa servante.

Harel raconta ce qu'il avait vu ; la dame avait reçu les confidences d'Anna ; elle savait ce qui se tramait contre elle ; déjà la nuit précédente on avait voulu s'introduire dans sa chambre. Elle avait offert un refuge dans sa maison à la pauvre fille ; mais elle n'osait croire à une telle perversité de sa mère.

Les soins qui étaient donnés à Anna peu à peu lui firent recouvrer le sentiment ; avant qu'elle n'eût entièrement repris ses sens , elle dit :

— « Qui me serre ainsi la main ? »

C'était Harel qui la tenait et y appuyait son front brûlant.

Dès qu'elle ouvrit les yeux , en l'apercevant elle jeta un cri d'effroi ; Harel , lui dit avec douleur :

— « Et moi aussi je vous fais horreur ? »

Anna le regarda dans l'étonnement ; et puis un sourire mélancolique vint errer sur ses lèvres et elle lui rendit sa main ; Harel la baisa avec un frémissement passionné.

— « Eh bien ! bonne et respectable dame , dit-elle , d'une voix déchirante , vous m'avez offert un asile chez vous , et je suis venue frapper à votre porte. »

— « Trop tard , hélas ! pauvre enfant. Je ne suis pas riche , vous avais-je dit ; venez , nous travaillerons , et Dieu ne nous abandonnera pas. »

La petite Marie , le visage caché dans les couvertures , pleurait à chaudes larmes.

— « Qui pleure ? demanda Anna ? C'est toi , ma chère Marie ; ah ! viens pleurer sur moi ; viens Marie , viens mon amie. »

La petite alla dans la ruelle se placer sur une chaise à la tête du lit , saisit une main d'Anna et la porta vivement à sa bouche , en la mouillant de larmes.

— « Je ne fus jamais aussi heureuse , murmura Anna , et elle pressa la main d'Harel. »

Sa voix s'affaiblissait et ne sortait qu'avec effort de sa poitrine ; elle haletait péniblement. Mais bientôt , comme se ranime la lueur soudaine d'une lampe qui va s'éteindre , ses yeux brillèrent , ses lèvres devinrent vermeilles , et elle dit avec un timbre de voix sonore , pareil au son que rend un instrument qui se brise :

— « Oh ! que ne m'a-t-on laissée pauvre comme j'étais ; j'allais pieds nus sur la plage ; je ramassais des coquillages en attendant mon père ; je courais après les flots et les flots couraient après moi. Rien qu'en voyant paraître un point blanc perdu au loin dans la brume , je reconnaissais le bateau de mon père ; il s'avancait plus vite que l'hirondelle avec sa voile pointue ; j'entends encore le bruit qu'il faisait en fendant les flots du rivage.

Le bateau abordait ; mon père sautait le premier à terre et m'embrassait. Mais un jour qu'il pleuvait bien fort , que le vent du sud soufflait avec violence , que les vagues étaient vertes et blanches et s'élevaient comme des montagnes , je l'attendis en pleurant , il ne vint pas.... Alors une dame passa , et comme on lui dit que j'avais perdu mon père. — « Oh ! la jolie enfant ! s'écria-t-elle , » et elle m'emmena.

Anna se tut un instant , et puis elle dit d'un voix presque éteinte :

— « Je vous le demande en grâce , qu'on ignore la cause de ma mort : que ma mère.... que cette femme ne soit point tourmentée. »

Dans les accens de sa voix , dans la beauté de ses traits qui brillaient d'un éclat sinistre , la pieuse dame avait reconnu les approches , la majesté de la mort. Elle avait allumé un cierge ; elle était debout , récitant des prières et tenant à la main un rameau de laurier qu'elle avait trempé dans le bénitier suspendu à la tête du lit. Marie ne pleurait plus , elle s'était mise à genoux sur sa chaise , élevant ses mains innocentes vers le ciel , comme l'ange gardien de la mourante.

Un dernier éclair vint illuminer le front d'Anna.

— « Que Dieu vous récompense , dit-elle à la dame. — Marie, prie pour moi. — Et toi , ajouta-t-elle , en faisant un effort pour soulever sa tête et la laissant tomber sur la tête d'Harel , toi , reçois mon ame. »

La dame secoua sur elle le rameau béni ; elle expira.

J. L. LUGAN.

STATISTIQUE

DE

L'ARRONDISSEMENT DE CASTRES

(TARN.)

DESCRIPTION GÉNÉRALE:

GÉOGRAPHIE.

LA portion du territoire français, connue aujourd'hui sous la dénomination d'arrondissement de Castres, forme, quant à son étendue et à sa population, la subdivision la plus importante du département du Tarn : traversée par le méridien de Paris, suivant une ligne déterminée par le village de *Saint-Alby* (canton de *Mazamet*), et la métairie du *Roc* (canton de Roquecourbe, elle est bornée au nord par l'arrondissement d'Albi, à l'est par les départemens de l'Aveyron et

* Cet article, comme ceux insérés déjà dans ce Recueil, (N^{os} de novembre 1833 et de février 1834), fait partie d'un travail complet qui sera publié dans le courant de cette année.

de l'Hérault , au sud par le département de l'Aude , enfin à l'ouest par l'arrondissement de Lavaur et le département de la Haute-Garonne , dont une partie , de forme triangulaire , s'y enclave au milieu des communes de *Sorèze* , *Belleserre* , *Gandels* et *Lastouzeilles*.

La *Montagne-Noire* , située à la partie méridionale de Castres , se prolonge depuis les confins du canton de *Dourgne* , jusques à la commune de *Labastide* (canton de *Saint-Amans*) , par où elle se joint à la Montagne d'*Angles* : celle-ci se confond bientôt avec les hauteurs de *Brassac* , *Vabre* et *Lacaune*. Leur point culminant situé dans ce dernier canton à l'endroit appelé le *Roc de Montalet* , forme une élévation au-dessus du niveau de la mer de 1,364 mètres. De là , jusqu'aux extrémités du canton de *Roquecourbe* , les escarpemens diminuent peu à peu , et parviennent à se niveler avec les plaines les plus voisines de la ville de Castres.

L'espace compris entre la Montagne-Noire et celle d'*Angles* s'appelle le vallon de *Saint-Amans* ; là coule la rivière du *Thoré* , alimentée par les ruisseaux de *Gaudessoubre* , l'*Albinelle* , *Rieuvernet* , *Masfrancou* , *Esclarac* , et par les torrens de l'*Arnette* , de la *Molle* et de l'*Arn*.

Le vallon de *Brassac* , délimité d'une part par la Montagne de *Lacaune* , de l'autre par celle d'*Angles* , donne passage à l'*Agoût*. Cette rivière prend sa source dans l'angle sud-est du canton de *Murat* ; elle absorbe dans son cours les ruisseaux de *Vabre* , celui de *Berlou* , composé des sources les plus septentrionales du *Sidobre* (on nomme ainsi la partie élevée des cantons de *Brassac* et de *Vabre*) ; elle se grossit de la *Durenque* , du *Thoré* , du *Sor* , et de toutes les eaux courantes des plaines de *Semalens* , *Soual* , *Dourgne* , *Castres* , *Lautrec* et *Vielmur*.

La partie supérieure des montagnes est en général couverte de forêts complantées de chênes et de hêtres : telles sont les forêts royales d'*Hautaniboul*, de *Ramondens*, de *Cairoulet*, de l'*Alquier*, etc. ; les forêts communales des *Montaux*, de *Nore*, de *Laux*, de *Lacaune* ; les forêts particulières de *Sarremetgé*, de *Montrocoux*, de la *Bassine*, de *Sahuzet*, etc., etc. Les plaines n'ont que des bois de peu d'étendue.

Ces plaines, comprises dans la partie du sud-ouest de l'arrondissement, sont coupées par des mamelons boisés ou en culture. Parmi ces derniers il en est de remarquables, les uns par la nature du sol, comme celui qui borne au couchant les communes de *Soual* et de *Semalens* ; d'autres par leur bonne exposition, comme celui qui domine le village de *Viviers*, ou comme celui qui de *Lautrec* s'étend à l'extrémité de la commune de *Serviés*, d'autres enfin par leur situation même, tel est celui qui semble surgir du milieu du canton de *Vielmur*, entre les métairies de la *Tourette* et du *Tinal*, et du haut duquel on peut embrasser d'un coup d'œil circulaire le panorama de l'arrondissement.

Après Castres on y trouverait difficilement des villes dignes de ce nom, si ce n'est pourtant *Mazamet*, dont la prospérité, la grandeur et la réputation augmentent tous les jours ; *Lacaune*, autrefois chef-lieu de district, *Labruguière*, considérable par ses revenus forestiers, et *Sorèze*, dont le nom est connu dans les deux Mondes.

Les autres telles que *Labessionnié*, *Lautrec*, *Saint-Amans*, *Dourgne*, ne sont que de gros bourgs, dont les principaux, à la suite de ceux-là, sont : *Brassac*, *Roquecourbe*, *Soual* et *Vabre*.

Les villages ou hameaux sont très-multipliés ; les divers cen-

tres d'exploitation agricole, appelés *métairies*, suivent, dans leur nombre, la gradation de la fertilité du sol. Le canton de *Vabre*, par exemple, un des plus grands en étendue, n'a que 304 habitations rurales, tandis que celui de *Lautrec* est couvert par 456 hameaux ou métairies.

GÉOLOGIE.

En jetant les yeux sur la carte géologique de M. d'Omalus d'Halloy, on voit le pays Castrais y constituer un point de division assez remarquable, puisque, dans un rayon de peu d'étendue, il touche au terrain primitif vers le sud et l'est, au terrain secondaire dans la direction de l'ouest, et au terrain tertiaire du côté du nord. Cela explique pourquoi, dans la commune de Castres, on rencontre les rochers granitiques de *La Rouquette*, les calcaires du pont de *Lunel*, et les belles masses de grès-calcaire au confluent de l'*Agoût* et du *Thoré*.

Du sommet de la Montagne-Noire dans la commune de *Sorèze*, jusqu'à la ligne qui sépare le Tarn de l'Aveyron; on trouve des terrains primitifs et de transition, entre *Lacaune* et Saint-Affrique (Aveyron), des terrains pyroïdes, de Castres à Revel au pied de la montagne des terrains secondaires, et de Castres à Puy-Laurens, à Saint-Paul, à Graulhet (arrondissement de Lavaur) des terrains tertiaires.

Les recherches faites au commencement du XIX^e siècle, par M. Daudin, ingénieur en chef du département, constatent que la Montagne-Noire offre, dans sa plus grande partie, un fond de schistes constamment argileux et de chaux carbonatée. Dans quelques endroits elle renferme de la houille

(canton de *Labruguière*), et dans plusieurs (*Dourgne*), des ardoises dont on se sert pour dalles, matériaux de construction, couverts, etc., etc. Elle se compose encore sur certains points (canton de *Mazamet* et *Saint-Amans*), de granit, de schiste micacé et de gneiss.

La montagne du *Sidobre* comprend, comme la Montagne-Noire, des schistes argileux; mais ce qui lui est propre, c'est des roches siliceuses (vallon de *Berlan*, canton de *Montredon*), et, dans les parties élevées, des granits.

Ces granits dispersés en masses énormes sont, en certains endroits, si rapprochés les uns des autres que, sans aucun ciment, ils forment des grottes et des voûtes, sous lesquelles les ruisseaux se perdent à de très-grandes distances. Ces singularités ont rendu célèbre le petit lieu de *La Rouquette*: on y remarque un rocher ovoïde, placé sur un plateau incliné et se tenant en équilibre sur sa pointe. Poussé par un petit effort, il se remue d'une manière sensible; mais le mouvement n'augmente pas, quelle que soit la force ajoutée. Plusieurs voyageurs ont décrit ce phénomène sous le nom de *Rocher-Tremblant*.

D'autres ont voulu voir, dans une grotte formée naturellement au même endroit de rochers juxta-posés, la retraite du fameux Saint Dominique, fondant la vérité de leur chronique sur un retranchement semi-circulaire qui se trouve au milieu des masses latérales et sur la surface horizontale d'un des rochers du milieu de la grotte. Ces deux objets leur ont paru avoir été incontestablement la chaire et la table de l'évêque d'Osma; et pourtant les historiens s'obstinent encore à se demander s'il est bien prouvé que Saint Dominique ait jamais paru dans le pays Castrais.

Les fissures que la retraite des substances a opérées lais-

sent entrevoir, dans les montagnes primitives, des escarpements dont l'aspect est graniteux ou schisteux, et dans les Montagnes secondaires des masses pleines ou des tufs : l'intérieur du sol, principalement dans les parties basses, est presque toujours graveleux.

Les plaines présentent, à leur surface, une combinaison plus ou moins bien proportionnée d'argile, de silice, d'alumine et de calcaire. Cette dernière substance prédominante en certaines localités, et disposée à quelques pieds au-dessous de la terre végétale en minces stratifications, y forme des terrains appelés *Causses* : le plus considérable de tous commence à la côte de *La Rafégue* (canton de Castres), pour finir au bas du *Haut-Montel* (canton de *Mazamet*.)

Les carrières ouvertes jusqu'à ce jour ont eu pour objet principal l'extraction des grès connus sous le nom de pierre de taille et de la pierre à chaux ordinaire ou hydraulique. Il serait aisé pourtant de découvrir des carrières de gneiss et de granit amygdaloïde, comme aussi d'exploiter celles qui renferment les ardoises et les marbres des dernières parties de la Montagne-Noire.

Peut-être même serait-il possible de tirer parti des houillères qui existent sur certains points, si l'état des chemins pouvait enfin permettre le transport des produits.

CIRCONSCRIPTION ADMINISTRATIVE.

Avant 1789, Castres était le siège d'un évêché dont la juridiction diocésaine comprenait la partie du territoire située sur la rive droite de l'*Agoût*, depuis Lavaré jusqu'à

l'embouchure du *Thoré*, et de ce point, en remontant cette dernière rivière, jusqu'à l'endroit appelé *Fontaine-Fongassière*, où se réunissaient, par le sommet de cinq angles, les diocèses de Saint-Pons, de Narbonne, de Carcassonne, de Lavaur et de Castres.

Cette division servait en même-temps pour l'administration civile, en prenant le nom de Subdélégation de l'Intendance de Montpellier. Elle présentait une telle bizarrerie que l'Evêque de Castres exerçait son pouvoir dans une partie de la ville de Lavaur et même au-delà; tandis que, vis-à-vis l'endroit de sa résidence, son autorité s'arrêtait à la distance d'une demi-lieue.

La Sénéchaussée de Castres, créée en 1754, étendait son ressort non-seulement sur le diocèse de cette ville, mais encore sur la presque totalité de celui de Lavaur, et sur plusieurs points des diocèses d'Albi et de Narbonne¹.

L'Assemblée constituante eut pour mission de fonder dans la même unité toutes les différences d'Administration civile, ecclésiastique et judiciaire. Sa loi du 4 mars 1790, en composant la France de quatre-vingt-trois divisions principales, fixa au nombre de cinq les districts du département du Tarn; c'était, suivant le texte même du décret, *Castres*, *Lavaur*, *Albi*, *Gaillac* et *Lacaune*: en même-temps elle désigna, le 28 août suivant, l'emplacement des Tribunaux de district, et ce fut toujours suivant le même ordre, *Castres*, *Lavaur*, *Albi*, *Gaillac* et *Lacaune*.

L'Assemblée du département devait se tenir provisoirement à Castres: elle pouvait alterner entre cette ville et Albi.

¹ Voir l'arrêt du Parlement de Toulouse, du 1^{er} mai 1753.

Cette décision législative avait sa raison dans l'importance du pays Castrais, le plus peuplé, le plus riche, le plus industriel de la partie de l'ancienne province du Languedoc, comprise dans le département du Tarn. Si alors l'alternant fut accordé au chef-lieu de l'Albigeois, si plus tard la même concession fut faite à Lavaur, on put considérer l'Administration centrale comme ayant besoin de connaître, par ses propres yeux, la physionomie de diverses localités soumises, depuis peu, à sa surveillance, et les villes d'Albi et de Lavaur, comme les étapes de ces tournées temporaires, après lesquelles le siège du département devait arriver à une fixité définitive.

C'est pour cela que la loi du 11 octobre 1795, réglant de nouveau la division du territoire, le placement et l'organisation des autorités administratives, établit exclusivement à Castres le chef-lieu du département du Tarn.

Alors les habitants d'Albi commencèrent à s'agiter : forcés de reconnaître toute la valeur des titres que la ville de Castres devait à son propre mérite, ils profitèrent d'un moment de réaction, pour l'étouffer sous l'accusation si banale à cette époque de royalisme et de fanatisme religieux.

Ainsi, deux mois après le 18 fructidor, et alors que, par l'effet des mesures prises dans cette journée, la députation de Castres se trouvait incomplète (l'élection de M. Azaïs, aujourd'hui Président du Tribunal, ayant été annulée, comme les quarante-huit autres de l'an V), Daubersmenil, Député du Tarn au Conseil des Cinq-Cents, rapporteur d'une commission spéciale, chercha à établir que *la République ne pouvait laisser plus long-temps le siège de l'Administration centrale dans une ville où les patriotes les plus purs avaient été insultés par les royalistes.*

Le Conseil des Cinq-Cents décréta, le 17 novembre 1797, la translation à Albi du lieu des séances de l'Administration centrale du département du Tarn. « Considérant, est-il dit » dans la loi, que la commune de Castres est presque située » sur la frontière du département, et que l'intérêt de la majorité de ses habitans exige que l'Administration principale » soit établie promptement dans une commune voisine de » cette majorité. »

Ce double motif renferme un double mensonge.

Premièrement on peut voir, la carte à la main, que le département du Tarn forme un cercle dont le diamètre de l'est à l'ouest le coupe en deux parties à peu près égales, suivant une ligne passant par *Réalmon*, d'où Castres et Albi sont pareillement éloignés : en second lieu, tous les recensemens constatent que Castres et Lavaur, c'est-à-dire la partie inférieure du diamètre, avaient alors 162,455 habitans, tandis qu'Albi et Gaillac, ou la partie supérieure, n'en comptaient que 133,450 *.

Il paraissait facile de faire rapporter un décret ainsi attaqué dans son principe, mais il reposait sur d'autres bases : ces bases ne sont pas déguisées dans le rapport de Daubersmenil ; il fallait, sous prétexte de punir le prétendu royalisme des Castrais, servir quelques vanités bien puériles, venger quelques querelles passablement ridicules ; il fallait en un mot agir suivant une impulsion d'égoïsme au lieu de consulter l'intérêt de tous.

La chose ne fut pas même remise en question pendant la phase impériale, pour un peuple qui, dans ses moindres mou-

* Recensement de 1806 ; celui de 1795 aurait donné un total moindre, mais suivant la même proportion.

vemens, enjambait alors l'Europe entière; qu'était-ce que quelques lieues de plus ou de moins à parcourir sur un des points du territoire?

Mais après la seconde réaction monarchique, et lorsqu'en 1823 un ministère de parti sembla n'avoir d'autre mission que de venger les affronts faits au royalisme contre-révolutionnaire, la ville de Castres crut pouvoir tenter de ressaisir les avantages qu'elle avait perdus pour cette cause. En conséquence trois Commissaires, délégués par le Conseil municipal, d'accord avec le Député de l'arrondissement, allèrent demander au gouvernement de rétablir la Préfecture du Tarn au lieu où elle existait avant les événements de fructidor.

Dire qu'ils n'obtinrent rien, c'est ne signaler qu'une conséquence de plus parmi celles qui marquèrent le passage du ministère Villèle; c'est reprocher aussi aux Mandataires de l'arrondissement de Castres d'avoir seulement invoqué en leur faveur l'esprit de coterie, alors qu'ils auraient dû faire parler uniquement l'esprit de justice, et mettre, dans tout son jour, la supériorité de la ville de Castres sur toutes les autres villes du département du Tarn.

La question du placement du chef-lieu est en ce moment oiseuse; elle ne se rattache qu'à de petites jalousies de ville à ville; elle n'est alimentée que par des prétentions personnelles; elle n'a plus aucun rapport avec l'intérêt général. En effet, tant qu'un Préfet de département aura pour objet principal de recruter des hommes pour l'armée, de confectionner des listes électorales, de tenir le milieu entre les prétentions éphémères de l'aristocratie ancienne et les ambitions tracassières de l'esprit démocratique, sans rien soupçonner du but qui doit concilier les unes et les autres; tant qu'il aura pour mandat spécial d'exercer un rôle de simple police, entre

des partis qui se disputent sur les formes gouvernementales, sans s'être informés dans quel intérêt tout Gouvernement doit agir, quel que soit d'ailleurs son mécanisme constitutionnel; tant que les peuples et les Rois ne se seront pas demandé *pourquoi* les sociétés sont constituées, avant de se dire *comment* elles doivent l'être; peu importe que le chef d'une petite partie du territoire national ait sa résidence à tel endroit ou à tel autre; peu importe, que la détente administrative parte de gauche ou de droite, puisqu'elle finit toujours par avoir une même portée, et par amener des effets identiques; peu importe, en un mot, que le siège départemental soit situé à Castres, à Albi, à Lacauue ou à Montredon, pourvu qu'il aboutisse à une ligne de poste.

Mais si jamais on vient à reconnaître que la subdivision de la France doit avoir pour but de faire fructifier, sur chacun de ses points, l'impulsion progressive née à Paris, et de là communiquée par les divers canaux de la presse, des Sociétés scientifiques ou des entreprises industrielles, aux lieux propres à la recevoir et à la modifier suivant leur disposition naturelle; si jamais il est reçu en principe que le département doit être une agglomération d'intérêts homogènes, et d'hommes également avancés sous le rapport de l'intelligence et de la moralité, ayant besoin d'être poussés en avant par un pouvoir unitaire, respectant dans ses sages développemens la liberté de chacun, c'est-à-dire l'amenant à aimer ce qu'il doit faire; si jamais, par exemple, on sent le besoin de rechercher dans le département du Tarn la partie la plus importante sous le rapport des progrès agricoles, manufacturiers et commerciaux, pour la faire progresser encore, en donnant son expérience en exemple aux autres localités voisines moins améliorées qu'elle, nul doute que la ville de Castres ne soit

appelée à renfermer dans son enceinte le siège d'une Préfecture ; car là se trouvent , par comparaison avec les autres points du département , les germes les plus développés de la véritable vie sociale.

Cette démonstration résultera du reste de ce travail.

En attendant , il importe de reprendre l'histoire de la circonscription matérielle du pays Castrais.

Le 27 février 1800 , l'Administration centrale prit le nom de Préfecture. Des Sous-préfectures furent établies à Castres , à Lavaur et à Gaillac. Dès ce moment , la ville de *Lacaune* ne fut plus qu'un Chef-lieu de Canton compris dans l'arrondissement communal de *Castres*.

Cet arrondissement progressivement rectifié resta composé , par la loi du 28 novembre 1804 , de quatorze Cantons ou Chefs-lieux de Justices de paix , et de cent cinq Communes.

La division cantonale paraît avoir été bien faite. On peut observer toutefois que la Commune appelée le *Margniez-de-Brassac* , attribuée au Canton de ce nom , devrait appartenir au Canton d'*Angles* , qui l'entoure de toutes parts ; et cela avec d'autant plus de raison , que le Juge de paix de ce dernier Chef-lieu n'a que 3 , 884 justiciables , lorsque celui de Brassac en compte 40 , 698.

La circonscription des Communes fut moins régulière. Des portions de territoire , appartenant à certaines municipalités , se trouvèrent enclavées dans d'autres à des distances plus ou moins considérables. Les Communes de *Lautrec* , de *Caulières-Castres* , de *Saint-Alby* , par exemple , se composèrent , outre le centre commun , de parcelles détachées et jetées sans intermédiaire dans les Communes voisines. Ces irrégularités proviennent de l'ancienne division féodale , dont les traces ne disparaîtront peut-être entièrement que , lorsqu'après un rema-

niement complet du territoire, la Commune aura fini par se perdre dans l'unité cantonale.

N'est-il pas évident que la plus grande partie des Communes rurales ne possède ni les capacités nécessaires, ni les ressources suffisantes pour former une Administration particulière ?

Ainsi, peut-on nier l'extrême difficulté de trouver un Maire, un Adjoint, un Conseil municipal, un Comité pour l'instruction primaire, etc., etc., sur une population dont le chiffre ne s'élève pas moyennement à quatre cents ? Qu'était-ce donc quand l'arrondissement de Castres avait certaines Municipalités composées de trente-quatre habitants ?

Relativement à l'exercice du culte catholique, l'arrondissement de Castres comprend cent trente-trois Cures ou Succursales, desservies par cent soixante-onze Curés ou Vicaires. En ajoutant à ce nombre celui de dix Professeurs aux Séminaires, deux Grands Vicaires, quatre Aumôniers de Couvents et huit vieillards sans emploi, on aura un total de cent quatre-vingt-quinze Prêtres répandus dans les villes ou dans les campagnes.

Le culte protestant compte treize temples et quinze Pasteurs, pour une population de huit mille individus environ, réunis dans les Cantons de *Castres*, *Mazamet*, *Saint-Amans*, *Vabre*, *Lacaune*, *Angles*, *Roquécourbe*, *Brassac* et *Montredon*.

MONUMENTS.

Pour lire, avec quelque certitude, dans les monuments des contrées méridionales les traces laissées par la civilisation, avant d'arriver jusqu'à nous, il faudrait se livrer à des recherches longues, minutieuses, mais le plus souvent trop hypothétiques.

Est-il bien prouvé, par exemple, que certains rochers de la partie du *Sidobre*, la plus voisine de Castres, si bizarrement et sans doute si fortuitement entassés les uns sur les autres, soient des signes non équivoques du culte druidique? Faut-il ajouter une foi entière aux Archéologues, qui ont cru voir dans toutes les pierres branlantes de cette Montagne autant de monumens celtiques, religieusement disposés par la main de l'homme, au lieu de rapporter cet effet à la disparition successive des substances intermédiaires, qui leur servaient primitivement de points de liaison?

Cette incertitude s'affaiblit, quant aux monumens qui marquent la présence de la domination romaine sur les bords de l'*Agout*. En remontant cette rivière, on trouve, à peu de distance de la ville de Castres, à l'endroit appelé *Gourjade*, les ruines d'une vaste et commode habitation, qu'on a d'abord considérée comme un Temple Romain : ces ruines ont été décrites dans les divers Annuaires du département du Tarn.

Les monumens du moyen-âge ont presque tous été détruits à l'époque des guerres civiles ou pendant la révolution : il ne reste guère plus aujourd'hui des constructions remarquables des temps féodaux, que les ruines de la prison d'état située à *Ferrières*, un beau portail d'église et quelques pierres du château seigneurial de *Burlats* ; à Castres, deux fenêtres du Monastère du Temple, et le clocher de l'Abbaye de Saint-Benoît, moins la flèche d'origine toute moderne.

Les établissemens monumentaux encore debout ou transformés, appartiennent aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Le plus considérable était autrefois la Chartreuse de *Saïx*, réduite aujourd'hui à un simple enclos comprenant environ 40 hectares en culture.

Les Églises offrent toutes un même caractère. Bâties sous

Louis XIV, dépouillées pendant la révolution, enrichies après le Concordat de 1802 des restes des anciens Couvens, on a cru les rajeunir, pendant la période de 1815 à 1830, en les affublant d'ornemens en discordance palpable avec leur architecture, en les couvrant de badigeonnages pareils à ceux des fabriques italiennes. Suivant les ressources locales, ou la pitié effective des fidèles, on a fait à qui jetterait avec le plus de profusion de l'or, du plâtre, des fresques, des tableaux ou des gravures, sur des murs destinés à rester nus ; aussi devrait-on distinguer les deux Églises modernes de *Mazamet* et de *Frégeville*, à cause de leur simplicité intérieure, si, par leur forme, elles ressemblaient moins à des Temples protestans.

A Castres, l'Église de Saint-Benoît, jadis Cathédrale du diocèse, belle de sa voûte élancée, de ses chapelles bien éclairées, manque de façade : ses deux entrées attendent encore les flèches qui doivent les rendre à leur véritable destination. De l'héritage de la Chartreuse, elle a retiré plusieurs tableaux de Rivals, un tableau d'un autre maître représentant un trait de la vie de Saint-Benoît, et quatre statues d'une excellente exécution.

L'Église de Notre-Dame de la Platière rappelle par son portail celui de Saint-Roch à Paris ; elle a pour ornemens de quelque mérite deux tableaux de Despax, verts et ternes comme les œuvres de ce peintre, un groupe aux Fonts baptismaux et une Assomption au Maître-Autel : ces derniers objets sont des sculpteurs des derniers temps de Louis XV, c'est-à-dire d'un caractère maniéré, raide et désagréablement amaigri. Pour rendre à cet édifice la beauté qu'il devrait avoir, d'après l'idée de son auteur, il faudrait en effacer tous les prétendus ornemens ajoutés depuis quarante ans, enlever l'avancement nécessité par la tribune, et établir une circulation libre et dégagée d'une chapelle à l'autre.

Le reste des Églises de l'arrondissement n'offre, en masse, rien de monumental : en cherchant bien, on y trouverait, de loin en loin, quelques détails assez curieux ; tels sont un autel de marbre à *Vielmur*, deux tableaux de moyenne grandeur à *Lautrec*, un lustre en bronze et deux colonnes à *Escoussens* ; tel est à *Dourgne* l'intérieur de la Chapelle de Saint-Stapin, que M. de Castellane, Evêque de Lavaur, destitua autrefois du privilège de faire des miracles, en constatant le fait de sa non existence, et que la crédulité populaire a rétabli depuis dans ses anciennes prérogatives.

Les autres édifices publics tiennent, plus ou moins, du caractère bourgeois qui domine notre époque ; ainsi l'Hôtel-de-Ville de Castres, cette assez élégante parodie du jardin des Tuileries, avec la rivière à gauche, une large rue à droite, un pont volant en face, a perdu de sa grandeur première, depuis qu'on en a détaché le potager et l'orangerie de l'Evêché, qu'on y accolé un établissement mesquin de bains publics, et qu'on a décapité ou enlevé quelques hauts tilleuls, destinés à imiter les fameux marronniers du château des rois de France. Ainsi on n'a pu parvenir à se ménager un espace régulier en face de la nouvelle Halle au Blé, construction mal placée et seulement remarquable par son comble à la Philibert Delorme, qu'en sacrifiant les galeries perpendiculaires du plan primitif à l'esprit mercantile des propriétaires des maisons voisines.

De même, les deux Hôpitaux de Castres ne présentent ni dans leur façade, ni dans leur distribution intérieure, aucune particularité intéressante, rien n'y est grand, majestueux, élégant ; mais tout y est propre, commode, parfaitement approprié. Le premier de ces établissements, situé dans la partie de la ville appelée quartier de *Villegoudou*, doit à sœur *Magdelaine Richard* d'avoir été complètement restauré et agrandi ;

le second subit en ce moment une transformation totale, grâce à la prodigieuse activité de sœur *Élisabeth Barrière*. Nommée Supérieure, il y a à peine quatre ans, cette digne fille de Saint Vincent de Paul a entrepris la réédification entière d'une masse énorme de vieux bâtimens délabrés, peu solides, incommodes, malsains, et pourtant obligatoirement habités par plus de 200 individus. Sans autre ressource que la fixité de sa résolution, sans autres moyens que les produits éventuels du denier de l'aumône, elle est déjà parvenue à la moitié de son œuvre : elle l'accomplira. Tant il est vrai qu'en fait des plus grandes actions de la charité chrétienne, comme en fait des entreprises les plus audacieuses de l'ambition personnelle, pouvoir c'est vouloir.

Il voulut aussi, malgré les obstacles matériels, malgré les quolibets, malgré les accusations de rêverie, cet industriel Riquet, lorsqu'il creusa sur une partie de la Montagne-Noire, comprise en ce moment dans l'arrondissement de Castres, le fameux bassin de Saint-Féréol, cet accessoire gigantesque du magnifique Canal du Midi.

Quant à des détails sur ce monument, on ne peut ici que renvoyer soit à la description pittoresque faite par Marmontel dans ses Mémoires, soit au travail d'art, de science et d'utilité pratique, qu'il a inspiré à M. Ch. Lemonnier. Ce travail, inséré dans la *Revue du Midi*, tome III, page 34, constitue un des meilleurs articles publiés par ce recueil.

VOIES DE COMMUNICATION.

Les lignes principales étaient servies autrefois avec une len-

teur qu'il serait difficile de comprendre aujourd'hui, si l'on ne faisait la part des obstacles inhérens à l'organisation politique du Royaume. Le système des Gouvernemens provinciaux, avec leurs intérêts séparés, avec leurs ressources variables de localité à localité, devait occasioner des lacunes immenses entre Paris et les points qui s'en éloignaient de quelques centaines de lieues.

Avant 1789 le courrier de Paris arrivait à Castres deux fois par semaine : la distance était parcourue moyennement en huit jours ou 192 heures.

Depuis lors jusqu'en 1814, l'arrivée eut lieu trois fois par semaine, deux par le Limousin en six jours et une par Lyon en huit. Terme le plus court 144 heures.

Pendant les premières années de la restauration, on chercha à économiser quelque chose sur le temps ; le trajet ne fut plus que de cinq jours ou 120 heures.

Plus tard le service fut rendu journalier : en 1828 il s'étendit à toutes les communes rurales.

Dès ce moment le temps du transport a diminué à mesure que les routes ont été finies ou améliorées.

Aujourd'hui les dépêches arrivent de Paris à Toulouse en 63 heures ; avec un service mieux lié, Castres devrait les recevoir dans soixante-et-dix heures : si elles pouvaient suivre la ligne du Cantal, il y aurait une économie de vingt-deux postes.

Il est facile d'après cela de voir ce que devaient être, il y a cinquante ans, les voies secondaires de communication.

Aux environs de Castres, elles se bornaient aux routes de *Guitalens*, d'*Albi*, de *Mazamet*, de *Lautrec*, de *Brassac* et de *Navez* ; routes mal tracées, mal entretenues, souvent interceptées, comme le prouvent encore les côtes de *Beaumont*, de *Labadayre*, de la *Fontasse*, de la *Rafégue*, si faciles à

éviter, et comme le démontraient, il n'y a pas vingt ans, les diligences employant toute une journée pour arriver à Lavaur, et le passage difficile de l'*Agoût* à *Guitalens*, et du *Thoré* à *Rigautou*.

La révolution et l'empire apportèrent peu de changement à cet état de choses. La république et Napoléon n'avaient point d'armées à faire passer sur la partie inférieure du département du Tarn; il ne reste de cette époque que la continuation de la route de *Saint-Pons* par *Lacabarède* et *Labastide*, la confection de celle de *Brassac* depuis *Houlès* jusqu'à *Lacaune*, et la route de Castres à *Soual*, avec un beau pont sur l'*Agoût*, près le village de *Saïx*.

De 1815 à 1834, dans les dernières années sur-tout, le mouvement industriel a réagi fortement sur le système des routes : partout le besoin en a été senti, partout elles ont été ouvertes, réparées ou régulièrement entretenues.

Les lacunes des routes Royales ont disparu; à cet effet, deux ponts ont été construits l'un à *Guitalens*, l'autre à *Rigautou*; le passage du *Causse* a changé de direction, des ouvrages neufs, sur une lieue d'étendue, ont été faits aux approches de *Saint-Amans*, et 10,407 mètres ajoutés entre *Mazamet* et la limite du département de l'Aude, permettent maintenant aux voyageurs de franchir avec facilité le sommet de la Montagne-Noire, à 500 mètres au-dessus du niveau de la plaine.

Les routes départementales ont suivi une progression analogue, comme on peut le voir par la nomenclature suivante. Dans quinze ans, il a été fait :

De <i>Lacaune</i> à la limite du département, ouvrages neufs.	22,400 m.
De <i>Castres</i> à <i>Navéz</i> , partie restaurée.	3,000

De <i>Sorèze</i> à <i>Revel</i> , partie restaurée.	4,000 m.
Du col de la <i>Bassine</i> à <i>Pierresegade</i> ouvrages neufs.	9,000
Entre <i>Pierresegade</i> et <i>Lacaze de Ségats</i> . .	2,000
De <i>Labruguière</i> à <i>Mazamet</i> , ouvrages neufs.	3,000
De <i>Castres</i> à <i>Labessonnié</i> , sur <i>Roquecourbe</i> , partie rectifiée.	9,000
Au-delà de <i>Roquecourbe</i> , partie restaurée. .	14,800
De <i>Lacaune</i> à <i>Montfranc</i> , ouvrages neufs. .	8,000
De <i>Soual</i> à <i>Encalcat</i> , ouvrages neufs.	6,800
De <i>Sorèze</i> à <i>Saint-Féréol</i> , ouvrages neufs. .	2,000
De <i>Salvages</i> à la <i>Glèbade</i> , par <i>Vabre</i> , ouvrages neufs.	30,000
De <i>Labessonnié</i> à <i>Réalmont</i> , en construction. .	13,000
De <i>Labruguière</i> à la <i>Vitarelle</i> , ouvrages neufs.	4,800

En cherchant dans cette distribution la part attribuable à chaque canton, en y joignant les classements obtenus, on verra bientôt qu'il n'y avait aucun besoin de lui donner un représentant spécial au Conseil général, pour aller défendre cette partie de ses intérêts.

Dans le tableau précédent il n'a pas été question des frais d'entretien : ils ont dû pourtant être considérables, vu le bon état des routes et la vérité de ce fait, savoir : qu'un cheval y traîne aisément aujourd'hui 17 à 18 quintaux, tandis qu'en 1800, il pouvait à peine en voiturier 12 à 13.

Quant aux progrès immédiatement réalisables, en fait de voies de communication, plusieurs moyens ont été proposés : le plus recommandable de tous est celui qui sert de base à un Mémoire publié par M. Napoléon Soult, Député du Tarn et Membre du Conseil général.

Après avoir posé en principe l'utilité des routes dans une localité parfaitement avoisinée par les grandes lignes de navigation du Midi, et la nécessité de les terminer dans le plus bref délai possible, ce Mémoire demande « Un emprunt de la » somme jugée nécessaire pour l'achèvement, dans sept ans, » des routes classées au 4^e janvier 1834, avec un fonds d'amortissement égal à 4 p. 400 du capital emprunté; le service » des intérêts et du fonds d'amortissement devant être opéré » au moyen des cinq centimes extraordinaires imposés en exécution de la loi du 4^e juin 1828; loi renouvelée à cet effet » tant que besoin sera. »

A entrer exclusivement dans les généreuses intentions de l'auteur du Mémoire, à ne voir, comme lui, que l'intérêt présent de la propriété et du commerce, le besoin de procurer pendant un certain temps à la classe indigente le moyen d'accroître son bien-être par le travail, la satisfaction de sillonner tout un département de belles lignes, larges, commodes, bien entretenues, on trouverait peu d'objections à proposer.

Mais ce n'est pas seulement sept années qu'il faut avoir en vue. La vie d'un département, comme celle d'un royaume, n'est pas si limitée : elle se compose d'ailleurs d'autres éléments que du perfectionnement des routes ; il faut donc examiner si le plan proposé répond à-la-fois à la position actuelle des choses, et aux besoins d'un avenir peu éloigné.

1^o Dans un an, dit-on, l'autorisation législative aura été obtenue et une partie de l'emprunt contracté; cela se peut. Dans un an, ajoute-t-on, les projets des Ingénieurs seront rédigés; oui, si l'on proportionne le nombre des Ingénieurs et des agents subalternes au surcroît de travail que l'objet indiqué exige d'eux, indépendamment du service des routes royales. Dans l'arrondissement de Castres, par exemple, où il y aura

une cinquantaine environ de projets à préparer et à mettre en exécution, dans un an ou deux, la pénurie des sujets se fera immédiatement sentir. Déjà ils suffisent à peine aux travaux ordinaires, comme le prouve le crédit demandé à la dernière session pour en augmenter le nombre. On se les procurera ? La chose est peut-être possible quant aux Ingénieurs, l'Ecole Polytechnique en donnera quelques-uns ; mais les Conducteurs, où les trouver aujourd'hui, demain, dans un an au plus tard, à défaut d'écoles spéciales ou d'études faites sous les yeux d'un chef habile ?

Qu'on suppose maintenant le personnel au grand complet, en pleine activité, accomplissant sa mission avec zèle et intelligence, quelle destination lui donnera-t-on, quand le terme des sept années aura été atteint ? A cette époque l'emprunt sera absorbé, tandis que l'impôt aura encore à servir des intérêts pendant trente-et-un ans.

Il importe par conséquent de préparer d'avance, par l'effet d'une centralisation bien entendue, une succession ou un degré convenable de simultanéité de travaux, de manière que le trop-plein d'un département puisse être facilement déversé dans un autre. Cette espèce d'association, bornée d'abord aux localités les plus voisines, finirait dans la suite par être progressivement étendue à un système général de travaux publics.

2° Les projets faits, l'argent trouvé ; les ouvriers disposés pour l'exécution, comment seront employés les millions destinés à l'achèvement des routes ? La proposition compte sans doute ici, comme la loi, sur la voie des adjudications, avec publicité et concurrence ; mais a-t-on bien conscience de ce que sont ces adjudications, des garanties qu'elles offrent, des résultats qu'on en obtient ?

La classe des Entrepreneurs se compose en général, aujour-

d'hui , d'hommes presque sans capitaux ; cherchant de tous côtés un crédit qui les aide à vivre quelques années , et dont l'intérêt , par conséquent , est de devenir adjudicataires à tout prix. De là des marchés conclus à 20 , 27 et 29 p. 100 de rabais sur les devis des Ingénieurs ; de là , dans tous les cas , des travaux mal faits ; de là , avant le terme , les demandes en résiliation , les contestations de toute nature , et , par suite , la complication des affaires ; de là la ruine , non des Entrepreneurs qui n'ont presque rien à perdre , mais d'une foule d'industries locales qui leur ont fourni le fer , la chaux , la brique , la paille , le foin , l'avoine , les comestibles , etc., etc.

Reste-t-il d'ailleurs à l'Administration quelque moyen de s'indemniser des ouvrages mal faits ou interrompus ? Le cautionnement , c'est-à-dire le 30^e du prix total de l'entreprise , est évidemment insuffisant pour couvrir les dommages causés à une quantité considérable de route , ou à un objet d'art d'une assez forte valeur : il l'est bien davantage pour organiser une régie aux frais de l'Adjudicataire , y ajoutât-on même ce qu'on lui doit pour la totalité du marché. Il ne reste donc que la retenue au moment de la liquidation ; mais plus cette retenue est importante , plus l'Administration est forcée d'accepter du mauvais ouvrage , de sorte que ce qu'elle gagne d'une part , le public le perd de l'autre.

Au lieu de cette guerre à coup de marchés ruineux , de garanties illusoires , d'indemnités sans profit , ne vaudrait-il pas mieux en venir à une organisation générale de travaux , de manière à les faire exécuter , dans chaque localité , sous la direction immédiate d'hommes spéciaux , après l'utilité reconnue et les fonds votés par les Conseils de département ? En un mot , ne vaudrait-il pas mieux rentrer tout-à-fait dans

le système de la régie, système simple, économique et offrant toujours l'avantage d'un ouvrage bien fait ¹.

Avec des Ingénieurs capables, avec des Conducteurs qu'une école spéciale, par un ou plusieurs départemens, pourrait former en peu de temps, avec les garanties que présente le mode actuel de comptabilité, le système de la régie n'a pas le moindre inconvénient : néanmoins, pour le rendre tout-à-fait juste, il faudrait peut-être faire participer les Ingénieurs, les Conducteurs et les Surveillans d'un ordre secondaire, à une partie des économies obtenues sur les fonds affectés à un travail déterminé. Aujourd'hui, au contraire, les uns et les autres n'ayant qu'un traitement fixe, ce traitement s'amoindrit à mesure qu'ils font mieux leur service, c'est-à-dire qu'ils se déplacent plus souvent.

3° La proposition offre le moyen de terminer en sept ans 340 kilomètres de routes, qui ne pouvaient pas l'être en moins de trente-et-un avec les moyens ordinaires : c'est donc quatre fois et demie plus de bras à se procurer chaque année.

Dans l'état actuel, les Entrepreneurs se plaignent du manque d'ouvriers pendant toute la belle saison ; dans le département du Tarn, et principalement dans l'arrondissement de Castres, les ateliers agricoles ou manufacturiers absorbent, pendant six mois de chaque année, la classe des journaliers,

¹ La route de *Labruguière* (en régie) s'est portée à 9 fr. 50 cent. le mètre courant, pendant que celle de Briatexte (en adjudication), avec un approvisionnement moins fort, s'élevait à 10 fr. 20 cent., la route de Castres à Vabre ne dépassera pas 13 fr., tandis que celle de *Mazamet* est arrivée à 16 fr. 75 cent. ; d'où l'on voit que, soit en plaine, soit en pays de montagne, et avec des conditions à peu près égales, les régies ont été plus économiques que les adjudications.

En hiver, seulement, une partie est rendue aux terrassements des routes; mais alors la journée est courte, souvent même elle se perd à cause du mauvais temps: comment se promettre, par conséquent, de trouver pendant sept ans une main-d'œuvre suffisante pour un développement plus que quadruple de travaux? On ne le pourrait qu'en enlevant les paysans au propriétaire, les ouvriers au fabricant, par l'appât d'un plus grand bénéfice: détournée ainsi de son but même, la proposition porterait un coup mortel à l'agriculture et au commerce.

Entre la double difficulté ou de manquer de bras, ou de les enlever à une destination plus utile encore que celle de l'achèvement des routes, un seul moyen se présente, c'est l'application de l'armée aux travaux publics.

4° Une somme quatre fois et demie plus forte de travail, distribuée sur la même étendue de territoire, doit nécessairement amener une augmentation dans les salaires. Que dans une même localité une partie de la population soit enlevée à ses habitudes par l'attrait d'une condition meilleure, aussitôt le prix de la main-d'œuvre se nivelera, parce que les Propriétaires et les Manufacturiers seront obligés, pour retenir les bons travailleurs, de leur présenter des avantages équivalens. Ceux-là recevront, en compensation, un accroissement de valeur apporté à leurs terres, ou ajouté à leurs produits par la facilité des transports; mais cet état se soutiendra-t-il après le terme de sept années, et lorsque plusieurs milliers d'individus viendront redemander aux champs ou aux ateliers de fabrication, l'aisance à laquelle ils auront été initiés?

Le point important est donc de prévenir maintenant les inconvéniens résultant de la cessation instantanée d'un très-grand nombre de travaux. Au bout de sept ans demandera-t-

on à l'impôt de plus grands sacrifices, afin de contracter un emprunt applicable à tel autre genre d'entreprises départementales? Mais où est la garantie qu'à cette époque l'agriculture et les manufactures auront suffisamment augmenté leurs bénéfices, par suite de l'achèvement des routes, pour pouvoir supporter de nouvelles charges? En un mot, que fera-t-on alors, et, dans ce cas, tout particulier, pour rendre *moins précaire* la condition de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse?

Tel est, dans un sens général, le problème dont la solution domine aujourd'hui l'économie sociale; telle est la question dont le *Congrès Méridional* a fait sentir toute l'actualité; telle est celle qu'il faut résoudre préalablement du point de vue des intérêts moraux et matériels du département du Tarn, avant de donner à ces intérêts un plus large développement.

J.-F.-A. COMBES.

Castres, Septembre 1834.

BATAILLE DE MURET.

A présent que le rideau est levé et que les obscurités du moyen-âge se sont majestueusement déployées au plein jour , c'est un spectacle à éterniser nos admirations , que de contempler tout ce qu'il y avait de magnanime dans ce poème , dont Charlemagne écrivit le premier mot , et Louis XI le dernier. Epoque terrible et grande que côtoyaient incessamment , l'un avec sa parole , l'autre avec son épée , le Pape et l'Empereur ; puis entre *ces deux moitiés de Dieu* partaient en expéditions les chevaliers et les docteurs , les pontifes et les princes se précipitant tous ensemble dans les luttes des Conciles ou dans la mêlée des combats. Ne maudissons pas les temps où nous sommes nés , enfans du dix-neuvième siècle , ne les maudissons pas pour tout ce qu'ils renferment de petits intérêts et de grands égoïsmes ; mais détournons les yeux quelquefois , et laissons-nous aller à regretter un peu ce que nous avons laissé derrière nous , de religion et de science , de dévouement et de valeur. Un jour viendra peut-être ou un poète se lèvera , qui prendra de ses deux mains toutes les choses du moyen-âge pour en bâtir une cathédrale de poésie moins haute que la Bible , mais plus grande qu'Homère. Rome avec sa thiare , l'Allemagne avec son globe impérial , la France avec son dia-

dème, surgirent devant son génie tour à tour, et sous le sceptre d'or de ces royautes, sa langue se déliera merveilleusement.

Que dira-t-il, quand sur le seuil du onzième siècle, il verra s'ouvrir devant lui la sainte mission des Croisades, cette marche triomphale de l'occident contre l'orient, ces longues caravanes de batailles précédées par la croix et fermées par le glaive, pieuses et lointaines expéditions où le Roi de France descendait de son trône pour aller mourir sur la cendre. Car ce fut une des belles aptitudes du moyen-âge religieux, que cette assimilation guerrière de tous les élémens qui surnageaient çà et là sur cette sociabilité confuse, toujours dispersée par ses divers tiraillemens, toujours rebelle à l'orthodoxie qui la voulait concentrer. A ce propos, un homme admirable par son génie, et déplorable par ses inconséquences, M. de Chateaubriand a qualifié d'abominable la croisade contre les Albigeois. Placé au point de vue de la nationalité, il n'a vu que les entêtements et les exagérations d'une guerre civile dans cette répression formidable du Midi de la France au profit de l'orthodoxie et de la civilisation du Nord. M. de Chateaubriand n'a sans doute pas compté que cette nature vivace et glissante du Midi eût toujours échappé, n'eussent été les sanglantes terreurs de Saint Dominique, et la massue herculéenne de Simon duc de Montfort. Certes, au milieu de ses tortures et de ses bâchers, l'inquisition semblait tenir son mandat d'un tout autre commettant que l'Evangile. Il y avait dans l'allure de ses ministres, moins de l'apôtre que du bourreau; mais songeons aussi que, pendant toute la durée du moyen-âge, la religion n'était ni ne pouvait être une simple spéculation facile à tous les arbitraires, sans consistance et sans unité. La religion alors était une loi; or, toute loi implique des mandemens, et tout man-

dement une sanction pénale ; si alors l'inquisition n'eût été qu'une caverneuse police anonyme dans ses proscriptions , laissant son lâche poignard à la merci du délateur , pense-t-on qu'elle eût dominé si impérieusement tant de peuples , et fait répondre à son appel d'aussi nobles et valeureux guerriers.

C'est en son nom que combattait Simon de Montfort , cette vivante tradition des temps héroïques , superbe et farouche soldat , mi-parti de lion et de vautour , heurtant les citadelles à les renverser avec son gantelet de fer ; sombre au milieu des plaisirs , souriant parmi les épées et les haches d'armes , frénétique et orageux , quand le sang allait couler ; pieux d'ailleurs et murmurant au pied des autels de touchantes et naïves prières. « *O bon Seigneur , disait-il , quand il allait combattre , bénin Jésus , qui m'as élu , bien qu'indigne à tes guerres , je prends à ce jour mes armes dessus ton autel , afin que faisant ta guerre , je reçoive aussi les armes de ta main.* » Toujours entouré de savans abbés et d'illustres évêques , on l'eût cru au milieu d'un concile quand il était à la tête de son armée. C'étaient Manacès , évêque d'Orléans , Guillaume , évêque d'Auxerre , puis ceux de Toulouse , d'Uzès , de Béziers , de Lodève , de Nîmes , d'Agde et de Comminges. Lorsque ensemble ils marchaient , c'étaient dans tout le Languedoc des orgies de sang , des bûchers de tous les jours ; et par intervalles le sac de Béziers , la destruction de Lavaur , l'incendie de Minerve : toutes choses insuffisantes ; car le 12 septembre 1213 , Simon de Montfort vint ranger en bataille devant Muret les allemands , les chevaliers et les hommes d'armes qui suivaient depuis quatre ans sa fortune militaire. Humbles dans le succès qu'ils n'attribuaient qu'à lui seul , sans hésitation dans le danger , car ils savaient qu'à l'ombre de leur chef , le péril tournait toujours au triomphe , ces braves avaient

affaire à rude partie cette fois. Au secours du comte de Toulouse Raymond VI, était accouru Pierre III, roi d'Aragon, tout chaud encore de la victoire de *Naves-de-Tolosa* où deux cent mille maures furent massacrés par Alphonse, roi de Castille, et par lui. C'était un guerrier élégant, tout plein d'enjolivures dans sa manière de combattre, et qui rêvait toujours, après les batailles comme après le tournoi, de voluptueux embrassements, de délirantes étreintes; jeune et beau, alliant la douce faconde du ménestrel aux élans chevaleresques d'un page émancipé d'hier, il n'allait pas comme Montfort, prendre ses armes sur l'autel, il lui fallait congédier par un baiser courtois la main qui les lui présentait. Quand il venait se réfugier des combats dans les fêtes, c'était un parfum de poésie dans toute sa cour, les troubadours y venaient en foule, et il en était un lui-même; les nobles dames aragonnaises le savaient bien.

La nuit de son arrivée auprès de Raymond, il l'avait passée amoureusement comme toujours il faisait à la veille de ses batailles; même, s'il faut en croire les indiscretions de son fils Jacques I^{er}, il avait oublié dans les bras de sa maîtresse qu'il faudrait au réveil revêtir une lourde armure, prendre en main une forte hâche d'armes, et que c'était une rude transition de passer subitement des langueurs du plaisir aux agitations du combat.

Cependant à peine la fanfare du matin vint-elle à retentir, qu'intrépide et fier, il se leva et se fit annoncer dans la tente du comte Raymond. Le noble comte avait veillé cette nuit-là. Il était depuis long-temps fatigué d'avoir toujours affaire à cet éternel Montfort qui sans cesse était là, avec ses grands coups d'épée et son inconciliable haine. Vicillard triste et persécuté, Raymond n'eût pas mieux sou-

haité que de s'entendre ; il eût voulu éclaircir par des négociations les embarras si compliqués de cette guerre : portant à-la-fois sur sa tête appesantie les anathèmes du Pape , les haines de Philippe-Auguste , les persécutions du clergé ; au milieu de tout cela , faible et indécis , n'ayant que de loin en loin des réminiscences de sa valeur d'autrefois , c'était un guerrier démantelé , pour ainsi dire , et dont chacun se disputait les ruines. Cette fois cependant il espérait en finir avec Montfort ; la journée de Muret apparaissait dans ses espérances et dans ses calculs comme un duel décisif , une bataille de bon aloi entre le duc et lui. Son armée était incontestablement supérieure pour le nombre , il avait de l'infanterie et Montfort n'en avait pas. Simon avait à ses côtés Verle d'Encontre , gouverneur de Castelsarrasin , et Bouchard de Marly. Avec le comte de Toulouse marchaient le brave Bernard Roger , fils du comte de Foix , Trencavel vicomte de Béziers , le comte de Comminges et tant d'autres. Son plan d'ailleurs était sage et d'une belle simplicité ; il voulait , en se retranchant dans une position négative , laisser à l'ennemi toute l'activité du combat , pour qu'il s'épuisât lui-même par l'exagération et l'inutilité de ses propres efforts ; plan de prudence et de temporisation qui ne pouvait guère convenir à l'allure inquiète de Pierre III.

Aussi quand il entra , faisant résonner son armure , imprimant à ses éperons ce retentissement si flatteur à l'oreille du guerrier , et qu'il se fut arrêté devant le vieux Raymond , toisant du haut de sa royauté les seigneurs qui entouraient le comte , celui-ci eut un moment de terreur et il pâlit , tremblant d'annoncer au turbulent roi d'Aragon le plan timide et froid qu'il avait résolu ; « Dieu vous garde , noble comte ! Dieu vous garde , messeigneurs , s'écria le roi d'une voix sonore : eh bien , c'est aujourd'hui que nous montons à l'assaut de ce Simon qu'on dit si gigan-

tesque du haut des tours et châteaux qu'il vous a enlevés et que nous allons lui faire regorger, si Dieu nous aide, comme il le doit ? »

« Sire, lui répondit Raymond en hésitant, j'ai besoin de votre avis, voici notre plan de bataille; il méritera, j'espère votre confirmation. Vous savez que notre infanterie, quoique nombreuse, est inhabile et mal disciplinée, il faut nous garder de la mettre aux prises avec la grosse cavalerie de Montfort que je connais, et cela malheureusement. Formons à la hâte avec nos charriots, nos bagages et des levées de terre un camp retranché qui refoulera, impuissantes, stériles et de plus en plus affaiblies, les attaques de l'ennemi. Pour nous, couverts par l'impunité de notre position, nous serons meurtriers et terribles pour Montfort, qui ne pouvant nous entamer, dépourvu d'ailleurs de forces suffisantes sera contraint de se renfermer dans Muret, où, faute de vivres, tout indomptable qu'il est, il ne restera pas long-temps indompté. »

Ces mots à peine prononcés, Pierre d'Aragon se lève en sursaut. « Noble comte, je ne suis pas venu de si loin à votre secours pour disposer des bagages et dormir derrière un retranchement. C'est une trop bonne chose qu'une bataille à grands coups d'épée quand les chevaux s'emportent, et qu'on voit de près son ennemi front contre front, poitrine contre poitrine, c'est ainsi que nous étions à Naves-de-Tolosa; et, par le ciel! ce fut une belle journée. Certes, si malgré la défense du Saint-Père, passant sur le corps de ses légats, je suis venu avec mes mille chevaliers d'Aragon ou de Castille et mes quinze cents chevaux et mes quarante mille fantassins; si les comtes de Foix et de Comminges sont accourus sur mes traces, si Toulouse m'a envoyé ses milices, et Montauban son contingent, ce n'est pas sans doute pour m'aider à croiser les

bras ? Non, non, noble comte ! une bonne et sanglante bataille, une mêlée si confuse que nous nous trouvions indifféremment sous les bannières de Montfort, et Montfort sous les nôtres ; puis après la victoire, nous déciderons quel était le meilleur parti à prendre, ou de l'impétuosité ou de la prudence ; n'est-il pas vrai, messeigneurs.

Se précipitant dans la résolution du Roi, tout le conseil battit des mains ; et redoublant d'enthousiasme, Pierre s'écria : « Nous sommes vainqueurs ! votre unanimité, messeigneurs, est une révélation du ciel. Allons ! allons ! qu'on fasse sortir ma cavalerie de ses retranchemens, laissons l'infanterie à la garde du camp, et marchons sur Montfort. Toi Bernard Roger à la tête de la cavalerie catalane ! Vous comte de Toulouse vous commanderez l'arrière-garde ! A moi le corps de bataille ! Puis s'adressant à un simple chevalier qui l'écoutait debout auprès de lui, il lui ordonna l'échange de son armure de chevalier contre son armure royale ; et comme il dénouait son casque surmonté de sa couronne d'Aragon, « à genoux, dit-il au chevalier, tiens, voici ma couronne. Si je tombe dans le combat, rapporte-la moi aussitôt ; il convient qu'un roi rende son dernier soupir, la main sur son diadème, si je survis au contraire, ne t'inquiète de rien ; je saurai bien la reprendre. »

Incontinent les ordres sont donnés, une agitation pour ainsi dire convulsive anima toute l'armée ; Pierre à cheval se mit à parcourir les rangs jetant çà et là quelques mots enflammés, quelques électriques paroles, et à mesure qu'il passait on voyait les chevaux piétiner, les piques en mouvement, et les épées hautes et flamboyantes.

Il n'y avait dans les rangs ennemis, ni cette fougue, ni cette jactance ; leur attitude était grave, on sentait l'impas-

sible austérité de l'Église, dans la résignation et la retenue des soldats; tout armés qu'ils étaient, immobiles sur leurs chevaux et rangés en bataille, on les eût pris pour des religieux dans leurs stalles à la chapelle du couvent. Revêtu d'une armure noire avec une croix blanche sur l'épaule, Montfort s'entretenait à voix basse avec quelques prélats, et de jeunes pages élevaient un autel, à l'ombre d'un grand arbre, avec des boucliers amoncelés. Bientôt tout le camp s'ébranla, chaque escadron fut circulairement disposé, et l'Évêque de Toulouse, couvert de ses insignes pontificaux, s'avança pour célébrer sur l'autel militaire le sacrifice du Dieu des armées. Puis ayant imposé à l'adoration des guerriers une pieuse relique, il promit à ceux qui tomberaient dans la mêlée, les gloires du martyr, et les bénédictions de l'Église à ceux qui survivraient. Quand il eut fini, Montfort fit appeler par un héraut les chevaliers Alain de Roussy et Florent de Ville; et deux jeunes gens sortirent de la colonne de Verle d'Encontre, et vinrent s'agenouiller devant le Duc.

Dans ces temps de dévouement et de fidélité, quand deux âmes se rencontraient, d'une sympathie profonde, embaumées toutes les deux des mêmes vertus, éblouissantes des mêmes prestiges, il n'était pas rare de les voir s'identifier dans un engrenement tellement étroit, dans une si complète fusion, qu'une seule pensée les vivifiait ensemble l'une et l'autre, anéantissant, au profit de la communauté sainte de l'amitié, les personnalités de l'égoïsme. Or, les deux chevaliers Alain de Roussy et Florent de Ville en étaient là : nés dans le même manoir, grandis dans les mêmes exercices, ils avaient ensemble goûté les douces sécurités de l'enfance, et s'étaient précipités plus tard dans les mêmes dangers. Combattant toujours côte à côte, les désordres de la mêlée ne les séparaient jamais,

et c'était dans le plan de bataille du duc de Monfort , d'utiliser , ce jour-là , pour le bien commun , les avantages de ce procédé.

« Chevaliers , leur dit-il , c'est parce que vous êtes pieux et braves , que je vous ai appelés auprès de moi ; la religion et la gloire de nos armes exigent de vous aujourd'hui une bravoure héroïque , un merveilleux dévouement ; vous connaissez Pierre III , l'insolent aragonnais , qui a méprisé le Pape et qui vient , comme Héliodore , insulter le Seigneur dans son temple. Tant que durera le combat , il faut que d'un œil ardent vous le distinguiez à travers les boucliers et les piques , que votre implacable épée poursuive dans tous les détours ses mouvements , si effrénés , si rapides qu'ils soient. Quand vous l'aurez atteint ; frappez , frappez encore , il ne suffit pas d'un seul coup pour renverser ce cèdre orgueilleux ; allez , nouveaux Judas Machabées , faites comme je dis , et triomphez ; dussiez-vous rester ensevelis sous votre triomphe. »

Après s'être inclinés devant le duc , les deux chevaliers s'embrassèrent étroitement , aux yeux de toute l'armée , et regagnèrent le front de la colonne où commandait Verle d'Encontre.

Soudain , sur un signe de Montfort , un évêque poussa la fameuse acclamation : *Dieu le veut* ; et ce cri s'en alla grandissant dans toute l'armée , volant d'escadron en escadron , éparpillé sur toutes les bouches , exaltant toutes les têtes , faisant retentir d'un seul choc toutes les armures , donnant à chaque épée un éclair. Ce fut alors un emportement universel , une course , à bride abattue , sur Muret ; et Montfort et son armée en eurent bientôt franchi la porte occidentale. Le rusé général fuyait ; le lion devenait renard. Le roi d'Aragon qui allait s'élançer , qui couvait depuis une heure sous son regard brûlant

cette armée tant détestée, ne put que se taire, immobile dans une fixe contemplation, quand il l'eut vue évanouir comme un vol d'hirondelles. Puis aussitôt, sans chercher à découvrir le sens de cette manœuvre, inconsidérément, traitant de lâcheté une sage et profonde tactique,

« Aragon et Castille! s'écria-t-il, quels sont ces hommes-ci? les lions s'enfuient avec des pieds de gazelles : certes nous ne les suivrons pas; c'est bien le moins qu'on abandonne aux lâches l'impunité de la fuite. Allons, mes braves Catalans, pas de victoire pour aujourd'hui; une autre fois, si nous avons affaire à Simon de Montfort, nous n'aurons besoin ni de nos casques, ni de nos cuirasses, ni de nos brassarts; nous laisserons aussi nos épées, et nous viendrons avec des bâtons et des frondes. »

Toute l'armée était dans la stupeur; ces guerriers qu'on venait de voir si impatiens et si radieux, étaient mornes maintenant, comme après une défaite, et sans les murmures sourds qu'ils laissaient échapper par intervalles, on eût dit des légions de statues dans le silence d'un musée. Au milieu de ces étonnemens, un grand bruit se fait entendre; « Dieu le veut! Dieu le veut, » s'écriait-on à la droite de l'armée : et les hâches résonnèrent sur les boucliers parmi des flots de poussière; épouvantable confusion d'où sortaient les hennissemens aigus des chevaux et les plaintes des mourans. C'était Montfort qui à peine entré dans Muret, en était soudain ressorti par la porte orientale, et après un long détour parcouru avec l'impétuosité d'un torrent, venait de faire irruption sur le flanc de l'armée. Son avant-garde commandée par Verle d'Encontre et par Bouchard de Marly, sans tenir compte des murs d'airain qui se relevaient devant eux à mesure qu'ils les renversaient, frappant à droite et à gauche sans autre tactique que le plus grand car-

nage possible , multipliaient la mort à chaque geste , et se précipitaient , avides de pénétrer jusqu'au centre des Catalans.

Le roi d'Aragon ne perdit plus de temps à s'étonner ; tout ce que la valeur peut enfanter de miracles , il le fit ; la vapeur du sang l'enivrait et lui faisait pousser des hurlemens d'une joie féroce ; sans désigner ses victimes il frappait , et chacun de ses coups jetait un cadavre nouveau à ses pieds. Protégé par la simplicité de son armure , il fut quelque temps sans être spécialement recherché , et la mission d'Alain Roussy et de Florent de Ville était sans dangers pour lui. Les deux chevaliers qui , dans le désordre de toutes les armures tâchaient de découvrir l'armure du roi , préoccupés d'ailleurs par les coups à porter et à recevoir , poursuivirent long-temps en vain leurs héroïques démarches. Enfin , au milieu d'un épais massif d'armes de toutes sortes , parmi des casques de chevaliers , ils en virent apparaître un plus brillant , plus superbement empanaché que tous les autres ; et l'ayant observé avec une attention minutieuse , ils reconnurent qu'il était surmonté d'une couronne , et que c'était la couronne d'Aragon.

Aussitôt , comme deux flèches lancées par la même main , en un clin-d'œil ils traversent , avec une vitesse égale , tous les encombrements , culbutés par les chevaux , embarrassés par les cadavres , allant toujours ; néanmoins ils se rencontrèrent enfin à portée du glaive , face à face , avec les chevaliers aux armes du roi. S'attendant à une résistance terrible , ils recueillent tout ce qu'ils peuvent d'audace et de vigueur , et ils se précipitent par un choc commun contre le chevalier. Celui-ci étourdi et stupéfait de la spontanéité de cette double attaque , frappe d'un bras amolli et chancelle sur ses étrières. « *Ce n'est pas là le Roi* , s'écrie Alain de Roussy ; *le Roi est meilleur chevalier.* » Non , vraiment , répondit Pierre , que cet éloge flatteur avait

subitement dépouillé de son incognito ; *non, vraiment ce n'est pas lui, mais le voilà devant vous* ; incontinent il se redresse comme debout sur son cheval, prosterne dans la poussière l'un des chevaliers de la suite de Roussy, et d'un seul bond il se rejette dans la mêlée. Certes c'était pour lui un trop grand festin que cette bataille sanglante, pour qu'il voulût compter parmi les convives repus. Il est vrai de dire cependant qu'il n'y avait guère que les morts de rassasiés.

Cela est toujours ainsi dans les combats où la cavalerie seule est engagée : hommes et chevaux s'inspirent une mutuelle frénésie ; il vient un moment d'un si aveugle pêle-mêle, que les chefs disparaissent avec leurs ordres, et alors c'est un délire et une divagation dans toutes les têtes et dans tous les bras à ne plus distinguer un compagnon d'armes d'un ennemi.

Toujours bondissant, le roi d'Aragon se trouva bientôt au milieu de la cavalerie Catalane que Verle d'Encontre et Bouchard de Marly avaient déjà entamée, et que Bernard-Roger défendait contr'eux. Sa présence ranima la fureur des combattans ; le carnage renaissait sous le vol de cet ange exterminateur : toutefois, malgré son impétueuse agilité, Alain et Florent, implacables à le poursuivre, l'atteignirent au moment où son cheval, blessé à mort, venait de l'entraîner dans sa chute. Pierre les ayant aperçus, craignit de paraître désarçonné à leurs yeux ; après avoir renversé d'un grand coup dans la poitrine un chevalier aragonais qui était auprès de lui, il sauta sur son cheval, et les menaçant de son épée et de son regard, il les défia d'approcher. Aussitôt il fut investi par les hommes d'armes de la suite des deux chevaliers. Il en tua bien encore quelques-uns ; mais que pouvait-il ? En proie à cinquante glaives, ignoré des siens sous son armure vulgaire, il vint rouler sanglant aux pieds de Roussy et de son compagnon.

Cette nouvelle subitement répandue , suscita d'universelles acclamations parmi les croisés , et fit tomber les bras aux Aragonnais de consternation et de découragement. Le duc de Montfort , qui se tenait aux aguets à la tête de sa réserve , accourut pour rajeunir le combat ; il chargea précipitamment et mit au comble le désordre parmi les cavaliers d'Aragon. Cependant l'infanterie , qui jusque-là avait été oisive , à-peu-près , courut sur Muret. L'assaut nonchalamment donné , fut bientôt repoussé par les croisés qui remplissaient la place. L'infanterie Toulousaine tint bon un instant encore , jusqu'à ce que la mort du roi d'Aragon fut pleinement confirmée. Mais une fois la vérité connue , elle courut en désordre vers la rivière , où , pour protéger sa fuite , on avait rassemblé un très-grand nombre de bateaux. Alors Simon dirigea contre elle sa cavalerie , qui massacra ou noya tout ce qu'elle put trouver de fuyards.

Ainsi il ne restait plus au vieux comte de Toulouse que la responsabilité d'un grand nom , dont tous les jours son ennemi effaçait le prestige. Vaincu à Muret , il avait beau promener douloureusement les yeux autour de lui , il n'avait pas un seul ami qui pût lui fournir cent lances au besoin. Déjà tout cicatrisé des anathèmes fulminés contre lui par la cour de Rome , il n'entrevoyait pour l'avenir que des humiliations nouvelles et peut-être même des explications ; aussi on dit qu'en apprenant la mort du roi , son ami , il se meurtrit le front de désespoir avec son gantelet de fer , et qu'il arracha l'un après l'autre , pour les fouler aux pieds , tous les fleurons de sa couronne de comte.

EUG. BAICHÈRE.

Toulouse , Septembre 1834.

LA GIPSY.

I.

Un premier Amour.

I am black , but comely , O ye daughters
of Jerusalem. BIBLE DE MME STRAWBERRY.

O filles de Jérusalem ! je suis brune , mais
de bonne grâce.

PAR une belle matinée du mois de mai , quand le soleil se lève et jette à mains pleines , comme un despote oriental , son or , son argent , ses rubis , plus d'une fois , le regard fixe , arrêté , vous vous êtes pris à contempler une charmante petite fraise toute mignonne et vermeille , tout humectée des parfums du matin , toute gracieusement reposée sur son lit de mousse et de feuilles vertes parmi les diamans de la rosée qui reluisent d'un éclat prismatique : telle était la bien nommée M^{me} Strawberry Flowerson , de gracieuse mémoire.

Dans un brillant salon rien de plus joli ; c'était un petit papillon tout azur et tout argent qui se dorait à merveille d'un reflet de coquetterie , dont la grâce était presque ingénue. — Dans ces réunions somnolentes , qu'on est convenu d'appeler une société d'amis , ses manières toutes soyeuses ,

tout aromatisées, n'étaient pourtant pas exemptes d'un peu de froideur : on la trouvait cérémonieuse, contrainte, insignifiante. — Mais dans l'épanchement d'une confiance intime ; oh ! c'était alors qu'elle se faisait intéressante, adorable ; c'était alors que toute sa personne se dédoublait, et que son âme limpide, jaillissant par tous les pores de sa figure, se révélait pure et belle, avec sa vivacité pénétrante, sa douceur infinie, sa sensibilité exquise, ses harmonies ineffables. Plus de coquetterie, plus de gêne ; le cliquetis des mille et une petites manières, l'inappréciable talent de bien froisser un éventail, tout s'en allait, tout s'effaçait, tout était oublié.... tout, excepté trois choses qui restaient invariablement les mêmes : à savoir, une taille un peu au-dessous de la moyenne, dessinée avec souplesse, comme un croquis de Devéria, un teint comme d'une femme que le soleil a long-temps regardée face à face, et enfin de longs cheveux noirs d'ébène dont la finesse était comparable à celle de l'organcin.

Reprenons le fil de notre histoire. Je vous ai dit qu'elle aimait à tenir chronique de tout ce qui l'avait intéressée ou étonnée. Ce jour-là elle ne dérogea point à ses habitudes ; et, prenant le livre bleu, d'un sourire mélancolique, elle y traça ces mots : « Visite de l'incomparable miss et de mon petit protégé aux joues blanches, qui rougit si vite et si bien. — Attitude gênée. — Conversation d'abord intermittente, puis intérieure. »

Sa soirée résumée ainsi, elle poussa négligemment son album et se laissa tomber dans son fauteuil, la tête sur la poitrine, les mains en bas, dans l'attitude rêveuse d'une méditation exclusive et profonde. Evidemment la pensée sérieuse, qu'analysait en ce moment son cerveau de femme, était quelque chose de plus grave et de mieux senti que les frivolités dont

la conversation s'était nourrie, tant bien que mal, trois heures. Silence ! au nom du ciel, ne la dérangez pas ; silence ! J'aime tant voir une femme qui rêve ou un enfant qui dort, une femme qui rêve sur-tout, avec les boucles de ses cheveux qui coulent sur son cou d'albâtre et sur son front rosé ! Mais j'y pense ; à qui rêvait-elle, la jeune veuve ? Peut-être à M. Flowerson, qui fut si bon pour elle, sa vie durant ; peut-être à la miss incomparable ; peut-être.... Et à ce propos, que faisait, me demandera-t-on, le diminutif *petit* devant les cinq pieds quatre pouces de l'heureux protégé ? Je ne saurais qu'en dire, si ce n'est que l'espèce des protecteurs affectionne particulièrement ce mot et que les femmes le prononcent avec une grâce béatifiante.

Les jours suivants, Cyprien (le petit protégé) fut plus assidu que jamais à venir saluer sa bonne protectrice soir et matin. Mais c'était en vain qu'il multipliait ses visites, qu'il les prolongeait sans fin, qu'il ajoutait récit à récit ; c'était en vain qu'il ruisselait de paroles, lui, naguère si réservé, dont le silence prenait assez souvent un air de timidité maussade ; c'était en vain qu'il s'avisait de remarquer pour la première fois l'élégance d'une demi-toilette depuis long-temps flétrie. Héloïse del Piombo (la miss incomparable), ne venait plus, et le résultat de tous ses efforts d'imagination, de toutes ses ruses, de toutes ses combinaisons de moyens était de le rendre mécontent d'Héloïse, mécontent de lui-même, mécontent du monde entier. Sa bile fermentait, son sang bouillonnait, la tête lui tournait. Tantôt il croyait avoir mal interprété les sourires d'Héloïse, et repassait avec amertume en son esprit tous les malins proverbes, toutes les épigrammes mauvaises dont on a de tout temps encadré le nom de la femme ; tantôt il se persuadait que le comte del Piombo avait deviné

ses amours, et que le vieillard tenait la jeune fille enfermée pour prévenir ce qu'il aurait appelé, dans son langage féodal, le déshonneur de sa noble maison. Son désespoir alors était effréné, son angoisse torturante. La figure de son amie ne se révélait plus à sa pensée qu'à travers une grille énorme de barreaux de fer. Il la voyait faible, pâle, languissante, anéantie; malheureux! il l'entendait se plaindre avec cette voix douce et parfumée que prennent toujours les afflictions d'une jolie femme que nous aimons. Dans sa détresse, il voulait aller se jeter aux pieds du comte del Piombo, lui apporter la tête coupable, l'adjurer au nom de la tendresse paternelle de rendre sa liberté à la victime: s'il le fallait, il s'exilerait pour toujours de Rouen, de la Normandie, de la France même. Admirable résolution qui n'aurait pas manqué de procurer un habitant de plus à ce cimetière d'êtres vivans qu'on appelle Charenton, vaste et lugubre tombeau dont les ombres plaintives, regrettant à-la-fois et le soleil des plaines et la liberté des montagnes, cherchent la mort sans trouver la mort, et la vie sans trouver la vie.

Le parti le plus sage lui parut enfin de s'établir en un poste d'observation et d'attendre; car attendre c'est le grand moyen. Ce n'est pourtant pas que cette *ultima ratio* ne lui inspirât quelque crainte, celle, par exemple, d'être remarqué; mais il ferma les yeux et se précipita dans sa destinée, tête plongeante, à tout hasard.

II.

Une grande frayeur.

Amis, c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues;
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air;
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer. . . .

V. Hugo.

Telle est bien Rouen la normande, Rouen dont les maisons plongées dans l'ombre jusqu'au second étage ressemblent à ces groupes de roches pointues qui trempent leur base ferrugineuse dans les eaux noires d'un lac, et dressent dans la nue leur tête jaunie, Rouen la ville du moyen-âge, si mystérieuse et si pleine de rêverie, avec ses quartiers populeux et sa longue rue Beauvoisine et Grand-Pont, qui reçoit chemin faisant les tributs des rues voisines, se remplit bord à bord, précipite son cours, et dégorge ses flots à grand bruit comme un large fleuve qui se jette à la mer.

C'était à peu de distance du Théâtre des Arts que le père d'Héloïse, l'illustre comte del Piombo, vieillard de soixante ans, à prunelle fauve, à nez aquilin, à perruque blanche, à souliers bouclés d'argent, habitait un manoir de chétive apparence. Sur les huit heures du soir, Cyprien prit son manteau, rengorgea son menton dans sa cravate, et se mit à descendre à pas de loup le plan incliné de la rue Grand-Pont. Il filait le long de la muraille grise avec tant de prestesse et de légèreté, qu'on aurait pu croire qu'il s'abandonnait au

courant de la pente et se laissait entraîner sans effort. Belle nuit pour un amant aux aguets ! Le froid et le givre, qu'une bise des plus aiguës faisait pleuvoir en torrens d'épingles, venait d'improviser un désert ; tout le monde se tenait à huis clos ; le théâtre avait relâche, vu l'indisposition d'Andrieu, de mesdames Langle et Ponchard, de l'orchestre et du souffleur ; et l'éternelle bouquetière qui observe tout, voit tout, dit tout et vend des paquets de violettes, le tout pour un sou, avait, quoiqu'à regret, quitté sa borne favorite.

Le port n'était pas moins effrayant de solitude et de sauvagerie que les rivages du Spitzberg ou de la Nouvelle-Zemble. Plus de mousse avec ses chansons, plus de matelot avec ses jurons, plus de contre-maître avec son sifflet. Seulement on entendait par intervalle le cliquetis d'une arme et le pas monotone de la sentinelle qui retombait avec lourdeur et symétrie sur les pavés retentissans, tandis que le vent raffalait en sifflant, se brisait contre les murs anguleux, vagissait à l'étroit dans le labyrinthe des rues, et puis imitant les symphonies indéfiniment et horriblement variées du chat qui miaule, du singe qui ricane, du chakal qui glapit, allait friser les écailles de bois dont les vieilles maisons du port sont imbriquées, se repliait sur lui-même et finissait par s'amortir ou se perdre en gémissant dans les cordages givrés de quelques bricks à sec de voiles.

Doublement enveloppé dans les replis de son manteau et dans les replis de ses réflexions, Cyprien déboucha sur le port, et ne s'aperçut de sa distraction qu'en allant heurter contre une pile de caisses vides qui lui répondirent par un bruit sourd et le préservèrent de cascader dans le bassin du port. A ce dur avertissement il se mit à louvoyer en sens inverse et remonta le versant de la rue Grand-Pont, bénissant tout bas et à tout pas l'heureux génie qui lui avait inspiré un tel projet et donné

une telle nuit pour l'exécution d'un tel projet. Il reprit haleine, serra son manteau d'un étreinte nouvelle autour de ses reins et s'avança comme une légère corvette qui ramène ses voiles, fend les flots, rase l'onde, s'élève, s'abaisse et chute de vague en vague pour tenter l'abordage.

Déjà il était vis-à-vis la porte fatale, ou, pour continuer notre comparaison maritime, il était sur le point d'engager le vaisseau ennemi dans ses haubans : tout-à-coup voilà qu'une forme mystérieuse, allongée, maigre, noire, mouvante, se détache de la muraille comme la statue du Commandeur, lui jette deux éclairs au visage et s'en va sur ses jambes grêles dont le compas large ouvert faisait des pas d'une toise. Que ce fût un argus ou un revenant, la prudence lui disait : « Retourne chez toi » ; la prudence a toujours raison quand on a peur. Il évita pour rentrer chez lui plus d'une borne et plus d'une ombre, et retrouva, dans les rêves pénibles et saccadés d'un sommeil aride et brûlant, des rues étroites, des fantômes au regard étrange, de grandes frayeurs, Héloïse et le désespoir.

III.

La Chapelle de la Vierge.

Vita, dulcedo et spes nostra, salve.

PROSE A LA VIERGE.

Trois jours s'écoulèrent avec une lenteur dévorante, goutte à goutte, comme les heures du supplice, sans qu'il osât se remettre en croisière dans les parages de la rue Grand-Pont et

mers circonvoisines. Au quatrième, après la nuit faite, il côtoyait la cathédrale et ne savait où l'emportaient ses pieds, où l'attirait un invincible aimant, quoiqu'à vrai dire il était sur la direction de l'hôtel de M. le comte et par conséquent d'Héloïse.

La tristesse est essentiellement rêveuse. Arrivé au pied de la tour Saint-Romain, il arrêta ses yeux sur cet immense géant de pierre dont la forte membrure surgissait à la lumière blafarde d'un reverbère que le vent balançait en escarpolette; puis sur cette façade bigarrée de nervures et de bas-reliefs; puis sur les trois grandes portes taillées en ogive; puis sur les niches étagées; puis sur les saints et saintes qui se noyaient dans l'ombre. Toutes ces choses restaient immobiles, mornes et glacées dans leur existence de pierre; et cependant une harmonie sortait d'elles, harmonie mourante et confuse, harmonie semblable au bruissement de ces grosses porcelaines de mer que nous mettons en rapport avec le tympan de notre oreille. Il approcha : l'harmonie venait à lui *pian piano*. Il approcha encore : elle venait à lui *rinforzando*. Il plongea dans le massif d'ombre qui obstruait la voussure de la porte latérale à droite : vague et sonore, elle était tout à-la-fois lointaine et présente, et parlait doux à l'ame comme le murmure des petites eaux qui gazouillent sous la feuillée avec les rossignols. Il s'élança dans l'église : l'église était obscure et déserte. Cependant la nuit n'était pas universelle : là-bas, là-bas, derrière l'abside et le maître-autel, dans la chapelle de la Vierge, resplendissait un vaste foyer de lumière qui formait un océan de clarté, se divisait en deux bras, s'écoulait à droite, s'écoulait à gauche et se perdait sous les voûtes profondes. De jeunes vierges chantaient un cantique de prières et de louanges à la mère de Dieu, vierge immaculée. Le recueillement et la ferveur étaient là planant sur les têtes. Vous auriez dit un chœur d'esprits célestes.

L'oreille était charmée ; l'ame se fondait et s'en allait en doux ravissements.

« A genoux ! » dit une voix de prêtre ; et lui , sans y penser , se mit à genoux , lui qui n'avait de si long-temps fait sa prière à Dieu. Le contraste de cette scène de paix avec le tumulte de ses pensées l'avait saisi. Son visage tomba dans ses mains , et il descendit tout entier dans la contemplation de sa grande douleur. Il gémit , pleura , pria ; un torrent de larmes , un torrent de prières s'épanchèrent de ses yeux et de sa poitrine. Que ces larmes lui faisaient bien ! que sa prière était abondante et facile ! jamais on n'a prié , jamais on n'a pleuré comme cela : c'étaient les larmes du purgatoire ; c'était la prière du paradis , suave , ardente , inépuisable.

On a vu des demi-morts se ranimer à la voix d'un ami. On a vu de pauvres insensés , qui depuis long-temps avaient oublié dans les rêves glacés d'un assoupissement sans réveil , tous les souvenirs de la vie , se réveiller et bondir d'allégresse en retrouvant des accords qui avaient autrefois sympathisé avec leur ame. Il y eut quelque chose de ce phénomène dans l'effet que produisit sur Cyprien le frôlement d'une pelisse de satin , qui frissonna légèrement à son oreille , au moment où , revenu de son extase , il commençait à comprendre et à sentir le monde extérieur. Il leva brusquement la tête , et vit Héloïse qui le regardait avec un sourire d'ange et disparaissait. S'élancer sur ses pas et la suivre fut son premier mouvement : mais un geste qui , sans avoir rien de courroucé , rien de sévère , parlait avec une certaine vivacité , lui dit : « Restez où vous êtes ; je vous l'ordonne et vous en prie. »

IV.

Une rencontre fâcheuse.

Non missura eutem , nisi plena cruoris , hirudo.
Boa.

Obéir est la première loi d'un amant. Quelle que fût la rigueur d'un tel ordre, il s'y conforma, sortit le dernier de tous, et put à loisir prier et rendre grâce à la dame du lieu qui, consolante et bonne, l'avait, dans son infinie gratuité, reçu à merci. Enfin il venait de sortir.

— « Bravo ! mon jeune ami, oui, par Hippocrate, bravo, lui dit le docteur Doomsday, d'un air sans façon. Bravo ! bravo ! vous étiez là sans doute à feuilleter toute cette histoire de pierres, toutes ces vieilles légendes du moyen-âge qui ne perdent rien, je vous jure, à être étudiées dans la magie du clair-obscur. Ah ! que n'étiez-vous ici le 15 septembre 1822. Monsieur Cyprien ! vous auriez été témoin du plus magnifique spectacle dont on puisse avoir l'idée. — Une nuit opaque, affaissée, accablante, s'était amoncelée sous le souffle de l'orage. La nuit, partout la nuit ! et un murmure sourd bruissait comme une mer lointaine ; et des vagissemens, des voix, des soupirs, des sanglots se faisaient entendre dans les nuages ; et la ville était ensevelie dans un profond sommeil ; et il était déjà cinq heures du matin que le crépuscule ne paraissait pas encore. Soudain un trait de feu rayonne dans l'obscurité, frappe la pyramide de Robert Becquet, glisse autour d'elle comme un boa, descend avec une détonation stridente, dans les pro-

fondeurs de l'édifice, et répand une lumière vitriolique sur la vieille cathédrale, qui s'épanouit, comme un palais d'enfer, avec les aspérités de sa face rugueuse, avec ses pointes qui vomissent des étincelles, avec ses figures qui s'animent, qui font effort pour saillir de la pierre, qui se tordent, qui se convulsionnent, qui montrent d'horribles expressions et font plaisir, à force de faire peur. — Ici, là-haut, là-bas, rien ne saurait être plus beau que cela. Non, pas même la grande éruption du Vésuve, dont je fus témoin pendant mon voyage en Italie, pas même l'enfer de Dante, pas même le très-redoutable et très-redouté jugement dernier mon patron, mon homonyme du moins; car, vous le savez, vous noble enfant d'outre-mer : *day*, le jour, *doom*, le jugement, *Doomsday*, le jour du jugement, le jugement dernier.... Mais, quoi qu'il en soit de *doomsday* le jugement dernier, et de *Doomsday* le vieil exterminateur qui travaille depuis quarante ans au service de sa seigneurie le dernier jugement, vous allez, n'est-ce pas? m'accompagner en mon *sanctum sanctorum* de l'hôtel du Bourgtheroulde. Par Hippocrate! vous n'aurez pas regret à votre peine; car j'ai reçu mille choses plus curieuses, plus amusantes les unes que les autres; par exemple une momie d'Égypte avec sa boîte et ses hiéroglyphes, une tête de sauvage tatouée, un crâne demi-brûlé trouvé dans la terre sous un dolmen, la relation du suicide de lord Peterson, le procès d'un monomane qui a tué son enfant à coups d'épingle, etc. Vous aurez, à coup sûr, profit et plaisir à voir tout cela. Venez donc voir, l'œil est meilleur juge que l'oreille. » Les invitations de *Doomsday* était du nombre de celles à qui l'on ne répond jamais non; Cyprien suivit sans résistance.

L'hôtel du Bourgtheroulde, ruine survivante] des temps célèbres de la sorcellerie, est une digne habitation pour un

magicien, pour un médecin, c'est tout un. Le docteur avait établi son *sanctum sanctorum*, comme il l'appelait, dans la partie supérieure de cette tour extérieurement brochée de de bas-reliefs, qui ressemble à une de ces robes chamarrées que prenaient aux grands jours les baronnes du bon vieux temps. Avant d'entrer, il promena çà et là les reflets jaunes de sa petite lanterne sur des sculptures qu'il expliquait à son compagnon sourd et muet, en lui faisant observer combien c'était une conception heureuse que cette architecture vivante et parlante, dont chaque pierre saisissait le regard et provoquait l'attention. L'intérieur de son cabinet l'occupa bien davantage; voûte, nervures, ciselures, formes humaines, rinceaux de feuillage, fournirent tour à tour le sujet d'une glose, d'une louange, d'une critique, sans préjudice des choses amusantes et curieuses qu'il avait annoncées.

Ce ne fut qu'après ses prodigieux commentaires et ses minutieuses analyses qu'il daigna s'apercevoir du silence absolu de son jeune ami.

— « Silencieux comme la tour de Newgate, s'écria-t-il soudain, pâle comme les fantômes de Bedlam !... Cet air absorbé, ce visage défait, que signifie tout cela, monsieur Cyprien ? Par Lavater ! un signe que j'observais depuis long-temps sur votre front s'est développé avec un rapide progrès. Les passions, jeune homme, sont une lave brûlante ; elles impriment profondément les traces de leur passage. Adieu, adieu. »

« Qui le croirait, disait-il à mi-voix, pendant que Cyprien descendait, qui le croirait que sous ce visage candide se cache une pensée fixe et brûlante ?... Ce jeune homme aura une fin sublime, oh ! oui, sublime ! Il me donne jalousie. »

V

Une Vision.

Voilà j'entendis un homme qui disait : « Voici,
j'ai songé un songe ! » BRIEL.

A une soirée brumeuse avait succédé une nuit toute de cris, tal et de nacre, pailletée d'un million d'étoiles. Sous les fenêtres de la chambre de Cyprien se déroulait la place Saint-Ouen avec son parallélogramme irrégulier, ses maisons inégales, son prosaïque hôtel-de-Ville, sa tour élégante de l'Abbaye, ses petites rues ténébreuses qui dévoraient ou vomissaient par intervalles quelques citoyens attardés. Ses pensées à lui se débrouillaient insensiblement, les émotions de la soirée s'effaçaient et son ame prenait part à cette paix du ciel qui s'unissait au calme de la terre. Un souffle passa, une clarté phosphorescente sillona la place Saint-Ouen, et il se fit un petit nuage d'or et de pourpre à frange d'argent. Du sein de cette nuée miraculeuse sortit une main rose et blanche qui faisait un signe appellatif, en décrivant un demi-cercle de bas en haut.

— « Est-ce-vous, charmante Héloïse ? »

La vision s'éclipsa et tarda quelques minutes à reparaitre.

— « Héloïse, est-ce vous ? »

— « Silence, imprudent ; car si vous répétez mon nom, je disparaîtrai pour toujours. »

Et l'effet suivait déjà la menace.

— « Arrêtez, cruelle, arrêtez.... Je vous jure..... »

— « Soit, mais n'oubliez pas votre serment. Voilà bien des

jours, mon ami, que je languissais loin de vous, consumée par une dévorante incertitude. — Méchant ! pourquoi m'avez-vous ainsi délaissée, moi faible fille, qui n'ai d'autre force ici-bas ; d'autre vie, d'autre existence que vous ? Voyez où vous m'avez réduite ! Il m'a fallu tromper la vigilance de mon père, traverser un dédale de rues, me risquer seule la nuit, pour voir — un ingrat peut-être qui me trahit ! »

— « Vous trahir ! ah ! plutôt mille fois mourir ! mourir à tes pieds jeune fille.... Ah ! oui, mourir ; c'est bien là tout ce que je puis trouver ici-bas de bonheur sur cette terre pour moi maudite. Hélas ! tu le sais ; le souvenir de mon père ne se mêle point à mes souvenirs d'enfance ; et ma mère qui était un ange, comme toi, la mort est venue la saisir expirante dans mes bras. Mais toi, fortune, beauté, noblesse, rien ne manque à ton bonheur, et tu as un père qui t'aime, toi, et une mère qui te prodigue ses soins et sa tendresse. »

— « Tu as dit la noblesse, la beauté, la fortune ; mais sais-tu qu'il y a dans toutes les langues un mot qui efface tout cela, un mot qui nivelle tous les rangs, un mot qui rend tous les hommes égaux ? Un mot enfin qui résume à lui seul tout ce qu'il y a de bonheur, de joies et de félicités en deçà de la tombe ? Ce mot je vais te l'apprendre : « Je t'aime. » Oh ! oui, je t'aime, comme on aime à dix-huit ans, d'un amour de jeune fille. Je t'aime, et, si tu veux, j'enchaînerai mon existence à la tienne ; nous ne nous séparerons plus, et nous serons heureux, amour, heureux comme deux anges. »

— « Ai-je bien entendu ? Et tu parles sans déguisement ? et tu ne cherches pas à m'abuser et à te jouer d'un infortuné qui t'adore et qui brûle de tous les feux de l'amour ? Redis-les donc ces paroles de bonheur ; que je les entende encore une fois, que je m'abreuve d'elles, que je les savoure ; car

ces paroles, vois-tu, c'est la vie, la vie pour moi, une vie radieuse, enivrante, une vie toute parée de joies pures, toute pleine de félicités ineffables, une vie telle enfin que je l'avais idéalisée dans mes rêves de jeune homme. Viens donc, que je te serre sur ce cœur palpitant, viens, ô mon Héloïse.... »

Un petit cri se fit entendre. De noires ténèbres tombèrent des cieux. Il se fit des éclairs et des tonnerres. Des fantômes peuplèrent l'obscurité. Quand il voulut serrer Héloïse dans ses bras, il n'entreignit qu'un serpent aux écailles visqueuses, qui déroula ses longs anneaux, siffla horriblement et disparut. Mais voici : Le comte del Piombo vient à lui, le sourire sur les lèvres. Que le soleil est beau, que l'horizon est pur, que la lumière est brillante ! Quel est le pinceau d'artiste, quelle est la main de fée qui a jeté là, au grand soleil, ce paysage si frais, si riant, si voluptueux ?..... Et ce château revêtu de marbre et orné de festons, quel est-il ?

— Ce château, c'est le château del Piombo qui porte ses armoiries au front comme une brillante émeraude ; et ce paysage, c'est le paradis terrestre qu'on appelle vulgairement la campagne de Naples.

— « Qu'il fait bon ici ! Heureux qui peut s'y reposer, regarder le ciel et mourir !..... »

Et tout-à-coup un bruit se fait entendre sous les pieds, comme si la charpente intérieure de la terre s'écroulait sur elle-même. Il fait nuit. — Nuit sombre. Une montagne s'entr'ouvre. Une colonne lumineuse jaillit dans les airs, et les feux du Vésuve, poussés par une invisible force, se ramifient, lancent mille jets et forment comme une immense parapluie, dont les bords en fusion ruissellent de tous côtés et versent à torrents sur les flancs brûlés de la montagne la lave incendiaire. Le château reflétait les mille teintes de l'incendie, vertes,

jaunes , écarlates , les armes del Piombo ressemblaient tour à tour à une plaie livide ou à une large goutte de sang ; le comte avait pris une attitude fière , dédaigneuse , terrassante....

Par je ne sais quel enchantement , la scène changea encore : on voyait une rue d'Espagne , inondée de lumière et fuyant dans une perspective sans fin. Une belle dame était appuyée sur un balcon ; c'était la comtesse del Piombo. Mais Cyprien avait à peine approché d'elle pour la saluer , que sa taille grandit prodigieusement , et dans ses yeux , sur ses lèvres , par-tout était le dédain , le mépris , le sarcasme.

— « Quel rêve ; oh ! quel rêve ! cria-t-il , en s'éveillant. Mais , j'en fais le serment , je verrai le comte del Piombo. »

VI.

Une Coquette.

Speak or die !

SHAKESPEARE.

Parle , ou je te tue.

Sa toilette du lendemain dura plus long-temps qu'à l'ordinaire. Il était rêveur et distrait , le soleil scintillant et moqueur qui perçait les larges carreaux de ses croisées avait bouleversé de fond en comble son intrépide résolution. Le démon de sa vie , la tristesse , cette noire et impitoyable tristesse qui s'attache au cœur de l'homme , le ronge , et distille un poison que nous aimons à savourer au lieu d'en combattre les pernicious effets , l'aurait obsédé le reste de la journée , si le petit John , espèce d'animal amphibie , au teint jaune , aux cheveux de

laine, mauvais garçon tout rabougri, tout rassotté, jockey, groom, kapidgi-bachi de M^{me} Strawberry Flowerson, ne fût venu gratter à sa porte. Le page de Mauritanie lui signifia, de par sa maîtresse, de se transporter, à onze heures, boulevard Beauvoisine où l'attendaient la noble dame et son déjeuner. Sa première pensée fut de refuser; il balbutia même les excuses banales de migraine et de légère indisposition; mais le petit diabolotin le regardait d'un air si malin, si corrosif qu'il recommença sa phrase et promit. — « Cependant, John.... » Mais John n'était plus là pour écouter ses restrictions jésuitiques. En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, il s'était glissé le long de la rampe, et, la tête en avant, faisant le dos de chat, balancé sur ses pieds de singe, il se faufilait, le maudit espiègle, à travers les groupes çà et là clairsemés dans les profondes solitudes de la place Saint-Ouen, tandis qu'à côté l'espace s'ouvrait à lui large et libre.

M^{me} Strawberry mit à contribution tout ce qu'elle avait d'esprit et d'amabilité sans parvenir à dérider son hôte.

— « Mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin, comme vous voilà fait ! vous êtes aujourd'hui d'un sérieux formidable, silencieux à double et triple cadenas. » Cyprien sourit et ne répondit pas.

— « Que vous est-il donc survenu d'heureux ou de fâcheux ? Quatre jours déjà passés, nous avons été privée de l'avantage de vous voir ; et peu s'en est fallu qu'une migraine, une indisposition subite nous rendait dupes de nos avances. Nous en aurions été pour les frais. » Cyprien sourit et rougit, deux armes qu'il employait alternativement ou simultanément quand il ne voulait pas répondre ou qu'il ne savait que répondre.

Cependant à cette seconde attaque en succéda une troisième, et il était évident que la place allait être prise d'assaut. Rejeté dans ses derniers retranchemens, Cyprien ne chercha plus qu'à

obtenir une honnête capitulation , en justifiant sa conduite. D'abord il parla de ses occupations multipliées , on fit un signe d'incrédulité ; ensuite de la crainte qu'il avait de se rendre importun , on fit la moue ; enfin de sa vie recluse et solitaire , on sourit.

— « Solitaire, en effet ; puisque vous vous disposez, dit-on ; à régler vos comptes avec nous , avec Rouen , avec le monde entier , pour vous enfermer dans un ermitage au désert. »

— « Qui dit cela ? »

— « Bah ! vous n'oseriez dire non , vous si servent dans vos prières , vous si dévot aux saints ? N'est-ce pas que depuis hier vous avez dégoût du monde et soif de solitude. »

— « En vérité je ne puis vous comprendre. »

— « Vraiment ! vous êtes donc bien étranger à ce qui se passait hier soir dans une église que vous connaissez bien ? Cette obscurité, cette illumination , ces voix de jeunes filles... »

— « Comment m'avez-vous vu ? »

— « Demandez-moi plutôt comment vous auriez pu me voir, à supposer que j'eusse figuré dans ce tableau. — Une idée me vient : la bonne figure de moine que vous ferez , priant , pleurant , psalmodiant , brave à l'autel , brave au lutrin. Puis ce grand capuchon rabattu , puis cette longue barbe pendante , puis ce regard mystique toujours levé au ciel. »

Et à chaque nouvelle pièce qu'elle ajoutait à son personnage fantastique , M^{me} Strawberry regardait et riait ; et c'est ainsi que la femme du monde , avec une cruelle persévérance de froideur , qui n'était pas naturelle , hâtons-nous de le dire , à M^{me} Strawberry , torturait , pour lui arracher son secret , le jeune homme simple , inexpérimenté , timide et sans défense. Chacune de ses paroles avait frappé juste et creusé profond. Le pauvre patient n'y tenait plus. Il ne respirait pas , il râlait.

— « De grâce, oh ! de grâce épargnez-moi » s'écria-t-il ; et , ces paroles jetées avec un pénible effort , sa douleur prit un libre cours. *Lui* pleurait , *elle* pleurait aussi. Plus de sarcasme dans les paroles de M^{me} Strawberry. Elle était là dans l'extase , séraphique , immobile , les yeux au ciel : belle tête à peindre , expression pure et divine prise dans les cieux comme la Vierge de Raphaël.

— « Peut-on entrer, dit une tête jaune et noire, à cheveux frisés, qui s'allongeait par l'entre-ouverture de la porte ? »

— « Entrez , John ; mais une autre fois n'oubliez pas de vous annoncer. »

John s'avança sur la pointe des pieds , d'un air qui marquait autant de malice que de repentir ; et , après avoir remis un billet à sa maîtresse , il pirouetta et regagna la porte en faisant le dos de chat. Le billet lu , M^{me} Strawberry le froissa dans ses mains avec un mouvement d'impatience , agita sa sonnette et se prépara à sortir.

— « A ce soir, M. Cyprien , à ce soir. Mais , je vous en supplie , ne manquez pas au rendez-vous ; car j'ai besoin de vous parler. »

VII.

La Fille naturelle.

Les hommes sont égaux.
VOLTAIRE.

Le grand silence et les grandes ombres sont descendus sur le boulevard Beauvoisine. Il est nuit. La riche tenture de velours

noir dont s'enveloppent le ciel et la terre est parsemée à de grands intervalles de quelques étoiles qui chatoient dans les ténèbres, et armoriée horizontalement d'une longue file de fenêtres éclairées dont la perspective indéfinie ressemble à cette litte ou ceinture funèbre dont se ceignaient les églises tumulaires de la vieille féodalité. Voyez-vous ce pavillon dans l'épaisseur des ténèbres, à l'extrémité de ce jardin dont les berceaux et les charmilles maintenant dépouillés seront si verts, si sombres, si mystérieux au printemps? C'est là que la charmante Strawberry a fixé sa demeure, c'est là qu'elle a su trouver un asile champêtre au milieu du brouhaha d'une grande ville, c'est là qu'elle aime à se nourrir de silence et de solitude, de lecture et de rêverie, et de la douce conversation de ses amis. Si vous montiez sur ce balcon, vous verriez un salon dont la simplicité, l'élégance, la physionomie intime vous feraient former le vœu d'en être le propriétaire. Point de nudité; point d'ornement superflu; rien que l'on puisse ôter, rien que l'on puisse ajouter, rien que l'on puisse corriger, rien que l'on puisse déplacer. Le sérieux et le familier, le gracieux et le sévère, tout est harmonieux, tout est bien. Les couleurs, même les plus tranchantes, sont disposées avec tant d'art, qu'elles sont à peine remarquées. L'on dirait l'œuvre d'une imagination asiatique, dirigée par le goût français.

Près d'une cheminée de marbre sont placés en ce moment deux figures vivantes dont le profil se détache en silhouette sur le plafond et qui paraissent engagées dans un dialogue d'un haut intérêt, ou du moins d'un intérêt personnel.

— « La comtesse n'est pas sa mère?... » demandait Cyprien avec un accent tout imprégné d'étonnement.

— « Je puis vous affirmer que non, » répondit la voix douce et perlée de M^{me} Strawberry.

— « Et sa naissance?... »

— « Une naissance mystérieuse..... Mais quoi ! vous avez l'air de partager aussi les préjugés du vulgaire , mon cher philosophe. Avez-vous oublié ce que vous m'avez si souvent répété que la naissance est une fatalité dont l'homme n'a jamais le droit de demander raison à l'homme. Que pour être un bon citoyen on n'a pas besoin de produire son acte de naissance ; mais seulement d'avoir un cœur et une ame. Que le mérite n'est jamais bâtard , et que nul ne connaît son père ? »

La conversation devint alors animée , profonde , philosophique ; mais d'une philosophie colorée par le sentiment et ravivée par la passion. La cause de l'humanité fut plaidée par un jeune homme et une jeune femme ; l'échelle sociale fut parcourue de misères en misères , et nos deux interlocuteurs finirent par rencontrer au dernier échelon ces pauvres Bohémiens , ou , si vous voulez , ces Gipsies , comme ils les appelaient , vrais parias de nos sociétés européennes , que repousse notre civilisation barbare : et à ce nom de Gipsies , il fallait la voir , la jeune femme , comme elle plaidait leur cause d'un ton chaleureux. Que d'énergie , de véhémence , d'exaltation ! Son geste était saccadé , son regard étincelant ; sa taille avait grandi. Un cachemire roulé autour de sa tête lui donnait quelque chose d'oriental qui se communiquait à toute sa personne , et les teintes chaudes et dorées de la flamme qui se reposaient sur sa figure mobile lui faisaient comme une auréole de gloire. Prodigieuse de fierté , prodigieuse d'exaltation , elle était ravissante ainsi.

Lui , oh ! lui , après avoir quelques instans parlé , restait immobile , fasciné qu'il était par les étincelles électriques qui jaillissaient de ses yeux noirs et diamantés. Il croyait voir plus qu'une mortelle ; c'était à ses yeux une déesse , une fée , ou du

moins la plus charmante bayadère de l'Hindoustan. Ce ne fut qu'après un assez long espace de temps qu'il se permit de l'interrompre en prenant un ton dégagé.

— « Dieu ! comme vous prenez chaudement leurs intérêts ! N'irez-vous pas vous aussi adresser une pétition à la Chambre des Députés : « Mémoire d'une jeune dame en faveur des » Bohémiens. » Ce sera plaisant cela. »

— « Pas tant que vous le dites, méchant ; mais tirons le rideau là-dessus pour nous occuper de quelque chose de plus actuel, de vous, de vos projets, de votre avenir. Ce matin vous m'avez trouvée bien froide et bien cruelle. L'avenir et le passé devraient me dispenser de toute justification ; cependant, puisque vous me forcez de parler, je parlerai. Sachez donc qu'Héloïse ne sera jamais à vous, qu'elle ne peut l'être. Vainement vous vous repaissez d'un chimérique espoir ; vainement vous comptez sur le caractère facile de son père : apathique, inaccessible aux influences de tout ce qui se meut ou gravite autour de lui, vous croiriez le comte indifférent à toutes les choses de la vie ; et personne certes ne l'est plus que lui. Mais que nul ne s'avise de toucher à ses vieux parchemins ; car il verrait le superbe napolitain se dresser de toute sa hauteur, s'élever comme les flammes du Vésuve et retrouver dans sa jeune vieillesse ou dans sa vieille jeunesse (les deux expressions sont également vraies) un moment d'inconcevable énergie. La comtesse n'est pas moins fière, une espagnole, c'est tout dire. Ses pertes, ses infortunes n'ont servi qu'à la rendre plus hautaine, plus espagnole. Bien qu'Héloïse soit pour elle le souvenir vivant d'une rivale, jamais elle ne consentira, je n'en suis que trop certaine, à la laisser tomber de noblesse en roture ; ce serait une tache dans le blason de son mari. Je dirai plus : tout porte à croire que son projet est d'ensevelir sur quelque

plage lointaine le nom flétri del Piombo. Le départ de toute la famille pour le Hâvre, en la saison où nous sommes, vient fortifier mes conjectures.

— « Leur départ pour le Hâvre!.... que dites-vous?.... »

— « J'ai reçu les adieux d'Héloïse à midi. »

Ah ! fut la seule réponse à ces dernières paroles, qui avaient été un coup de foudre pour le malheureux Cyprien. Malgré les cris de M^{me} Strawberry, malgré les efforts désespérés, inouis, qu'elle faisait avec une espèce de rage et de fureur sauvage pour le retenir, il s'échappa de ses mains et la laissa gisante sur le parquet, convulsive, expirante, morte.

VIII.

C'est elle.

Adieu, plaisant pays de France.

MARIE STUART.

Le soleil du lendemain, soleil, il est vrai, qui se leva tard comme au mois de février, ne vit pas Cyprien à Rouen, mais au Hâvre. Une chaise de poste l'y avait transporté en peu d'heures. Son premier soin fut de parcourir un à un tous les hôtels de la cité, de visiter toutes les rues d'Ingouville et d'interroger tous les bâtimens du port. Trompée fut son espérance, inutile sa peine : il ne vit rien, n'apprit rien, ne découvrit rien. Un jour il se promenait sur les quais, méditatif, intérieur : le brick marchand le *Fashionable*, capitaine M. Werner, attendait, toutes voiles dehors, le signal

de partir ; une jeune dame debout sur la dunette prenait plaisir à voir exécuter les mille manœuvres des matelots parmi ce pêle-mêle de mâts et de cordages, d'hommes et de choses, dont la confusion symétrisée produit toujours le plus heureux accord dans l'ensemble comme dans les détails.

— « C'est elle !!! » Oui, c'était bien elle que la brise emportait avec le brick ; c'était bien elle qui lui envoyait un regard tendre et mélancolique, et qui semblait l'inviter à la suivre. — Mais quel était ce grand brun, à figure pâle et maigre qui lui passait familièrement le bras autour de la taille en souriant ?...

— « N'importe, je la suivrai. »

En effet il s'embarqua peu de jours après sur l'un de ces magnifiques paquebots à vapeur qui font le service du HÂvre à New-Yorck et retour, et qui vous portent tout d'une haleine, malgré ciel et mer, de France aux États-Unis. Dans une petite cassette qui lui fut remise par un inconnu au moment du départ, il trouva de l'or et ce billet :

« Prenez garde de n'être pas dupe de votre inexpérience » et de votre bon cœur. Si jamais un bon vent vous ramène » en Europe, vous me trouverez toujours, vous me trouverez » plus que jamais votre-sincère amie. » S. F.

IX.

Déceptions.

L'amour est fort comme la mort, et la
jalousie est cruelle comme le sépulcre.
SALOMON.

New-Yorck est une grande ville, comme l'on sait, un di-

minutif de Londres , avec ses grandes rues bien alignées , ses grandes places , ses grands édifices publics , sa grande et industrielle population , qui , sur tous les points , bouillonne , serpente et mugit. Vous êtes là perdu comme une goutte d'eau à la mer , un grain de sable au rivage , un brin d'herbe dans la savane. Parmi ces rues ramifiées sans fin , parmi ces places qui se carrent avec coquetterie , parmi cette infinité de portes qui se ressemblent et de passans qui vous laissent faire sans dire mot , que devenir et que faire ? Comment deviner la bonne route ? Comment s'orienter dans cet archipel de terre ferme ? Ircz-vous d'aventure vous heurter à tout venant et dire : « J'arrive de Normandie pour chercher » ma belle Héloïse ; la connaissez-vous ? » Heureusement Dieu est grand , et le hasard a du bon quelquefois. Bénédiction du Ciel ! Un beau matin , M. Cyprien , M^{lle} Héloïse et l'inconnu , maigre , pâle et brun , se rencontrèrent face à face à l'embouchure d'une rue (London-Street , je crois). Cyprien n'eut pas la peine de prendre l'initiative ; on l'aborda de cet air avenant , qui n'a pas besoin d'être traduit en paroles ; on le félicita de son arrivée à New-Yorck , on le retint pour le reste de la journée , pour le déjeuner , pour le dîner , pour la promenade , pour le spectacle , etc , etc , et on le présenterait à M. le comte , à M^{me} la comtesse , etc , etc. Son bonheur à lui était à son comble enfin. Heureux , trois fois heureux ! Dans peu de jours elle sera ta femme : ne vois-tu pas qu'elle t'aime , qu'elle t'adore , qu'elle rafolle de toi ; et n'est-ce pas pour elle , n'est-ce pas sur son invitation que tu as quitté la France , quitté tes amis , quitté tout ? — Cependant ce grand brun ! — Bah ! jaloux même avant le mariage !... Cyprien , c'est mal.

Malédiction ! *elle* était mariée , mariée au capitaine Werner , le grand brun. La voyez-vous , ce petit serpent , comme

elle s'enlace voluptueusement dans les bras de son mari, comme elle rit de ses caresses, comme elle aspire son haleine, comme elle s'enivre de ses regards, et met le comble à l'ironie, la perfide, en faisant proposer à Cyprien, par son mari le capitaine Werner, un emploi sur le *Fashionable* ! Malédiction ! malédiction ! malédiction de l'enfer !

X.

Digression.

Lui !
VICTOR HUGO.

De Paris à Rouen la Seine continue d'être une rivière majestueuse avec ses ondes moirées, ses saussaies, ses îles verdoyantes, ses rives enchantées. A Rouen finit la rivière et commence la mer, une mer emprisonnée dans les terres, et d'abord soumise et débonnaire comme si elle sentait son esclavage et redoutait le courroux du maître, mais bientôt grondante et houleuse, turbulente et folle, avec ses rivages tantôt durs, anguleux, coupés à pic, tantôt mollement déroulés, gazonnés d'une herbe soyeuse et prenant plaisir à montrer un village en amphithéâtre ou une petite ville qui se mire dans les flots et rit dans la feuillée : telle est Harfleur la douce, la gracieuse ; Harfleur qui regarde la Seine en souriant et se blottit en souriant contre une de ces collines charmantes dont le pays de Caux est agréablement accidenté ; Harfleur, dont le nom est suave comme un baiser de jolie femme ; Har-

fleur avec sa petite église tapissée de mousse verte et sa bonne vierge, Notre-Dame des Flots, dont les yeux bleus apaisent la tempête.

Les *ex-voto*, pendus aux parois de la chapelle de l'excellente madone, attestent les miracles qu'elle a tant de fois opérés en faveur des pauvres naufragés. Aussi bien grande était la dévotion qu'on avait à elle jadis, et toute l'irréligiosité de notre siècle, desséché de matérialisme et d'incrédulité, n'a pas pu réussir encore à la détruire entièrement. La mauvaise réputation dont jouit la Seine, ou pour mieux dire la mer en cet endroit, contribue puissamment à exciter la ferveur des passagers. Plus d'une fois vous verriez un gros Normand couper un juron par le milieu pour faire un signe de croix et un damné de matelot prendre un air béat.

C'était à l'époque où les vents d'automne commencent à dorer les feuilles des arbres : un paquebot à vapeur remontait le courant de la Seine ; un jeune homme était assis sur le pont, morne, silencieux, effrayant d'impassibilité ; des dames folâtraient à l'entour qui semblaient lui dire : « Soyez » un peu plus galant » ; — mais lui ne voyait rien. Un jovial compagnon, à nez d'as de trèfle, amusait les passagers par ses plaisanteries à la Scaramouche ; — mais lui n'entendait rien. La lame vive et brusque berçait le paquebot ; — mais lui ne sentait rien. — « Calez la voile, cria le capitaine ; ce diable d'Harfleur gronde toujours. » Toutes les dames criaient, pleuraient, se désespéraient ; lui ne voyait rien, n'entendait rien, ne sentait rien.

— « C'est fini, Mesdames, dit le capitaine, vous en serez quittes pour la peur et pour un cierge à Notre-Dame »

— « Dites donc, capitaine, fit le jovial Scaramouche, n'est-ce pas que c'est du bien beau pays par là tout de même

pour s'affaler dans l'autre monde; la première fois que ma Jeannette me turelure, v'lan.... » *Lui* tressaillit.

XI.

La Gipsy.

Therefore is light given to him that is
in misery. BIBLE DE M^{ME} STRAWBERRY.

Pourquoi la lumière est-elle donnée au
malheureux ?

Nous avons déjà dit que la maison de M^{me} Strawberry était située sur le boulevard Beauvoisine à l'extrémité d'un jardin. Ce jardin était séparé du boulevard par une grille de fer. La porte était munie d'un cordon de sonnette qui correspondait avec l'intérieur de la maison, et faisait accourir John au moindre tintement, et, en l'absence de John, la vieille Meg, Meg la cuisinière, Meg la boîteuse, et quelquefois aussi la jeune Flora, Flora, l'intendante du boudoir, première et unique dame d'atours.

Un soir, à l'heure du crépuscule, un jeune étranger tirait à tour de bras le cordon de la sonnette et paraissait s'impatienter singulièrement de ne voir arriver personne pour lui ouvrir. L'impatience fit place à l'étonnement quand il remarqua dans le demi-jour du crépuscule que les allées autrefois si nettes, si propres, si bien tenues, étaient couvertes de feuilles mortes et que toute la maison était hermétiquement fermée. Alors il prit le parti de se retirer, s'enfonça dans diverses petites rucs qu'il débrouilla sans aucune peine, arriva

près d'un vieil édifice, monta l'escalier rapidement et s'arrêta près de la petite porte qui introduisait dans le *sanctum-sanctorum* du docteur Doomsday. Doomsday n'était pas seul ; il parlait, et voici à peu près la conversation qu'entendit notre ami Cyprien, qu'on a sans doute déjà reconnu : — « Je ne suis pas louangeur, mais la Vénus de Médicis, la Vénus pudique et toutes les Vénus grecques et romaines vous céderaient la palme. Quelle jambe effilée ! quel pied délicat et mignon ! quel heureux assemblage de la ligne droite et de la ligne courbe ! Toutes ces formes sont dessinées et modelées à ravir ! — Déployez vos jambes, et voyons si vous pourrez soutenir une analyse rigoureuse : Une, deux, trois... deux et demi... deux et demi encore.... Exact à l'œil, exact au compas. — Une, deux, trois.... Une, deux, trois, quatre.... Exact !.... le voilà donc retrouvé ce type de la perfection idéale que nous cherchions depuis si long-temps, médecins et artistes ! — Cet angle facial est moins selon les règles ; mais pour un défaut qui peut-être n'est qu'un préjugé de nous Européens, combien de beautés ravissantes ! ce nez, ce menton, ces dents, ces narines.... — O divine créature, je vous aime, je vous adore, comme la beauté sans défaut, comme le chef-d'œuvre de la nature. Par Hippocrate, ma belle, que je vous embrasse ! »

On entendit un rire frénétique, suivi d'un long ricanement.

— « Diable, dit Cyprien, le docteur mesure sa maîtresse ; je vais déranger un doux tête-à-tête. C'est égal, il faut frapper. »

— « Qui va là ?.... Par Hippocrate ! c'est mon jeune ami : *Enfin, après un an, je te revois, Arbate !* Et vite, vite mon cher, asseyez-vous, et puis des nouvelles, des nouvelles de votre voyage, des nouvelles de vous, des nouvelles de

toutes les couleurs. Tenez, je suis content de vous revoir, j'en suis ravi ; embrassons-nous. — Mais savez-vous que c'est abominable de s'en aller, comme vous l'avez fait, sans dire à vos amis ni bon jour, ni bon soir. — Vous avez l'air terriblement préoccupé ; vous cherchez du coin de l'œil à droite à gauche ; par hasard m'auriez-vous écouté à la porte ?

— « A dire vrai, docteur, je n'ai pas précisément écouté ; mais j'ai entendu, et je vous félicite de votre heureuse fortune.

— « Que voulez-vous dire ?

— « A d'autres, docteur, à d'autres ; j'ai tout entendu, et de nouveau je vous félicite de l'heureuse fortune qui vous a conduit l'aimable Sylphide, dont la beauté régulière obtenait, il n'y a qu'un instant, toute votre approbation.

— « Vous ignorez donc ?

— « Je n'ignore rien ; et si vous voulez me permettre de tirer ce rideau, vous resterez confondu, autant qu'on peut l'être d'avoir caché une jolie femme chez soi.

— « Puisque vous le voulez.... » dit le docteur, et ayant tiré lui-même le rideau, il suspendit une petite lampe à un clou. Horreur ! Dans le renforcement de la voûte, sur une table que la lampe éclairait à la façon de Rembrand, apparaissait un cadavre de femme dont les traits altérés laissaient aisément reconnaître M^{me} Strawberry.

Cyprien trembla quelques instans sur ses genoux, puis il ne trembla plus ; il regarda quelques instans, puis il ne regarda plus ; un sourire que nous nous dispenserons d'interpréter, fit retirer ses lèvres ; et son regard devint fixe, indéfini.

— « Approchez-vous, peureux, lui disait l'impitoyable docteur ; ne craignez rien, la mort n'est pas contagieuse. La mort !.... et qu'est-ce que la mort ? Le pouls cesse de battre,

le cœur de palpiter, la respiration s'arrête, comme dit Montaigne : *Nous voilà desia ensevelis et enterrez*. Cependant le corps se dissout ; on croirait qu'il veut aller au néant. Erreur ; c'est une simple modification ; la vieille créature rajeunit petite fleur ou grand arbre. Aujourd'hui jolie femme, demain jolie rose ; c'est le destin. — Ce qui va grandement vous émerveiller, c'est qu'il est maintenant résolu, le problème de ce teint safrané, dont on attribuait la couleur, qui au soleil d'Afrique, qui au soleil d'Asie, qui au soleil d'Amérique. La belle Strawberry, puisqu'il faut vous le dire, n'était rien plus ou rien moins qu'une Bohémienne, une Gipsy, une bayadère de l'Hindoustan. En voulez-vous la preuve ? la voici : Reconnaissez le livre bleu gaufré au fer anglais ? il est à moi ; John pourrait vous dire à quel prix ; mais, quoiqu'il m'ait coûté beaucoup d'argent, je ne puis dire qu'il soit cher, car c'est un vrai trésor. Tenez, je suis tombé juste sur le récit des premières années de notre héroïne, et je cède au plaisir de le relire avec vous. »

Cyprien s'assit machinalement sur une chaise, et sans doute il écoutait attentivement, car il resta dans une immobilité parfaite.

« C'est en Italie qu'elle est née, dit le docteur, dans la *Terra di Lavoro* ; mais sa mère la transporta toute petite en Prusse et se joignit à d'autres Bohémiens et Bohémiennes qui vivaient épars dans la contrée de Nordhausen, au nombre d'environ trois cents. Jomets ces détails et je commence :

Extrait du journal de Mme Strawberry.

« La vieille femme qui se disait ma mère était rousse et

ridée comme une écorce d'arbre. Ses haillons ne me donnaient aucun dégoût, élevée que j'étais au milieu des hommes les plus déguenillés qui soient au monde et dont je n'essaierai pas de vous faire le portrait, car nul ne pourrait le comprendre, ce portrait, que celui qui a vu ces pauvres Bohémiens de Prusse.

» Pendant le froid hiver de 48... , nous nous réfugiâmes, comme à l'ordinaire, au village de Friederichslolira où nous trouvâmes asile dans une vieille masure, qui me paraissait très-grande parce qu'il y avait beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes, beaucoup d'enfans. Il y faisait nuit, noire nuit. Seulement un peu de jour nous venait par les fissures des quatre murs; mais avec ce jour venait aussi la bise, qui balayait la poussière et la soulevait en tourbillons sous nos pieds nus. Pour nous réchauffer nous nous serrions les uns contre les autres, nous nous enjavelions, comme gerbes aux champs, sur la terre humide. Qu'ils furent longs ces mois d'hiver ! Le froid, le mauvais temps, la misère faisaient mourir ; on se couchait sur un vivant, sur un mort, on se réveillait ; on serrait une main, cette main restait glacée dans la vôtre. Les traces de la souffrance n'étaient pas si profondément sillonnées sur le visage des hommes qui avaient plus de force, ni sur celui des vieilles femmes, chez qui elle se confondaient avec les rides ; mais les petits enfans étaient desséchés comme les bourgeons brûlés par la gelée.

» Quand vinrent les hirondelles, avec le printemps, nous primes aussi la volée, nous ; nous allâmes aux champs, nous allâmes au bois, et nous eûmes vite oublié l'hiver. Rarement nous entrions dans les villages, parce que le mépris des paysans pour nous s'était changé en une haine violente, à cause d'une épidémie qu'ils nous faisaient l'honneur de nous attri-

buer et qui décimait les troupeaux de toute espèce. Malheur à nous quand nous les rencontrons ! c'étaient des clameurs à n'en pas finir : « Voilà les Zigeuner (les Bohémiens) qui viennent du sabbat ! — Ohé ! vous autres , n'approchez pas de la maison de mon père , elle s'écroulerait. — Déguepissez de mon champ , vous y feriez tomber la grêle. — Voyez-vous cet effarouché de hibou qui marche comme une cigogne , c'est lui qui a donné un mauvais coup-d'œil à ma vache noire. — Voyez-vous la vieille qui traîne par la main sa petite bête jaune , qu'elle appelle sa fille : l'autre jour elle était aux quatre chemins de Friederichslohra , au clair de lune , pour charmer nos troupeaux. Le lendemain on y trouva des fleurs de bruyère et une baguette de courdrier. »

» Après cette musique en venait une autre ; c'était un accompagnement de bâtons , de pierres et de fourches qui se pressaient sur nos talons , jusqu'à ce que nous avions atteint les forêts. Là du moins notre sort n'était pas à plaindre : nous avions des cavernes pour nous abriter , de la mousse et des feuilles pour nous coucher , de grands arbres pour nous servir de citadelles. La forêt était notre place forte , les arbres en étaient les tours ; ils en étaient aussi les rians belvédères où j'aimais à monter pour voir à mes pieds cette mer de verdure qui moutonnait comme les vagues et où de grands oiseaux de proie plongeaient par intervalle. Quelquefois je me suspendais au bout d'une branche , la tête en bas , les yeux au ciel , et je m'abandonnais aux vents qui m'entraînaient , me ramenaient , me soulevaient , me pressaient , me berçaient ; je voyais le soleil qui jouait dans les feuilles ; j'entendais les torrens qui rugissaient dans l'abîme. Ne tenant plus à la terre que par un peu de bois vert qui pliait , je me pénétrais de l'air du ciel , je m'identifiais avec lui , je croyais être un oiseau

qui vole , un nuage qui roule dans les airs ; les arbres tournaient autour de moi ; puis , devant mes yeux , passaient des figures fantastiques qui dansaient , me souriaient et s'entre-làçaient ; puis je ne voyais plus rien , je n'étais plus de ce monde , et j'étais heureuse ainsi.

» La nuit nous allions enlever les moutons et les quartiers de bœufs jetés à la voirie. Nous appelions cela faire la chasse des vautours. La journée suivante se passait joyeuse et bien repue. Cette viande un peu grillée sur des charbons ardents nous paraissait aussi parfumée , à nous Bohémiens , qu'une bécasse ou un faisau au premier gourmand de Paris. Remarquez qu'en général il règne dans notre nation un goût prononcé pour la viande qui n'a pas passé sous le couteau du boucher.

» L'été tirait à sa fin ; ma mère dit : « Les frimats de la contrée de Nordhausen sont rudes à une pauvre femme qui a vécu presque toute sa vie sous un beau ciel. Plusieurs de nos frères ont péri. Ces chiens de laboureurs de Friederichslohra nous tueront l'hiver prochain , si nous allons leur demander l'hospitalité ; c'est pourquoi je retourne au pays du soleil : me suivra qui voudra. » Les préparatifs du voyage ne furent pas longs. Ma mère coupa des branches de saule , s'en fit une ceinture pour retenir les lambeaux de vêtemens qui s'écoulaient autour de sa taille , construisit une espèce de hotte ou d'entonnoir qu'elle plaça sur son dos pour me soulager , au moyen de ce véhicule économique , dans les momens de lassitude , prit une branche d'arbre à la main pour affermir ses pas chancelans , et partit.... seule.

» Son cou allongé se portait en avant avec sa tête osseuse , qui décrivait un mouvement continu de bas en haut. Ses jambes sèches , découvertes jusqu'au genou , ressemblaient à deux ceps de vigne , avec deux grosses verrues pour rotules.

Le volume qu'elle avait ajouté à ses épaules gibbeuses lui donnaient l'air à certaine distance d'une autruche qui fuit sur les sables du rivage.

» Nous quittâmes la Prusse , nous traversâmes toute l'Allemagne, et l'hiver n'était pas trop avancé quand nous arrivâmes en Italie. Le soleil de la *Terra di Lavoro* descendit sur nos membres exténués et les raviva. Les rides de ma mère s'effacèrent de moitié ; ses flancs décharnés reprirent de l'embonpoint ; mais, moi , c'était merveille , je me sentais reverdir et grandir à vue d'œil ; mes articulations se dénouaient ; mes joues cuivrées et rondelettes ressemblaient à un fruit mûr. Ma mère était ravie , elle m'appelait *Fragoletta* , sa petite fraise mignonne.

» Nous rencontrâmes un jour une tribu de nos frères. Ceux-ci n'étaient pas aussi sauvages ni aussi déguenillés que ceux de Prusse , quoique du reste ils portassent dans tous leurs traits l'empreinte du cachet national. Cette expression Bohémienne partout la même , qui prouve que cette famille n'est pas un type européen, qu'elle est restée vierge, et a conservé sur une terre étrangère son individualité. Ma mère fut bien accueillie , c'étaient d'anciennes connaissances qu'elle venait de retrouver et qui essayaient de la retenir , en lui assurant que la *Tarentola* était apaisée. — Phrase inintelligible pour moi. Ma mère répondit : « Quand le Vésuve se fâche il faut fuir ; et quand il ne dit rien , le mieux est de ne pas s'y fier. Avant de mourir j'avais besoin de respirer cet air ; mais quand vous irez à droite , Margaritha tournera à gauche ; et quand vous monterez là-haut , elle descendra là-bas. » Cela dit , elle se sépara d'eux.

» Le lendemain nous passions près de la Solfatare. Une femme se jeta sur ma mère , la saisit au cou , la terrassa , lui

écrasa la tête sous un fragment de lave. C'était la Tarentola : « Petite, me dit-elle, viens-t-en, tu seras ma fille. » Figurez-vous des cheveux gris et rares, un œil vide et fermé, l'autre sanguinolent, des lèvres plates, des dents ébréchées, un nez mince et transparent, des mains crochues et calleuses, des jambes couvertes de lèpre, et par dessus tout cela une rosée de sang, le sang de ma mère ; telle était cette femme. Ce spectre me donna horreur. Je frissonnai.

» D'abord je fus gardée à vue par la Tarentola ; mais aussitôt que la surveillance devint moins active, je cherchai, je trouvai une occasion de m'enfuir. Sans savoir où j'allais, j'entrai dans la campagne de Rome où je fus reconnue par les amis de ma mère qui avaient déjà deviné, par la désertion de la Tarentola, son malheureux sort. Accusés d'avoir servi de limiers à une bande de brigands qui exerçaient d'affreux ravages, la crainte les faisait battre en retraite vers le nord de l'Italie, non sans abandonner derrière eux quelques-uns de leurs frères qui ne devaient faire qu'un pas du cachot à la potence, et qui furent toutefois assez heureux pour rompre leurs fers et rejoindre la tribu.

» Il y eut un conseil général pour statuer sur la route que l'on suivrait. Les uns étaient d'avis de ne pas quitter l'Italie où les ruines, les déserts, la mollesse de la police favorisent plus qu'ailleurs une vie errante ; les autres auraient préféré la France, si la police y eût été moins rigoureuse ; d'autres enfin auraient incliné pour l'Autriche et la Prusse où ils savaient que leurs tribus sont nombreuses ; mais ils savaient aussi qu'elles y sont misérables. La question mise en délibération fut ballottée dans tous les sens et resta indécise. Elle donna lieu à des querelles qui furent ensanglantées, et on prit alors le parti qu'on aurait dû prendre plutôt, celui de se diviser et de ne plus voyager en masse. Chacun tira de son

côté par peloton de trois ou quatre et s'en alla gaiement vendant des rubans, disant la bonne aventure et dormant à la belle étoile.

» Me voilà devenue saltimbanque. Cette partie de ma vie n'a rien de poétique ni d'intéressant. Elle m'inspirait le plus profond dégoût, je regrettais Friederichslohra, ses forêts, ses arbres touffus, l'escarpolette où je me balançais. Aussi quand un des caprices de cette fatalité qui semble avoir présidé à tous les momens de ma vie, m'eut jetée en Angleterre, je me crus heureuse du moment où j'habitai sous la tente avec les Gipsies, et où je pus me livrer sans contrainte à mes habitudes sauvages. Je l'aimais d'un amour puissant cette brumeuse Angleterre, dont je préférais les brouillards à l'éternel azur de l'Italie ; je trouvais à sa température un caractère qui s'accordait avec le mien, à sa terre une ame qui sympathisait avec la mienne ; et puis elle était la sœur de l'Ecosse, de cette Ecosse dont les Gipsies parlaient avec enthousiasme, de cette Ecosse où jadis florissaient nos castes, lesquelles possédaient là leur territoire, un petit royaume enclavé dans celui des Stuart, royaume indépendant, dont le chef électif portait le titre de lord et comte de la petite Egypte.

» J'étais alors toute grande et toute innocente, je faisais des choses qui amusaient beaucoup les Gipsies ; je retroussais mes guenilles, je grimpais aux arbres, je mangeais de la viande morte de sa bonne mort. Et bien, tout cela n'était chez moi qu'hypocrisie, et j'avais beau me contraindre, tous mes efforts et tous mes desirs ne pouvaient me faire rétrograder jusqu'à la vie sauvage. Les beaux colliers des napolitaines, les élégantes parures des françaises, tout cela me revenait à l'esprit et me faisait pleurer. Je pleurais à chaudes larmes. Les haillons des Gipsies, leurs mœurs brutales et leur vie de brigandage

m'étaient odieux. Je les méprisais, je me méprisais moi-même; dans chacune de mes actions il y avait un remords. Je résolus de changer ma vie. L'occasion s'en présenta plus tôt que je n'avais osé l'espérer. Pour faire trêve à mon désespoir j'aimais à m'égarer loin, bien loin; ce fut dans une de mes courses vagabondes que je rencontrai M. Flowerson qui, débrouillant dans ma physionomie quelque chose qui lui revenait, me persuada, comme il put, de le suivre, et me conduisit dans sa maison de campagne.

» M. Flowerson était un homme d'un âge mûr; sa figure était froide, mais noble; il y avait dans toute sa personne un parfum d'honnête homme qui prévenait en sa faveur; de prime abord on avait confiance en lui, et cette confiance augmentait à mesure qu'on le connaissait davantage. Son premier soin fut de débrouiller mon langage, qui n'était plus qu'un argot depuis qu'à l'idiôme des Zigeuner j'avais mêlé le *gerigouza* ou jargon des Bohémiens d'Italie, des mots français, des mots anglais et le dialecte des Gipsies. Le second fut de me faire oublier la tente et la forêt que je regrettais dans la civilisation, de même que sous la tente et dans la forêt j'avais regretté la civilisation. Le bien-aise dont je jouissais produisit son effet, mais sur-tout une robe de soie bleu d'azur dont on s'avisa de m'affubler; je devins amoureuse de ma robe, et je trouvai dès lors que ma vie actuelle était bien préférable à ma vie passée. Petit à petit tout changea chez moi, tout devint meilleur; je me dépouillai de ma peau de sauvage, mon nom de Fragoletta fut remplacé par son équivalent Strawberry, et je devins aussi précieuse que la coquette la plus raffinée qui jamais ait brillé dans Hyde-Park.

» Mon éducation était terminée lorsque les pertes immenses qu'éprouva M. Flowerson dans une entreprise de commerce,

le déterminèrent à passer en France avec les débris de sa fortune, assez considérable encore pour être sur le continent une richesse désirable. Plus d'une brillante parisienne s'en serait accommodée volontiers; la préférence me fut offerte; j'acceptai. L'estime et l'amitié remplacèrent chez moi l'amour, par-dessus tout la reconnaissance; pour tout au monde je n'aurais pas voulu chagriner l'homme généreux qui avait donné une jolie robe à la petite Gipsy. Ma robe de soie, ma robe d'azur, (je pourrais dire ma première robe;) combien souvent elle me revenait à l'esprit! Comme j'aimais à rêver d'elle! comme je lui souriais en y pensant! comme je l'aimais, elle qui avait été si douce autour de mon corps, qui serrait ma taille, qui s'allongeait sur mes membres, qui gazouillait sous mes doigts, qui baisait mes jambes nues à plaisir et folâtrait sur mes talons quand je courais par ma chambre.

» Je vis les grands salons qui me parurent fort tristes; je vis les bals où je walsai! La walse me rappelait l'enivrement, le délire que j'éprouvais en me balançant aux arbres de Friederichslohra; je me passionnai d'elle: je walsais au bal, je walsais dans ma chambre, je walsais par-tout, je walsais sans cesse, et souvent je glissais hors du lit de M. Flowerson pour aller dans la pièce voisine walser.

» En ce temps-là un bruit, qui n'était que trop bien fondé, se répandit dans les salons de la capitale que je fréquentais. On se disait tout bas en riant: « C'est une Gipsy qui nous est venue d'Angleterre; à nous la Bohême; » et alors on m'entourait en riant; on me regardait en riant; on me faisait des compliments en riant; tout n'était plus autour de la Gipsy qu'un rire universel. Paris me devint odieux. M. Flowerson partagea mon affliction et me proposa d'aller habiter Rouen; sa proposition fut acceptée de bon cœur. »

Ici le lecteur fatigué reprit haleine. Il remplit deux petits verres à long pied d'une liqueur odorante à laquelle son ami ne toucha pas; et tout en la savourant à petites gorgées, tout en la faisant jaillir et mousser entre les dents, il s'engagea dans une longue discussion sur les ressemblances, différences, variétés et phénomènes des races. Dans son épanchement d'érudition, il cita, commenta, réfuta toutes les cosmogonies de l'antiquité, tous les systèmes des temps modernes, la Bible et Sanchoniaton, Cuvier, Rudolphi, Blumembach, Lacépède, etc.; sillonna l'Europe dans toutes ses dimensions; parcourut la Syrie, les Indes, la Chine, le Japon; visita l'Egypte et la Barbarie; franchit le Mont-Atlas, le Niger, le cap de Bonne-Espérance; traversa les deux Amériques à vol d'oiseau; explora toute l'Océanie; exquissa, chemin faisant, le profil des Samoièdes, des Lapons, des Esquimaux, des Malais, des Patagons, des Albinos; détermina d'une manière certaine les diverses classifications de l'espèce humaine qu'il réduisit à trois: *famille blanche*, *famille nègre*, *famille mongole*, et, après avoir bien tourbillonné d'espace en espace, de système en système, il revint à la Gipsy.

— « Voyez, disait-il, comme cette poitrine est développée, comme cette taille est délicate sans être coupée à la manière des guêpes de nos jardins et des guêpes de nos salons. Malgré ces paupières un peu tirées et ces pommettes saillantes, qui sont des traits appartenant à la race Mongole, ces cheveux longs, cette prédominance du crâne sur la face, ces membres bien dessinés et bien nourris, tout annonce qu'elle appartient à cette race blanche ou caucasique, qui, des racines du Caucase où elle a sa source, a débordé d'un côté sur toute l'Europe, et s'est épanchée de l'autre en Asie jusqu'aux rives de l'Indus. L'Indus !.... c'est bien des envi-

rons de ce fleuve que nous sont arrivées pendant le moyen-âge, ces myriades de Gipsies qui se ramifièrent sur tous les points de l'Europe, y prirent racine malgré les édits sanglans dont quelques souverains les frappèrent, et qui, tantôt traqués comme des bêtes féroces, tantôt employés par leurs persécuteurs à des messages dangereux, vivant de ruses, de larcins, de paresse et de misère, ne connaissant d'autre loi que celle de la nécessité, d'autre devoir que la volonté de celui qui les payait, se tenaient prêts à tout, ne refusaient jamais une commission quelle qu'elle fut, pourvu que le salaire valût la peine, et se jouaient également de la religion et de la vertu, de Dieu et des hommes, de la mort et de la vie.

» De nos jours ils continuent d'être de vrais parias en dehors de la société au milieu de laquelle ils vivent, se plaisant au vagabondage, et aimant avec délices ce *dolce far niente* que chérissent les lazzaroni, les nègres, et les singes, si nous en croyons les nègres. Chaque langue les désigne par un nom différent; en Allemagne on les appelle Zigeuner, en Italie Zingari ou Zingani, noms on ne peut plus justes, s'il est vrai, comme quelques-uns pensent l'avoir démontré, qu'ils descendent des Zinganes du Sindy; en Angleterre Gipsies, Cairds ou Jockeys, en Espagne Gitanos et enfin dans la France Bohémiens ou Egyptiens, désignations également fausses, dont la première a pris naissance on ne saurait trop dire comment, et dont la seconde est due à la fable qu'ils tissèrent eux-mêmes en arrivant en Europe où ils essayèrent de se faire passer pour des chrétiens d'Egypte, condamnés pour un espace de sept années au supplice du juif errant à cause de l'impiété de leurs ancêtres qui refusèrent l'hospitalité, disaient-ils, à l'enfant Jésus et à la sainte famille. Richardson et Schlegel ont cru reconnaître leur dialecte dans celui des Natz de l'Hindoustan; Balbi

les fait partir, il y a quatre siècles, des environs du Delta de l'Indus. Voilà pour leur origine ; quant à leur caractère, les Bohémiens sont maraudeurs plutôt que brigands. Ils exercent ordinairement quelque industrie pour échapper à l'accusation de vagabondage et à la peine qui en serait la suite. Saltimbanques, jongleurs, chiromanciens, marchands de rubans, musiciens, chaudronniers, vétérinaires : voilà. Leur nombre pourrait paraître bien réduit, quoiqu'ils soient encore 100,000 en Europe, dont 10,000 en France ; mais il faut observer que le nom de Bohémiens ne désignait pas autrefois que les Zinganes ; c'était un titre que prenaient maintes fois les truands pour former un corps, une association, une confrérie, à l'imitation des autres corporations du moyen-âge. On se faisait Bohémien, comme on se serait fait tisserand, tailleur ou charpentier, comme on se serait fait pénitent noir ou blanc. Ce n'est pas le défaut de procréation, mais le manque de vocation, qui de jour en jour a si fortement affaibli le chiffre des uns et des autres, des pénitents et des Bohémiens. »

La moindre objection aurait ouvert toutes les écluses de l'érudition du docteur et il aurait bien pu faire encore deux ou trois fois le tour du monde, expliquer la pensée d'association qui domina sur-tout le moyen-âge et prouver avec l'illustre Cuvier que le mot *d'Université* voulait simplement dire corporation, qu'il y avait des universités de savetiers, tout aussi bien que des universités de docteurs, et que par conséquent les Bohémiens eux-mêmes formaient une université ; mais son système étant resté vierge de toute attaque, il reprit sa lecture.

Second extrait du journal de Mme Strawberry.

« M. Flowerson étant mort, je versai sur sa tombe les larmes de la piété filiale. Ma douleur vive et sincère et la mélancolie qui vint ensuite furent pour moi une société qui m'empêchait de remarquer mon isolement. Quand elles s'effacèrent je restai seule. Dès lors il me fallait un nouvel époux, un époux de mon choix, qui sût me comprendre, qui sût m'aimer comme j'avais aimé la walse, ma robe bleue, mon escarpolette des forêts. Pour un il s'en présenta dix. Le premier fut un *jeune homme aimable*, l'enfant gâté des dames : le fat ! il eut son congé ; le second était un homme fier, dédaigneux, brillant : j'appris qu'il jouait d'avance la dot de sa *femme*, et qu'il riait beaucoup de *l'ingénue* ; le troisième était un banquier qui mettait des chiffres et de la diplomatie jusque dans ses déclarations d'amour : il fut prié de porter ses vues ailleurs. A son tour se présenta le docteur Doomsday.... »

— « Hélas ! oui, dit le docteur, je me mis au nombre des prétendants, persuadé qu'elle me ferait oublier mes chagrins et tout le mal que m'ont fait les femmes, une sur-tout... Sa vengeance à celle-là fut impitoyable, oh ! oui impitoyable. » Et le docteur porta la main à ses yeux, comme s'il essuyait une larme. Puis il reprit : — « Ma proposition de mariage, que j'avais cru devoir faire par lettre pour plus de convenance, me fut renvoyée avec un *non* très-significatif écrit au bas. Dans son journal elle me reproche d'avoir disserté longuement sur les divers caractères des races humaines, d'avoir remarqué, sans doute à son intention, que l'espèce nègre et celle des singes ont un petit trou sous la tête des grands os, d'avoir dit que la plus grande preuve d'amitié que je pusse donner à une

femme c'était de conserver son squelette après sa mort, etc, etc. Ces femmes sont, voyez-vous, d'une susceptibilité; mais passions. On reconnaît vers la fin du livre un caractère qui s'aigrit; des lamentations, des regrets, des malédictions y sont écrites; elle blasphème la société, blasphème Dieu, blasphème tout. Cependant sur un être privilégié s'était reposé un peu d'amour. Elle a souffert à cause de lui d'inexprimables tourmens. Quel était l'heureux mortel? je l'ignore, et puis dire seulement qu'il est assez probable que ce n'était pas moi; mais si c'était vous, M. Cyprien, vous avez eu grand tort de délaisser cette perle sur les boulevards de Rouen pour aller (le bruit en a couru) à la poursuite d'une petite mijaurée dont je n'aurais pas donné un zest. — La dernière page est extrêmement curieuse; le désespoir a cessé, la mourante est résignée; elle vient, dit-elle, de lire un livre, et ce livre l'a faite heureuse; elle prie Dieu, le Dieu sauveur, de prendre pitié d'une faible créature que le monde a dérobée au désert pour l'abreuver d'amertume; elle se souvient de ses frères de Friederichslohra, les institue ses héritiers universels sauf, quelques petits legs en faveur de ses domestiques mâles et femelles, et donne ordre à ses exécuteurs testamentaires de leur envoyer des missionnaires aux dépens de sa succession, *afin qu'ils reçoivent la parole et entrent dans la sainte liberté des enfans de l'évangile.*

» Amen, dit le docteur en finissant, amen. Cette femme avait une ame ardente et un caractère éminemment philanthropique. Certainement je n'oublierai pas de développer ce fait dans le mémoire que je me propose de publier sur l'espèce Bohémienne. »

XII.

Fragment du Chapitre D.

C'est le destin.

VICTOR HUGO.

. Du haut des collines qui se drapent en précipices derrière Rouen, *il* regarda d'un œil troublé le long serpent de la Seine qui se déroulait dans la verdure, et rugit d'une voix surhumaine : « Nul ne saurait échapper à son destin. »....

XIII.

Notre-Dame d'Harsfleür.

Horror ! horror !

SHAKESPEARE.

Le surlendemain du jour où Cyprien eut avec le docteur Doomsday cette fatale entrevue, qui put lui rappeler la scène des fossoyeurs de Shakespeare, ou des trois vieilles de Walter-Scott dans la Fiancée de Lammermoor, il était assis sur la rive gauche de la Seine, vis-à-vis Harsfleür. Ses deux brass'appuyaient sur ses genoux, ses deux mains soutenaient sa tête. A ses pieds flottait une petite barque qui semblait attendre avec impatience. Ce jour-là, comme disait Voiture, *il faisait une de ces belles*

journées qu'Apollon prend quelquefois pour lui servir de panache. L'air était sec et transparent, la lumière blanche; mais il soufflait une bise aride et âcre qui perçait tout; les arbres craquaient, la verdure fuyait, les algues soulevées par une forte marée venaient en haut, replongeaient, émergeaient encore; quelques oiseaux pêcheurs fendaient l'air avec vitesse; les cloches d'Harfleur sonnaient à petits coups; et on ne saurait dire quelle étrange harmonie résultait du mélange confus de ces sons métalliques, du sifflement de la bise, du clapotage des flots.

— « Non, s'écria-t-il, non. Prier! pour qui?... Fleurer! pourquoi?... Les prières et les larmes peuvent-elles changer quelque chose à l'inéluctable fatalité qui m'entraîne?... L'une mariée à un corsaire, l'autre morte. — Pauvre Gipsy, toi seule avais une âme! — Horrible mais heureux Doomsday, qui manges ton pain sur un cadavre, j'envie ton sort... Allons, nous saurons bientôt si mon rêve était tout-à-fait un rêve. »

Quand il mit le pied sur la petite barque, la petite barque se balança d'aise. Les flots la saisirent, la soulevèrent, se la passèrent de l'un à l'autre et la firent dériver. Sous la pression d'une main elle se débattit quelques instans, pirouetta, présenta une courbure semblable à celle d'une écaille de tortue et disparut. Une forme humaine se dessina trois fois à fleur d'eau et disparut. Il se fit un grand silence.

Vers midi toutes les bonnes femmes d'Harfleur inondaient les rues et la place de la petite ville, et s'entretenaient avec cette profusion de paroles, de gestes, d'exclamations qui annoncent toujours un événement extraordinaire. Quelques-unes d'entr'elles se détachaient des groupes, se dirigeaient vers l'église et revenaient en disant : « le pauvre jeune homme! il a payé bien cher son imprudence!..... »

C'était dans la chapelle de la Vierge, sur une large planche, soutenue par deux escabeaux, qu'avait été déposé le corps du malheureux Cyprien, ressaisi, non sans peine, sous les eaux, par les mariniers. Ses habits étaient trempés d'eau marine, collés sur ses membres et maculés de terre adamique; sa chevelure blonde retombait derrière sa tête, son visage pâle était traversé de bandes violettes et tacheté d'un noir livide, ses lèvres applaties et retirées laissaient ses dents à découvert. Deux petits cierges de cire jaune étaient allumés; un vieux chantre qui nazillait doublement comme maître d'école et comme Normand, psalmodiait les litanies de la Vierge, le goupillon à la main; et cinq ou six béates accroupies sur leurs talons répondaient d'une voix lamentable: « *Orán pro nobis, orán pro nobis, orán pro nobis....* »

Le milieu de l'église était occupé par un groupe de deux hommes, dont l'un se faisait reconnaître à son écharpe violette pour un commissaire de police de la restauration; l'autre n'avait sur lui aucune marque distinctive, mais il portait dans sa physionomie quelque chose qui trahissait le médecin.

— « Monsieur, disait le commissaire, votre nom m'est bien connu; prenez garde cependant de ne pas le faire sonner trop haut; Harfleur vous garde rancune depuis l'histoire du cadavre de la jeune fille, et pourrait bien encore une fois lâcher sur vous les habits verts. Il est vrai que la contrebande que vous faisiez alors n'était pas du ressort de la douane; mais, nos gardes-côtes ne se mirent pas à votre poursuite avec moins d'ardeur et vous eûtes la plus grande obligation à vos chevaux. Pour en revenir à nos montons, serait-ce encore pour enrichir votre cabinet que vous réclameriez notre malheureux noyé?

— « Je réclame les restes de mon malheureux ami, répondit avec expression Doomsday, car c'était lui. Sa figure sarcas-

tique avait pris un air de dignité presque imposant. Aussi l'homme de la police crut-il devoir mettre plus de convenance dans ses paroles :

— « Monsieur, je suis désolé de ne pouvoir faire droit à votre réclamation ; mais rien ne prouve l'identité de ce mort avec celui que vous cherchez ; au contraire les papiers trouvés sur lui la détruisent entièrement. »

— « Que dites-vous ? »

— « La vérité. Vous le faites natif de Londres, il est né à Southampton ; vous le nommez Cyprien, son nom est anglais et n'a pas d'analogie avec celui-là ; voyez plutôt : « Edward Tilly. »

— « Mon fils ! » s'écria Doomsday, d'une voix sauvage qui fit reculer le commissaire de trois pas ; sa figure pâlit et se décomposa sensiblement ; sa bouche était entr'ouverte, son regard effaré. Tout le monde allait l'entourer, quand l'attention fut appelée ailleurs par un cri plus sauvage encore. Ce cri formé de plusieurs cris s'éleva, s'abassa, roula comme un bruyant tonnerre et s'éteignit dans un murmure prolongé : « *Orán pro nobis, orán pro nobis*, disaient les béates ; Notre-Dame des Flots vient d'opérer miracle. » — « Dieu soit loué avec sa bonne mère, beuglait le chantre nazillard ; les miracles sont rendus à notre église, le premier miracle depuis 1789. Miracle ! miracle ! »

En effet le noyé dégorgeait de l'eau, ses yeux vitreux s'étaient une fois ouverts puis refermés, et son corps avait remué.

— « Mon fils ! mon fils ! » s'écria de nouveau Doomsday, en serrant avec délire dans ses bras Edward Tilly. Les spectateurs vivement intéressés voulurent mettre fin à une émotion qui, trop prolongée, pouvait devenir funeste au jeune

homme ; mais Doomsday n'avait serré dans ses bras qu'un cadavre et venait de rendre le dernier soupir sur un mort.

XIV.

Conclusion.

Farewell.

Ici finit notre histoire plus vraie peut-être que ne le pensent nos lecteurs. Dans l'intérêt de la morale nous nous dispensons de dire à quel titre le docteur Doomsday fut père d'Edward Tilly, connu sous le nom de Cyprien. Un malheur semblable à celui de Lord Byron le brouilla avec celle qu'il appelait sa femme et qu'il aimait passionnément. Il chercha des distractions dans les voyages, espérant qu'à son retour tout serait oublié. De retour après une absence de plusieurs années, il ne trouva plus ni sa femme ni son fils et quitta de nouveau l'Angleterre pour n'y reparaître jamais. Miss Frances Tilly mourut à Londres et recommanda à son fils de quitter l'Angleterre, s'il en trouvait l'occasion, et de ne révéler à personne, par respect pour la mémoire de sa mère, ni le lieu de sa naissance ni son nom.

« Et le testament de mistress Strawberry, et John ? » me dit une dame à qui je venais de faire mon récit. — « Voici, répondis-je à la belle questionneuse : par une belle soirée de dimanche je suivis la foule des boutiquiers de Rouen qui, parvenus à l'extrémité du Pont-Neuf, tiraient les uns à droite, les autres à gauche, à gauche pour aller jouir des magnifiques

ombrages des bords de la Seine , à droite pour aller savourer les jouissances moins romantiques mais plus variées du faubourg Saint-Sever. J'aurais dû tourner vers la gauche , le flot me poussa vers la droite, et vous en serez peu surprise vous qui savez que le plateau Saint-Sever est le rendez-vous des polichinelles , et que j'ai toujours eu un faible pour M. Polichinelle , à l'imitation de je ne sais plus quel grand personnage et au risque de me faire appliquer le mot du prédicateur napolitain : « *Ecco il vero polichinello.* » J'avisai donc, tout en admirant les polichinelles qui faisaient rire le peuple et le peuple qui riait des polichinelles , un singe ou *fac simile* de singe qui s'était hissé sur de longues échasse , faisait des gambades prodigieuses , arrondissait son dos à la manière des chats, promenait sur la tête des enfans l'ogive de ses jambes et jetait au nez des femmes de laides grimaces. Je me souvins de certain fantôme et je compris. La baraque devant laquelle il faisait ses singeries ne me laissa aucun doute sur sa condition actuelle. Chacun suit ses goûts et gagne sa vie comme il peut.

Quant aux dispositions testamentaires de M^{me} Strawberry Flowerson , à qui Dieu fasse paix , sa fortune , qui consistait presque toute en billets de banque , étant devenue la proie de mains infidèles , son testament n'a pu être exécuté ; mais le ciel ne pouvait pas laisser de si bonnes intentions sans récompense : deux ans après sa mort , en 1830 , la charité des chrétiens de Naumbourg , petite ville de Prusse , peu distante du joli village de Friederichslohra s'est enflammée d'un saint zèle pour les misérables Zigeuner de la contrée de Nordhausen et M. Blankembourg a reçu mission d'aller leur porter des paroles de paix et d'amour. En voyant que la moisson était abondante, le digne apôtre a pris courage et a fortifié son ame en celui de qui toute force vient. Il a espéré. Croyons que la grâce de Dieu

descendra sur cette grande œuvre de charité en rosée de bénédictions et que l'ouvrier après avoir enduré dans sa chair et dans ses os tout le froid de l'hiver et toutes les ardeurs de l'été, pourra se reposer un soir sous l'ombrage qu'il aura planté, le visage tourné vers le soleil couchant. Croyons aussi que la France profitera de ce bel exemple et qu'elle dira un jour aux pauvres Bohémiens : « Frères, venez à nous, notre patrie c'est votre patrie et notre religion sera votre religion quand Dieu le voudra. »

B. FALCIMAGNE.

Toulouse, Septembre 1834.

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME.

1.^{re} LIVRAISON. — JUILLET.

	Pages.
A MADAME ***, poésie, par M. Ch. Castellan.	7.
PHILIPPE II, fragment semi-historique, par M. Ed. Lousmeau.	13.
ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR L'ALLEMAGNE. — Hans Sachs et Bürger, par M. Ernest Falconnet.	40.
POURQUOI JE SUIS TRISTE, conte philosophique, 2 ^e article, par M. Emile Dufour.	75.
REVUE DU PROGRÈS SOCIAL, (numéros de Janvier à Juin 1834), par M. Ch. Lemonnier.	103.

2.^e LIVRAISON. — AOUT.

L'ABANDON, poésie, par M. Louis de Lamberterie.	119.
ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES, par M. Alex. de Mortarieu.	125.
LA GRAND'VERGUE, extrait d'un mémoire d'un Officier de marine, par M. Ch. Castellan.	143.
LE LANGUEDOC AUX XII ^e ET XIII ^e SIÈCLES, par M. Michel Nicolas.	156.

	Pages.
L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE MOISSAC, par M. B. Falcimagne.	169.
DES BASQUES, par le Vieux Montagnard.	188.
VISITE A ALGER, par Le Voyageur.	199.
LE ROCHER DE SAINT-GUIRAL, légende Cevennole, par M. St-A. D. S.....	220.
L'ÉCLIPSE DE LUNE, traduit de Richter, par M. P. Roux, de Cette.	228.
LÉONCE, par M. Jules Van-Gaver.	235.
ALBUM. — Revue du mois d'Août.	243.

3.^e LIVRAISON. — SEPTEMBRE.

LA JEUNE MÈRE, poésie, par M. A.-B. Vigarosy. . . .	247.
LA NOUVELLE ATHÈNES ; lettre 22 ^e , par M. Léonce de Lavergne.	254.
PREMIÈRE TRISTESSE, par M. J.-L. LUGAN.	264.
STATISTIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE CASTRES (TARN), par M. J.-F.-A. COMBES.	289.
BATAILLE DE MURET, par M. Eug. Baichère. . . .	315.
LA GIPSY, par M. B. Falcimagne.	328.

FIN DE LA TABLE.

